This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

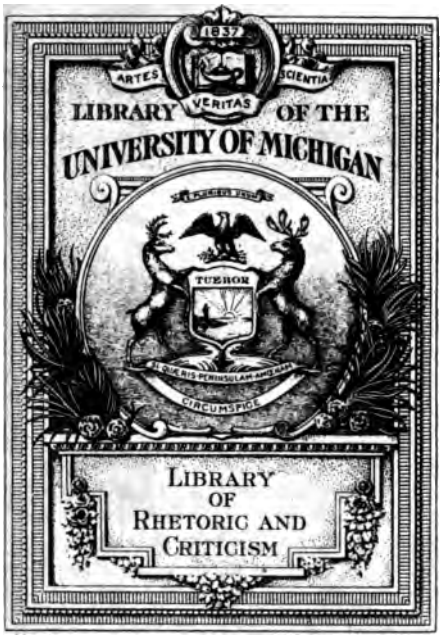
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

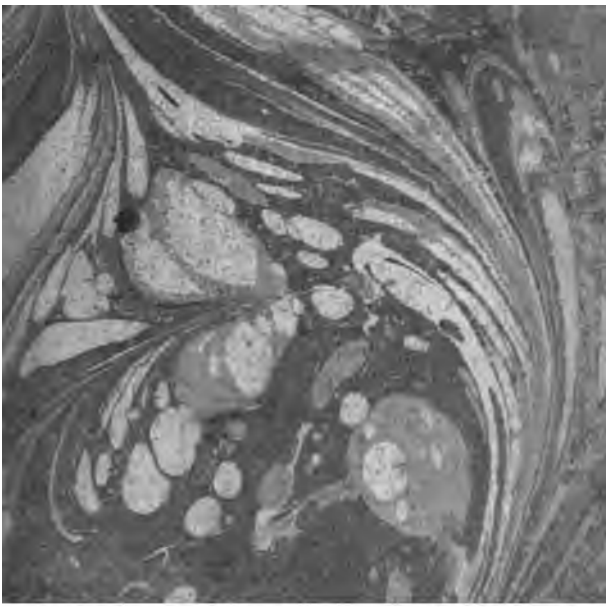
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



THE GIFT OF

FRED NEWTON SCOTT



193_

J.Y. Scott

808
A71
tC34
1698

A Amsterdam
Chés J. L. Delorme.

LA

RHETORIQUE D'ARISTOTE

TRADUITE EN FRANCOIS

Par feu M. CASSANDRE.

Nouvelle Edition.

Suivant la Copie de Paris.

A AMSTERDAM,

Chez J. LOUIS DE LORME, Marchand Libraire sur le Rockin proche la Bourse.

M. DC. XCVIII.

Cic. in lib. de Orat. ad Brut.

Sed quis omnium doctior, quis acutior, quis in rebus vel inveniendis, vel judicandis acrior Ariſtotele fuit?

Quint. lib. 10. *Cap.* 1.

Quid Ariſtotelem? quem dubito ſcientiâ rerum, an ſcriptorum copiâ, an eloquendi ſuavitate, an inventionum acumine, an varietate operum clariorem putem.

Coll. of Arts and Sciences
Y. 11. Sect. 4
1-26-32

A

MONSEIGNEUR

COLBERT,

CONSEILLER DU ROY

EN TOUS SES CONSEILS,

SECRETAIRE D'ESTAT, &c.

MONSEIGNEUR,

Quoy que cette Traduction ait paru au jour il y a plus de vingt ans, je l'ay reveuë de ſi prés & retouchée en tant d'endroits, qu'en l'état où elle eſt j'ay crû que c'eſtoit un Preſent qui pouvoit vous eſtre offert. Car ſans dire que c'eſt une Copie aſſez fidelle du plus difficile Original que nous ayions, & qui a exercé avec émulation & en pluſieurs Langues les plus ſçavantes Plumes; c'eſt que de plus cet Original eſt ce riche Chef-d'œuvre d'Ariſtote qu'on doit appeller le Livre du Grand-monde & de la Cour, puis qu'il repreſente au naturel les caracteres diferens de toutes ſortes de conditions & de perſonnes.

EPISTRE.

Le voſtre, MONSEIGNEUR, *n'y eſt pas oublié, & on le remarque aiſément à ces rares Qualitez que la France regarde en vous avec admiration, & qui vous font meriter l'eſtime du plus grand Roy de la Terre. Et certainement où trouver tout enſemble un eſprit ſi vaſte, ſi éclairé, ſi penetrant? un jugement ſi ſolide? un zele ſi deſintereſſé? un travail ſi infatigable? Mais parce que les Lettres ſont toute voſtre paſſion, & que ſans elles les Actions plus qu'heroïques de l'incomparable LOUIS, quelques miraculeuſes qu'elles ſoient, perdroient bien-toſt leur éclat; comme ſi tant de hauts Emplois dont vous vous acquitez ſi dignement eſtoient trop peu pour vous, vous vous eſtes encore chargé de la Tutelle glorieuſe des Sciences & des beaux Arts: Et ainſi tandis que ce Prince victorieux étonne l'Univers par ſes Conqueſtes & fait trembler toute l'Europe, vous procurez leur avancement, vous les comblez de faveurs, & faites voir en quelque façon la Paix au milieu de la Guerre. Auſſi tous ceux qui font profeſſion des Lettres vous tiennent pour leur Protecteur, & même la plûpart viennent avec joye vous rendre compte de ce qu'ils font & de ce qu'ils peuvent faire. J'ay voulu eſtre de ce nombre, & vous aſſeurer avec combien de reſpect je ſuis,*

MONSEIGNEUR,

Voſtre trés-humble, & trés-obéiſſant ſerviteur,

F. CASSANDRE.

LETTRE

DE FEU Mr. D'ABLANCOVRT au Traducteur, ſur la premiere édition de cet Ouvrage.

M.....

Je ne vous ay pas donné mon LUCIEN comme une bonne choſe, mais comme une choſe deuë: Car aprés la faveur que vous m'aviez faite de me donner voſtre belle Traduction, j'eſtois comme obligé de vous preſenter la mienne, quelque mauvaiſe qu'elle fuſt. Je ne pretens donc point qu'elle vous doive ſervir de modelle, elle n'eſt pas aſſez exacte pour cela, & ne peut porter le nom de Traduction qu'improprement & parce qu'on ne luy en peut donner d'autre. Ce n'eſt pas que je croye avoir gaſté ce que j'ay alteré, mais c'eſt afin qu'on ne croye pas que je veüille faire paſſer pour des regles de Traduction les libertez que j'ay priſes. C'eſt la voſtre, M..... qui peut ſupporter la plus exacte cenſure, & qui n'a rien oſté à ſon Auteur que l'obſcurité. C'eſt pourquoy je vous conjure d'en entreprendre de nouvelles, & d'achever la Traduction de ce grand Homme qui eſt ſi peu intelligible dans les autres; car je ſoûtiens qu'Ariſtote eſt beaucoup plus clair chez luy que chez les Traducteurs Latins, & que ſouvent il faut lire l'original pour entendre la verſion. Le Public vous ſera obligé du travail que vous entreprendrez, à cauſe du profit qui luy en reviendra, & moy je ſeray gloire de vous en avoir donné l'envie, comme celuy qui ſuis. *&c.*

PERROT D'ABLANCOURT.

A Vitry le 9. Novembre 1654.

TABLE
DES CHAPITRES.

LE PREMIER LIVRE.

Chap. I. *Servant de Preface à tout l'Ouvrage*, pag. 1

Chap. II. *De la Rhetorique, de ſes Preuves, de l'Enthymême, de l'Exemple, du Vraiſemblable, du Signe, & des Lieux en general*, 11

Chap. III. *Que la Rhetorique a trois Genres*, 27

Le Genre Deliberatif.

Chap. IV. *Des Matieres qui tombent en délibération*, 33

Chap. V. *Du Souverain Bien, & de ſes parties*, 40

Chap. VI. *De la Fin du Genre Déliberatif, avec les Lieux qui ſervent à prouver qu'une choſe eſt bonne & utile*, 50

Chap. VII. *Lieux pour connoiſtre quand un Bien eſt plus grand ou plus petit qu'un autre* 61

Ch. VIII. *De l'Autorité Souveraine, & de chaque ſorte d'Etat en particulier*, 81

Le

DES CHAPITRES.

Le genre Demonſtratif.

Chap. IX. *De la Vertu en general & en particulier, avec les Lieux & les Adreſſes qui regardent la Loüange & le Blâme*, 85

Le Genre Judiciaire.

Chap. X. *Ce qui porte les Hommes à ſe nuire, & les Cauſes veritables à quoy ſe rapportent toutes les actions humaines*, 104
Chap. XI. *Des choſes qui ſont agreables & donnent du plaiſir*, 114
Chap. XII. *Ceux qui font injure à autrui*, 128
Ch. XIII. *Des Actions juſtes & injuſtes, & de l'Equité*, 140
Ch. XIV. *Pour connoiſtre quand une Action eſt plus injuſte & plus criminelle qu'une autre*, 149
Chap. XV. *Des Preuves qui ne dépendent point de l'adreſſe de l'Orateur*, 153

LE SECOND LIVRE.

Chap. I. *QVe l'Orateur doit avoir une connoiſſance particuliere des Mœurs & des Paſſions*, 169

TABLE

Les Passions.

Chap. II. *De la Colere*, 174
Chap. III. *De la Douceur d'esprit, & pour appaiser la colere*, 185
Chap. IV. *De l'Amour & de la Haine*, 191
Chap. V. *De la Crainte & de l'Asseurance*, 202
Chap. VI. *De la Honte & de l'Impudence*, 213
Chap. VII. *Du Bien-fait*, 224
Ch. VIII. *De la Compassion*, 228
Chap. IX. *De l'Indignation*, 235
Chap. X. *De l'Envie*, 243
Chap. XI. *De l'Emulation*, 248

Les Mœurs.

Chap. XII. *Le Naturel des Jeunes gens, & leur humeur*, 252
Ch. XIII. *L'humeur des Vieillards*, 257
Ch. XIV. *Les Mœurs de l'Homme fait*, 262
Chap. XV. *L'Humeur des Nobles*, 264
Chap. XVI. *L'humeur des Riches*, 266
Ch. XVII. *L'humeur des Grands Seigneurs, & de ceux qui sont dans une haute prosperité*, 268

Lieux & Preuves pour les trois Genres en commun.

Ch. XVIII. *De la necessité de ces Lieux*, 271

Ch.

Ch. XIX. *Pour connoître ſi une choſe eſt Poſſible ou Impoſſible*, 275
Chap. XX. *De l'Exemple*, 283
Ch. XXI. *Des Sentences*, 289
Ch. XXII. *Des Enthymêmes en general*, 299
Ch. XXIII. *Lieux pour les Enthymêmes veritables*, 306
Ch. XXIV. *Lieux pour les Enthymêmes faux*, 332
Ch. XXV. *Des Solutions*, 343
Ch. XXVI. *De l'Amplification*, 350

LE TROISIE'ME LIVRE.

Chap. I. *Servant de Preface*, 353

La Diction.

Chap. II. *De la belle Elocution*, 360
Chap. III. *De l'Elocution froide*, 370
Chap. IV. *De l'Image*, 375
Chap. V. *De la pureté de l'Elocution*, 379
Chap. VI. *De l'Enfleure*, 384
Chap. VII. *De la Diction propre au ſujet*, 387
Chap. VIII. *Du Nombre*, 392
Chap. IX. *Qu'il y a deux ſortes d'Elocution*, 396
Chap. X. *Pour dire les choſes ſpirituellement*, 404
Chap. XI. *Ce que c'eſt qu'Energie & mettre une choſe devant les yeux*, 413
Chap. XII. *Qu'il y a deux ſortes d'Elocution, & de*

TABLE
de l'Elocution propre à châque Genre, 425

Les Parties du Discours.

Chap. XIII. *Que tout Discours, à le bien prendre, n'a que deux Parties*, 431
Chap. XIV. *De l'Exorde*, 435
Chap. XV. *Pour se defendre dans une Accusation*, 444
Ch. XVI. *De la Narration*, 455
Ch. XVII. *De la Preuve, & de la Réfutation*, 457
Ch. XVIII. *De l'Interrogation, & pour y répondre*, 466
Chap. XIX. *De la Peroraison*, 471

LA RHETORIQUE D'ARISTOTE.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE I.

Servant de Préface à tout l'Ouvrage.

Que la Rhetorique & la Dialectique ſe reſſemblent.

LA Rhetorique & la Dialectique ont beaucoup de rapport, car toutes deux traittent de matieres, qui, pour eſtre communes, tombent en quelque façon ſous la connoiſſance de tout le monde, & ne ſont renfermées dans les bornes d'aucune Science particuliere: d'où vient auſſi qu'il n'y a perſonne qui n'ait quelque uſage de l'une de

& de l'autre, puis que chacun ſelon ſa portée & juſqu'à un certain poinct, tâche d'examiner, & de ſoûtenir une raiſon; d'accuſer, & de défendre.

Que la Rhetorique eſt un Art.

PARMI le peuple, quelques-uns reüſſiſſent à ces choſes par hazard, d'autres parce qu'ils s'y ſont habituez. Que ſi cela ſe fait de toutes les deux façons, ſans doute on peut avoir des regles là-deſſus, & trouver une methode aſſûrée pour y réüſſir toûjours; puis qu'enfin il y a lieu de découvrir la cauſe pourquoy, & ceux qui font ceci par un pur hazard, & ceux qui le font par habitude, arrivent au but qu'ils ſe propoſent: Or on m'avoüera que c'eſt à l'Art à donner ces Regles, & là proprement ſon ouvrage.

Que l'adreſſe principale de la Rhetorique conſiſte aux preuves.

TOUS ceux au reſte qui juſques à preſent ont écrit de la Rhetorique, n'ont preſque rien fait de ce qu'il faloit faire; parce que toute l'adreſſe de cet art eſt renfermée dans la Preuve, le reſte n'en eſt que l'acceſſoire: Cependant iis ne parlent point des Enthymémes & des Argumens, qui ſont tout le corps de la preuve, & ſe ſont amuſez à des choſes éloignées de leur art, & purement eſtrangeres: Car l'invective, la compaſſion, la colere, & les autres paſſions de cette nature, dont ils traittent fort au long, ne ſont point du fait de l'Ora-

l'Orateur, mais regardent le Juge; de ſorte que ſi dans toutes les Juſtices on taiſoit ſon devoir & que par tout on ſe gouvernât ainſi qu'en quelques Republiques, & particulierement les mieux policées, il ſe trouveroit que ces gens-là, lors qu'ils voudroient parler en public, n'auroient rien à dire. Ce n'eſt pas que cela ne paſſe pour un abus, & qu'on ne croye qu'il devroit y avoir des Loix pour s'oppoſer à cette licence; mais peu de gens le mettent en pratique, & ce n'eſt qu'en certains lieux qu'il eſt expreſſément defendu aux Orateurs de ſortir de leur ſujet & de nerien dire d'inutile, comme à Athenes, encore n'eſt-ce que pour les jugemens qui ſe rendent dans l'Areopage. Et certainement ceux qui le font, ont grand raiſon d'en uſer ainſi, puis que jamais il ne faut pervertir un Juge, ni le porter ou à la compaſſion, ou à la colere, ou à l'envie; vû que c'eſt faire la meſme choſe que celui qui courberoit une regle dont il ſe voudroit ſervir. D'ailleurs, il n'y a perſonne qui ne voye que l'employ de celuy qui plaide & à quoy il doit s'étudier, eſt de monſtrer ſimplement Que la choſe dont il s'agit, eſt, ou n'eſt pas; Qu'elle a eſté faite, ou ne l'a pas eſté; car de ſçavoir Si elle eſt de conſequence, ou non; Si veritablement elle eſt juſte, ou injuſte, au cas que le Legiſlateur ne s'en ſoit pas expliqué, c'eſt au Juge à le connoiſtre, ſans l'apprendre de ceux qui parlent devant luy.

ON voit par là qu'il ſeroit à ſouhaiter, Que les Loix ſagement établies, fuſſent ſi exactes, qu'elles remarquaſſent juſqu'aux moindres circonſtances, afin de laiſſer peu de choſe à la diſcretion des Juges; & cela pour pluſieurs raiſons.

Premierement, *eu égard aux perſonnes*, attendu qu'il n'eſt pas ſi aiſé de trouver d'habiles gens, & que pour un ou deux qu'on rencontre capables de faire des Loix & d'exercer la Judicature, il y en a cent qui ne le ſont pas.

Secondement, *à raiſon du temps*, vû que les Loix dans leur établiſſement dépendent d'une longue obſervation & de l'experience de pluſieurs ſiecles; au lieu que les Jugemens qui ſe rendent ſe font ſur le champ; de ſorte qu'en cet eſtat il eſt difficile aux Juges, & à ceux qui déliberent dans les grandes Aſſemblées, de ſatisfaire entierement à l'intereſt public, & à celuy des Parties.

La derniere raiſon & la plus importante, eſt tirée *des choſes meſmes*; puis qu'enfin tout Legiſlateur n'a point à prononcer ſur des matieres particulieres, ni pour des perſonnes qui ſoient preſentes; mais en general, & pour des perſonnes qui ne ſont pas encore: Le Juge au contraire & ceux qui déliberent, ne connoiſſent que de faits particuliers, où le plus ſouvent leur propre intereſt ſe rencontre; & ne regardent que des perſonnes preſentes, pour qui tantoſt ils ont de l'amour, & tantoſt de la haine; d'où vient qu'alors la paſſion les aveugle, & les empeſche de bien voir la verité.

Il eſt donc à propos, comme nous venons de remarquer, que le Legiſlateur laiſſe peu de choſe au pouvoir des Juges; afin, s'il eſt poſſible, qu'ils n'ayent qu'à examiner Si ce qu'on leur dit, eſt, ou n'eſt pas; s'il arrivera, ou s'il ne doit point arriver; qui ſont des cas qu'un Legiſlateur ne peut prévoir, & que neceſſairement il faut laiſſer à la connoiſſance des Juges.

QUE

QUE ſi cela eſt ainſi, l'on voit manifeſtement que ceux-là ſortent du ſujet de la Rhetorique, qui enſeignent par exemple, Comment il faut faire un Exorde, une Narration, & ainſi de châcune des autres parties d'un Diſcours; parce que tout ce qu'ils font en telle rencontre, ne tend qu'à alterer l'eſprit du Juge, & ne monſtre point en quoy conſiſte l'artifice de la Preuve, qui eſt de cultiver le raiſonnement, & de rendre un homme fort en Enthymêmes. Auſſi eſt-ce pour cette conſideration, qu'encore qu'il y ait deux Parties principales dans la Rhetorique, dont l'une regarde les Déliberations, & l'autre les matieres du Barreau; & meſme que la partie qui ſert à déliberer, ſoit beaucoup plus noble & plus Politique que celle qui s'arreſte ſeulement à examiner les clauſes d'un ſimple Contract; tous neanmoins ont abandonné la Déliberation, ſans en dire le moindre mot; & pour l'autre, c'eſt à qui en traittera plus au long, & à qui donnera plus de preceptes. Et la raiſon qui les y a portez, eſt, Qu'il eſt peu avantageux de ſortir de ſon ſujet en parlant dans un conſeil, cette Partie donnant beaucoup moins d'entrée à la malice & à la fineſſe, que ne fait pas le Plaidoyé, à cauſe que l'intereſt qu'elle regarde eſt un intereſt commun, & que celuy qui écoute eſt Juge en ſa propre Cauſe; de ſorte qu'ici l'Orateur n'a qu'à monſtrer ſimplement que ce qu'il dit eſt veritable. Il en va autrement du Barreau, où il ne ſuffit pas de prouver, Que la choſe eſt, mais encore il eſt bon de gagner l'eſprit de l'Auditeur, & de le faire tourner de ſon coſté; vû qu'il s'agit là de l'intereſt d'autrui, & qu'il n'a point à prononcer

ſur des choſes qui le touchent; & ainſi comme il ne regarde que ſa propre ſatisfaction, & qu'il n'écoute que pour faire faveur, il ſe laiſſe aiſément emporter aux diſcours de ceux qui plaident, & ne fait plus l'office de Juge. C'eſt auſſi pour cela, comme nous diſions auparavant, qu'en beaucoup de lieux la Loy défend aux Orateurs de parler hors de leur ſujet: ce qu'il n'a point eſté neceſſaire de faire dans la Déliberation, à cauſe que c'eſt une choſe qui s'obſerve là aſſez d'elle-meſme.

Que les plus fortes Preuves de la Rhetorique dependent des Enthymêmes.

DONC puiſqu'il eſt certain.

Que tout l'artifice de la Rhetorique conſiſte dans la Preuve.

De plus que la preuve eſt une ſorte de Demonſtration.

Que le plus puiſſant moyen qu'il y ait pour demonſtrer c'eſt l'Enthyméme.

Qu'enfin l'Enthyméme eſt une maniere de Syllogiſme.

En un mot,

Puiſque c'eſt ou à la Dialectique toute entiere, ou à l'une de ſes parties à traitter du Syllogiſme pleinement;

Il ſenſuit,

Que Quiconque ſera bon Dialecticien, c'eſt à dire qui ſçaura comment le Syllogiſme ſe fait & de quelles propoſitions il eſt compoſé; Celuy-là encore aiſément pourra faire des Enthymêmes; n'ayant plus qu'à obſerver ſur quelles matieres ils s'appliquent, & en quoy ils ſont differens des Syllogiſmes de la Logique.

Et

Et cela d'autant que c'eſt à la meſme Faculté qui s'attache au *Vray* qui eſt l'objet du Syllogiſme, de connoître encore le *Vrai-ſemblable*, qui eſt l'objet de l'Enthymême: Joint que tous les hommes naturellement ſont aſſez portez aux Sciences & à la connoiſſance du Vrai; & qu'aſſez ſouvent hors ce qui regarde les Sciences, ils découvrent la verité en beaucoup de choſes. Tellement que pour tirer de ſimples conjectures, & découvrir la Vrai-ſemblance dans les matieres douteuſes, il ne faut point d'autre adreſſe ny d'autre lumiere, que celles qui dans les matieres certaines & infaillibles, nous font raiſonner regulierement, & trouver toûjours la verité.

IL paroiſt donc évidemment Que ceux qui ont écrit de la Rhetorique juſques à preſent, n'ont point traitté ſon ſujet; Et nous avons dit pourquoy ils ont quitté le *Genre Deliberatif* pour s'attaçher au *Indiciaire*.

Que la Rhetorique eſt Utile.

ON ne peut pas douter que la Rhetorique ne ſoit utile, puis qu'elle a pour but de faire rendre la Juſtice, & de faire connoiſtre la verité, qui eſt une choſe avantageuſe & toute autre que de faire le contraire. Auſſi toutes les fois qu'on ne juge pas comme il faut, cela n'arrive que parce que l'injuſtice & le menſonge ont prévalu ſur la Juſtice & ſur la verité, ce qui merite punition.

De plus la Rhetorique eſt de telle conſequence, Que quand nous ſerions les plus ſçavans du monde, neanmoins il nous ſeroit difficile en parlant à certaines perſonnes de les perſuader,

à cauſe que les Sciences ont une façon particuliere de s'expliquer & certains termes dont il eſt impoſſible de ſe ſervir devant des ignorans; de ſorte que pour ſe faire entendre à eux & pour les perſuader il faut avoir recours à des notions generales, ou *lieux communs*, ainſi que nous avons remarqué dans nos Livres des Topiques, en traittant De la maniere de parler au Peuple.

Un troiſiéme avantage de la Rhetorique, eſt qu'il faut eſtre capable de perſuader les deux parties contraires, de meſme que dans la Dialectique on doit ſçavoir argumenter de part & d'autre; non pas à la verité qu'il faille faire tous les deux, car jamais on ne doit perſuader ce qui eſt mauvais, mais la choſe eſt importante, afin qu'au moins on n'ignore pas comment cela ſe fait, & qu'en meſme temps on puiſſe répondre à ceux qui voudroient s'en ſervir pour favoriſer l'injuſtice: Or eſt-il que de tous les Arts il n'y a que la Dialectique & la Rhetorique qui faſſent profeſſion de défendre les deux partis contraires. Ce n'eſt pas pourtant qu'il faille croire, que les matieres qui ſe traittent en telles rencontres ſoient également probables, puiſqu'abſolument parlant tout ce qui eſt veritable & meilleur de ſoy, eſt auſſi & plus aiſé à eſtre prouvé, & plus capable de perſuader.

Aprés tout, il ſeroit ridicule de s'imaginer, Qu'il y euſt de la honte à ne ſe pouvoir aider de ſon corps, & qu'il n'y en euſt point à eſtre privé du ſecours de la parole, dont l'uſage bien plus que celuy du corps, appartient à l'homme naturellement.

DE dire que la Rhetorique peut beaucou nuire, ſi l'on s'en veut mal ſervir; c'eſt ur objection qui regarde en commun toutes l

bonnes choſes & les plus utiles mêmes, excepté la Vertu; par exemple, la force, la ſanté, les richeſſes, les armes; puiſque ſelon l'uſage qu'on en fera, bon ou mauvais; il en viendra un grand mal ou un grand bien.

De tout ce que nous avons dit juſques icy, il ſe voit en premier lieu, que la Rhetorique eſt utile, & qu'elle n'a point un ſujet particulier ny déterminé non plus que la Dialectique.

En ſecond lieu, que l'ouvrage de la Rhetorique ne conſiſte point à perſuader abſolument, mais à découvrir en chaque choſe ce qui eſt capable de le faire, & en cela convient-elle avec tous les autres Arts; Par exemple, la Medecine ne promet pas de guerir infailliblement, mais ſeulement de contribuer à la ſanté autant qu'il eſt poſſible; puis qu'on ne laiſſe pas de bien traitter certains malades, encore que la ſanté ne leur puiſſe eſtre renduë.

Enfin il ſe voit, Que c'eſt à la Rhetorique à conſiderer également & ce qui eſt capable de perſuader en effet, & ce qui ne le peut faire qu'en apparence; comme c'eſt à la Dialectique à traitter du Syllogiſme apparent, & du veritable. Je dis que c'eſt à la Dialectique à traitter du Syllogiſme apparent, afin qu'on ne croye pas que cela ſoit reſervé au Sophiſte; veu que ce qui donne la qualité de *Sophiſte* à un homme, n'eſt point cette connoiſſance & cette adreſſe de pouvoir uſer de ſemblables argumens; mais bien le but qu'il ſe propoſe & le deſſein qu'il a de n'argumenter que pour tromper. Veritablement il y a

cette difference entre la Rhetorique & la Dialectique quant à ce poinct, Que dans la Rhetorique autant eſt *Orateur* celuy qui n'employe que de faux argumens, & qui n'en veut point employer d'autres: que celui qui ne ſe ſert que de bons, & qui ne tâche qu'à faire connoiſtre la verité. Pour la Dialectique il n'en va pas ainſi, puiſque là, le deſſein de tromper & de ne s'attacher qu'à de vaines ſubtilitez, eſt proprement ce que nous appellons eſtre *Sophiſte*; au lieu que le *Dialecticien* ne s'attache qu'à l'Art & à la verité.

Mais traittons tout de bon maintenant de la Rhetorique, & voyons de quelle façon nous pourrons venir à bout des choſes que nous avons propoſées. Comme ſi donc nous n'avions encore rien dit de cet Art, commençons par ſa définition, & enſuite nous examinerons le reſte.

CHA-

CHAPITRE II.

Ce que c'eſt que la Rhetorique.

POSONS que la Rhetorique eſt *un Art ou une Faculté qui conſidere en chaque ſujet ce qui eſt capable de perſuader*; car il n'eſt point d'Art qui faſſe la meſme choſe, puis que tous les autres Arts & toutes les autres Facultez ne traittent que leur ſujet & ne perſuadent que là deſſus. Par exemple, la Medecine ne raiſonne & ne perſuade que ſur ce qui regarde la ſanté & la maladie; la Geometrie, que ſur les changemens & les differences remarquables qui arrivent aux grandeurs; & enfin l'Arithmetique, que ſur ce qui touche le nombre: Ainſi en eſt-il des autres Arts & des autres Sciences. Mais pour la Rhetorique, quelque ſujet qu'on luy propoſe, elle a droict pour ainſi dire, d'y voir ce qui peut perſuader: Auſſi avons nous remarqué Qu'elle n'a point un ſujet particulier ni determiné ſur lequel elle travaille.

Qualité des preuves de la Rhetorique.

LA Rhetorique a deux ſortes de Preuves Les unes ſont *Artificielles*, & les autres *ſans artifice*. J'appelle preuves ſans artifice, celles qui

ne dépendent point de noſtre induſtrie, mais que nous trouvons toutes faites, comme ſont les témoins, les réponſes faites à la Torture, les Contracts, & autres choſes ſemblables; Et je nomme artificielles, toutes celles que nous pouvons trouver de nous mêmes, & par les regles de la Rhetorique; de ſorte qu'il faut inventer celles-cy, au lieu qu'on ſe ſert ſimplement des autres.

Pour les preuves *Artificielles*, il s'en trouve de trois eſpeces.

La premiere eſt fondée ſur les Mœurs & la bonne opinion qu'on a de celuy qui parle.

La ſeconde vient de la diſpoſition de l'Auditeur, & d'avoir preparé ſon eſprit d'une certaine façon.

Et la derniere enfin n'aiſt du diſcours, ſoit que veritablement on ait démonſtré ſon ſujet, ou ſeulement en apparence.

L'ORATEUR perſuade à l'occaſion de ſa perſonne & de ſes Mœurs, lors qu'il parle de maniere, qu'il ſe rend digne de foy; car la Vertu eſt d'un tel credit, qu'abſolument nous ajoûtons toûjours plus de foy & plûtoſt aux gens de bien qu'aux autres; & cela generalement en tout, mais particulierement dans les matieres douteuſes, & où l'eſprit de part & d'autre ne voit point de raiſon qu'il puiſſe ſuivre avec ſeureté; veu qu'alors nous nous abandonnons à eux entierement, & croyons tout ce qu'ils diſent. Or il faut remarquer que ce credit doit auſſi venir de l'adreſſe de noſtre diſcours, & non pas ſimplement de la préocupation de l'Auditeur, ny parce qu'il avoit déja cette bonne opinion de nous, avant que de nous écouter:

Ca

Car enfin on ne doit point s'arreſter à ce que diſent quelques-uns de ceux qui ont traitté de la Rhetorique, qui à propos des bonnes mœurs, & de cette probité qui doit éclater dans le diſcours de l'Orateur, ſoûtiennent qu'abſolument elle eſt inutile & ne contribuë de rien à gagner l'eſprit; mais tant s'en faut que cela ſoit, que meſme c'eſt un des plus forts & des plus puiſſans moyens qu'il y ait pour perſuader.

On perſuade à l'occaſion de ſes Auditeurs, lors que par le diſcours on les porte à quelque paſſion; auſſi jugeons nous bien autrement quand nous ſommes triſtes, que quand nous ſommes joyeux; & bien autrement quand nous aimons, que quand nous avons de la haïne: Or, comme il a déja été dit, c'eſt la ſeule choſe que tous les Rhetoriciens d'aujourd'hui ſe ſont efforcez de traitter; mais il en ſera parlé plus particulierement, quand nous ſerons au diſcours des Paſſions.

Enfin on perſuade par la force du diſcours, lors qu'employant tout ce qui peut ſervir à prouver le ſujet que l'on traitte, on fait voir, Que la choſe dont il s'agit, eſt veritable en effet, ou en apparence.

Que ſi les preuves *Artificielles* dépendent de ces trois poincts, il eſt certain qu'il faudra s'étudier à trois choſes. Premierement, à ſçavoir faire des Syllogiſmes. Secondement, à connoiſtre les mœurs & les vertus de châcun. Et en dernier lieu, à connoiſtre les Paſſions. Par exemple, qu'elle eſt la nature de chaque paſſion en particulier, ſa différence, ce qui la fait naiſtre, & comment on le peut faire: de ſorte qu'il ſe voit par-là que la Rhetorique eſt comme un

germe

germe & un rejetton, non ſeulement de la Dialectique, mais encore de cette Partie de la Morale qu'on peut avec raiſon nommer Politique. Et de fait c'eſt pour cela que la Rhetorique affecte de paroiſtre ſous un habit emprunté & de paſſer pour Politique; auſſi-bien que ceux qui font la profeſſion d'Orateur, qui d'ordinaire ſe flattent de cette vanité en partie par preſomption, en partie par ignorance, & en partie pour d'autres conſiderations humaines.

Je dis que la Rhetorique eſt comme un rejetton de la Dialectique, parce qu'elle en eſt une partie & une image, ainſi que nous avons remarqué dés le commencement; veu que ny l'une ny l'autre, ne ſont point des Sciences qui s'attachent à un ſujet particulier, mais bien certaines Facultez qui cherchent à trouver des raiſons dans toutes ſortes de matieres. Mais c'eſt aſſez parlé de leur pouvoir, & du rapport qu'elles ont.

De l'Exemple & de l'Enthymême, & de leur rapport avec le Syllogiſme & l'Induction.

QUANT aux Preuves qui en effet démonſtrent une choſe, ou qui ſemblent la démonſtrer. Tout ainſi que pour démonſtrer dans la Dialectique l'on ſe ſert toûjours de *l'induction* & du *Syllogiſme*, ſoit veritable ou apparent: De meſme pour démonſtrer dans la Rhetorique, l'on ſe ſert toûjours de *l'Exemple*, qui eſt la meſme choſe que l'Induction, & encore de *l'Enthymême* qui répond au Syllogiſme: Auſſi eſt-ce pour cette raiſon que je nomme l'Enthymême

même & l'Exemple, l'un le Syllogiſme; & l'autre l'Induction de la Rhetorique.

Et de vray pour monſtrer leur parfait rapport, c'eſt que tout Orateur qui prouve une choſe par démonſtration, apporte toûjours ou des Exemples, ou des Enthymêmes, n'y ayant point dans la Rhetorique d'autres moyens pour démonſtrer que ceux-là. Et par conſequent ſi la même neceſſité ſe rencontre dans la Dialectique, & que là il ſoit impoſſible de rien prouver démonſtrativement, quelque choſe même que ce puiſſe eſtre, ſans ſe ſervir du Syllogyſme & de l'Induction, comme nous l'avons fait voir dans nos Livres des Analytiques; Il s'enſuit Que châcun de ces deux moyens à l'égard des deux autres, je veux dire Que le Syllogiſme à l'égard de l'Enthymême, & Que l'Induction à l'égard de l'Exemple, ne ſeront qu'une même choſe.

De ſçavoir maintenant la difference qu'il y a entre l'Exemple & l'Enthymême, nous l'avons enſeigné dans nos Topiques. Car toutes les fois qu'on veut monſtrer Que quelque choſe eſt d'une certaine façon, & qu'on apporte pour preuve un grand nombre d'autres choſes toutes ſemblables, dans la Dialectique cela s'appelle *Induction*, & dans la Rhetorique, *Exemple*. Mais lors qu'on établit certaines propoſitions, & que par une conſequence neceſſaire on vient à tirer une autre propoſition toute differente, à cauſe ſeulement que ces premieres propoſitions ont eſté eſtablies; & cela indiferemment ſoit que telles propoſitions ſoient vraies, ou qu'elles ne ſoient que vrai-ſemblables; dans la Dialectique, cela s'appelle Syllogiſme; & dans la *Rhetorique* Enthymême.

De

De-là il paroiſt, Que l'un & l'autre de ces deux moyens, quand on ſçait bien s'en ſervir, ſont de tres-grand uſage & tres-conſiderables, chacun d'eux contenant en ſoy comme une eſpece de Rhetorique à part: Car ce que nous avons remarqué de la Dialectique dans nos Livres des Methodes touchant ſa façon de prouver, eſt encore ici remarquable pour la Rhetorique; attendu que la Rhetorique auſſi bien qu'elle, a deux ſtyles diſtinguez ou deux manieres differentes, dont l'une prouve tout par les Exemples, & l'autre par les Enthymêmes; comme il ſe trouve des Orateurs qui ne ſe ſervent que d'Enthymêmes, & d'autres qui n'employent que des Exemples: Et certainement les diſcours qui prouvent par les Exemples, ne perſuadent pas moins que les autres; toute la difference qu'il y a, c'eſt que ceux qui prouvent par les Enthymêmes, font une plus forte impreſſion ſur l'eſprit & troublent davantage. La raiſon en ſera dite ailleurs, quand nous monſtrerons de quelle façon il ſe faut ſervir de tous les deux; pour maintenant il ſuffit de nous expliquer & de débroüiller ces matieres.

Sur quelles matieres s'appliquent les Enthymêmes.

DONC,

Puiſque tout ce qui eſt propre à perſuader eſt relatif aux perſonnes, c'eſt à dire, *propre à perſuader quelqu'un.*

De plus,

Puiſque ces choſes-là ſont de deux ſortes, les unes capa-

capables de perſuader d'elles meſmes & croyables d'abord; les autres ſimplement parce qu'elles ſemblent établies ſur des preuves de la qualité de ces premieres.

Enfin,

Puiſqu'il n'eſt point d'Art qui s'arreſte à conſiderer la nature d'aucun Particulier ni qui en faſſe ſon objet: Car la Medecine par exemple ne ſe propoſe point de connoiſtre en particulier ce qui eſt bon pour la ſanté de Socrate, ou de Callias; mais ſeulement de tels en general, & de tels, qui different de temperamment, ou qui ont telles maladies; vû que c'eſt-là proprement où l'Art ſe fait voir, n'eſtant pas poſſible à quelque Science ni a quelque Art que ce ſoit de connoiſtre tous les particuliers, le nombre en eſtant infini.

De-là il s'enſuit,

Que la Rhetorique ne ſe propoſera pas non plus, & ne conſiderera point ce qui eſt probable à l'égard d'un tel particulier & qui pourra le perſuader: Par exemple ce qui ſera probable à l'égard de Socrate, ou d'Hippias; mais bien ce qui le ſera à l'égard de telle ou de telle ſorte d'eſprits, qui ont des mœurs & des inclinations differentes.

Et cela à l'imitation de la Dialectique, car la Dialectique ne s'amuſe pas à argumenter ni à faire des Syllogiſmes ſur tout ce qui ſe preſente indifferemment, pour probable meſme qu'il puiſſe eſtre à certaines perſonnes; vû qu'il y a des choſes qui peuvent paroiſtre probables à certains particuliers, par exemple à des fous & à des extravagans: Mais ſeulement elle argumente ſur les matieres qui ne ſont pas aſſez établies d'elle-meſmes, & qui ont beſoin de preuve.

Pour

Pour la Rhetorique, elle s'attache ſeulement aux matieres qui ont accouſtumé de tomber en déliberation, car c'eſt-là proprement ſon ouvrage que d'examiner les choſes ſur leſquelles ordinairement nous déliberons, & de qui nous n'avons aucun Art; & meſme encore en preſence de certains Auditeurs, qui pour eſtre peu éclairez ne ſont pas capables de comprendre ce qui embraſſe pluſieurs choſes à la fois, ni ſuivre de l'eſprit un raiſonnement de longue haleine.

Sur cela il faut remarquer, Que jamais nous ne déliberons que ſur ce qui nous paroiſt arriver diverſement, n'y ayant point d'autre occaſion de déliberer que celle-là; puis que jamais on ne met en déliberation, ni le paſſé, quand il ne s'eſt pû faire autrement qu'il a eſté fait; ni l'Avenir, quand il eſt impoſſible qu'il arrive d'une autre façon, ni le Preſent, quand on ne peut pas empeſcher qu'il ne ſoit comme il eſt; du moins tandis qu'on demeure dans cette opinion & que la choſe eſt creuë ainſi.

La maniere d'argumenter en Rhetorique.

POUR ce qui eſt d'argumenter & d'établir une choſe par Syllogyſmes & par Conſequences, on s'y prend en deux manieres: Car ou l'on tire des conſequences de propoſitions qui ont déja eſté prouvées par d'autres Syllogiſmes & par d'autres argumens; ou bien de propoſitions qui ne l'ont pas eſté, mais qui ont beſoin de l'eſtre parce qu'elles ne ſont pas probables d'elles meſmes. Or eſt-il que ni l'une ni l'autre de ces deux manieres n'eſt point propre à la Rhetorique: La premiere, comme trop difficile à ſui-

ſuivre à cauſe de ſa longueur, vû qu'on ſuppoſe que l'Auditeur eſt ſimple & peu intelligent: & l'autre incapable de perſuader, parce qu'elle avance des choſes qui ne ſont pas avoüées de tout le monde, & qui n'ont aucune vrai-ſemblance.

De ces obſervations il s'enſuit premierement touchant la matiere de l'Exemple & de l'Enthymême, Que toûjours ils ſeront emploiez ſur des matieres incertaines & ſur des choſes qui pour l'ordinaire arrivent de differente façon; L'Exemple, dis-je, qui comme il a eſté déja remarqué, eſt la meſme choſe que l'Induction; & l'Enthymême la meſme choſe que le Syllogiſme.

De plus il s'enſuit quant à la forme de l'Enthymême; Que d'ordinaire il ne pourra pas avancer tant de choſes, ni eſtre compoſé de tant de propoſitions que le Syllogiſme parfait; attendu que ſi quelqu'une de ces propoſitions eſt connuë, il faut l'obmettre; puis que l'Auditeur de lui-meſme la ſuplée alors: Par exemple, on veut faire ſçavoir que Dorieus, ce fameux Athlete, a vaincu aux Jeux Olympiques, & a eſté couronné; il ſuffit de dire, que ce Dorieus a gagné le prix ſans qu'il ſoit beſoin d'ajoûter cette propoſition generale, Que ceux qui remportent la victoire à ces Jeux y ſont couronnez; parce qu'on ſçait bien que cela ſe fait toûjours.

De quelle ſorte de propoſition ſont compoſez les Enthymêmes.

Donc,
Puis qu'entre les Propoſitions dont la Rhetori-

torique forme ſes Syllogiſmes il s'en trouve peu de Neceſſaires, car la pluſpart des matieres qui ſe jugent dans le Barreau, & qui ſe traittent dans les Déliberations ſont incertaines pour la pluſpart, & peuvent arriver de differente façon; vû qu'on ne délibere jamais que ſur les choſes qu'on veut entreprendre, & qu'on propoſe de faire; toutes les actions qui ſe font dans le monde eſtant de cette nature, & n'y en ayant pas une, pour ainſi dire, qui porte un effet neceſſaire & dont l'évenement ſoit certain.

De plus,

Puis que les propoſitions Contingentes & qui ne ſont vraies que pour l'ordinaire, doivent toûjours eſtre prouvées par d'autres de meſme nature & incertaines comme elles; & tout au contraire les Neceſſaires, par des Neceſſaires, ainſi que nous avons fait voir dans nos Livres des Analytiques.

Il s'enſuit,

Que les matieres d'où ſe tirent les Enthymêmes ſeront pour la pluſpart Incertaines ou *Contingentes, & qu'il y en aura fort peu de Neceſſaires.*

De vray tous les Enthymêmes qui ſe font, ont toûjours leur preuve fondée ou ſur le *Vray-ſemblable* ou ſur les *Signes*; en ſorte qu'il faut que ces *Signes*, & ce *Vray-ſemblable*, eu égard au *neceſſaire* & à l'*Incertain* ou *Contingent* ne ſoient entr'eux qu'une meſme choſe. Et de fait, proprement le *Vray-ſemblable*, eſt ce qui ſe fait d'ordinaire; non pas à la verité abſolument, comme le pretendent quelques-uns dans la définition qu'ils en donnent, entendant par-là indifferemment tout ce qui peut eſtre compris ſous le mot de Vray-ſemblable, de quelque nature que ces choſes-là puiſſent eſtre, ſoit que la qua-

qualité d'Univerſel leur convienne ou ne leur convienne pas: Si bien que dans la Rhetorique le Vray-ſemblable ſe doit ſeulement entendre des choſes qui n'arrivent pas toûjours de la meſme façon; & de plus ſe rapporter à celles à l'égard deſquelles il paſſe pour Vray-ſemblable, de la meſme ſorte que l'Univerſel ſe rapporte au Particulier.

Des Signes & de leur difference.

POUR les *Signes* ils ſont de deux ſortes; les uns ſe rapportent aux choſes à qui ils ſervent de ſignes, comme le particulier ſe rapporte à l'Univerſel, c'eſt à dire que la preuve en eſt la meſme que ſi l'on prouvoit une propoſition generale par une propoſition particuliere; les autres au contraire ont le rapport d'un Univerſel à un Particulier; Et de ceux-cy quelques-uns ſont neceſſaires, à qui on donne le nom de *Tecmerium*; les autres ne ſont pas neceſſaires, & ſont ſimplement appellez Signes, ſans avoir d'autre nom qui les diſtingue. J'appelle *Signes neceſſaires* ceux qui peuvent ſervir de matiere au Syllogiſme, & dont la preuve eſt convainquante, & c'eſt pourquoi le Signe appellé *Tecmerium* eſt mis au nombre de ceux-là: Auſſi toutes les fois qu'un Orateur allegue pour preuve des choſes auſquelles il ne penſe pas qu'on puiſſe répondre, alors il qualifie ces preuves du nom *Tecmerium*, comme qui diroit une preuve démonſtrative & qui termine tout le differend; car le mot de *Tecmar*, d'où eſt tiré celuy de *Tecmerium*, anciennement ſignifioit la meſme choſe que le mot de *Terme*.

πεπερασμένον.

τέκμωρ.

MAIS

MAIS donnons des exemples de ces Signes, & premierement de celui que nous avons remarqué avoir le rapport du Particulier à l'Univerſel. Si donc on raiſonne ainſi,

Un Signe que tous les habiles gens ſont gens de bien, c'eſt que Socrate qui eſtoit un habile homme, a eſté tres-homme de bien.

Veritablement alors ce ſeroit apporter un Signe pour ſa preuve; Un tel Signe neantmoins ne ſeroit pas neceſſaire ni convainquant, eſtant facile d'y répondre: La raiſon eſt, qu'on n'en peut pas faire un Syllogiſme, puiſque le Syllogiſme ne tire jamais une concluſion univerſelle d'une ſimple propoſition particuliere.

Mais ſi quelqu'un venoit à raiſonner de cette autre façon.

Un Signe que cet homme eſt malade, c'eſt qu'il a la fiévre, ou bien

Un Signe que cette femme eſt mere, c'eſt qu'elle a du lait aux mamelles,

Cette ſorte de Signe ſeroit neceſſaire, & le ſeul que nous appellons *Tecmerium*: car quand un Signe eſt de telle qualité, que luy ſeul ſuffit pour faire connoiſtre que ce qu'on dit eſt vrai; pour lors la preuve eſt convainquante & ne ſouffre point de réponſe.

Quant aux autres Signes qui ont le meſme rapport qu'a l'Univerſel au particulier, mais qui ne ſont pas neceſſaires, c'eſt comme ſi quelqu'un diſoit.

Un Signe que cette perſonne a la fiévre, c'eſt qu'elle reſpire comme ſi elle eſtoit hors d'haleine.

Certainement ce ſigne ſeroit veritable; il eſt aiſé neanmoins d'y répondre, puis qu'il arrive quel-

quelque fois qu'un homme eſt hors d'haleine qui pourtant n'a pas la fiévre.

Nous avons donc enſeigné ce que c'eſt que Vrai-ſemblable, & ce que c'eſt que Signe; & de plus nous avons remarqué la difference qu'il y a entre les Signes neceſſaires & ceux qui ne le ſont pas. Mais ces choſes là ont eſté expliquées & plus clairement & plus au long dans nos Livres des Analytiques, où nous avons touché les raiſons pourquoi quelques-uns de ces Signes peuvent ſervir de matiere aux Syllogiſmes, & pourquoi les autres en ſont incapables.

De l'Exemple, & comment il s'en faut ſervir.

Pour ce qui eſt de l'*Exemple* nous avons remarqué Qu'il eſtoit la meſme choſe que l'Induction, & de plus nous avons fait voir en quoi conſiſtoit l'Induction. Au reſte il ne faut pas conſiderer l'Exemple à l'égard des choſes à qui il ſert d'Exemple, comme le Particulier eſt conſideré à l'égard de l'Univerſel; ou comme l'Univerſel l'eſt à l'égard du Particulier; encore moins comme un Univerſel le peut eſtre à l'égard d'un autre Univerſel: Mais bien toûjours comme une choſe Particuliere eſt conſiderée à l'égard d'un autre Particuliere, & comme un Semblable l'eſt à l'égard d'un autre Semblable. Toutes les fois donc que deux choſes ſe trouvent ſous un meſme Genre, & que l'une eſt plus connuë que l'autre, celle qui eſt la plus connuë eſt proprement ce que nous appellons Exemple: Car ſi je voulois montrer que Denys de Syracuſe a deſſein de ſe faire Tyran lors qu'il

deman-

demande des Gardes; Je dirois que Piſiſtrate, comme luy, demanda des Gardes d'abord, & que ſi toſt qu'il en eut, il ſe ſaiſit du Gouvernement d'Athenes. Je dirois que Theagene fit la meſme choſe à Megare, & alleguerois enſuite les autres qu'on ſçauroit eſtre venus à la Tyrannie par telle voie, qui tous ſerviroient d'exemple à l'égard de Denys de Syracuſe, dont il ne paroiſtroit pas encore ſi veritablement, c'eſt à ce deſſein qu'il demande des Gardes. Or tous ces Exemples particuliers ſont compris ſous cette propoſition generale, que *Quiconque penſe à la Tyrannie & à ſe ſaiſir du Gouvernement, demande des Gardes.*

Nous avons donc monſtré en quoi conſiſtent les preuves de la Rhetorique qui paroiſſent demonſtratives.

De la difference des Enthymêmes.

QUANT aux Enthymêmes, leur difference eſt ſi grande, qu'il y a peu de perſonnes qui ſe puiſſent vanter de les bien connoiſtre, puiſqu'enfin cette difference eſt la meſme que celle des Syllogiſmes de la Dialectique; attendu que quelques-uns ſont particuliers à la Rhetorique, ne plus ne moins qu'entre les Syllogiſmes quelques-uns ſont particuliers à la Dialectique; les autres appartiennent aux autres Arts, & aux autres Facultez, tant de celles qui ſont à inventer, que de celles que nous connoiſſons & qui ſont déja inventées; ce qui fait qu'ils paroiſſent obſcurs à l'Auditeur, & que ceux qui s'en ſervent autrement que la Rhetorique ou la Dialectique n'enſeignent, s'écartent de leur Art, & ne raiſon-

ſonnent plus alors, ni comme un Dialecticien doit faire, ni en qualité d'Orateurs.

Mais ſans doute que ceci ſera plus clair quand nous l'aurons davantage expliqué. Il faut donc ſçavoir que les Syllogiſmes que j'attribuë à la Dialectique ſont ceux à qui nous aſſignons des *Lieux*: Or il y a deux ſortes de Lieux, les uns *Communs*, & les autres *Propres*; J'appelle Lieux communs ceux qui ſervent à prouver diverſes matieres, comme de Juriſprudence, de Phyſique, de Politique, & de beaucoup d'autres qui different d'eſpece. Tel eſt le Lieu commun qui traitte du *Plus* & du *Moins*; parce que de ce Lieu-là nous pouvons auſſi-toſt tirer des Syllogiſmes & des Enthymêmes ſur des matieres de Droit, ou de Phyſique, que de quelqu'autre Science que ce ſoit; Or eſt-il que toutes ces matieres ſont diſtinguées d'eſpece & differentes entr'elles. Pour les Lieux propres, ce ſont ceux qui ſont particuliers à châque genre & à châque eſpece de propoſitions. Par exemple, il y a des propoſitions tellement dépendantes de la Phyſique, qu'on n'en ſçauroit faire d'Enthymêmes ni de Syllogiſmes pour prouver aucune propoſition de la Morale; & d'autres au contraire tellement dépendantes de la Morale, qu'on ne s'en pourroit pas ſervir pour prouver aucune propoſition de la Phyſique: Ce qui ſe doit entendre également de toutes les autres propoſitions particulieres & ſpecifiques.

Il y a ceci à remarquer touchant les *Lieux Communs*, Que jamais ils ne peuvent nous rendre ſçavans ſur aucune matiere particuliere; à cauſe qu'ils ſont vagues & ne traittent point

un ſujet déterminé. Il en eſt tout au contraire des *Lieux propres*, car plus les propoſitions que nous en tirerons ſeront choſies & particulieres au ſujet que nous traittons, & plus inſenſiblement nous nous éloignerons de la Dialectique & de la Rhetorique pour nous approcher d'une autre Science; parce qu'enfin ſi nous ramenons ces propoſitions juſqu'aux principes, alors noſtre raiſonnement & noſtre preuve ne ſeront plus l'ouvrage de la Dialectique ny de la Rhetorique; mais ſeulement de la Science dont nous aurons touché les principes.

Icy nous obſervons encore, Que la pluſpart des Enthymêmes ſe tirent des Lieux propres ſeulement, & qu'il y en a fort peu qui ſoient tirez des Lieux communs. Nous diviſerons donc ici les Enthymêmes de la meſme façon que nous avons déja fait dans les Topiques, ſçavoir en autant de Lieux propres qu'il y a de ſortes de propoſitions d'où ils peuvent eſtre tirez. Au reſte j'appelle *Lieux propres d'Enthymêmes*, les propoſitions qui ſont particulieres à châque Genre de la Rhetorique; Et je nomme *Lieux Communs*, les propoſitions communes à tous les Genres, & qui ſervent à prouver toute ſorte de matieres. Parlons donc premierement des Lieux propres des Enthymêmes, mais auparavant des Genres de la Rhetorique, afin qu'ayant monſtré combien il y en a, nous puiſſions voir en particulier Quels ſont les *elemens* de châcun, & les propoſitions qui leur conviennent.

CHA-

CHAPITRE III.

Que la Rhetorique a trois Genres.

LA Rhetorique a ſous ſoy trois Genres, puiſqu'il ſe trouve autant de ſortes d'Auditeurs. Car il faut ſçavoir que tout Diſcours regarde trois choſes, Celui qui parle, le ſujet que l'on traitte, & la perſonne à qui on parle, que nous appellons l'*Auditeur*, & auquel ſe rapporte tout le Diſcours.

Tout Auditeur au reſte doit eſtre neceſſairement ou ſimple Auditeur, ou Juge. S'il eſt Juge, il faut que ce ſoit, ou de choſes qui aient eſté faites déja, ou de choſes qui ne le ſoient pas encore.

L'Auditeur qui a ſon jugement à donner ſur ce qui n'eſt pas encore arrivé, mais qu'on propoſe de faire ſimplement, eſt par exemple, Le peuple d'Athenes aſſemblé pour deliberer ſur les affaires de la Republique.

Celui qui a à juger du Paſſé & de ce qui a eſté fait, eſt proprement le Magiſtrat ou le Juge.

Enfin le ſimple Auditeur eſt celui qui ne vient que pour contenter ſa curioſité & pour avoir le plaiſir d'entendre un excellent Orateur.

De maniere qu'il faut par neceſſité qu'il y ait trois Genres dans la Rhetorique qui répondent à ces trois ſortes d'Auditeurs.

Le *Genre Deliberatif.* Le *Genre Judiciaire.*
Le *Genre Demonſtratif.*

LE Genre Deliberatif a deux Parties, la *Perſuaſion* & la *Diſſuaſion*; car toûjours ceux qui deliberent font l'une de ces deux choſes, ſoit qu'ils deliberent ſur leurs affaires particulieres, ou ſur les affaires publiques.

Le Genre Judiciaire a auſſi deux Parties ſous ſoy, *l'Accuſation* & la *Defenſe*; car il eſt neceſſaire qu'en plaidant les Advocats faſſent l'un ou l'autre, Qu'ils defendent, ou Qu'ils accuſent.

Le Genre Demonſtratif pareillement comprend deux Parties, la *Loüange* & le *Blâme*.

CHACUN de ces Genres a auſſi *un Temps* qui lui eſt particulierement affecté.

L'Avenir appartient au Deliberatif, car tout homme qui delibere, ſoit qu'il conſeille ou diſſuade, delibere toûjours ſur ce qui n'eſt pas encore arrivé.

Le *Paſſé* convient au Judiciaire, car on n'accuſe & l'on ne defend jamais que les actions qu'une perſonne a faites.

Enfin le *Preſent* eſt le plus propre au Genre Demonſtratif, puis qu'on ne loüe ou ne blâme que ce qui eſt effectivement. Ce n'eſt pas neanmoins qu'aſſez ſouvent en telle rencontre les Orateurs ne faſſent auſſi mention du paſſé afin d'en renouveller la memoire; & meſme par avance de ce qui n'eſt pas encore, comme par un prejugé de l'avenir.

DE plus châcun de ces Genres ſe propoſe un but & une fin particuliere. De ſorte que comme il y a trois Genres, il ſe trouve auſſi trois fins differentes.

Celui qui delibere ſe propoſe pour but ce qui

eſt

eſt *Utile*, ou *Nuiſible*; car tout Orateur qui entreprend de perſuader une choſe, la propoſe toûjours comme la meilleure; Et s'il veut la diſſuader, il tâche de faire voir que c'eſt la pire. Ce n'eſt pas qu'il ne ſe ſerve encore de tout le reſte que les autres Genres ſe propoſent, afin d'en fortifier ſa preuve; Par exemple il tâche de monſtrer Que cette meſme choſe eſt encore juſte ou injuſte; Honneſte, ou contre l'honneur.

Ceux qui plaident ſe propoſent toûjours de faire voir que la choſe dont il s'agit eſt *Juſte* ou *Injuſte*; & pareillement ſe ſervent de tout le reſte pour ce deſſein.

Enfin ceux qui ont à loüer ou à blâmer, pretendent ſeulement de monſtrer que ce qu'ils loüent ou blâment eſt *Honneſte* ou *Honteux*, Et tout de meſme y rapportent les autres choſes que nous venons de dire.

Et une preuve certaine Que châcun de ces Genres ne ſe propoſe point une autre Fin que celle dont nous venons de parler; C'eſt que bien ſouvent il n'y auroit point de conteſtation touchant les autres poincts. Par exemple; Ceux qui plaident demeurent ſouvent d'accord qu'une choſe a eſté faite, & meſme qu'elle a porté prejudice; mais jamais ils n'avoüent qu'ils aient fait une injuſtice, autrement il ſeroit inutile de plaider. Le meſme ſe peut dire de ceux qui Deliberent; Souvent ils accordent tout le reſte, mais jamais il n'avoüent Que ce qu'ils perſuadent de faire ſoit inutile, ou que l'entrepriſe dont ils veulent détourner ſoit avantageuſe. De ſçavoir maintenant ſi ce qu'ils conſeillent eſt contre la Juſtice ou non: Par exemple d'aſſujettir des peuples voiſins & qui n'ont jamais fait de tort, c'eſt bien ſouvent à

quoi ils ne penſent pas ſeulement, tant ils s'en mettent peu en peine. Il en eſt de meſme de Ceux qui loüent ou blâment quelqu'un, Tant s'en faut qu'ils examinent, S'il a fait des choſes qui lui aient apporté du Profit ou de la perte, Que bien ſouvent ils le loüent davantage quand il a mépriſé ſon propre intereſt pour entreprendre quelque action glorieuſe, Par exemple, ils donnent des loüanges à Achille, de ce qu'eſtant aſſeuré de perdre la vie en vengeant la mort de Patrocle ſon meilleur amy, il aima mieux mourir que de laiſſer cette mort impunie. Cependant il eſt certain, que ſi d'une part cette mort lui fut glorieuſe, d'un autre coſté la vie lui eſtoit utile.

De la neceſſité des Lieux propres & des Lieux communs.

ON voit par ce qui a eſté dit, Qu'il faut avoir premierement un certain fonds ou amas de propoſitions ſur toutes les matieres dont nous venons de parler qui appartiennent aux trois Genres : Et de plus on ſe doit ſouvenir Que les propoſitions dont la Rhetorique ſe ſert ſont toutes tirées des Signes, tant ſimples que neceſſaires, & du Vrai-ſemblable. La neceſſité au reſte d'avoir ainſi des propoſitions toutes preſtes, vient de ce qu'abſolument on ne ſçauroit faire de Syllogiſmes ſans propoſitions ; Et ainſi l'Enthyméme eſtant une eſpece de Syllogiſme, il faut auſſi qu'il ſoit compoſé de propoſitions, mais de propoſitions de la qualité de celles que nous avons remarquées.

MAIS

Mais parce qu'on ne peut pas dire Que ce qui eſt du tout impoſſible puiſſe jamais avoir eſté fait, ni qu'il le puiſſe eſtre; veu que cela n'appartient qu'aux choſes qui ſont poſſibles de leur nature. Outre cela parce qu'il eſt encore impoſſible Que ce qui n'a point eſté, ou qui jamais ne doit eſtre, ait eſté fait déja, ou ſoit fait à l'avenir; Il ſera encore neceſſaire à l'Orateur, ſoit dans une Deliberation, ſoit en plaidant, ſoit dans les ſujets qui regardent le Genre demonſtratif, d'avoir un autre fonds ou amas de propoſitions, tant ſur la matiere du *Poſſible*, que ſur celle de l'*Impoſſible*, afin de pouvoir connoiſtre, Si une choſe aura eſté faite ou non; Si elle arrivera ou n'arrivera pas.

Et d'autant encore que tout Orateur ſoit Qu'il loüe ou blâme, Qu'il accuſe ou défende; Qu'il perſuade ou diſſuade, ne tâche pas ſeulement de prouver les matieres que nous venons de dire; mais aſſez ſouvent meſme de faire voir Qu'une choſe qui eſt bonne ou mauvaiſe, honneſte ou deshonneſte, juſte ou injuſte; eſt encore grande ou petite; de conſequence ou non; Et cela indifferemment, ſoit qu'il conſidere ces choſes-là en elles-meſmes, ou qu'il les compare entre elles: Il eſt certain qu'il ſera encore neceſſaire d'avoir des propoſitions & en general & en particulier, tant ſur la *Grandeur* & la *Petiteſſe*; que ſur ce que nous appellons *plus Grand*, & *plus Petit*; afin de ſçavoir, Quel bien en particulier ſera plus grand, ou plus petit qu'un autre; Quelle action ſera plus juſte, ou plus injuſte, & ainſi du reſte.

NOUS venons donc de montrer Quelles ſont les matieres d'où ſe doivent tirer neceſſairement les propoſitions dont il ſe faut ſervir. Parlons enſuite de châcune en particulier; Sçavoir de celles qui appartiennent au Genre Déliberatif premierement. En ſecond lieu, de celles qui appartiennent au Genre Démonſtratif. Et enfin des autres qui regardent le Genre Judiciaire.

LE GENRE DELIBERATIF

CHAPITRE IV.

Des Matieres qui tombent en Déliberation.

DAns ce Genre ici ce qu'il y a à faire premierement c'eſt, D'avoir égard à la qualité des *Biens* & des *Maux* que celui qui a à deliberer examine d'ordinaire, & ſur leſquels il donne ſon advis; Car aſſeurement il ne les examine pas tous, n'y ayant que les incertains auſquels il s'arreſte, & qu'il juge également pouvoir arriver & ne pas arriver; puis que jamais on ne met en deliberation ni tout ce qui arrive neceſſairement & de la meſme façon; ni ce qui de toute impoſſibilité ne peut eſtre.

Il eſt encore certain, Qu'on ne met pas en deliberation tous les Biens qui ſont incertains abſolument, puis qu'il y en a qui dependent de la Nature, & d'autres de la Fortune, qui tantoſt arrivent & n'arrivent pas, ſur leſquels il ſeroit inutile de deliberer. D'où il eſt facile de voir Quels ſont au vrai les Biens ou les Maux qui peuvent tomber en deliberation.

Ce ſont donc tous ceux qui de leur nature ſe rapportent à nous, & qui ſans nous n'arriveroient point, comme ayant en nous-meſmes le principe de leur production; car d'ordinaire nous deliberons ſur une choſe juſqu'à ce que nous ayons reconnu ſi elle eſt en nôtre pouvoir, ou s'il nous eſt impoſſible de la faire.

Au reſte, ce n'eſt pas ici le lieu de faire une exacte recherche, ni un denombrement particulier de toutes les choſes dont les hommes ont accoutumé de déliberer, bien loin d'en traitter à fonds & d'en donner une parfaite connoiſſance; puiſque cet employ appartient à un Art & plus excellent, & plus intelligent que la Rhetorique: Car tant s'en faut que la Rhetorique ſoit capable de rien traitter à fonds, que meſme on lui a attribué beaucoup plus de connoiſſance qu'il ne lui en appartient naturellement: Auſſi ce que nous avons remarqué au commencement eſt-il vrai, Que la Rhetorique eſt compoſée premierement de l'Analytique, qui eſt une portion de la Logique; En ſecond lieu, de cette partie de la Politique qui s'attache aux mœurs; & de plus Qu'elle reſſemble à la Dialectique en partie, & en partie à la maniere trompeuſe de raiſonner des Sophiſtes. Mais la plus forte preuve qu'on ait qu'elle ne peut rien traitter à fonds, c'eſt que plus un Orateur prendra à tâche d'employer ou la Dialectique ou la Rhetorique, non pas comme de ſimples Facultez qui raiſonnent en general, mais comme des Sciences exactes, & plus ſans y penſer il détruira leur nature; puis qu'alors s'en ſervant comme de Sciences, il les renfermera dans de certains ſujets, au lieu qu'elles font profeſſion de diſ-

cour-

courir ſur toutes ſortes de matieres. Ne laiſſons pas neanmoins de traitter ces choſes de ſorte, que nous n'obmettions rien de tout ce qui peut ſervir à noſtre deſſein, & qu'il en demeure encore aſſez pour occuper la Politique.

IL y a donc cinq poincts principaux qui donnent lieu aux Aſſemblées publiques, & ſur leſquels tout le monde délibere: car on délibere toûjours,

Ou ſur *la matiere des Finances*,
Ou touchant *les affaires de la Guerre & de la Paix*,
Ou pour *la Garniſon des Places*,
Ou ſur *le fait des Vivres & des Marchandiſes qu'on apporte de dehors & qui ſe tranſportent ailleurs*.
Ou enfin pour *l'Etabliſſement des Loix*.

Les matieres qui tombent en délibération dans un Etat.

DE maniere que ſi un Orateur eſt obligé de parler *ſur les Finances*, il faudra qu'il ſçache en premier lieu, Quels ſont les revenus de l'Etat, & à combien ils montent; afin que ſi quelque fonds eſt diverti, on le rétabliſſe; ou, ſi quelque droict a eſté diminué, qu'on l'augmente. Il faudra qu'il ſçache encore tout ce que l'Etat dépenſe chaque année, afin que ſi quelqu'une de ſes dépenſes eſt ſuperfluë, on la retranche, ou qu'on diminuë celle qui ſera trouvée trop grande: car non ſeulement on devient plus riche quand on ajoûte à ce qu'on poſſede déja, mais meſme quand on retranche les dépenſes inutiles. Or pour parler pertinemment de toutes ces matieres, il ne ſuffira pas ſimplement de

les connoître par ſa propre experience & par ce qui ſera arrivé dans l'Eſtat où l'on eſt, mais encore il ſera neceſſaire de ſçavoir tout ce qui aura eſté inventé là-deſſus, & tout ce qu'en diſent les Hiſtoires.

AINSI en doit-il eſtre ſi nous avons à deliberer touchant *les affaires de la Guerre & de la Paix*. Il faudra connoître la puiſſance de l'Etat, combien il a de forces preſentement, & juſqu'à quel poinct on les peut accroiſtre; de plus en quoy elles conſiſtent, & celles qu'il y faudroit ajoûter. Il ſera bon encore de ſçavoir les Guerres que l'Etat a ſoutenuës autrefois, & comment il les a terminées: Et non ſeulement il les faudra ſçavoir en particulier, mais encore celle de tous les autres Etats voiſins. Il ne faudra pas non plus ignorer Quels ſont les Peuples à qui il ſera glorieux de faire la guerre, afin que faiſant la paix avec ceux qui ſeront plus puiſſans que nous, il ſoit apres en noſtre diſpoſition de prendre les armes contre les autres qui ſeront plus foibles. Il faudra auſſi pouvoir faire comparaiſon de nos forces avec celles des ennemis, afin de connoiſtre ſi elles ſont égales ou inégales; puis qu'en ce point conſiſte aſſez ſouvent le gain ou la perte des Batailles. Or pour cela il ne ſuffira pas d'avoir fait reflexion ſur toutes nos Guerres en particulier, ni d'en avoir remarqué les évenemens; mais encore il ſera neceſſaire d'avoir fait la meſme choſe ſur toutes les Guerres des autres Peuples, vû que d'ordinaire les entrepriſes qui ſe reſſemblent ont des ſuccés ſemblables.

POUR ce qui eſt *des Garniſons*, non ſeulement il ne faudra pas ignorer comment une

Pro-

Province eſt gardée, mais encore il faudra connoître & la qualité de la Garniſon, & le nombre de ceux qui la compoſent, & la ſituation meſme de chaque Place forte; afin que ſi quelque Garniſon eſt foible, on la renforce; ou ſi quelqu'une eſt trop groſſe, qu'on la diminuë; & encore afin que les Places les plus importantes ſoient auſſi les mieux gardées. Or eſt il qu'il eſt impoſſible de ſçavoir toutes ces choſes, ſi l'on n'a une connoiſſance particuliere du Païs.

QUANT aux *Vivres*, il faudra ſçavoir, & la quantité qui ſera neceſſaire pour l'entretien de l'Etat, & la qualité de ceux qui croiſſent dans le Païs, ou qu'on apporte d'ailleurs; & de plus Quelles ſont les Marchandiſes qui viennent de dehors, ou qui doivent eſtre tranſportées: Et le tout, afin que nous faſſions alliance & amitié avec les Peuples, ou qui emporteront ce que nous aurons de trop, ou qui nous fourniront les choſes neceſſaires à la vie: car il ſe faut donner de garde principalement d'offenſer deux ſortes de perſonnes, Ceux qui ſont plus puiſſans que nous, & Ceux qui nous ſont abſolument utiles. Voilà pour ce qui regarde la ſeureté d'un Etat, & qu'il faut qu'un Orateur connoiſſe.

IL nous reſte à parler du dernier point qui n'eſt pas moins conſiderable, & que celui qui delibere ne doit pas non plus ignorer; ſçavoir eſt, de *l'Etabliſſement des Loix*: Car c'eſt principalement de l'obſervation des Loix & de leur établiſſement, que depend le ſalut d'un Eſtat. Il faudra donc qu'il ſçache encore, Combien il y a de formes de Gouvernemens, ce qui convient

vient à châcun & ce qui les détruit; ſoit que ces choſes-là leur ſoient propres & eſſentielles, ſoit que de leur nature elles leur ſoient contraires. Je dis que les Etats peuvent eſtre détruits par les choſes meſmes qui leur ſont propres & qui les établiſſent; puis que ſi nous en exceptons l'Etat ſeul qui eſt veritablement parfait, on peut dire, qu'il n'y en a pas un qu'on ne puiſſe détruire en lui donnant trop de ces choſes, ou en ne lui en donnant pas aſſez. Par exemple, ſi nous donnons à l'Etat populaire, plus ou moins de liberté qu'il ne faut, auſſitoſt il s'affoiblit & dégenere en Oligarchie: Car il en eſt de meſme que des Nez que nous appellons Camus & Aquilins; non ſeulement ajoûtant aux uns & oſtant aux autres on les ramene à la mediocrité, mais encore ſi l'on s'efforce de les rendre toûjours plus Camus ou plus Aquilins, on les met en tel eſtat, qu'à la fin il ne leur reſte pas meſme la moindre apparence de Nez. Or pour ce qui eſt de l'Etabliſſement des Loix, ce ne ſera pas aſſez à l'Orateur de connoiſtre par ce qui s'eſt paſſé dans l'Etat où il parle, Quelle façon de gouverner eſt la meilleure; mais encore il faudra qu'il ſçache par une exacte lecture de tout ce qui s'eſt fait chez les autres peuples, Quelles ſortes de Loix ſont plus propres à telles ou à telles ſortes de perſonnes.

D'où il s'enſuit évidemment deux choſes. La premiere, Que pour eſtre capable d'eſtablir des Loix, les voyages ſont utiles; puis que c'eſt principalement dans les voyages & en pratiquant pluſieurs Nations, qu'on fait experience des Loix. La ſeconde, Que pour eſtre en eſtat de perſuader dans les Aſſemblées publiques,

ques, il faut eſtre verſé dans l'Hiſtoire. Or tout cela eſt l'ouvrage de la Politique ſeulement, & n'appartient en aucune façon à la Rhetorique.

Nous avons donc remarqué, Quels ſont les poincts principaux que doit connoiſtre l'Orateur qui a à deliberer; parlons deſormais de ce qu'il doit employer, non ſeulement afin de pouvoir perſuader ſur ces mêmes poincts, ou diſſuader; mais encore afin de le pouvoir faire ſur quelque autre matiere qui ſe preſente.

CHA-

CHAPITRE V.

Du ſouverain Bien, & de ſes parties.

IL n'y a preſque perſonne, ſoit en commun ſoit en particulier, qui dans la vie ne ſe propoſe un certain but ; Et pour arriver à ce but, que ſans ceſſe on a en veuë ; chacun de ſon coſté fait tout ce qu'il peut afin d'acquerir & d'éviter certaines choſes, Or ce but en un mot, eſt ce que nous appellons, *Souverain bien*, *Felicité*, *Souverain bonheur* &. tout ce qui en dépend. Afin donc qu'on en ait quelque idée, diſons en gros ce que c'eſt que cette Felicité ou ce ſouverain Bien, & ce qui en fait partie ; puiſque tout ce qu'on employe & à perſuader & à diſſuader, regarde toûjours ou la Felicité elle meſme, ou ce qui ſe rapporte à elle, ou qui lui eſt oppoſé. Et de fait tout ce qui eſt capable de nous rendre heureux abſolument ou en partie, ou qui d'un petit Bien en peut faire naiſtre un plus grand, eſt toûjours ce que nous devons nous propoſer de faire ; comme nous devons toûjours nous abſtenir d'entreprendre les choſes qui peuvent détruire noſtre bon-heur ou l'empeſcher, ou nous faire paſſer à un eſtat contraire.

SUPPOSONS donc que la Felicité ſe rencontre,

A mener une vie dont toutes les actions reüſſiſſent au contentement de celui qui les fait, ſans pourtant s'éloigner en rien de la vertu ni du devoir d'un honneſte homme.

Ou encore,

A ſe voir en tel eſtat qu'on n'ait affaire de rien.

Ou bien,

A paſſer ſi agreablement ſes jours que les plaiſirs n'en puiſſent eſtre troublez.

Ou enfin,

A joüir d'une poſſeſſion ſi parfaite de toutes choſes qu'on ſoit en puiſſance également & de les conſerver dans le beſoin, & de les acquerir de nouveau ſi elles eſtoient perduës.

Car ſans doute tout le monde demeure d'accord que le Souverain bien conſiſte, ou dans la poſſeſſion de quelqu'une de ces choſes, ou de pluſieurs enſemble,

QUE ſi la Felicité eſt veritablement ce que nous venons de dire, on doit mettre au nombre de ce qui en fait partie, *la Naiſſance*, *le Credit*, *l'Amitié des honneſtes Gens*, *les Richeſſes*, *l'Avantage d'avoir des enfans parfaits & en grand nombre*, & enfin *la Joüiſſance d'une vieilleſſe exempte de toute ſorte d'incommoditez*. De plus il y faudra ajoûter *toutes les qualitez excellentes du Corps*, par exemple *la Santé*, *la Beauté*, *la Force*, *la Taille*, *l'Adreſſe à toutes ſortes d'exercices*; Et encore, *la Gloire*, *les Honneurs*, *la bonne fortune*; bref *la Vertu*, & *tout ce qui en depend*, ſcavoir *la Prudence*, *la Valeur*, *la Temperance*, *la Juſtice*; Car il eſt certain qu'un homme ſera ſouverainement content lors qu'il ſe verra poſſeſſeur, & des Biens qui ſe trouvent dans nous-meſmes & que nous poſſe-

poſſedons en propre; & de ceux qu'on emprunte d'ailleurs & qui ſont hors de nous; puis qu'apres ces deux ſortes de Biens il n'en faut point chercher d'autres. J'appelle *Biens qu'on trouve dans ſoi-même*, tout ce qui ſert à l'embelliſſement de l'Ame, & à perfectionner le Corps: Et j'appelle *Biens eſtrangers & hors de nous*, *la Nobleſſe*, *les amis*, *les honneurs*, & *les Richeſſes*. Outre ces avantages neanmoins nous croyons encore que pour aſſeurer entierement le bonheur de noſtre vie, il eſt bon d'*Avoir de la puiſſance & d'eſtre favoriſé de la Fortune*.

Examinons en particulier Quelle eſt la nature de toutes ces choſes, & premierement en quoi conſiſte la Nobleſſe.

Les parties qui compoſent le ſouverain Bien.

LA *Nobleſſe* ſe peut conſiderer en deux façons, ou à l'égard de tout un Peuple, ou d'un particulier ſeulement. Un Peuple ſera remarquable par ſa Nobleſſe s'il eſt originaire du Pais qu'il habite, ou du moins fort ancien; Si ſes Fondateurs ont eſté illuſtres, & s'il en eſt ſorti quantité de grands hommes qui aient éclaté par leur ſageſſe, par leur valeur, par leur juſtice & par tous les autres avantages qui donnent de l'émulation. La Nobleſſe d'un particulier peut venir ou du coſté des hommes, ou du coſté des femmes, ou de tous les deux enſemble, ſur tout ſi ſa naiſſance eſt legitime; Et cette Nobleſſe ſera toujours d'autant plus conſiderable, ſi de meſme que nous venons de remarquer touchant les Fondateurs des Eſtats, les premiers de ſa race ont eſté illuſtres pour leur vertu ou leurs grands biens, ou pour quelqu'une

'une des autres choſes qui ont du credit dans monde; Et non ſeulement ſi les premiers de race ont eſté illuſtres, mais encore ſi depuis en peut compter beaucoup d'autres dans ſa nille, auſſi bien parmi les femmes, que parmi hommes; parmi les jeunes gens, & les vieillds, qui aient ajoûté à cette premiere gloire.

L n'eſt pas difficile de connoiſtre en quoy conſiſte ce que nous appellons *Eſtre heureux enfans*. En general donc ce bonheur ſe rentre dans une Ville ou dans un Eſtat, s'il y a aucoup de jeuneſſe, & qui ait de bonnes quaez; ſoit que ces qualitez regardent le Corps, mme ſont *la Taille*, *la Beauté*, *la Force*, *l'Aſſe à toutes ſortes d'exercices*; ſoit qu'elles reent l'Ame, comme *la Temperance* & *la deur*: car à proprement parler, ces deux verſ appartiennent aux jeunes gens. En particur nous appellerons un homme heureux en fans, celui qui en aura un grand nombre, r de l'un que de l'autre ſexe, & remarquables r toutes les qualitez que nous venons de dire. u reſte les qualitez qui rendent les femmes commandables, premierement quant au orps, ſont la *Beauté*, & la *Taille*: en ſecond u, pour l'Ame & pour l'eſprit, nous recherons aux femmes particulierement la *Tempeance*, & de plus *cet Amour du ménage qui ne tient int de la baſſeſſe & qui n'eſt pas indigne d'une mme de condition*. De quelque façon donc que us conſiderions la poſſeſſion des enfans tant l'un que de l'autre ſexe, ſoit que nous la conlerions en general ou en particulier, jamais le ne pourra eſtre heureuſe entierement, ſi ces fans, autant les filles que les maſles, n'ont tou-

tes

tes les vertus & toutes les qualitez que nous avons remarquées: Et pour cela peut-on asſeurer de tous ceux qui ont des filles & des femmes auſſi mal élevées que les Lacedemoniens en ont, Qu'ils ne ſont heureux en enfans qu'à demi.

QUANT aux *Richeſſes*, ce qui en fait partie eſt *l'Argent comptant*, la *quantité des heritages & des belles terres*; *les Meubles*, *les Troupeaux*, *les Eſclaves*, ſur tout s'ils ſont remarquables par la grandeur, par la beauté, & par le nombre. Or non ſeulement pour eſtre riche il faudra poſſeder toutes ces choſes, mais encore il faudra que la poſſeſſion en ſoit *ſeure*, *honneſte* & *profitable* tout enſemble. Une choſe eſt profitable, lors qu'elle eſt de rapport; & elle eſt honneſte, lors qu'on ne s'en ſert que pour le plaiſir. J'appelle poſſeſſion de rapport celle dont nous tirons du revenu, & je nomme poſſeſſion pour le plaiſir ſimplement, celle qui n'a rien de plus conſiderable que l'uſage. Enfin nous poſſedons *en aſſeurance* une choſe, lors que nous en joüiſſons en tel lieu & de telle ſorte que nous pouvons en uſer comme il nous plaiſt; & de plus quand la proprieté nous en appartient. On poſſede en propre une choſe lors qu'on la peut aliener; j'appelle aliener, la vendre, ou la donner. Apres tout il ne faut pas penſer que la qualité de Riche dépende plus de la poſſeſſion des Richeſſes que de leur uſage; car tant s'en faut que cela ſoit, que meſme ſe ſervir de ſon Bien, eſt proprement ce que nous appellons eſtre Riche.

LA *Gloire & la Reputation* conſiſtent à paſſer pour homme de bien dans l'eſprit de tous

les

les hommes. Et encore a eſtre crû poſſeſſeur d'un avantage ou que tout le monde ſouhaite paſſionnement, ou du moins les plus honneſtes gens, ou les perſonnes d'eſprit.

L'*Honneur*, eſt un témoignage d'eſtime qu'on rend à ceux qui ſont bien faiſans; delà vient qu'on honore principalement les perſonnes qui font du bien: Et quoy qu'il fuſt juſte de ne porter de l'honneur qu'à ces gens-là, on ne laiſſe pas d'honorer encore ceux qui ſont en puiſſance de bien faire: Au reſte le Bienfait regarde toûjours, ou la vie & tout ce qui peut eſtre cauſe de ſa conſervation, ou les richeſſes, ou enfin quelqu'un des autres avantages dont l'acquiſition eſt difficile à faire, ſoit abſolument, ſoit en certain lieu, ou en certain temps: Et c'eſt auſſi pourquoi ſouvent nous voyons rendre beaucoup d'honneur & faire de grandes ſoumiſſions à des perſonnes pour de tres petites choſes en apparence, ſeulement à cauſe que l'occaſion ou la difficulté de les faire les avoient renduës conſiderables. Les parties de l'Honneur, ou les manieres differentes d'honorer ſont, *les Sacrifices, les Inſcriptions publiques ſoit en vers ou en proſe, les Recompenſes, les Lieux conſacrez, les Preſeances, les Tombeaux, les Statuës, les Penſions qu'on a du Public*; à quoy l'on peut ajoûter ce que pratiquent les Nations étrangeres quand elles veulent honorer quelqu'un; par exemple, *Se proſterner contre terre*, ou *Se retirer du chemin quand on paſſe*. Il faut encore mettre *les Preſens* au nombre des choſes qui ſont en honneur. De vrai le Preſent eſt de telle nature, qu'en meſme temps il eſt & la donation d'une choſe & une marque d'eſtime; auſſi les

Ava-

Avares & les Ambitieux en ſont-ils grands amateurs; à cauſe qu'ils y trouvent ce qu'ils cherchent. Les Avares y rencontrent l'acquiſition, & les Ambitieux l'honneur; qui eſt-ce que tous deux demandent.

LA *Santé* eſt proprement la vertu du Corps il faut neanmoins la poſſeder de maniere que nous puiſſions faire toutes ſortes de fonctions ſans en eſtre malades; car il y en a beaucoup qui joüiſſent de la Santé comme faiſoit Herodicus, qu'on ne peut pas dire eſtre heureux en cet eſtat, à cauſe qu'il faut qu'ils s'abſtiennent de tout ce qui rend noſtre vie commode & agreable, ou de la plus grande partie.

POUR la *Beauté*, elle eſt differente à raiſon des âges differens. La Beauté d'un jeune homme eſt d'avoir le Corps propre à toutes ſortes d'exercices, ſoit à la Courſe, & aux autres actions qui demandent de la force. Il faut encore qu'il ſoit agreable à voir, & ſi agreable meſme qu'on ne puiſſe ſe laſſer de le regarder: Pour cette raiſon les Athletes propres à la Courſe & à ſe battre, ſont tres-beaux. La Beauté d'un homme fait, eſt de pouvoir ſupporter toutes les fatigues de la guerre, & d'avoir je ne ſçai quoy dans le viſage qui le rende agreable à voir & redoutable tout enſemble. Enfin celle d'un vieillard conſiſte à pouvoir faire toutes les fonctions neceſſaires; & cela ſans ſe plaindre, comme ne ſentant aucune des incommoditez qui affligent d'ordinaire la vieilleſſe.

LA *Force* conſiſte à tourner & manier quelqu'un comme on veut; ce qui ſe fait en cinq

cinq façons. Ou en le tirant, ou en le pouſſant, ou en l'élevant, ou en le terraſſant, ou en l'eſtraignant: car on ne peut pas dire qu'un homme ſoit fort, s'il ne fait tout ceci, ou une partie.

A L'EGARD de la *belle Taille*, c'eſt quand on ſurpaſſe preſque tous les autres, ou en hauteur, ou en largeur, ou en groſſeur; en ſorte neanmoins que cet excés ne rende pas le corps plus peſant ni plus tardif dans tous ſes mouvemens.

POUR reuſſir au métier *d'Athlete* qui comprend trois ſortes d'exercices, ſçavoir la *Luite*, *la Courſe*, & *le Combat des poings*; Le Corps doit avoir ces trois avantages, la *Taille*, la *Force*, & l'*Agilité*: car tout homme qui eſt agile eſt fort. Au reſte

Quiconque peut jetter les jambes d'une certaine maniere, les avancer loin & promptément, eſt propre à la Courſe. δρομικὸς.

Celui qui peut eſtreindre ſon homme & le tenir ferme, eſt né pour la Luite. παλαιστικὸς.

Enfin pouvoir à force de poings repouſſer un adverſaire & le faire toujours reculer, c'eſt ce qu'il faut au combat des poings. πυγμαχικὸς

Entre les Athletes quelques-uns reuſſiſſent aux poings & à la luite tout enſemble, & d'autre ſont adroits à toutes ces trois ſortes d'exercices. παγκρατιαστικὸς.

LA *Vieilleſſe commode* eſt celle qui vient tard & qui ne fait rien ſouffrir. Pour en joüir donc il ne faudra pas vieillir de trop bonne heure; auſſi ne ſuffira-t'il pas de vieillir tard ſi en meſme temps on n'eſt exempt de toutes ſortes d'incommoditez. Or cet avantage ne dépendra

pas

pas ſeulement des qualitez excellentes du Corps, mais encore de la bonne Fortune: Car qu'un homme ſoit ſujet aux maladies & de foible complexion, le moyen qu'il ne ſouffre jamais? & s'il a à eſtre incommodé, comment eſt-il poſſible que ſans un grand bonheur il puiſſe vivre long-temps en cet eſtat? J'avouë veritablement que ſans la ſanté & la bonne conſtitution, on ne laiſſe pas de vivre quelquefois aſſez long-temps; puis que tous les jours il ſe voit des gens privez de tous les avantages du Corps arriver à de longues années: Mais ce n'eſt pas ici qu'il faut donner une exacte connoiſſance de cette matiere.

POUR ce qui eſt *du Credit, & d'avoir l'Amitié des honneſtes Gens*, ceci ſera facile à connoiſtre quand nous aurons declaré ce que nous entendons par le mot d'Amy. Tout homme donc qui tâchera par toutes ſortes de moyens de procurer à un autre ce qu'il juge lui eſtre avantageux ſans autre motif que de le vouloir obliger, & ſeulement parce qu'il l'aime, c'eſt-là proprement ce que nous appellons eſtre Amy. Or quiconque aura beaucoup de perſonnes diſpoſées de cette ſorte à ſon égard, ſe pourra vanter d'*Avoir du Credit & beaucoup d'Amis*; & ſi ces meſmes perſonnes ont du merite & de la vertu, pour lors il aura *l'Amitié des honneſtes Gens.*

ON appelle *bonne Fortune* quand il arrive à une perſonne, ou qu'il luy eſt arrivé tous les Biens & les avantages dont la Fortune eſt la cauſe ordinairement; ou du moins quand de tous ces Biens il luy en eſt arrivé la meilleure partie, ou les plus conſiderables. La Fortune au reſte

reſte quelquefois peut eſtre cauſe des meſmes Biens & nous procurer les meſmes avantages que ceux que noſtre adreſſe & les Arts nous procurent, quoy que d'orinaire la pluſpart de ceux qui viennent d'elle ne ſoient nullement au pouvoir des Arts, comme ſont tous les Biens de la Nature. Quelquefois encore elle eſt cauſe de certains Biens qui arrivent extraordinairement & en quelque façon contre le deſſein de la Nature meſme; Par exemple, la Fortune eſt quelquefois cauſe de la Santé qui eſt un Bien dependant de la Medecine; & cette meſme Fortune bien ſouvent eſt cauſe de la Beauté, & de la Taille, qui ſont des avantages purement dépendans de la Nature. Mais en general, on peut nommer Biens de la Fortune, tous ceux qui ſont ſujets à l'Envie. Outre ces Biens la Fortune en donne encore d'autres quelquefois contre toute ſorte de raiſon & d'apparence, comme il arrive, Quand entre pluſieurs freres qui ſont tres laids, il s'en rencontre un parfaitement beau. Ou lors que de pluſieurs qui cherchent un treſor, il n'y en a qu'un qui le trouve, Ou encore quand une fléche qui a eſté tirée, épargne celui-cy & en bleſſe un tout contre. Ou enfin lors qu'une perſonne qui avoit accouſtumé d'aller ſeule en certain lieu, s'abſtient d'y aller dans le temps que pluſieurs qui y eſtoient allez pour la premiere fois y periſſent; car il ſemble que toutes ces choſes-là ſoient de purs effets de la bonne Fortune.

TOUCHANT *la Vertu*, parce qu'elle regarde la Loüange particulierement, nous remettons à faire ſçavoir ce que c'eſt quand nous ſerons au Genre Démonſtratif.

CHAPITRE VI.

De la Fin du Genre Deliberatif, & des Lieux, pour prouver Qu'une choſe eſt bonne ou utile.

PRESENTEMENT l'on voit Quelles ſont les choſes à quoi il faut avoir égard lorſqu'on a à perſuader, ſoit que ces choſes-là ſoient arrivées, ou ayent à arriver. Et de meſme en eſt-il pour diſſuader, puis qu'il n'y a qu'à prendre le contraire.

Mais parce que Celui qui delibere a toûjours pour but ce qui eſt *Utile*. Dailleurs que jamais perſonne ne delibere de la *Fin*, mais ſeulement des *Moyens* pour y arriver; & que ces moyens là, c'eſt ce qui eſt utile touchant le deſſein qu'on a. Enfin parce que ce qui eſt utile, eſt toûjours un Bien & un avantage. Pour cela il faut que nous donnions ici quelques notions du *Bien* en general, & de ce qui eſt *Utile*, afin d'en tirer des propoſitions.

Suppoſons donc,

Que le Bien eſt une choſe ſouhaitable à cauſe d'elle-meſme.

Ou, qui pour l'avoir, oblige à en rechercher d'autres auſquelles on ne penſeroit jamais.

Ou generalement que c'eſt ce que ſouhaite Tout ce qui eſt au monde, ou du moins Tout ce qui a du ſenti-

ſentiment ou de la raiſon ; Et meſme ce que ſouhaiteroit Tout ce qui eſt privé de raiſon s'il en avoit.

Diſons encore,

Que le Bien eſt tout ce que la Raiſon nous repreſente comme tel.

Et encore,

Que tout ce qu'elle nous repreſente comme un Bien en chaque rencontre particuliere, cela meſme nous eſt toûjours avantageux.

Ajoutons,

Que le Bien eſt ce qui par ſa preſence fait qu'on ſe trouve tout autre, & ſi content qu'on ne ſouhaite rien au delà.

Ou

Ce qui tout ſeul nous ſuffit.

Et meſme,

Que c'eſt ce qui peut eſtre cauſe de tous ces Biens que nous venons de dire, Ou qui les peut conſerver, Ou qui en eſt toûjours ſuivi.

Suppoſons enfin,

Que le Bien eſt Tout ce qui peut eſloigner ou détruire ce qui eſt contraire aux avantages que nous avons remarquez.

En paſſant nous obſerverons Qu'une choſe peut eſtre Suivie d'un autre en deux manieres, ou *en même temps*, ou *quelque temps aprés*. Par exemple l'Eſtude eſt ſuivie de la Science quelque temps aprés, parce que pour eſtre ſçavant il faut auparavant avoir eſtudié. Et la Vie ſuit toûjours la Santé en meſme temps, puiſqu'il n'eſt pas poſſible qu'on joüiſſe de la ſanté, & qu'en meſme temps on ſoit privé de la vie.

Nous obſerverons auſſi Qu'une choſe peut eſtre Cauſe d'une autre en trois façons. Ou *formellement & par elle meſme*, ainſi la Santé eſt

toûjours cauſe qu'une perſonne eſt ſaine. Ou *en reparant ce que cette choſe perd*, ainſi les alimens ſont cauſe encore de la Santé. Ou bien enfin *en la conſervant*, & de cette ſorte l'Exercice eſt cauſe de la Santé, parce que d'ordinaire la Santé en dépend.

SUPPOSE' donc que le Bien ſoit veritablement ce que nous venons de dire, il ſera neceſſaire de tirer ces conſequences: Premierement,

I. *Que l'acquiſition d'un Bien & la délivrance d'un Mal, ſeront des choſes avantageuſes*, puis que d'un coſté acquerant un Bien, on n'aura pas en même temps le mal qui lui eſt contraire: Et d'un autre coſté qu'eſtant delivrez d'un Mal, on aura aprés le bien qui le ſuit.

En ſecond lieu,

II. *Que l'échange d'un petit Bien pour un plus grand, ou l'échange d'un grand Mal pour un plus petit, ſeront encore de grands avantages*; puiſque d'une part il ſera vray d'aſſeurer, Qu'autant que ce grand Bien aura d'avantage ſur le petit, autant de Bien aura-t-on acquis qu'on n'avoit pas; Et d'une autre part: Qu'autant que ce petit Mal ſera moindre que le plus grand, d'autant de mal ſera-t-on delivré qu'on n'aura plus.

On pourra auſſi inferer.

III. *Que generalement toutes les Vertus ſeront des Biens.*

puiſque ceux qui les poſſedent ſe trouvent contens en cet eſtat, & que d'ailleurs elles ſont cauſe qu'il leur arrive en ſuite beaucoup d'autres avantages; & meſme qu'elles les rendent capables de faire du bien aux autres. Mais nous par-

parlerons de cette matiere à part en un autre endroit, où il ſera traitté de chaque vertu en particulier, & de ſa difference.

De plus on ſoûtiendra.

Que le Plaiſir eſt un Bien, IV.

parce que naturellement tous les Animaux le recherchent.

Et par la meſme raiſon

Toutes les belles choſes & qui ſont agreables, V.

car tout ce qui eſt agreable nous apporte du plaiſir. Quant aux choſes qui ſont Belles, il faut remarquer que les unes ſont agreables ſimplement, & les autres honneſtes & ſouhaitables pour l'amour d'elles-mémes.

Enfin pour ne rien oublier, & pour nommer tous les Biens les uns aprés les autres, il faudra mettre encore au nombre des Biens; Premierement,

Le ſouverain Bien, VI.

veu qu'il eſt ſouhaitable à cauſe de luy-meſme & qu'il peut ſatisfaire pleinement, & que pour l'acquerir nous n'épargnons rien de tout ce qui eſt en noſtre pouvoir.

Secondement, il y faudra mettre

La juſtice, la Valeur, la Temperance, la Grandeur de Courage, la Magnificence, & pareilles habitudes. VII.

à cauſe que ce ſont-là les Vertus de l'Ame.

Il y faudra encore ajoûter

La Santé, la Beauté, & telles choſes ſemblables, VIII.

puiſque non ſeulement ce ſont les Vertus du Corps & les qualitez qui le perfectionnent, mais encore parce qu'elles ſont capables de nous faire entreprendre beaucoup de choſes, & meſme de les executer. Par exemple la Santé eſt un Bien, parce qu'elle eſt la ſource de tous

tion, & rendent les hommes amis: ce qui ſe doit entendre lors que la même choſe eſt dommageable également aux uns & aux autres.

De plus il y aura lieu de ſoûtenir,

IV. *Que tout ce qui n'eſt point dans l'excés eſt un Bien, puiſque tout ce qui eſt exceſſif & plus grand qu'il ne faut, eſt un Mal.*

Comme encore

V. *Tout ce qui nous aura fait prendre beaucoup de peine, ou obligé à une grande deſpenſe.*

Et certainement pourroit-on dire que ces choſes-là n'euſſent pas toutes les apparences d'un veritable Bien, puiſqu'en effet elles ſeront le but & la Fin de toute cette deſpenſe & de tous ces grands travaux? Car ce qui tient lieu de Fin eſt toûjours un Bien. Auſſi eſt-ce la raiſon qui oblige Homere de faire dire à Junon lors que les Grecs ſont preſts de s'en retourner, & de lever honteuſement le ſiege de devant Troye:

Quoy-donc de leur retour les Grecs trop deſireux
Oublieront en fuyant tant d'exploits genereux?
Les Troyens à leur honte auront donc la victoire,
Et Priam pour jamais ſe verra plein de gloire?

Il fait dire encore à Ulyſſe en un autre endroit parlant à l'Armée des Grecs pour les faire opiniaſtrer à ce Siege.

iade 2. *Quelle honte Guerriers, à tant de combattans,*
De n'eſtre pas vainqueurs apres un ſi long-temps,
Et de s'en retourner ſans honneur & ſans gloire?

C'eſt encore ce qui a donné lieu au Proverbe,

Caſſer ſa cruche à la porte.

On pourra ſoûtenir de meſme,

VI. *Que ce que quantité de perſonnes ſouhaitent paſſionnément, ou qui merite en apparence qu'on en diſpute la poſſeſſion & qu'on ſe batte pour l'avoir, eſt un Bien.*

Cette

Cette propoſition doit paſſer pour certaine, ſuivant une des définitions du Bien que nous avons données, veu qu'alors il a eſté dit, *Que le Bien eſtoit une choſe que generalement tous les hommes ſouhaitoient:* Il eſt vray que cette propoſition eſt conceuë en des termes moins univerſels; mais quand on dit *un grand nombre*, ou *la pluſpart*, il ſemble en quelque façon qu'on veüille dire, *Tout le monde.*

Ce raiſonnement encore ſera plauſible,

VII. *Que tout ce qui eſt loüable eſt un Bien*, à cauſe que perſonne ne ſe met en peine de loüer une choſe qui n'a rien de bon en ſoy.

Toute action encore paſſera pour bonne

VIII. *Qui tire des loüanges de la bouche meſme des Ennemis, & des plus Meſchans.*

Car qui pourroit dire alors Que cette action ne fuſt pas dans une approbation generale, quand ceux qui ont le plus d'intereſt d'en dire du mal pour leur avoir eſté prejudiciable, eux-meſmes en diſent du bien? Il eſt certain que jamais ils n'en auroient fait cette eſtime, ſi la verité ne les y avoit forcez. Ce fondement eſt ſi vrai, que c'eſt par cette raiſon qu'on tient pour meſchans ceux qui ſont blâmez de leurs Amis, & tout au contraire pour honneſtes Gens & pour vertueux ceux qui obligent meſmes leurs propres Ennemis à les loüer; & c'eſt de cette maniere que Simonide loüa un jour les Corinthiens dont neanmoins ils ſe tinrent fort offenſez; c'eſt quand il dit,

Et quoyque tu ſois Grecque, ô fameuſe Corinthe,
Ce n'eſt point contre toi qu'Ilion fait ſa plainte.

On pourra encore propoſer comme excellent,

IX. *Tout ce qu'une perſonne tres-ſage, ou un tres-*

homme de bien, ou une honneſte femme auront jugé tel,

Ainſi nous dirons d'Ulyſſe, *Qu'il faut que ç'ait eſté un excellent homme, puiſque de tous les Grecs il n'y en a eu pas un que Minerve ait plus eſtimé que luy.* Ainſi encore dirons-nous, *Qu'Helene a deu eſtre une parfaitement belle femme, attendu que Theſée la jugea ſeule digne de ſon choix & de ſon affection.* On aſſeurera de meſme du jeune Pâris, *Que ſans doute il fut extraordinairement judicieux, puiſque trois Déeſſes conſiderables le voulurent avoir pour Arbitre de leur differend.* On maintiendra auſſi *Qu'Achille a eſté un tres-vaillant Capitaine, à cauſe que le divin Homere l'a fait le premier Heros de ſon Poëme.*

On mettra encore de ce rang,

X. *Tout ce que d'ordinaire on prefere aux autres choſes:*

Or ce qu'on prefere d'ordinaire c'eſt, ou de faire ce que nous avons remarqué eſtre avantageux, ou ce qui peut nuire à nos Ennemis, ou eſtre profitable à nos Amis; ou enfin ce qui eſt poſſible. Au reſte on tient une choſe *poſſible* pour deux raiſons, ou quand elle s'eſt faite déja, ou quand elle eſt facile à faire. Une choſe eſt facile à faire, lors qu'on la fait ſans peine, ou en fort peu de temps; car la difficulté d'une entrepriſe ſe meſure toûjours, ou à la longueur du temps qu'on employe à l'executer, ou au mal qu'elle donne.

Il y aura lieu encore de ſoûtenir,

XI. *Que tout ce qui ſe fait comme on veut, eſt un Bien.*

Et de fait ce que les hommes veulent toûjours c'eſt, ou de n'avoir point de mal abſolument, ou d'avoir peu de mal pour beaucoup de bien.

Ainſi

Ainſi un meſchant homme ſe porte à une action puniſſable, dans la penſée, ou qu'il n'en ſera point puny, ou s'il vient à l'eſtre, que la punition ſera legere.

Cet autre raiſonnement encore pourra ſervir

Que les choſes que nous poſſederons en propre, ou que perſonne n'aura que nous, ou qui excelleront par deſſus toutes les autres, ſeront bonnes, XII.

à cauſe qu'il y aura plus d'honneur à les poſſeder.

Comme auſſi

Tout ce qui nous conviendra particulierement. XIII.

Par exemple tout ce qui nous ſera bien-ſeant ou à cauſe de noſtre naiſſance, ou à cauſe de nos grands emplois.

Pareillement

Toutes les choſes que nous croirons nous manquer, pour petites qu'elles ſoient. XIV.

Puis qu'on ne ſe met pas moins en peine d'acquerir celles-là, que les autres qui ſont d'une plus grande importance.

On fera paſſer encore pour de bonnes choſes

Celles dont on peut venir à bout aiſément; XV.

car non ſeulement elles ſont poſſibles, mais encore faciles à faire. Au reſte nous croyons pouvoir aiſément venir à bout d'une choſe, lors que tout le monde l'à déja faite, ou quantité de perſonnes, du moins nos pareils, ou ceux qui ne nous valent pas.

Une choſe encore paroiſtra avantageuſe & à entreprendre,

Qui ſera agreable à nos Amis, ou fera dépit à nos Ennemis. XVI.

Et encore

Tout ce que les perſonnes d'un haut merite & XVI

qu'on eſtime infiniment au deſſus des autres, d'ordinaire ſe propoſent de faire.

De plus

III. *Toutes les choſes pour leſquelles il ſemble qu'on ſoit né, ou dont on a une tres-grande experience,*

Puis que c'eſt d'ordinaire en de telles rencontres que les hommes ſe promettent plus de ſuccés.

Nous pourrons encore faire valoir

IX. *Tout ce que les perſonnes de neant & de baſſe condition ne peuvent faire.*

Veu qu'alors il y aura d'autant plus de gloire à entreprendre ces choſes, qu'elles ſeront hors du commun & au deſſus de la portée des hommes ordinaires.

Enfin l'on fera paſſer pour bon

X. *Tout ce qu'ordinairement on ſouhaite,*

Car outre qu'on y trouve du plaiſir, c'eſt que même on ne croit pas qu'il y ait rien de meilleur.

Mais ſur tout une choſe ſera aiſée à propoſer comme excellente à une perſonne,

XI. *Si c'eſt particulierement ſa paſſion & ce qu'elle ſouhaite le plus au monde;*

Par exemple comme eſt la Victoire à un Ambitieux; l'Argent, à un Avare; & ainſi des autres.

Ce ſont donc là les Lieux qui doivent fournir de propoſitions quand on aura à monſtrer Qu'une choſe eſt Bonne & Utile.

CHAPITRE VII.

Lieux pour connoiſtre Quand un Bien eſt plus grand ou plus petit qu'un autre.

MAis parce qu'aſſez ſouvent il arrive Que les meſmes perſonnes qui demeurent d'accord que deux choſes veritablement ſont *Utiles*, ne laiſſent pas d'eſtre en conteſtation ſur *le Plus* & *le Moins*; Il faut encore que nous enſeignions à connoiſtre Quand un Bien ſera *plus Grand* qu'un autre, & Quand une choſe ſera *plus Utile.*

Suppoſons donc premierement, *Que tout ce qui ſurpaſſe une choſe en quoy que ce ſoit, eſt ce qui déja contient en ſoy tout autant que cette choſe-là contient, & qui a encore quelque choſe de plus.* Et au contraire, *Que tout ce qui eſt ſurpaſſé & moindre, eſt ce qui eſt renfermé & compris dans la choſe qui le ſurpaſſe.*

Suppoſons en ſecond lieu, *Que tout ce qu'on dit eſtre* ou *plus grand*, ou *en plus grand nombre* n'eſt tel qu'à cauſe qu'on en fait comparaiſon avec quelque choſe qui eſt plus petit. Et tout de meſme, Qu'autant de fois qu'on ſe ſert des termes de *Grand* & de *Petit*, de *Peu* & de *Beaucoup*, c'eſt toûjours à l'occaſion de choſes qu'on fait rapporter à d'autres dont on veut faire ſçavoir la grandeur & en quelle quantité elles ſont.

Sup-

Suppoſons enfin, *Que tout ce qui ſurpaſſe une autre choſe*, eſt proprement ce que nous appellons *Grand*; Et au contraire, *Que tout ce qui en eſt ſurpaſſé* eſt proprement ce que nous appellons *Petit*; & ainſi du *Peu* & du *Beaucoup*.

DONC puiſqu'il a eſté remarqué,

Que le Bien eſt une choſe qu'on doit ſouhaiter à cauſe d'elle-meſme, & non pas à cauſe d'une autre.

Et encore,

Que c'eſt generalement ce que deſire tout ce qui eſt au monde, ou qui a de la raiſon, ou que rechercheroit tout ce qui eſt privé de raiſon, s'il avoit de la connoiſſance & du jugement,

En un mot,

Que c'eſt tout ce qui eſt capable de nous procurer de pareils avantages, ou de nous les conſerver, Ou qui en eſt ſuivi.

Suppoſé encore ce que nous avons dit,

Qu'une choſe à laquelle nous en rapportons d'autres, tient toûjours lieu de Fin,

puiſque c'eſt à la Fin ſeule à quoy on rapporte tout ce qu'on fait, & pour laquelle tout le reſte eſt recherché.

Suppoſé en dernier lieu,

Que tout ce que chaque particulier ſe propoſe comme un Bien, jamais à ſon eſgard il ne peut eſtre tel qu'il n'ait en luy quelqu'une des bonnes qualitez que nous venons de dire:

Tout cela préſuppoſé, on pourra tirer les conſequences qui ſuivent.

I. PREMIEREMENT,

Que plus de choſes qu'une ſeule priſe à part,

ou qu'un petit nombre ; & cela comparé de ſorte l'un avec l'autre que dans ce plus grand nombre ſe trouve auſſi compris ce même petit nombre ou cette ſeule choſe ; ſans doute le plus grand nombre en cet eſtat l'emportera & ſera à preferer,

En effet les deux conditions que nous avons remarquées, pour avoir l'avantage & eſtre conſideré comme le meilleur, s'y rencontrent : Car déjà de ſoi & en qualité de plus grand nombre, on ne peut pas douter qu'il ne les ſurpaſſe. Et d'ailleurs ces autres choſes ici, pour eſtre compriſes en luy, en ſont ſurpaſſées.

Secondement cette conſequence ſera bonne,

Que ſi une choſe, qui eſt la plus excellente dans ſon Genre, l'emporte ſur une autre qui ſoit auſſi la plus excellente dans le ſien ; ſans difficulté le Genre de la plus excellente l'emportera ſur le Genre de l'autre. II.

Et reciproquement,

Que ſi un Genre eſt plus excellent qu'un autre Genre, Ce qu'il y aura de plus excellent dans ce plus parfait Genre, l'emportera ſur tout ce qu'il y aura de plus excellent dans l'autre. III.

Par exemple s'il eſt vray de dire en particulier, Que le plus excellent de tous les hommes eſt plus parfait que la plus excellente de toutes les femmes ; En general il ſera vrai de dire encore, Que tous les hommes ſeront plus parfaits que toutes les femmes generalement.

Et au contraire par la même raiſon, Si l'on peut dire Que tous les hommes generalement ſont plus excellens & plus parfaits que toutes les femmes en general ; on pourra dire en particulier auſſi, Que le plus excellent de tous les hommes ſera plus parfait que la plus excellen-

te

te de toutes les femmes; puiſque les degrez d'excellence de chacun Genre, & des choſes qui ſous eux tiennent le premier rang ont toûjours un parfait rapport entr'eux, & ſont dans une juſte proportion.

De plus on pourra inferer

IV. *Qu'un Bien qui en aura un ſecond à ſa ſuite, vaudra mieux qu'un autre qui n'en aura point.*

A cauſe que joüiſſant de l'un on joüira auſſi de celuy qui le ſuit. Au reſte nous avons déja fait ſçavoir, Q'une choſe peut venir enſuite d'une autre en deux façons; Ou *en même temps*, Ou *quelque temps aprés*, Il ſe remarque encore une troiſieſme façon que nous appellons *Suivre en puiſſance.* Donnons des exemples.

La Vie ſuit la ſanté en même temps, Il n'en eſt pas toûjours de meſme de la Santé à l'eſgard de la Vie.

La Science encore ſuit l'Eſtude, mais ce n'eſt que quelque temps aprés.

Enfin le Larcin Suit en puiſſance le Sacrilege. puiſque quiconque a la hardieſſe de voler ſur les Autels & de piller les Temples. Celuy-là ne ſera pas difficulté de derober ailleurs.

Cette conſequence auſſi aura lieu

V. *Que de deux choſes qui en ſurpaſſeront une troiſieme, celle qui la ſurpaſſera de davantage ſera la meilleure.*

attendu que pour eſtre en cet eſtat il eſt neceſſaire qu'elle ſurpaſſe auſſi l'autre qui eſtoit plus grande.

On pourra dire encore

VI. *Que tout ce qui produira un plus grand Bien vaudra mieux & ſera plus digne de noſtre choix,* puis que c'eſt à cela principalement qu'on connoiſt

noiſt quand un Bien eſt plus grand qu'un autre. Et reciproquement,

Tout ce qui ſera produit par une plus excellente choſe, VII.

car ſi tout ce qui eſt bon pour la Santé eſt plus ſouhaitable, & eſt un plus grand Bien que ce qui apporte ſimplement du plaiſir; la conſequence eſt nette, Que le Plaiſir eſt bien moins conſiderable que la Santé.

Il y aura lieu encore d'inferer.

Que tout ce qui ſera ſouhaitable de ſoi-même, vaudra mieux que ce qui ne ſera ſouhaitabe qu'à cauſe d'une autre choſe. VIII.

Par exemple la Force doit eſtre tenuë pour un plus grand Bien que tout ce qui regarde la Santé ſeulement; puiſque ſans la Santé on ne ſouhaiteroit jamais pas une de ces choſes; Au lieu que la Force eſt toûjours deſirable d'elle-méme, en quoi nous avons dit que conſiſtoit principalement la nature du Bien, entre les definitions que nous en avons données.

On pourra auſſi pretendre,

Que tout ce qui tient lieu de Fin eſt meilleur que ce qui n'eſt point conſiderable en cette qualité, IX.

veu que celui-cy n'eſt recherché qu'à cauſe d'une autre choſe, & que l'autre eſt recherché pour l'amour de luy-même. Par exemple l'Exercice le doit ceder à la Santé, à cauſe qu'on n'aime à faire de l'exercice, qu'afin de ſe bien porter.

Cette conſequence encore ſera bonne,

Que ce qui n'aura pas tant de beſoin d'une choſe ou de pluſieurs qu'un autre, ſera meilleur, X.

attendu qu'il ſera beaucoup plus parfait & plus capable de ſatisfaire tout ſeul. Au reſte une

choſe

choſe a moins de beſoin qu'une autre en deux manieres, Ou quand elle n'a pas affaire de tant, ou que ce qui luy manque eſt plus aiſé à trouver.

On aura auſſi raiſon d'aſſeurer

XI. *Que de deux Biens dont l'un ſera tellement dépendant de l'autre, que ſans luy il ne ſeroit pas ou ne pourroit eſtre; l'autre au contraire ne dépendra point de ce Bien en aucune façon, l'indépendant vaudra beaucoup mieux.*

car comme il n'aura que faire de rien, c'eſt une marque qu'il ſera & plus capable de ſatisfaire tout ſeul & plus parfait de luy-même.

La même conſequence encore aura lieu à l'égard de deux choſes comparées enſemble,

XII. *Si l'une a la qualité de Principe & que l'autre ne l'ait pas.*

Et tout de même de deux autres,

XIII. *Si l'une eſt Cauſe, & l'autre non.*

veu qu'on ſera obligé d'en faire d'autant plus d'eſtat, qu'abſolument il eſt impoſſible que ſans aucune Cauſe & ſans aucun Principe, quelque choſe que ce ſoit puiſſe eſtre jamais, ni eſtre faite.

Cette conſequence auſſi ſera neceſſaire

XIV. *Que de deux Biens qui reconnoiſtront chacun un Principe different, celuy qui ſera produit par le plus excellent Principe ſera auſſi le plus excellent.*

Et encore celle-cy,

XV. *Que de deux Biens qui reconnoiſtront chacun une Cauſe differente, celuy qui ſera l'effet de la plus noble Cauſe ſera auſſi le plus noble.*

Et reciproquement il ſera vrai de dire en renverſant ces deux mêmes conſequences,

XVI. *Que de deux Principes differens, celui qui produi-*

duira un plus grand Bien ſera auſſi le meilleur.
Comme auſſi,

De deux Cauſes celle qui produira un plus grand effet. XVII.

Parce que nous venons de dire il ſe voit, Que de quelque façon qu'on puiſſe raiſonner en ce ſens, toûjours de part & d'autre il ſera aiſé de faire paroiſtre une choſe plus conſiderable; car non ſeulement un Bien en paroiſtra plus conſiderable, *Si eſtant reconnu pour Principe on le compare avec un autre qui ne ſoit pas tel*; mais encore, *Si n'eſtant point Principe on en fait comparaiſon avec un autre qui ſoit Principe veritablement.* Et de fait dans tout ce qu'on ſe propoſe; la Fin eſt toûjours la choſe la plus conſiderable & ce qui tient le premier rang; cependant ce n'eſt point un Principe. Donnons quelque exemple. Leodamas accuſant Calliſtrate ſoûtenoit Que *celuy qui avoit conſeillé de faire une mauvaiſe action eſtoit plus coupable que celuy qui l'avoit commiſe*, *parce*, diſoit-il, *que cette action n'auroit jamais eſté faite, ſi premierement elle n'avoit eſté conſeillée.* Icy le Conſeil eſt conſideré comme le Principe de l'Action. Et tout au contraire une autrefois le meſme accuſant Chabrias ſoûtint Que *celuy qui avoit commis une injuſtice, eſtoit beaucoup plus coupable que celuy qui l'avoit conſeillée, puiſque tout Conſeil demeure inutile, ſi un autre ne l'execute, & que ceux qui conſeillent de faire une choſe la conſeillent toûjours à deſſein que d'autres la mettent à execution.* Icy l'Execution eſt conſiderée comme la Fin.

On pourra encore tirer cette conſequence,

Que ce qui ſe trouve rarement eſt plus excellent que ce qui ſe trouve communement & en abondance. XVIII.

Ainſi

Ainſi l'Or eſt plus excellent que le Fer; car quoy qu'on n'en tire pas tant d'uſage que du Fer, il ſemble neantmoins plus precieux à cauſe que l'acquiſition en eſt plus difficile à faire. Dans un autre ſens auſſi on pourra ſoûtenir.

XIX. *Qu'une choſe qu'on aura en abondance ſera meilleure qu'une autre qui ſera plus rare*, puiſqu'en effet on ſe ſervira beaucoup plus de l'une que de l'autre; & que tout ce qui ſert tres-ſouvent, vaut mieux que ce qui ne ſert que quelque fois & tres peu. C'eſt ce qui a fait dire à Pindare dans une de ſes Odes,

Pind. Ode 1. Olymp. *Il n'eſt rien de ſi bon que l'eau.*

Et tout de meſme on pourra pretendre,

XX. *Que ce qui eſt plus difficile à acquerir eſt preferable à tout ce qui s'acquiert aiſement* parce qu'il ſera plus rare que l'autre.

Et tout au contraire,

XXI. *Que ce qui eſt plus facile à acquerir vaut mieux que ce qui ne peut eſtre acquis qu'avec difficulté*, puiſque nous avons ces choſes-là comme nous voulons & quand bon nous ſemble.

Pareillement,

XXII. *Tout ce qui aura pour ſon contraire un plus grand Mal.*

Et encore

XXIII. *Toutes les choſes dont la privation nous apportera plus de dommage ou plus d'incommodité.*

On pretendra auſſi,

XXIV. *Que tout ce qui eſt Vertueux vaut mieux que ce qui n'eſt point une Vertu.*

Et au contraire

XXV. *Que ce qui eſt Vicieux eſt pire que ce qui n'eſt point un Vice & qui n'y a aucune diſpoſition.* attendu que ces choſes ſont arrivées à leur terme

me & à leur Fin ; & que les autres ne ſont pas en cet eſtat-là.

Cette conſequence encore aura lieu,

Que ce qui produira des effets plus loüables ou plus blâmables, ſera auſſi plus blâmable ou plus loüable lui-meſme. XXVI.

Et par la même raiſon.

Que les plus hautes Vertus & les plus grands Vices produiront auſſi des actions & plus vicieuſes & plus vertueuſes, XXVII.

puiſque ce qu'un Principe & une Cauſe ſont à l'égard de leurs Effets, tels ſont toûjours les Effets à l'égard de leurs Principes.

De plus on pourra raiſonner ainſi,

Que toutes les choſes, dont l'excés ſera ou plus ſouhaitable ou plus honneſte, ces choſes-là ſeront elles-meſmes & plus honneſtes & plus ſouhaitables. XXVIII

Par exemple, à cauſe qu'il eſt plus ſouhaitable d'avoir une excellente veuë, que d'avoir l'odorat excellent ; il s'enſuit Que la bonne Veuë eſt quelque choſe de plus ſouhaitable que le parfait Odorat.

Et pareillement,

Que s'il eſt beaucoup plus honneſte d'aimer à faire des Amis, que d'aimer à acquerir des richeſſes, l'amour des Richeſſes ſera moins honneſte que l'amour des Amis. XXIX.

Et reciproquement on pourra dire en renverſant les deux propoſitions precedentes,

Que plus une choſe ſera excellente & honneſte, & plus l'excés en ſera honneſte & excellent. XXX.

Et tout de meſme ;

Que plus le deſir d'un Bien ſera honneſte & raiſonnable, & plus ce Bien-là auſſi ſera honneſte ; XXXI

car il eſt certain Que plus les choſes que nous ſou-

ſouhaitons ſont grandes en elles-meſme, & plus à proportion nos deſirs croiſſent & ſont grands pour l'ordinaire.

Tout au contraire on dira,

XXXII. *Que d'autant plus qu'une choſe ſera honneſte & bonne, d'autant plus auſſi le deſir en ſera bon & honneſte.*

Et encore,

XXXIII. *Que plus une Science ſera honneſte & belle, & plus les matieres qu'elle traittera ſeront belles auſſi & honneſtes.*

attendu que Telle qu'eſt la nature d'une Science, telle eſt ſa Doctrine; puiſque chaque Science n'enſeigne rien que ce qui eſt de ſon ſujet.

Er par la meſme raiſon à cauſe de l'analogie & du parfait rapport,

XXXIV. *Que plus une choſe ſera belle & honneſte, & plus la Science qui en traittera ſera telle.*

CE raiſonnement encore aura lieu,

XXXV. *Que tout ce que des hommes prudens & tres-judicieux, ou tous les hommes enſemble, ou un fort grand nombre de perſonnes, ou la pluſpart, ou les plus habiles gens d'une profeſſion, jugeroient ſans doute, ou auront déja jugé eſtre un Bien ou un plus grand Bien; aſſeurément cela doit paſſer pour tel: Au reſte il n'importe que ç'ait eſté ſimplement leur advis, ou qu'ils aient rendu ce jugement en qualité de Maiſtres & d'Expers.*

Or non ſeulement on pourra ſe ſervir de cette propoſition, quand il ſera queſtion de juger ſi un Bien ſera plus grand qu'un autre; mais encore en quelque matiere que ce ſoit; Car on s'en pourra ſervir également & en raiſonnant ſur la nature d'une choſe, & en traittant

tant de ſa Quantité, de ſa Qualité, & ainſi du reſte; puiſque toûjours il y aura lieu d'aſſeurer, Qu'une choſe ne ſera jamais autre que ce que la Prudence, ou la Science qui en doit juger, en aura déterminé; ce que nous avons déja remarqué eſt vray entre les definitions du Bien que nous avons données; veu qu'il a eſté dit, *Que le Bien eſtoit une choſe que tout ce qui eſt au monde rechercheroit, s'il avoit du ſens & de la prudence.* D'où il s'enſuit, Qu'un Bien ſera toûjours d'autant plus grand & à ſouhaiter, que celui qui le jugera tel aura de prudence & de jugement.

Sur ce fondement on pourra dire encore,

Que tout ce qui ſe rencontre dans les honneſtes gens, ſoit abſolument, ſoit en qualité d'honneſtes gens, eſt plus à rechercher. XXXVI.

Par exemple à cauſe que la Valeur ſe rencontre plus ordinairement dans un honneſte homme que la force du Corps; il ſera vrai de dire que la Valeur eſt quelque choſe de plus conſiderable que la Force.

On dira auſſi,

Que ce que le plus homme de bien choiſiroit & prefereroit à toute autre choſe, ſoit abſolument ſoit en qualité de plus homme de bien; on le doit croire meilleur. XXXVII.

Ainſi nous pourrons aſſeurer; Qu'il vaut mieux ſouffrir l'injuſtice que de la faire, à cauſe que le plus homme de bien qui ſoit au monde ſera de ce ſentiment.

On pourra dire encore,

Que ce qui donnera plus de plaiſir ſera preferable à tout ce qui en donnera moins, XXXIII.

car ce raiſonnement paroiſtra d'autant plus vray, qu'il n'y a rien dans le monde qui ne recherche le Plaiſir, & qu'on ſouhaite toûjours

le

le Plaiſir à cauſe de lui-meſme; qui ſont deux qualitez eſſentielles que nous avons attribuées au Bien & à la Fin en apportant leurs definitions. Au reſte une choſe apporte plus de plaiſir qu'une autre en deux façons, Et quand elle eſt accompagnée de moins de douleur, Et quand le plaiſir qu'elle donne eſt d'une plus longue durée.

Il y aura lieu encore de conclure,

XXIX. *Que ce qui ſera plus honneſte vaudra mieux que ce qui le ſera moins*,

Veu que tout ce qui eſt honneſte ou apporte du plaiſir, ou eſt ſouhaitable à cauſe de lui-meſme.

Et pareillement

XL. *Que tout ce que nous aimerions mieux nous procurer à nous meſmes ou à nos amis, ſera un plus grand avantage*,

Comme au contraire un plus grand Mal,

XLI. *Tout ce que nous aimerions mieux éviter, ou faire éviter à nos amis.*

Il y aura lieu encore de ſouſtenir.

XLII. *Que ce qui ſera d'une plus longue durée doit eſtre preferé à ce qui ne durera pas tant.*

Et tout de meſme,

XLIII. *Que ce qui ſera moins ſujet au changement, vaudra mieux que ce qui ſera d'une nature plus changeante*;

attendu que l'uſage de ces deux choſes l'emportera ſur celui des deux autres. Puiſque ce qui ſera d'une plus longue durée apportera plus d'utilité, à cauſe qu'on s'en ſervira plus long temps. Et par la meſme raiſon, Tout ce qui ſera d'une nature moins changeante; veu que nous aurons la liberté de nous en ſervir toutes & quantes fois qu'il nous plaira: car c'eſt ſeulement

lement de ce qui ne change point qu'on ſe peut ſervir quand on veut, parce qu'on le trouve toûjours en meſme eſtat.

On pourra dire encore,

Que telles que ſeront entre elles deux choſes compriſes ſous quelqu'un des termes que nous appellons Conjuguez *& de Cas ſemblables, telles ſeront entre elles auſſi toutes les autres qui ſeront de leur ſuite & de leur dépendance.*

Par exemple s'il eſt vrai de dire Que ce que ſignifie le mot *Vaillamment*, qui eſt un terme conjugué, eſt quelque choſe de plus honneſte & plus à ſouhaiter que ce qui eſt ſignifié par ce mot *Temperamment* qui eſt un autre terme conjugué; Il faudra conclure Que la *Valeur* ſera plus ſouhaitable que la *Temperance*; & Qu'eſtre *Vaillant* ſera une Vertu beaucoup plus conſiderable Que d'eſtre *Temperant*.

Ce raiſonnement encore pourra ſervir,

Qu'une choſe que tout le monde ſouhaitera, ou beaucoup de perſonnes, vaudra mieux qu'une autre que tout le monde ne ſouhaitera pas, ou peu de perſonnes ſeulement. XLV

Et cela conformément à la définition du Bien que nous avons donné: Car s'il eſt vray *Que le Bien ſoit une choſe que tout le monde ſouhaite generalement*; la conſequence eſt neceſſaire, Que tout ce qui ſera davantage ſouhaité ſera auſſi un plus grand Bien.

On pourra encore faire valoir ce raiſonnement,

Que ce que nos Parties adverſes, ou nos Ennemis, ou nos Juges, ou des Experts ayant commiſſion d'eux de nous juger, auront declaré eſtre un plus grand Bien, ſans doute il doit paſſer pour tel. XLV

Car quant à l'approbation de nos Parties Adverſes & de nos Ennemis; on pourra ſouſtenir Qu'elle doit tenir lieu d'une approbation generale, & que c'eſt autant que ſi tout le monde en eſtoit demeuré d'accord. A l'égard des Juges, leur jugement encore ſera tres-conſiderable, tant parce qu'il n'y aura qu'eux qui aient authorité de prononcer ſur de ſemblables matieres; que parce qu'ils y ſeront tres-intelligens.

Quelquefois encore on pourra ſoûtenir,

XLVII. *Qu'une choſe à laquelle tout le monde participe eſt digne d'une plus grande eſtime*,

puis qu'en quelque façon il y a de la honte à n'y pas participer comme les autres.

Quelquefois le contraire aura lieu; par exemple ſi une choſe eſt de telle qualité,

XLVIII. *Qu'aucun autre ne la poſſede que nous, ou fort peu de perſonnes*,

attendu qu'elle en ſera beaucoup plus rare.

On pourra dire encore,

XLIX. *Que ce qui eſt plus digne de loüange eſt auſſi plus conſiderable*,

puis que pour eſtre tel, il faut qu'il ſoit plus honneſte.

Et tout de meſme,

L. *Qu'une choſe à qui on rend plus d'honneur doit eſtre plus eſtimée*,

à cauſe que l'honneur qu'on luy rend fait comme voir ce qu'elle vaut.

Et par la meſme raiſon au contraire,

LI. *Que tout ce qui eſt ſuivy d'un plus grand châtiment eſt un plus grand mal.*

Et encore il ſera aiſé de repreſenter comme meilleur,

LII. *Ce qui ſurpaſſera une choſe reconnuë gene-*

rale-

ralement pour un tres-grand avantage, ou du moins qui paroiſtra telle.

POUR rendre encore une choſe plus grande qu'une autre en apparence, on ſe pourra ſervir d'Adreſſe, qui eſt, De la diviſer en pluſieurs parties; parce que toutes ces parties la feront paroiſtre comme multipliée; & ſurpaſſer par un plus grand nombre d'effets. De cette Adreſſe s'eſt ſervy le Poëte à l'endroit où la femme de Meleagre veut perſuader à ſon mary de prendre les armes pour la defenſe de ſon Païs; car faiſant la peinture du malheur d'une Ville priſe par force, c'eſt ainſi qu'elle parle:

Helas! combien répand & de ſang, & de larmes, Hom. 9 Iliad.
Une Ville expoſée à la fureur des armes?
Par tout ce n'eſt que meurtre, & que feux allumez,
Maiſons, Temples, Palais brûlent, ſont conſumez,
On voit traiſner captifs par des troupes barbares
Femmes, filles, enfans.....

On ſe pourra auſſi ſervir de l'adreſſe contraire, en aſſemblant pluſieurs choſes en une & en les entaſſant, comme fait Epicharme; Et cela pour la meſme raiſon que nous venons d'alleguer touchant la diviſion d'une choſe en ſes parties; car d'aſſembler ainſi pluſieurs choſes, non ſeulement l'objet groſſit à la veuë & paroiſt beaucoup plus; mais encore on ſe figure Qu'il cauſe de tres-grands effets.

Outre ces Adreſſes, parce que nous avons remarqué Qu'un Bien qui eſt plus difficile à ac-

querir, ou plus rare, eſt auſſi ordinairement plus conſiderable; on pourra encore faire paroiſtre une choſe plus grande en faiſant valoir toutes les circonſtances qui l'accompagnent, comme ſont *les occaſions*, les *lieux*, le *temps*, *l'âge*, & *les forces* des perſonnes qui l'auront faite : Car ſi quelqu'un par exemple a reüſſi dans une entrepriſe qui paſſoit de beaucoup ſes forces & ſon âge ; Ou à laquelle pas-un de ſes Pareils n'euſt jamais oſé penſer ; Ou encore s'il l'a executée d'une certaine façon, Ou en certain lieu; ſans doute qu'alors cette entrepriſe doit eſtre tenuë pour bien plus glorieuſe, que ſi elle eſtoit ſans toutes ces circonſtances. Or non ſeulement cette Adreſſe pourra ſervir à faire eſtimer davantage une action *Juſte*, *Utile*, ou qui aura eſté faite pour *acquerir de l'Honneur* ; mais encore elle ſervira à rendre plus blâmable tout ce qui aura eſté fait au contraire. Il y a un exemple de cecy dans l'Epigramme compoſée à la loüange du Poiſſonnier d'Argos qui remporta le prix aux Jeux Olympiques : C'eſt luy-meſme qui parle.

Auroit on jamais crû qu'un jour j'euſſe la gloire
D'obtenir en ce lieu cette illuſtre victoire ?
Moy qu'on vit mille fois un panier ſur le dos
Et l'eſpaule chargée,
Apporter du poiſſon de la ville d'Argos
Pour le vendre à Tegée.

C'eſt de cette façon que ſe loüoit Iphicrate luy-meſme, ce fameux General d'Armée des Atheniens, qui de fils de Savetier qu'il eſtoit, monta enfin à ce haut degré d'honneur; *Qui eſtois-je autrefois*, diſoit-il, *pour eſtre maintenant ce que je ſuis?*

On

On pourra encore tirer cette conſequence,

Que ce qui nous vient naturellement & qui naiſt avec nous, vaut beaucoup mieux que tout ce que nous empruntons d'ailleurs & que nous pouvons acquerir, LIII.

à cauſe que l'acquiſition en eſt bien plus difficile. D'où vient qu'Homere fait dire à Phémius,

Ce que je ſçay, je le ſçay de moy-même, Odyſſ. 22.

Cette conſequence encore ſera bonne,

Que la partie la plus conſiderable d'une choſe qui de ſoy eſt conſiderable, doit eſtre plus eſtimée que pas-une des autres parties. LIV.

C'eſt auſſi ſur ce fondement que Pericles dans l'Oraiſon funebre qu'il fit à l'honneur de ceux qui eſtoient morts au ſervice de l'Etat, dit *Que la perte d'une Jeuneſſe ſi vaillante n'eſtoit pas moins conſiderable à la Republique d'Athenes, que le ſeroit à l'Année le retranchement du Printemps.*

Il faudra mettre encore au rang des plus grands Biens,

Les choſes qui nous ſerviront davantage dans noſtre plus grand beſoin, LV.

par exemple dans noſtre vieilleſſe, ou lors que nous ſerons malades.

On pourra auſſi pretendre

Que de deux choſes qui ſe rapportent à une même Fin, celle qui touche de plus prés cette Fin eſt la meilleure. LVI.

Et encore il y aura lieu d'aſſeurer,

Qu'un Bien qui nous regardera particulierement, vaut mieux qu'un autre qui ſera ſimplement un Bien en general: LVII.

Et tout de même,

Qu'un Bien qu'il ſera en noſtre puiſſance d'ac- LVIII.

querir ſi nous voulons, ſera preferable à un autre que de toute impoſſibilité nous ne ſçaurions jamais avoir,

attendu que l'un nous regarde & que nous en pouvons joüir, mais non pas de l'autre.

De plus ce raiſonnement pourra ſervir,

LIX. *Que les Biens qu'on ne pourra obtenir que ſur la fin de ſes jours ſeront beaucoup plus à eſtimer.*

à cauſe qu'eſtant plus proches de la Fin, ils ſembleront plus participer à ſa nature.

On dira auſſi,

LX. *Que ce qui tient plus de la Verité, vaut mieux que tout ce qui ne dépend que de l'Opinion.*

Or pour ſçavoir quand une choſe dépendra ſeulement de l'opinion, il faut examiner ſi celuy qui la fait voudroit la faire au cas qu'elle ne vinſt à la connoiſſance de perſonne. Ainſi on pourra dire *Que recevoir du Bien de quelqu'un, eſt plus à ſouhaiter, que d'en faire; à cauſe que volontiers on recevroit d'autruy, ſi l'on eſtoit aſſeuré que cela fuſt toûjours ſecret*: Il n'en eſt pas de meſme de donner, veu qu'il ſemble que jamais on ne voudroit rien donner, ſi en donnant l'on croyoit que cette liberalité demeuraſt toûjours cachée.

On pourra encore faire paſſer pour meilleur & plus avantageux,

LXI. *Tout ce que l'on aimeroit mieux avoir en effet qu'en apparence,*

puiſque ces choſes-là tiendront davantage de la Verité. D'où vient que quelques-uns ſoûtiennent *Que la Juſtice eſt une Vertu dont on ne doit pas faire grand eſtat; à cauſe*, diſent-ils, *Qu'on aimeroit beaucoup mieux paroiſtre juſte que de l'eſtre.* Il n'en eſt pas ainſi de la Santé, puiſqu'il vaut mieux ſe bien porter en effet, que de n'avoir la *Santé* qu'en apparence.

On

On pourra encore avancer.

Que ce qui ſera utile à plus de choſes, doit eſtre davantage eſtimé. LXII

Par exemple ce qui en même temps contribuëra, non ſeulement à nous faire vivre, mais encore à nous faire vivre agreablement, à nous donner la joüiſſance de toutes ſortes de plaiſirs, & à nous faire entreprendre de grandes choſes. Auſſi eſt-ce pour cela que les Richeſſes & la Santé ſont ſi eſtimées dans le monde, parce qu'en elles ſe trouvent tous ces grands avantages.

On dira le même,

De tout ce qui eſt à la fois & exempt de douleur, & accompagné de plaiſir, LXIII

car ſans doute deux Biens enſemble valent mieux qu'un. Or le plaiſir eſt un Bien, & auſſi l'Indolence. Par *Indolence* j'entends la privation de toute ſorte d'incommodité & de douleur. Il y aura encore lieu d'inferer

Que de deux Biens dont l'un ajoûté à une certaine choſe fera un Tout plus conſiderable que ſi l'on y ajoûtoit l'autre, celuy qui ſera un Tout plus conſiderable, ſera beaucoup meilleur. LXIV

Et tout de même on dira

Qu'un Bien qui ſe fait ſentir & appercevoir auſſi-toſt qu'on l'a, ſera preferable à un autre qui ne ſe fait pas ſentir ny appercevoir davantage quand on l'a, que quand on ne l'a pas, LXV

car l'un ſans doute tient beaucoup plus de la Verité que l'autre: auſſi eſtime t'on un bien plus grand avantage d'eſtre Riche en effet, que de le paroiſtre ſimplement.

Enfin on ſoûtiendra,

Que les choſes qu'on tient plus cheres que d'autres, ſeront auſſi beaucoup plus eſtimables:

LXVI. *Et plus ſans doute à Ceux à qui il n'en reſtera plus qu'une de pluſieurs qu'ils avoient auparavant; qu'aux autres qui n'en ont pas pour une ſeule.*

D'où vient auſſi que la Loy eſt beaucoup plus ſevere à un homme qui creve l'œil à un autre qui n'avoit que celuy-là; que s'il le crevoit à un qui euſt encore ſes deux yeux; parce qu'en effet il le prive alors d'une choſe qui luy eſtoit d'autant plus chere, que c'eſtoit la ſeule qui luy reſtoit.

VOILA à peu prés les preuves dont il ſe faut ſervir quand on aura à perſuader ou à diſſuader.

CHAPITRE VIII.

De l'Autorité Souveraine, & de chaque ſorte d'Etat en particulier.

Apres tout le plus excellent Moyen & le plus fort pour perſuader & parler avec ſuccez dans une Aſſemblée publique où l'on delibere, c'eſt de connoiſtre toutes les formes de Gouvernement qu'il y a, & les Mœurs de chacune; Et encore de ſçavoir diſtinguer leurs Loix, leurs Coûtumes & tout ce qui eſt utile à un Etat: Car les hommes ont cela, Qu'ils ſe laiſſent aller à leur intereſt quand on leur propoſe des choſes qui doivent leur apporter de l'utilité. Or eſt-il que dans un Etat tout ce qui ſert à le maintenir eſt-ce qui eſt le plus utile. Faiſons donc connoiſtre en peu de mots Quelle eſt la nature de chaque Etat en particulier; & premierement en quoy conſiſte l'Authorité Souveraine.

L'Authorité ou *la Puiſſance Souveraine*, n'eſt autre choſe Que ce qu'établiſſent & ordonnent dans un Etat ceux qui y commandent & qui en ont la conduite: Cette Authorite au reſte ſe diviſe en autant d'eſpeces qu'il y a de formes de Gouvernement; car autant qu'il y a de Gouvernemens differens, autant y a t'il de Souverainetez differentes.

TOUCHANT les Formes de Gouvernement, il s'en trouve quatre,
La Democratie,
L'Oligarchie,
L'Ariſtocratie,
La Monarchie,

De maniere, que ce qui commande dans ces Etats & qui a l'authorité en main, y doit eſtre conſideré, ou comme partie ſimplement, ou comme le Tout: C'eſt à dire Que cette authorité Souveraine eſt ou partagée en pluſieurs, ou renfermée toute entiere en une ſeule perſonne.

La Democratie ou l'Etat populaire, eſt une Forme de Gouvernement où les Charges ſe donnent au ſort.

L'Oligarchie ou le Gouvernement de peu de perſonnes, eſt un Etat où celuy qui poſſede davantage a le plus d'authorité.

L'Ariſtocratie eſt une Forme de Gouvernement où commandent ceux qui ont eu une meilleure Education; Par *Education* j'entens cette inſtruction & ces Mœurs que les Loix d'un tel Etat preſcrivent: Car il faut ſçavoir que dans l'Ariſtocratie il n'y a que ceux qui ont eſté parfaits obſervateurs des Loix qui montent aux Charges & qui prennent le maniment des affaires. Et parce que des perſonnes qui vivent ainſi paroiſſent tres-honneſtes gens, cette Forme de Gouvernement a emprunté ſon nom de là; car le mot *d'Ariſtocratie* proprement veut dire un Etat où les plus honneſtes gens ont l'authorité.

Il eſt aiſé de connoiſtre ce que c'eſt que *la Monarchie*, par le nom qu'elle porte, puis qu'il

mar-

marque un Etat où un ſeul homme commande à tous les autres. Il y a pourtant cette difference à faire, Que lors que Celuy qui gouverne obſerve quelque ordre on l'appelle *Royauté*; Et *Tirannie* au contraire quand celuy qui commande, gouverne à ſa fantaiſie ſans obſerver ni regles ni Loix.

POUR eſtre capable encore de perſuader dans une Aſſemblée publique, il ne faudra pas ignorer Quelle Fin ſe propoſe en particulier chacune de ces formes de Gouvernement; puis que tout ce qui ſe fait dans un Etat eſt toûjours rapporté au but & à la Fin que cet Etat ſe propoſe.

La *Fin* que ſe propoſe la Democratie c'eſt la Liberté.

L'Oligarchie ſe propoſe les Richeſſes.

L'Ariſtocratie, la bonne Education & l'exacte obſervation des Loix.

Et la Tyrannie a pour but d'entretenir des Gardes pour la ſeureté de celuy qui commande.

Pour perſuader donc dans les Aſſemblées où l'on delibere, il faudra ſçavoir diſtinguer les Loix, les Couſtumes, & tout ce qui eſt utile & qui ſe rapporte à la fin que ſe propoſe chaque Etat; puis qu'on n'entreprend jamais rien dans quelque Etat que ce ſoit, qu'on ne le rapporte toûjours au but & à la Fin particuliere que cet Etat ſe propoſe.

MAIS parce que l'Orateur ne perſuade pas ſeulement quand il demonſtre & prouve ſon ſujet, mais encore lors qu'il parle de ſorte qu'on peut juger de ſes Mœurs par ſon

Diſcours ; Et de fait ſouvent il arrive que nous n'ajoutons foi aux paroles d'un homme qu'a-cauſe qu'il nous paroiſt tel en particulier, je veux dire honneſte homme, ou affectionné, ou tous les deux enſemble : Pour cette raiſon il ſera encore à propos de ſçavoir, Quelles Mœurs conviennent à chaque Forme de Gouvernement ; vû qu'il n'eſt rien de plus puiſſant pour perſuader que de faire paroiſtre en ſa perſonne des Mœurs conformes à celles de l'Etat où on parle. Anſi ce ſont ces Mœurs-là même qu'il ſaudra prendre pour modelle, & ne point recourir ailleurs. Or ce qui les donnera à connoiſtre, eſt la façon d'agir qu'affecte chaque Eſtat dans tout ce qu'il entreprend & ce choix particulier auquel il ſe détermine : car ceci ſe rapporte toûjours au but & à la Fin qu'ils ſe propoſent tous.

Al'égard donc des *choſes* que doit connoiſtre l'Orateur qui a à deliberer, ſoit quelles ne ſoient pas encore arrivées, ou le ſoient déja : De plus pour ce qui eſt des *Propoſitions* dont il ſe doit ſervir quand il aura à monſtrer Que tel ou tel Moyen qu'il propſe eſt utile & avantageux : Enfin pour ce qui regarde les *Mœurs*, les *Loix*, les *Couſtumes de chaque forme de Gouvernement*, nous en avons parlé autant qu'il eſtoit à propos de le faire à preſent, puiſque cette matiere a déja eſté examinée ailleurs & traitée à fonds dans nos Livres de la Politique.

LE GENRE DEMONSTRATIF.

CHAPITRE IX.

De la Vertu en general & en particulier.

PArlons maintenant *du Vice & de la Vertu*, De ce qui eſt *Honneſte & Deshonneſte*; puiſque c'eſt le but que ſe propoſent Ceux qui ont à loüer ou à blâmer quelqu'un. Au reſte en traitant ces matieres, il ſe rencontrera qu'en même temps nous ferons connoiſtre les choſes dont il ſe faut ſervir pour ſe mettre bien dans l'eſprit de l'Auditeur & luy faire avoir bonne opinion de nos Mœurs; Qui eſt la ſeconde ſorte de preuve artificielle que nous avons remarquée: Car enfin les mêmes moyens que doit employer un Orateur pour faire croire honneſte homme & vertueux celui qu'il a deſſein de loüer, ces mêmes Moyens-là luy ſerviront encore pour faire croire Qu'il eſt honneſte homme luy-même.

Et parce Qu'aſſez ſouvent il nous arrive de loüer auſſi bien par plaiſir que ſerieuſement, non ſeulement un Homme, ou une Divinité; mais même les choſes qui n'ont point de vie, ou des Animaux le premier venu; il eſt neceſſaire encore-

core que nous faſſions icy comme nous avons déja fait dans le Genre Deliberatif, c'eſt à dire, Etablir des Propoſitions ſur toutes les matieres de la Loüange ou du Blâme, afin qu'elles nous ſervent. Mais auparavant donnons quelque idée de ce que nous appellons *Honneſte* & de ce que nous appellons *Vertu*.

PAR le mot *d'Honneſte* on entend

Une choſe qui eſtant ſouhaitable à cauſe d'elle-même merite qu'on la loüe.

Ou ſi l'on veut encore

Une choſe qui eſtant un Bien en ſoy, outre cela eſt agreable à cauſe que c'eſt un Bien.

Que ſi cette ſuppoſition eſt vraye, il s'enſuivra,

I. *Que la Vertu eſt une choſe Honneſte,*

puiſqu'eſtant un Bien, elle merite encore qu'on la loüe. Au reſte a juger de la Vertu ſeulement parce qu'elle nous paroiſt, elle peut eſtre definie.

Une Puiſſance capable de nous faire acquerir de tres-grands avantages, & de nous les conſerver.

Ou encore,

Une Puiſſance capable d'obliger beaucoup, & en des occaſions importantes : Et même à qui rien n'eſt difficile dans ce qu'elle entreprend, & qui peut tout en toutes choſes.

Les Parties de la Vertu ou les Vertus en particulier, ſont, *La Juſtice*, *la Valeur*, *la Temperance*, *la Magnificence*, *la Magnanimité*, *la Liberalité*, *la Manſuetude ou la Clemence*, *la Prudence*, & *la Sageſſe*.

Or ſuppoſé que la Vertu ſoit telle que nous venons de dire, il faudra mettre au nombre des Vertus les plus hautes,

II. *Celles qui ſont tres-utiles aux autres,*

puiſ-

puiſque le propre de la Vertu c'eſt d'obliger. Auſſi eſt-ce pour cette raiſon que les Peuples honnorent principalement les Hommes Juſtes, & les Vaillans; à cauſe que la Juſtice leur eſt utile en temps de Paix, & la Valeur durant la Guerre. Apres ceux-ci, le Liberal eſt la perſonne qu'on honore le plus; puiſque loin de quereller pour l'Argent, que tous les autres recherchent avec tant d'avidité, jamais au contraire il n'eſt plus joyeux que lors qu'il le donne & qu'il en fait des largeſſes.

Quant aux definitions de chaque Vertu en particulier, premierement *La Juſtice* eſt définie une Vertu qui conſerve à châcun ce qui luy appartient conformément aux Loix & aux Ordres établis dans châque eſtat.

L'Injuſtice au contraire eſt un Vice qui nous fait uſurper & retenir le Bien d'autruy contre l'ordonnance & l'intention de ces mêmes Loix.

La Valeur ou *le Courage* eſt une Vertu qui au milieu des plus grands perils fait entreprendre de belles actions; ce qui ſe doit entendre lors que toutes les circonſtances que les Loix preſcrivent ſont exactement obſervées. Le *Courage* auſſi paroiſt à faire valoir les Loix & à les maintenir dans leur vigueur.

La Lâcheté eſt le vice contraire.

La temperance eſt une Vertu qui fait que nous nous reglons ſur la Loy touchant les plaiſirs ſenſuels.

L'Intemperance ou *la Débauche*, eſt le vice oppoſé.

La Liberalité eſt une Vertu qui ne regarde les richeſſes que pour en faire du bien & pour obliger.

L'A-

L'*Avarice* eſt le contraire.

La *Magnanimité* eſt une Vertu qui ſe plaiſt à agir dans les grandes choſes & aux occaſions importantes.

La *Puſillanimité* ou *Baſſeſſe d'Ame*, eſt un vice qui en eſt oppoſé.

La *Magnificence* eſt une Vertu qui aime l'éclat & à faire de grandes dépenſes.

La *Mesquinerie* eſt tout le contraire.

La *Prudence* enfin eſt une Vertu de l'eſprit, qui connoiſt les Biens & les Maux que nous avons à craindre afin de nous rendre heureux ou malheureux, nous les fait diſtinguer afin de ne pas prendre l'un pour l'autre.

Lieux communs pour la Loüange.

APRES avoir conſideré le Vice & la Vertu en general & en particulier autant qu'il eſt à propos de le faire pour noſtre deſſein, il ne ſera pas difficile de paſſer au reſte, & de tirer des conſequences. Premierement il ſera neceſſaire de conclure.

I. *Que tout ce qui contribuë à nous rendre vertueux eſt honneſte.*

puiſqu'il ſe rapporte à la Vertu.

Secondement

II. *Tout ce qui vient de la Vertu, & qui en eſt une partie.*

Comme ſont tous les Signes & les marques qu'on a de la Vertu; & tout ce qu'elle produit.

Que ſi tout ce qui ſert de Signe pour faire connoiſtre la Vertu en general, meſme ſi tous les Effets qu'elle produit, & tout ce qu'on peut ſouffrir à ſon occaſion, eſt honneſte; Il ſera vray d'aſſeurer encore de chaque Vertu en particulier, par exemple de la Valeur.

Que

Que tout ce qui ſera un Effet, ou une Marque de Valeur; & tout ce qui aura eſté ſouffert en ſe portant vaillamment ſera honneur. III.

On en dira autant de la Juſtice & de tous ſes effets, à l'exception neantmoins d'une partie des choſes qu'elle fait ſouffrir; car c'eſt de la Juſtice ſeulement qu'il n'eſt pas toûjours vrai de dire, Que ce qu'elle fait ſouffrir ſoit honneſte; attendu qu'il eſt beaucoup plus honteux d'eſtre juſtement puny, que de l'eſtre injuſtement. Au reſte ce que nous remarquons icy de ces deux Vertus, ſe doit entendre également de toutes les autres.

Il faudra mettre encore au rang des choſes honneſtes.

Toutes les actions à qui l'Honneur ſera propoſé pour recompenſe. IV.

Comme auſſi,

Celles qui nous apporteront beaucoup plus d'honneur que de profit. V.

On en doit dire autant,

De toutes les choſes qui ſont à rechercher pour elles-meſmes, ſi celuy qui les fait, ne les fait point pour luy, mais pour d'autres. VI.

Et ainſi en eſt-il,

De celles qui ſeront bonnes ſimplement en general. VII.

Par exemple, tout ce qu'une perſonne entreprendra pour le ſalut ou la gloire de ſa Patrie, au préjudice de ſon intereſt.

On aſſeurera la meſme choſe,

De tout ce qui eſt bon naturellement. VIII.

Et encore,

De tout ce qui ne ſera pas bon pour ſoy, & dont on ne tirera aucun uſage, IX.

puis qu'on ne le poſſedera point par intereſt ni en ſa propre conſideration.

Il en ſera de meſme, De

X. *De tout ce qui arrivera à une perſonne plûtoſt apres ſa mort que durant ſa vie*,

attendu que tout ce qu'on fait pour un homme durant ſa vie, & toutes les déferences qu'on luy rend, viennent ordinairement de gens intereſſez qui regardent moins le merite & la vertu de celuy qu'ils honorent que ſon credit & le pouvoir qu'il a de les obliger.

Il faudra encore tenir pour honorable,

XI. *Tous les Ouvrages publics & ce qui ſe fait pour les autres.*

Puiſque l'autheur de telles choſes y aura le moins de part.

Et pareillement,

XII. *Toutes les entrepriſes que nous aurons achevées heureuſement, & toutes les affaires que nous aurons conduites avec ſuccés où il n'y alloit nullement de noſtre intereſt, mais ſeulement de l'intereſt d'autruy.*

Comme encore,

XIII. *Tout ce que nous aurons fait à l'avantage des perſonnes à qui nous ſerons obligez*,

à cauſe que c'eſt une choſe juſte d'eſtre reconnoiſſant.

XIV. *Les Bien-faits encore ſeront de cette nature*, puiſque tout Bien-fait regarde autrui, & qu'il n'en revient rien à celuy qui le fait.

On fera paſſer encore pour honneſte,

XV. *Tout ce qui eſt contraire aux choſes qui font rougir & donnent de la honte.*

Car tout homme qui témoigne de la honte & qui rougit, c'eſt toûjours pour des choſes ſales & des-honneſtes; ſoit qu'en effet il ſoit trouvé s'en entretenant, ou qu'il les faſſe, ou ſeulement qu'il ſoit preſt de les faire, ou de les dire. Ce qu'a fort bien remarqué Sapho à l'endroit

où

où elle introduit Alcée qui luy parle en ces termes.

ALCEE'.

Je voudrois bien, Sappho, vous dire quelque choſe,
Mais un reſpect honteux à mon deſir s'oppoſe.

SAPHO répond,

C'eſt trop me dire, Alcée, un ſi honteux reſpect
Accuſe ton deſir, & me le rend ſuſpect;
Si ce deſir eſtoit un deſir legitime,
Si ta langue trop prompte à ſe charger d'un crime
N'avoit à mettre au jour un propos vicieux,
Tu n'abaiſſerois pas honteuſement les yeux,
Et tu ſerois hardi dans une cauſe juſte.

Il faudra encore tenir pour honneſte,

Tout ce qui nous donne de l'inquietude & du ſoin, ſans pourtant qu'en cét état nous nous trouvions ſaiſis d'aucune apprehenſion, XVI.

puiſque cela ne pourra venir que d'emulation ſeulement, & de ce que nous nous ſerons propoſé d'acquerir quelqu'un de ces Biens & de ces avantages éclatans qui regardent la reputation & la gloire.

On pourra aſſeurer auſſi,

Que les vertus & les œuvres des perſonnes plus parfaites, ſeront auſſi plus remarquables & plus dignes d'honneur. XVII.

Par exemple celles de l'Homme, plus que celles de la Femme.

Et encore,

Toutes celles qui ſeront plus pour la joüiſſance & le profit des autres, que de celuy en qui elles ſe trouveront. XVIII.

D'où vient que la Juſtice particulierement eſt en honneur, & tout ce qui eſt juſte.

Il en ſera de même

XIX. *Du deſſein qu'on aura de ſe venger de ſes ennemis pluſtoſt que de faire accord avec eux.*

Car il eſt juſte de rendre la pareille à ſes Ennemis; Et ſi la choſe eſt juſte, il y a de l'honneur; joint que le propre d'un homme genereux eſt de ne point ceder à ſes Ennemis, & de ne ſouffrir jamais d'en eſtre vaincu.

Il faudra encore conclure,

XX. *Que la Victoire & l'Honneur ſeront fort à eſtimer.*

car puiſque ce ſont des choſes à ſouhaiter quand bien même elles ſeroient infructueuſes & qu'il n'en reviendroit rien; nous aurons encore cet avantage en les poſſedant, qu'elles feront paroiſtre en nous un merite extraordinaire & un excés de vertu.

On fera encore paſſer pour honneſte

XXI. *Tout ce qui peut entretenir la memoire d'un homme, & faire parler de luy aprés ſa mort.*

D'où non ſeulement il s'en ſuivra,

XXII. *Que plus une choſe ſera capable de produire un tel effet, & plus elle ſera honorable;*

Mais encore,

XXIII. *Tout ce qui ne pourra arriver à une perſonne qu'aprés ſa mort.*

Comme auſſi

XXIV. *Tout ce qui ſera ſuivy d'honneur, de gloire & de reputation.*

Pareillement

XXV, *Toutes les choſes extraordinaires & qui excelent.*

Enfin

XXVI. *Tout ce qui ne ſera poſſedé d'aucune autre que de nous.*

Car comme ces choſes-là ſeront plus remarquables d'elles-mêmes, auſſi ſeront-elles plus pro-

propres à faire parler de nous & à nous mettre en eſtime.

On pourra encore propoſer comme honneſte,

Toutes les acquiſitions qui ne ſeront d'aucun rapport, XXVII.

puiſqu'elles feront éclater davantage la liberalité de celuy qui les aura en ſa poſſeſſion.

Il en ſera de même .

De tout ce qui ſera particulier à chaque peuple & à châque Nation. XXVIII.

Comme auſſi

De tout ce qui ſervira de marque à chaque Peuple des choſes qui ſont particulierement en eſtime chez luy. XXIX.

Par exemple c'eſt un honneur chez les Lacedemoniens de porter de grands cheveux, à cauſe qu'ils les prennent pour une marque de Liberté & d'Independance. Et ſans doute il y a quelque raiſon à cela, puis qu'enfin il n'eſt pas aiſé à un homme qui a les cheveux grands de faire rien de ſervile. Ainſi encore en eſt-il chez eux de n'exercer aucun Art mecanique, comme eſtant encore de la Liberté de ne dépendre point d'autruy & de n'eſtre aſſujetti à perſonne.

Adreſſes pour loüer ce qui ne ſera pas loüable.

Outre les propoſitions & les conſequences que nous venons d'alleguer, on ſe pourra encore ſervir d'Adreſſe. Premierement donc au lieu des Qualitez veritables qui ſe trouveront en la perſonne qu'on voudra loüer ou blâmer, on ſe ſervira de celles qui leur reſſem-

reſſemblent, ou en approchent. Par exemple ſi nous avons à parler contre un homme *Vaillant en effet*, mais qui, à la Guerre, employe plus ordinairement la ruſe que la force, nous dirons, *Que c'eſt un poltron, & qu'il n'a du courage que quand il faut prendre en trahiſon, & dreſſer des embuſcades.* Au contraire ſi nous avons à loüer *un Sot & un Niais*, nous ferons paſſer ſa niaiſerie pour une Bonté; Et encore nous appellerons *Doux* & *Pacifique* un homme Inſenſible à toutes ſortes d'injures. En un mot nous tâcherons de faire prendre en bonne part chaque defaut & chaque vice, en leur attribuant le nom des choſes qui les accompagnent d'ordinaire & qui ſont de leur ſuite. Ainſi parlant à l'avantage *d'un Colere* & *d'un Rebarbatif*, nous dirons Que c'eſt un homme Ouvert, & qui ne peut diſſimuler. De même nous dirons *d'un Orgueilleux* & *d'un Arrogant*, Que ſa façon d'agir eſt noble & ſent ſa perſonne de qualité.

Une ſeconde Adreſſe dont on ſe pourra ſervir, c'eſt d'attribuer la qualité de Vertueux à des perſonnes qui pechent par excés, comme de nommer *Vaillant*, un Temeraire; ou d'appeller *Liberal*, un Prodigue: Car outre que bien des gens y ſeront trompez, c'eſt qu'il y aura lieu meſme d'apporter un faux raiſonnement pour le faire croire tout de bon: Et de fait on dira.

Un homme qui court au danger ſans neceſſité que ne fera-t'il point quand l'Honneur l'y appellera?

On en dira autant du Prodigue en raiſonnant de la meſme ſorte.

Celuy qui donne à tout venant & qui ne peut refuſer à perſonne, eſt-il croyable qu'il aban-

abandonne ſes amis au beſoin, & qu'il ne ſoit avare que pour eux?

Et veritablement il ſemble que faire ainſi du bien à tout le monde eſt l'effet d'une Vertu extraordinaire, & d'une Bonté qui va juſqu'à l'excés.

Une autre obſervation encore à faire pour la Loüange, c'eſt de prendre garde Qui ſont ceux devant qui on doit parler: Car ce n'eſt pas ſans raiſon que Socrate diſoit: *Qu'il n'eſtoit pas difficile de loüer les Atheniens, en parlant aux Atheniens.* Ainſi donc ſelon les perſonnes devant qui on aura à paroiſtre, il faudra voir Quelles choſes particulierement ſeront chez elles en eſtime, & alors en parler comme ſi veritablement elles eſtoient à eſtimer; Par exemple chez les Schythes, au cas qu'on ait à parler devant eux, ou chez les Lacedemoniens, ou devant des Philoſophes. En un mot il faudra ramener à l'Honneſte & faire paſſer pour tel, ce qui ne ſera que ſimplement Honorable & eſtimé de quelques perſonnes: Et de fait il ſemble qu'il n'y ait pas grande difference de l'un à l'autre.

Outre ceci quand on aura à loüer quelqu'un, il ſera bon encore d'examiner S'il a fait en ſa vie des actions, & bienſeantes, & qui conviennent à une perſonne de ſa qualité. Par exemple S'il a fait des choſes dignes de ſa naiſſance & de ſes Anceſtres; ou ſi ce qu'il vient de faire répond à ſes actions paſſées & à l'attente qu'on avoit de luy: car non ſeulement il y a du bonheur à augmenter toûjours ſa reputation, & à entaſſer honneur ſur honneur, mais encore c'eſt une choſe glorieuſe.

Il ſera encore bon d'examiner le contraire: car ſans doute c'eſt une tres-belle occaſion de

loüer

loüer un homme, que d'avoir à monſtrer Qu'il a eſté vertueux au delà meſme de ce qu'on en devoit attendre, & Que ce qu'il a fait, il l'a toûjours fait de mieux en mieux; comme de dire, *Qu'au milieu de la proſperité il ne s'eſt point oublié & qu'il a eſté auſſi modeſte que devant.* Ou au contraire, *Que dans l'adverſité & le malheur de ſes affaires il s'eſt toûjours ſouſtenu, & n'a pas moins paru genereux.* Ou enfin, Qu'*eſtant ſorti de bas lieu, à meſure qu'il eſt monté aux Charges & aux Honneurs il n'en eſt devenu que plus honneſte homme & plus facile à aborder.* Et de vray c'eſt là-deſſus qu'eſt fondée la Loüange qu'Iphicrate ſe donnoit à luy-meſme, comme nous avons déja remarqué, lors qu'il diſoit: *Qui eſtois-je autrefois pour eſtre maintenant ce que je ſuis?* Et encore celle qu'on lit dans l'Epigramme du Poiſſonnier d'Argos qui remporta le prix aux Jeux Olympiques,

Auroit-on jamais crû qu'un jour j'euſſe la gloire...
Moy qu'on vit mille fois un panier ſur le dos.....

Telle eſt encore la loüange que Simonide donne à Archedicé qui ſe montra ſi bonne & ſi obligeante à tout le monde, quoy qu'elle fuſt d'une tres-haute Naiſſance, & comme il l'aſſeure luy-meſme,

Et Fille & Femme & Sœur de Monarques puiſſans.

Apres tout, parce que la Loüange regarde principalement les actions de la vie, & que le propre d'un homme vertueux c'eſt d'agir toûjours de deſſein; il faudra tâcher en loüant une perſonne de monſtrer Que toutes les actions qu'elle a faites, elle ne les a point faites par hazard, mais de deſſein & de propos déliberé. Pour cela donc il ſera neceſſaire de faire voir Que ſouvent elle a fait de meſme; & alors

alors on ramaſſera tout ce qui luy ſera arrivé en ſa vie, ou fortuitement, ou par bonheur, le faiſant valoir comme des choſes qu'elle avoit reſoluës de faire & auſquelles elles s'eſtoit eſtudiée particulierement; car quand on peut alleguer d'une meſme perſonne pluſieurs actions toutes ſemblables, c'eſt en quelque façon un préjugé & une preuve certaine Que cette perſonne eſt vertueuſe effectivement, & qu'elle n'a rien fait que de deſſein & apres s'eſtre propoſé de le faire.

Eſpeces differentes de Loüange.

AU reſte il y a pluſieurs ſortes de Loüanges; La premiere eſpece regarde les vertus Heroïques & confirmées par de longues habitudes: Elle eſt definie, *Un diſcours qui donne à connoiſtre une tres-haute Vertu.* Or pour faire qu'on puiſſe ajoûter foy à une Loüange de cette qualité, il faudra monſtrer Que toutes les actions de la perſonne qu'on loüe viennent d'habitude, & ſont des effets d'une Vertu éminente. ἔπαινος.

La ſeconde eſpece de Loüange regarde les Oeuvres & chaque action loüable en particulier. Pour tout le reſte qui a accoûtumé d'entrer dans la loüange, comme ſont les circonſtances; cela ſert ſeulement à rendre une choſe croyable & à la perſuader plus aiſément: Telles ſont la Naiſſance & l'Education, pour ce qu'il eſt vrai-ſemblable qu'un homme qui eſt ſorty d'honneſtes gens eſt honneſte homme; Et encore que celui qui a eu une telle éducation, eſt tel qu'on l'a eſlevé. Auſſi pour ἐγκώμιον.

cela toûjours loüons-nous bien davantage ces perſonnes quand elles font des actions qui répondent, ou à leur éducation, ou à leur naiſſance; puis qu'alors il y a lieu de faire voir Que de ſemblables actions viennent d'une nature confirmée au bien, & procedent d'habitude. Ce fondement eſt ſi veritable, que meſme nous ne laiſſerions pas de loüer un homme, quoy qu'il n'euſt rien fait de remarquable en ſa vie, ſi nous eſtions aſſeurez qu'il fuſt tel que nous venons de dire.

μικτὸς ἐπαινετικὸς. La troiſieſme eſpece de Loüange à qui les Grecs donnent deux noms, quoy qu'en effet ces deux noms n'ayent que la meſme ſignification, conſiſte à feliciter une perſonne & à la loüer comme ſouverainement heureuſe. Cette Loüange eſt differente des deux autres, en ce qu'elle ſe propoſe un ſujet plus vaſte & plus eſtendu; Car tout ainſi que le ſouverain Bonheur & la Felicité comprennent en ſoy la poſſeſſion de toutes ſortes de Vertus, de meſme cette eſpece de Loüange renferme les deux autres, puis qu'elle n'a pas ſimplement pour objet une habitude vertueuſe comme la premiere, ou quelque action loüable en particulier comme la ſeconde; mais toutes les Vertus generalement & les riches qualitez de l'Ame.

εὐδαιμονισμὸς.

Reſſemblance du Genre Demonſtratif avec le Deliberatif.

UNE obſerervation à faire toûchant la Loüange & le Conſeil, c'eſt que tous deux ont beaucoup de conformité; Car enfin ce

ce qu'on propoſe en conſeillant quelqu'un & tout ce que l'Orateur alors met en avant comme des advis à ſuivre; cela meſme peut ſervir de Loüange en changeant ſimplement la façon de parler: D'où il s'enſuit qu'ayant la connoiſſance, comme nous avons, de tout ce qu'il faut qu'un homme faſſe pour eſtre loüé, & des qualitez qu'il doit poſſeder, il nous ſera tres-facile de former des preceptes de toutes ces matieres de loüange, puiſqu'il n'y aura qu'à changer un peu la phraſe. Donnons quelque exemple: Si donc on diſoit ainſi,

Jamais il ne ſe faut prévaloir, ni tirer avantage des biens que la Fortune nous donne, mais ſeulement de noſtre Vertu, & des biens qui nous appartiennent en propre.

Cela ſans doute exprimé de la ſorte eſt un precepte & un Conſeil tout pur: cependant qu'on change un peu la façon de parler, ce ſera une Loüange, car il n'y aura qu'à dire,

Jamais cet homme n'a tiré avantage des faveurs qu'il a receuës de la Fortune, & quand il s'eſt voulu faire valoir, il ne s'eſt ſervi que de ſon merite & de ſa propre Vertu,

Toutes les fois donc que vous aurez à loüer quelqu'un, prenez garde au conſeil que vous luy donneriez ſi vous aviez à luy faire entreprendre quelque belle action: Et au contraire quand vous aurez à donner un conſeil, ou quelque advis jugez-en vous mêmes & examinez Quelle action meriteroit en effet d'eſtre loüée. A la verité l'expreſſion ſera differente, & doit eſtre oppoſée neceſſairement; car pour le Conſeil, il faut qu'elle ſoit prohibitive, & pour la Loüange il ne le faut pas.

De l'Amplification.

CE ne ſera pas encore une petite Adreſſe quand on voudra loüer quelqu'un d'uſer d'*Amplification*, & de ſe ſervir des circonſtances qui agrandiſſent une action & la font paroiſtre plus conſiderable : comme de dire, Qu'il a eſté le ſeul, ou le premier qui ait oſé faire une telle entrepriſe ; ou de monſtrer Qu'il l'a executée avec fort peu de monde ; ou Qu'il n'y en a point qui s'y ſoit plus ſignalé que luy : car ces circonſtances ſont glorieuſes à remarquer, & meritent une loüange particuliere.

Le *Temps* encore & les *Occaſions* peuvent beaucoup faire valoir une action, parce qu'alors elle paroiſtra extraordinaire, & ſera regardée comme une choſe qui a paſſé l'attente de tout le monde & l'eſperance qu'on en avoit conceuë.

On pourra auſſi agrandir la loüange d'un homme, en faiſant voir Qu'il a ſouvent reuſſi dans les mêmes entrepriſes ; Car outre que l'action en ſera plus conſiderée & ſe fera davantage admirer ; jamais on ne pourra croire qu'elle ait eſté faite par hazard, & on l'attribuëra toûjours à l'adreſſe & à la Vertu de celuy qui y aura reuſſi.

Il ſera encore avantageux de remarquer Si quelqu'une des choſes ; qui ſont faites pour donner de l'émulation & pour porter les hommes aux belles actions, ont eſté inventées & établies pour faire honneur à celuy que nous aurons à loüer : ou S'il eſt le premier à qui on ait donné des Eloges en public, comme il eſt arrivé à Hippolochus ; enfin Si ſa gloire peut

eſtre

eſtre égalée à celle d'Harmodius & d'Ariſtogiton, qui furent les premiers à qui les Atheniens dreſſerent des Statuës dans la Place publique. Or non ſeulement cecy aura lieu pour embellir une action & la faire davantage valoir, mais encore pour faire le contraire pouvant ſervir également à enlaidir la vie & les actions de ceux que nous voudrons blâmer.

Adreſſe pour loüer un homme qui n'a rien fait de loüable.

MAis s'il arrive que la perſonne que nous aurons à loüer n'ait rien fait qui puiſſe fournir de matiere pour en parler glorieuſement, en ce cas il faudra avoir recours aux paralleles, & la comparer à d'autres, Ce qu'Iſocrate a fait ſouvent pour n'avoir pas pratiqué le Barreau, ni s'eſtre eſtudié au Judiciaire. Il y a ceci à obſerver touchant ces comparaiſons, Qu'il faut que les perſonnes qu'on choiſit ſoient illuſtres & d'une haute reputation, à cauſe qu'il n'y a rien qui agrandiſſe davantage la loüange d'un homme, que de faire voir Qu'il a des qualitez plus éclatantes, & qu'il a fait des actions plus vertueuſes, que ceux meſme qui paſſent pour eſtre tres-vertueux.

Or pour monſtrer que ce n'eſt pas ſans ſujet que l'Amplification a lieu particulierement dans la Loüange, c'eſt que la Loüange aime l'excés, & ne cherche que ce qui eſt excellent & qui paſſe l'ordinaire; or eſt-il que nous avons déja remarqué Que tout ce qui eſt excellent & qui paſſe à un excés loüable eſt du nombre des

choſes honneſtes. Pour cela donc, ſi celuy que nous aurons à loüer n'eſt pas aſſez conſiderable de luy-meſme pour eſtre comparé à des perſonnes illuſtres, il ne faudra pas laiſſer de le comparer à d'autres; Car enfin de quelque façon qu'on éleve un homme au deſſus d'un autre, toûjours cette élevation & ce degré d'éminence témoignent Qu'il a du merite.

Les choſes qui ſont particulieres à chaque Genre.

EN un mot donc, & pour prononcer en general ſur chaque Partie de la Rhetorique, nous pouvons dire Que de tous ſes trois Genres il n'y en a pas-un à qui l'*Amplification* ſoit plus neceſſaire & plus propre qu'au Genre Demonſtratif. La raiſon eſt qu'un Orateur qui loüe, prend toûjours pour ſon ſujet des actions veritables, & reconnuës telles de tout le monde: De ſorte que ce qu'il luy reſte à faire, c'eſt d'embellir ces actions-là & de leur donner de l'éclat.

Pour les *Exemples* ils s'accommodent mieux avec le Genre Déliberatif, puis que les jugemens que nous formons dans nos entrepriſes & dans tous nos deſſeins ſe fondent ſur les conjectures que le Paſſé donne de l'Avenir, & ſur le rapport qui ſe remarque entre ce qui s'eſt déja fait & ce qui ſe peut faire.

Quant aux *Enthymémes*, ils ſont plus propres au Genre Judiciaire; car comme là il s'agit de Fait, & de juger du Paſſé, qui eſt une choſe qu'on ne connoiſt pas toûjours & qui aiſément peut eſtre revoquée en doute; pour

cela

cela il eſt beſoin de rendre raiſon particulierement, Pourquoy une choſe a eſté faite, & d'en faire la preuve.

Voila à peu pres ce qui ſe peut dire ſur le ſujet du Blâme & de la Loüange, & tout ce que l'Orateur ſe doit propoſer quand il aura à loüer, ou à blâmer quelqu'un; En un mot tous les Lieux & toutes les Adreſſes qu'il peuvent ſervir à embellir, ou à enlaidir quelque action que ce ſoit; car pour blâmer & parler au deſavantage d'une perſonne, il ne faut point d'autres preceptes que ceux que nous avons donnez pour loüer. Tout Contraire ayant cela de propre, de donner la connoiſſance de ſon Contraire en meſme temps qu'il ſe fait connoiſtre.

Le Blâme donc aura pour ſon ſujet tout ce qui eſt contraire & oppoſé à la matiere de la Loüange.

LE GENRE JUDICIAIRE.

CHAPITRE X.

Ce que c'eſt que Faire tort ou injure.

MAINTENANT il s'agit de *l'Accuſation* & de la *Defenſe*, & de donner à connoiſtre le nombre & la qualité des Lieux, dont le Genre judiciaire ſe ſert pour tirer ſes Argumens: mais auparavant il eſt important de ſçavoir ces trois Poincts.

Quelles choſes portent les hommes à ſe nuire; Et combien il y en a.

Qui ſont ceux qui le font, & les diſpoſitions qu'ils ont à ceci.

Enfin, A quelles perſonnes ils s'attaquent, & en quel eſtat il faut qu'ils les trouvent.

Ce que nous tâcherons d'éclaircir aprés avoir expliqué ce que c'eſt que *Faire injure à quelqu'un.*

On appelle Faire injure *Quand volontairement on nuit à un autre contre la defenſe de la Loy.* Or il y a deux ſortes de Loix, les unes *Particulieres*, & les autres *Communes*; J'appelle Loix Parti-

Particulieres, celles qui ſont écrites & qui ſervent de regle dans un Etat; Et j'appelle Communes, toutes celles qui ne ſont point écrites, & qui ſemblent avoir eſté établies du commun conſentement de tous les Peuples.

Toute perſonne au reſte *Agit volontairement* lors qu'elle ſçait bien ce qu'elle fait, & qu'elle n'y eſt point forcée. Ce n'eſt pas que tout ce qui ſe fait volontairement, ſe faſſe toûjours de deſſein & de propos deliberé; mais bien ce qui ſe fait de propos deliberé & de deſſein, ſe fait toûjours volontairement & avec connoiſſance de cauſe; puis qu'enfin il n'eſt pas poſſible Qu'un homme ignore la choſe qu'il ſe propoſe de faire plûtoſt qu'une autre & à laquelle il ſe determine,

Or de ſçavoir pourquoy on eſt porté à faire du mal & à nuire contre la deffence des Loix, cela vient de deux Cauſes, *du Vice* ou *de la Paſſion.* Car il ſe remarque que tous les vicieux generalement, ſoit qu'ils aient pluſieurs vices, ou qu'ils n'en aient qu'un, jamais preſque ne ſont injuſtes ny mal-faiſans, qu'en ce qui touche le vice qui leur commande. Ainſi *l'Avare* n'eſt gueres porté à mal-faire, qu'à cauſe de l'Argent; ni le *Débauché*, que parce qu'il eſpere joüir de quelque plaiſir; ni le *Faineant*, qu'afin d'avoir dequoy flater ſa pareſſe; ni le *Poltron*, que pour éviter quelque danger (car la crainte fait toûjours abandonner aux Lâches leurs compagnons dans le danger) ni *l'Ambitieux*, que lors qu'il y va de l'honneur, ni un *homme Prompt*, que dans les tranſports de ſa colere; ni *Celuy qui aime à vaincre* que lors qu'il s'agit de la victoire; ni un *Vindicatif*, qu'a cauſe de la vangeance; ni *celuy qui*

n'a point d'eſprit, que par ſa beſtiſe & ſa ſtupidité; pour ne pas diſcerner ce qui eſt juſte d'avec ce qui ne l'eſt pas, & ſans ceſſe s'y tromper; ni *l'Effronté* enfin & *l'impudent* que parce qu'il a toute honte perduë & qu'il ſe mocque de la reputation: Et ainſi en eſt-il de tous les autres vicieux à l'égard du vice auquel ils ſont ſujets. Tout cecy au reſte nous eſt déja connu en partie par ce qui a eſté dit de la Vertu, & le ſera pleinement quand nous aurons à traiter des Paſſions. Il nous reſte à faire voir, Pour quelle raiſon, & de quel eſprit ſont portez ceux qui font du tort, & à quelles perſonnes ils s'attaquent.

Actions humaines, & leurs Cauſes.

DONNONS donc à connoiſtre en premier lieu les choſes, que ſouhaitant d'avoir ou déviter, enſuite nous tâchons de nuire à noſtre prochain & luy faire tort. Car ſans difficulté tout Advocat qui accuſe doit regarder principalement combien de ces choſes là qui tentent les hommes & les portent à faire du tort donnent priſe ſur ſa partie adverſe. Comme au contraire c'eſt à l'Advocat qui défend, d'examiner en ſa Partie combien elle eſt éloignée de ſoupçon touchant ces choſes-là, afin de la juſtifier.

Il faut donc ſçavoir, *Qu'abſolument il n'y a rien que les hommes ne faſſent*, & Que de tout ce qu'ils font, il y en a une partie *Qu'ils ne font point d'eux-meſme*; & l'autre, *Qu'ils font d'eux-meſme & de leur propre mouvement*...

De plus, Que ce qu'ils ne font point d'eux-meſ-

meſmes, une partie ſe fait *par hazard*, & l'autre *par neceſſité*.

Et enfin Que ce qu'ils font par neceſſité, il y en a encore une partie où *ils ſont violentez*; & l'autre qu'ils font *par Nature*.

De maniere, Que tout ce que les hommes ne font point d'eux-mêmes, peut eſtre rapporté à trois Cauſes principales, *au Hazard*, *à la Nature & à la Contrainte*.

Pour *les Choſes que les hommes font de leur propre mouvement, & dont ils ſont eux-meſmes les Autheurs*, elles ſont de quatre ſortes. Car il y en a une qu'ils font *par Couſtume*, & l'autre *par Inclination & parce que leur Appetit les y porte*: mais comme il y a deux ſortes *d'Appetits* dans l'homme, l'un *d'Animal* ou *Senſuel*, & l'autre *Raiſonnable*; il ſe trouve que tantoſt ils ſuivent l'Appetit Raiſonnable & tantoſt le Senſuel.

L'Appetit raiſonnable au reſte n'eſt autre choſe que noſtre *Volonté*, qui eſt definie, un *Appetit ou un Deſir du Bien conduit & reglé par la Raiſon*; car il eſt certain Que jamais perſonne ne veut une choſe, que parce qu'il croit que c'eſt ſon bien.

L'Appetit ſenſuel ſe partage en deux & reconnoiſt deux Principes differens; l'un de la *Colere*, & l'autre de la *Convoitiſe*. L'Appetit Irascible & L'Appetit Concupiſcible.

SI bien qu'à examiner les Cauſes de toutes nos actions, il ne s'en trouve que ſept, puis qu'enfin Tout ce que les hommes font en leur vie doit eſtre rapporté,

Ou *au Hazard*,
Ou *à la Contrainte*,
Ou *à la Nature*,

Ou *à l'Accoûtumance*,
Ou *au Raiſonnement*,
Ou *à la Colere*
Ou *à la Convoitiſe*,

Car de faire une plus longue diviſion & de vouloir encore diſtinguer les Actions des hommes par les Ages differens, par les Habitudes ; & par telles autres qualitez, ce ſeroit une choſe ſuperfluë ; Eſtant certain Que s'il arrive aux Jeunes gens d'eſtre coleres ou adonnez à leurs plaiſirs, ce n'eſt point à leur jeuneſſe qu'il s'en faut prendre ; mais à leur Paſſion boüillante & à leur Convoitiſe déreglée. Ainſi en eſt-il des Riches & des Pauvres, car ce n'eſt point leur Pauvreté ni leurs Richeſſes qu'il faut accuſer : Et quoy qu'on puiſſe dire Que quelquefois les Pauvres ne ſouhaitent avec paſſion d'avoir de l'Argent, qu'à cauſe qu'ils ſont dans la neceſſité ; ni les Riches, que parce qu'eſtant dans l'abondance, & en puiſſance de faire tout ce qu'ils veulent, ils viennent alors à former une infinité de vains deſirs, & à rechercher des plaiſirs qui ne ſont point neceſſaires ; Ce n'eſt pas une conſequence pour cela Que de tels deſirs ſoient des effets de leurs richeſſes ſimplement, ou de leur pauvreté ; mais bien de leur Paſſion & de leur Convoitiſe. On doit aſſeurer le meſme des perſonnes Juſtes, & Injuſtes ; & generalement de tous ceux que nous diſons agir par quelque habitude de cette qualité ; veu que tout ce que ces gens-là font ne peut eſtre rapporté à d'autres Cauſes qu'à celles qui ont eſté remarquées ; puis qu'il faut toûjours que ce ſoit, Ou *parce qu'ils ſont perſuadez de quelque Raiſon*, Ou *parce qu'ils ſe laiſſent emporter à leurs Paſſions*. Toute la

diffe-

difference qu'il y a, c'eſt que les uns ont des Mœurs & des Paſſions loüables, les autres au contraire en ont de mauvaiſes. A la verité je demeure d'accord Que chaque habitude ayant toûjours des accompagnemens & des ſuites conformes à ſa nature, d'ordinaire il arrive Que telles ou telles actions en particulier ne ſont faites, que parce qu'un homme a contracté telle ou telle habitude ; Car par exemple il ſe peut faire Que cet homme ici qui eſt Temperant, n'aura d'abord tels deſirs honneſtes, & ne ſera perſuadé des ſentimens qu'il faut avoir touchant les plaiſirs de la vie, que parce qu'il eſt temperant ; Et tout au contraire Que ce Débauché n'aura tels deſirs & tels ſentimens deshonneſtes que parce qu'il eſt atraché à la débauche : neanmoins comme ces diſtinctions ne ſont pas conſiderables, on les peut laiſſer-là.

Ce que nous aurions à faire icy maintenant, ce ſeroit d'examiner ce qui a accouſtumé d'arriver à telles, ou telles ſortes de perſonnes, enſuite de telle ou telle Qualité ; Et cela à cauſe que tout ce qui met de la difference dans les hommes n'apporte pas toûjours du changement dans leurs ſentimens & leurs Mœurs : car par exemple, Qu'un homme ſoit blanc ou noir, grand ou petit, tout cela de ſoy n'exige point Qu'il ait telles mœurs en particulier, ni telles paſſions ; mais bien S'il eſt vieux ou jeune, S'il eſt homme de bien ou méchant : En un mot nous aurions à examiner tout ce qui arrivant à une perſonne pour la fortune, fait que d'ordinaire elle vient à changer de mœurs & de ſentimens ; comme quand cette perſonne s'imagine Qu'elle eſt riche, ou pauvre ; Heu-

reu-

reuſe, ou malheureuſe; Mais ce n'eſt pas encore icy le lieu de traiter cette matiere.

Achevons ſeulement d'expliquer ce qui nous reſte à dire touchant les Principes & les Cauſes des Actions humaines.

PREMIEREMENT donc on attribuë une choſe à la *Fortune*, & l'on croit qu'elle à eſté faite par hazard, Quand la Cauſe qui l'a produite eſt purement incertaine & indeterminée; Ou qu'on ne voit pas, ni à quel deſſein ni pourquoy elle a eſté faite; Ou quand elle n'arrive ni toûjours, ni d'ordinaire de cette façon-là; Ou enfin Quand elle ne ſe fait point reglement & avec un certain ordre: Toutes leſquelles conditions ont eſté remarquées exactement dans la définition que nous avons donnée ailleurs du Hazard & de la Fortune.

En ſecond lieu la *Nature* eſt Cauſe d'une choſe, lors que cette choſe a au dedans d'elle-même le Principe qui la produit, & que ce Principe en la produiſant obſerve un certain ordre; au reſte il n'importe que telle choſe arrive neceſſairement, ou pour l'ordinaire; puis que de quelque façon qu'elle arrive, toûjours elle ſe fera de la même ſorte. Quant aux effets extraordinaires de la Nature & qui ſemblent violer ſes regles, ou n'arriver pas ſelon ſon deſſein, ce n'eſt point icy le lieu de les examiner particulierement, ni de voir ſi leur production ſe fait veritablement ſelon le deſſein de la Nature, ou s'il faut en rechercher une autre Cauſe; quoy qu'aprés tout on puiſſe dire, Qu'aſſez ſouvent tels effets ſont un pur ouvrage de la Fortune & du Hazard.

A l'égard *de la Force & de la Contrainte*, nous

nous tenons Qu'une choſe eſt fait avec Contrainte & par force, quand celuy qui la fait agit contre ſa propre inclination, ou contre ſon advis.

Un homme agit *par Couſtume* Quand il ne fait une choſe, que parce qu'il l'a déja faite pluſieurs fois.

On agit *par Raiſonnement*, lors qu'on ne fait une choſe Qu'en intention d'acquerir quelqu'un des biens que nous avons remarquez devoir apparemment apporter du profit & de l'avantage; ſoit qu'on borne ſes pretenſions à poſſeder un tel Bien, & qu'on ſe le propoſe pour but & pour Fin; ſoit qu'on ne le conſidere que comme un Moyen pour arriver à quelqu'autre choſe qui tienne lieu de Fin & qui ſoit de plus grande importance. A condition neanmoins, comme j'ay dit, que cela ſe faſſe à deſſein ſeulement d'en tirer de l'utilité. Car il ne faut pas icy confondre ce que nous voyons faire aſſez ſouvent aux Débauchez, qui en apparence ſemblent faire beaucoup d'entrepriſes pour le gain ſeulemeut & pour le profit; puis qu'en effet leur intention alors n'eſt autre, que de joüir apres plus à leur aiſe dés plaiſirs qu'ils aiment, & pour donner lieu à une plus longue débauche.

Pour ce qui eſt de *la Colere & de l'Animoſité*, elles regardent ſimplement la vangeance. Or il faut remarquer qu'il y a grande difference entre *la Vangeance* & *le Châtiment*; puis que le Châtiment eſt toûjours pour le bien de celuy qu'on chaſtie; & qu'au contraire la Vangeance n'a pour but que la ſatisfaction & le contentement de celuy qui ſe vange. De ſçavoir maintenant ce que c'eſt que la Colere, & ce qui la fait naiſtre; nous en parlerons amplement quand

quand nous ſerons au Traité des Paſſions.

Enfin on fait par *Convoitiſe* tout ce qui en apparence doit donner du plaiſir. Au reſte je mets au nombre des choſes agreables & qui donnent du plaiſir, toutes celles qu'on a accouſtumé de faire, & auſquelles on s'eſt habitué: car l'Accouſtumance a cela Qu'elle fait trouver du plaiſir même dans ce qui n'eſt point plaiſant à faire, ſi-toſt qu'on y eſt accouſtumé.

DONC pour trencher en un mot cette matiere, il eſt certain,

Que de toutes les choſes que les hommes font d'eux-mêmes, il n'y en a pas une qui ne ſoit ou veritablement Bonne & Utile, *ou telle en apparence: Et encore qui ne ſoit ou en effet, ou apparemment* Agreable.

Et parce que tout ce que les hommes font d'eux-mêmes, ils le font toûjours volontairement: Et au contraire, Que ce qu'ils ne font point d'eux mêmes, c'eſt toûjours contre leur volonté & malgré eux qu'ils le font: Il eſt certain encore, à l'égard de ceux qui agiſſent volontairement.

Que de tout ce qu'ils ſe propoſent de faire, il n'y a rien qui ne ſoit en effet, ou apparemment Utile, *Et encore qui ne ſoit, ou* Agreable *veritablement, ou du moins en apparence.*

Apres tout, je mets au nombre des Biens & des avantages, non ſeulement la delivrance de quelque Mal que ce ſoit, reel ou apparent; mais auſſi l'échange d'un grand Mal pour un petit, parce que tout cela eſt à ſouhaiter. Et tout de même, je mets au nombre de

de ce qui eſt *Agreable* la Delivrance de tout ce qui eſt *Fâcheux*, ſoit qu'en effet il ſoit tel, ou ſeulement en apparence ; Et encore l'Echange d'une choſe tres *Fâcheuſe* pour une qui le ſera moins.

Ainsi donc, Puiſque ce qui eſt *Utile*, & ce qui peut apporter du *Plaiſir*, eſt toûjours ce qui porte les hommes à faire ce qu'ils font : Pour cela l'Orateur doit s'eſtudier à connoiſtre & le Nombre, & la Qualité des choſes qui ſont *Utiles*, & qui ſont *Agreables*. Pour ce qui eſt de l'Utile nous en avons déja parlé en traittant du Genre Déliberatif ; il ne reſte plus qu'à faire voir celles qui ſont Agreables & qui apportent du plaiſir. J'advertiray icy en paſſant Qu'on ne doit pas prendre garde de ſi prés aux définitions que nous donnons, puis qu'il importe peu à la Rhetorique qu'elles ſoient ſi exactes, pourveu qu'elles ne paroiſſent pas obſcures.

CHAPITRE IX.

Des choſes Agreables & qui donnent du plaiſir.

POSONS pour fondement que le Plaiſir eſt, *Une certaine Emotion de l'Ame, ou un changement qui arrivè tout à coup, qui ſe rend ſenſible, & qui met la Nature en l'eſtat qu'elle demande.* Et pour la Douleur, Que c'eſt tout le contraire. Que ſi le Plaiſir eſt tel que nous venons de dire, il s'en ſuit

I. *Que tout ce qui ſera capable de nous mettre en l'eſtat que nous venons de remarquer, ſera tres-agreable.*

Et au contraire, tres-fâcheux,

Tout ce qui détruira ce même eſtat, ou qui ſera cauſe que nous tomberons dans l'autre qui lui eſt oppoſé,

Il s'enſuivra auſſi,

II. *Que pour l'ordinaire c'eſt une choſe agreable de ſe ſentir arriver à cet eſtat où nous devons eſtre naturellement, ſur tout quand ce qui ſe fera ſelon le deſir de la Nature aura attaint toute la perfection qu'il peut avoir.*

Il faudra mettre encore au nombre des choſes qui apportent du plaiſir.

III. *Toutes ſortes d'Accouſtumances,* puis que l'Accouſtumance eſt en quelque façon une

une choſe qui a paſſé en nature. Auſſi n'y a-t'il rien qui reſſemble davantage à la Nature que l'Accoûtumance; par la même raiſon Qu'il n'y a rien qui approche plus de ce qui ſe fait toûjours que ce qui ſe fait tres-ſouvent; Et de vrai *l'Accoûtumance* eſt pour les choſes qui ſe font tres-ſouvent; & la *Nature* pour celles qui ſe font toûjours,

De plus il s'enſuivra,

Que tout ce qui ne ſe fera point avec violence, ſera agreable, IV.

puis que la violence eſt ennemie de la Nature. Et c'eſt pour cette raiſon que toutes les Contraintes ſont fâcheuſes, & toutes les occaſions où il y a neceſſité de faire quelque choſe. Ce qu'un Poëte a tres-bien remarqué lors qu'il a dit,

Tout ce qu'on fait par force incommode toûjours. Evenus.

Or ſi cela eſt, il faudra encore tenir pour Faſcheux, *les Inquietudes*, *les Soins*, *l'Eſtude*, *les ſortes Applications d'eſprit*, en un mot *toutes ſortes d'Efforts*, à cauſe que de ſemblables actions tiennent toûjours de la Contrainte, ſi l'on n'y eſt accouſtumé; veu qu'en ce cas l'Accouſtumance les adoucit & les rend agreables. D'où il faut conclure,

Que ce qui ſera contraire à tout ce que nous venons de dire apportera du plaiſir. V.

par exemple *la Pareſſe*; *l'Oiſiveté*, *la Negligence*, *les Divertiſſemens*, *le Repos*, *le Sommeil*, puis qu'il n'y a rien de plus éloigné, ni de plus affranchi de la Contrainte que cela.

Il faudra encore tenir pour Agreable,

Toutes les choſes où le deſir & l'Appetit nous portent, VI.

veu

veu que le Deſir n'eſt qu'un Apetit de joüir de ce qui eſt agreable, & qui peut donner du plaiſir. Or comme nous avons déja remarqué il y a deux ſortes d'Apetits dans l'Homme, l'un Senſuel ou d'Animal & l'autre Raiſonnable: Par *Appetit Senſuel* j'entends tout ce que les hommes deſirent ſans faire de reflexion deſſus ni l'examiner : Ces ſortes de Deſirs s'appellent proprement Naturels, & ne regardent que la ſatisfaction & les neceſſitez du Corps.

Tels ſont Premierement, *la Faim & la Soif*, qui ſont donnez au Corps pour luy faire ſonger en general aux alimens neceſſaires à l'entretien de ſa vie; Et tous les autres encore qui regardent châque eſpece de Nourriture en particulier.

Tels ſont en ſecond lieu les Deſirs qui tendent à l'Amour, & à la bonne chere ; Bref tous ceux qui flatent les autres Sens, & qui peuvent contenter le toucher, l'odorat, l'oreille, & la venë.

J'appelle *Appetit Raiſonnable*, Ce qui fait deſirer une choſe ſeulement à cauſe qu'on eſt perſuadé de ſa bonté ; Car il ſe trouve beaucoup de choſes dont on ne vient à deſirer & la veuë & la poſſeſſion, que parce qu'on en a oüy faire de l'eſtime, & que veritablement on croit qu'elles meritent d'eſtre poſſedées.

Or puis que le Plaiſir conſiſte, à ſe ſentir émouvoir en ſoy-même, & à eſtre touché de quelque paſſion ; Outre cela Que noſtre Imagination, à la bien conſiderer, ſoit je ne ſçay quelle ſorte de ſentiment debile & imparfait ; En un mot puis qu'il n'eſt pas poſſible d'eſperer, ni de ſe ſouvenir de quoy que ce ſoit, qu'en même temps on ne forme dans ſon imagination

tion l'idée & l'image de la choſe qu'on eſpere, ou dont on ſe ſouvient; Cela préſuppoſé, il s'enſuit,

Qu'il y aura du plaiſir à ſe ſouvenir parfaitement d'une choſe, & à eſtre dans une tres-grande eſperance de l'avoir, VII.

puis que, ſelon ce que nous venons de dire, ce ſera en joüir alors en quelque ſorte & l'avoir preſente à ſes ſens, Tellement qu'il eſt neceſſaire que rien ne nous puiſſe donner du plaiſir qu'en l'une de ces trois façons, Ou quand il ſera preſent à nos ſens & qu'en effet nous en joüirons; Ou quand il nous ſouviendra qu'autrefois nons en avons joüi; Ou enfin lors que nous aurons eſperance d'en joüir quelque jour: car la *Joüiſſance* regarde toûjours le Preſent, la *Memoire* le Paſſé, & *l'Eſperance* l'Avenir.

La *Memoire* donc ne repreſente jamais rien qu'elle n'apporte du plaiſir: car non ſeulement elle donne du plaiſir lors qu'elle rappelle les images des choſes qui eſtoient agreables dans le temps qu'on en joüiſſoit; mais même encore lors qu'elle en repreſente d'autres d'une nature toute contraire & qui autrefois eſtoient tres-fâcheuſes à ſupporter; principalement quand les perſonnes ont changé d'eſtat, & qu'à leurs travaux paſſez & à toutes leurs diſgraces a ſuccedé un grand repos ou beaucoup de gloire. C'eſt auſſi ce qui a fait dire à Euripide,

D'un peril évité le ſouvenir eſt doux.

Et encore à Homere,

Quicongue a veu ſes jours autrefois traverſez, Odyſſ. 1.
Prend plaiſir de ſonger à ſes malheurs paſſez,
Sur tout quand ſon adreſſe, & ſon propre courage,

Après

Apres beaucoup d'efforts, ont ſurmonté l'orage.

Et la raiſon de ceci eſt Qu'il y a même du plaiſir à n'avoir point de mal.

Quant à *l'Eſperance*, il eſt certain encore Qu'on ne ſçauroit jamais rien eſperer de tout ce qui ſemble, ou devoir réjoüir par ſa preſence, ou apporter quelque grand avantage, ou ſimplement eſtre utile ſans incommoder, qu'en même temps il n'en vienne du plaiſir. En un mot tout ce qui par ſa preſence cauſe de la joye, pour l'ordinaire apporte du plaiſir à ceux qui s'en ſouviennent, ou qui ſont dans l'eſperance de l'avoir. Et de fait c'eſt pour cela encore,

II. *Qu'il y a un tres-grand plaiſir à ſe mettre en colere*,

comme Homere a fort bien remarqué, quand parlant de cette paſſion il a dit,

le 18. *Lors qu'en nous elle accroiſt ſon feu ſeditieux,*
Le miel n'eſt pas ſi doux, ni ſi delicieux.

à cauſe que jamais on ne ſe met en colere contre les perſonnes, de qui en apparence il eſt impoſſible de ſe vanger; non plus que contre ceux qui ont incomparablement plus de pouvoir & de credit que nous: car s'il arrive que nous nous mettions en colere contre eux; c'eſt toûjours bien moins que contre d'autres. Il eſt certain encore,

X. *Que la pluſpart de nos deſirs ſeront accompagnez de plaiſir*,

car ſoit qu'alors on ſe ſouvienne d'avoir joüy autrefois de ce que l'on ſouhaite, ou qu'on eſpere d'en joüir bien-toſt; toûjours en cet eſtat on vient à gouſter je ne ne ſçay quel plaiſir; par exemple, Ceux qui ſont travaillez de la ſoif pendant une fiévre, ſoit qu'alors il leur ſou-

ſouvienne d'avoir beu autrefois à ſouhait eſtant extrémement alterez, ou qu'ils eſperent de boire encore de mêmes, toûjours à cela ils trouvent je ne ſçay quelle joye. Le même ſe remarque en ceux qui ſont paſſionnez d'amour; car ſoit que dans l'entretien ils viennent à parler de la perſonne qu'ils aiment, ſoit qu'ils luy écrivent, qu'ils ſongent à elle, ou qu'ils faſſent quelqu'autre choſe qui la regarde; toûjours alors ils ſont joyeux; Et ce qui fait leur joye en toutes ces rencontres, eſt qu'ayant cette perſonne preſente à la memoire, il leur ſemble que veritablement ils ſont avec elle: Auſſi eſt-ce à cela principalement qu'on reconnoiſt ſi l'amour commence à prendre empire ſur l'eſprit, Quand non ſeulement on ſe plaiſt à demeurer avec la perſonne qu'on aime, mais encore lors que l'affection perſiſte dans l'abſence, & qu'on ne ſe peut empeſcher d'y ſonger; & tout de même lors qu'en eſtant éloigné on s'attriſte de ne la plus voir.

Il faut dire encore,

Qu'il y aura je ne ſçay quel plaiſir au milieu des plaintes & des ſoûpirs, X.

car ſi d'un coſté la triſteſſe nous donne un déplaiſir ſenſible d'avoir perdu pour jamais la perſonne que nous pleurons; d'un autre coſté elle nous fait trouver du plaiſir & de la conſolation à nous la repreſenter telle qu'elle eſtoit dans toutes ſes actions, & comme ſi nous l'avions encore devant nos yeux. Ce qu'Homere juſtifie par ſes vers,

Il dit, & ſon diſcours fit lors trouver des charmes, Iliade 2
A pouſſer des ſoûpirs & répandre des larmes.

On ne peut pas douter non plus,

Que

XI. *Que la vangeance ne ſoit tres-douce*, puis qu'autant qu'il eſt facheux de ne pouvoir venir à bout de ce qu'on ſouhaite, autant y a-t'il de douceur à le voir reüſſir : Or eſt-il que ceux qui ſont en colere ſe fâchent toûjours extraordinairement, lors qu'ils perdent l'occaſion de ſe vanger; & témoignent au contraire eſtre tres-contens lors qu'ils conçoivent le moindre eſpoir de vangeance.

Il faudra encore conclure,

XII. *Que la victoire ſera agreable*, non ſeulement à ceux qui aiment à vaincre, mais encore à toutes ſortes de perſonnes; puis qu'alors on s'imagine qu'on eſt plus excellent qu'un autre, qui eſt une choſe pour laquelle tous les hommes ſont paſſionnez; à la verité les uns plus, & les autres moins.

Que ſi en effet il ſe trouve du plaiſir à vaincre, il s'enſuivra encore,

XIII. *Que toutes ſortes de Jeux & de divertiſſemens où il y aura Deffi & Partie faite, ſeront tres-agreables*, & cela ſans diſtinction, ſoit que la partie ait eſté faite entre Muſiciens, Athletes, ou Sçavans; puiſqu'il arrive toûjours en ces rencontres de remporter la Victoire.

Il en ſera de même,

XIV. *Des Dez, de la Paume, des Eſchets.*

Et encore,

XV. *Des Jeux les plus ſerieux & les plus graves*, car quoy qu'ils ne ſoient pas tous divertiſſans d'abord, on ne laiſſe pas neanmoins d'y trouver du plaiſir ſi toſt qu'on y eſt accouſtumé. Ceux qui d'abord apportent du plaiſir ſont la Chaſſe, & toute autre Adreſſe à prendre des Animaux. Ce qui fait donc qu'on trouve du plaiſir à toutes

ces

ces ſortes d'occupations, c'eſt que par tout où il y a du combat, là il y a de la Victoire.

Et ainſi il ſe voit encore,

Que la profeſſion du Barreau, & la diſpute dès Eſcoles ſont tres-agreables à ceux qui y reüſſiſſent & y ſont accouſtumez. XVI.

De plus il faudra mettre au nombre des choſes qui apportent un tres-grand plaiſir,

L'Honneur & la Reputation, XVII.

à cauſe de l'opinion qu'alors chacun a de ſoy-même Que veritablement il eſt honneſte homme & tel qu'on le publie: à laquelle opinion on ſe laiſſe toûjours aller d'autant plus aiſément, qu'on penſe que ceux chez qui on eſt en eſtime ne loüent que parce qu'en effet c'eſt leur ſentiment & qu'ils croyent dire la verité: Tels que ſont des Voiſins plûtoſt que ceux qui ſont éloignez; Et plûtoſt encore les perſonnes avec qui on converſe familierement, ou qui ſont de connoiſſance, ou de la même Ville; que des Eſtrangers & des gens de dehors; Et encore plûtoſt ceux qui ſont vivans, que ceux qui ne ſont pas encore au monde; Bref les perſonnes ſages & d'une haute prudence, plûtoſt que des eſtourdis & des gens ſans jugement; Et enfin quantité de perſonnes, plûtoſt qu'un petit nombre: Parce qu'en effet il y a toûjours plus d'apparence que ces perſonnes-là diſent la verité, que non pas les autres. Et pour monſtrer que toute ſorte d'eſtime n'eſt pas également conſiderable, c'eſt qu'on ne ſe ſoucie point d'eſtre eſtimé ni honoré de ceux que tout le monde mépriſe & dont on ne tient compte; comme ſont les Enfans & les Beſtes; au moins eu égard ſimplement à leur eſtime & aux honneurs qu'ils peuvent rendre; puiſque s'il arrive quelque-

fois qu'on temoigne faire cas de leur eſtime & de s'en mettre en peine, c'eſt toûjours par intereſt, ou pour quelqu'autre raiſon.

Il faut dire encore,

XVIII. *Que la poſſeſſion d'un Amy eſt une choſe tres-douce*,

à cauſe qu'il y a beaucoup de plaiſir à aimer; & de fait qui eſt l'yvrogne & la perſonne aimant le vin, qui ne ſe plaiſe pas à voir du vin?

D'où il s'enſuit.

XIX. *Qu'il y aura auſſi du plaiſir à eſtre aimé*,

à cauſe qu'on ne peut eſtre aimé ſans s'imaginer en même temps Qu'on a en ſoy quelque bonne qualité, dont tous ceux qui ont la connoiſſance ſont amateurs. *Eſtre aimé* au reſte: proprement veut dire, eſtre cheri pour ſa perſonne, & non point par intereſt.

XX. *Eſtre admiré encore doit eſtre tres-agreable*, puis qu'on ne peut pas eſtre admiré ſans eſtre honoré en même temps.

XXI. *Eſtre flatté auſſi & avoir des Flateurs, plaiſt encore beaucoup*,

car tout Flateur paroiſt en même temps, & Admirateur, & Ami de celuy qu'il flatte.

On pourra ſouſtenir encore,

XXII. *Que faire les mêmes actions tres-ſouvent apporte du plaiſir*,

puiſque, comme nous avons déja remarqué, l'Accoûtumance eſt agreable.

Et tout au contraire,

XXIII. *Qu'il y aura du plaiſir à ne pas toûjours faire la même choſe, & à changer par fois.*

vû que tout changement ſemble s'accommoder au deſſein de la Nature. Et de vrai, Faire *toûjours* la même choſe engendre un certain dé-

dégouſt, & témoigne je ne ſçai quel excés dans l'habitude qu'on a contractée: Ce qui a fait dire à un Poëte,

Le changement nous plaiſt en toutes choſes. Eurip. in Oreſt.

Et effet c'eſt par cette raiſon Que tout ce qu'on eſt quelque temps ſans voir, par exemple un homme ou quelqu'autre choſe, en paroiſt plus agreable: Car outre ce qu'on n'a pas veu il y a long-temps, apporte du changement par ſa preſence; c'eſt que même il en paroiſt plus rare, à raiſon qu'on ne le voit pas toûjours.

Apprendre encore, & avoir de l'admiration pour quelque choſe, d'ordinaire apporte du plaiſir, XXIV.

puiſque tout ce qu'on admire, fait naiſtre à l'instant le deſir de ſçavoir ce que c'eſt? de ſorte qu'on peut aſſeurer Que tout ce qui ſe fait admirer eſt ſouhaitable. En apprenant auſſi on a cet avantage que l'Eſprit ſe perfectione, & arrive à cet eſtat excellent où il aſpire de ſa nature.

Ce ſont encore deux choſes tres-agreables, que d'obliger & d'eſtre obligé. XXV.

puiſqu'on ne peut eſtre obligé qu'en même temps on n'acquiere ce qu'on deſire. Et de plus qu'en obligeant on fait voir, Que non ſeulement on a dequoy obliger; mais même qu'en ce poinct on ſurpaſſe celuy qu'on oblige; qui ſont deux avantages que tous les hommes ſouhaitent paſſionnément.

Or les mêmes raiſons qui font dire Qu'il y a du plaiſir à obliger les mêmes font dire encore,

Qu'il eſt tres-agreable de remonſtrer à ſon prochain, & de le corriger de ſes fautes. XXVI.

Comme auſſi,

XXVII. *D'achever quelque choſe qui aura eſté commencé*,

Que s'il y a du plaiſir à Apprendre, à Admirer, & autres choſes ſemblables; Il s'enſuivra encore,

XXVIII. *Que tout ce qui ſera imité parfaitement, ſera tres-agreable*,

comme ſont les ouvrages de Peinture, de Sculpture, de Poëſie; en un mot tout ce qui conſiſte en Imitation, quand bien même ce qui auroit eſté imité ſeroit tres-deſagreable en ſoy: car enfin le plaiſir qu'on a de voir une belle imitation ne vient point preciſément de qui a eſté imité, mais bien de noſtre Eſprit qui fait alors en luy-même cette reflexion & ce raiſonnement. *Qu'en effet il n'eſt rien de plus reſſemblant, & qu'on diroit que c'eſt la choſe même, & non pas une ſimple repreſentation*, de ſorte qu'en telle rencontre il arrive qu'on apprend je ne ſçai quoi de nouveau.

XXIX. *Les Revers de Fortune encore, & ces Evenemens qui arrivent contre toute ſorte d'attente, tels que d'ordinaire repreſentent les Tragedies & les Theatres, doivent apporter du plaiſir.*

Comme auſſi,

XXX. *De s'eſtre veu en tres-grand danger, & ſi prés de perir, que peu s'en ſoit falu que cela ne ſoit arrivé*,

car tout ceci eſt ſurprenant & donne de l'admiration.

Et parce que Tout ce qui eſt ſelon la Nature & qui a de la conformité avec elle, eſt agreable; De plus Que toutes les choſes qui ſont de même genre & de même nature ſont tres-conformes entr'elles, il s'enſuit encore,

Que

Que tout ce qui ſera de même nature & de même genre; Et auſſi Que toutes les choſes qui auront de la reſſemblance, ſe plairont entr'elles pour l'ordinaire. XXXI.

par exemple un homme avec un autre Homme, un Cheval avec un Cheval, un Enfant avec un Enfant, & ainſi du reſte: & de fait c'eſt de-là que ſont venus tous ces Proverbes,

Que chacun ſe plaiſt avec ſon pareil.
Qu'un ſemblable aime ſon ſemblable,
Qu'une Beſte connoiſt une autre Beſte & la cherche.
Que la Corneille eſt toûjours avec la Corneille.

& beaucoup d'autres.

Davantage parce que Toutes les choſes qui ſe reſſemblent, ou qui ſont de même genre ſe plaiſent entr'elles; & Qu'il n'y a rien qui nous ſoit plus ſemblable ou qui approche plus de noſtre nature que nous-mêmes; il ſera encore neceſſaire de conclure,

Que tous les hommes generalement, plus ou moins, s'aimeront eux-mêmes. XXXII.

puiſqu'il n'y a rien qui ait plus les qualitez de conformité & de reſſemblance, qu'une perſonne comparée à elle-même.

Or s'il eſt vray que tous les hommes s'aiment eux-mêmes, il s'enſuivra encore;

Qu'ils aimeront tout ce qui viendra d'eux, & y prendront du plaiſir. XXXIII.

comme ſont leurs ouvrages, leurs diſcours, leurs raiſonnemens. Ce qui doit encore ſervir de preuve pour monſtrer Que d'ordinaire ils aimeront les Flatteurs, & tous ceux qui auront pour eux de l'amour; enfin Qu'ils ſeront jaloux d'honneur, & Qu'ils auront une inclination particuliere pour leurs enfans; car il n'y a rien

qui ſoit plus l'ouvrage d'un homme que ceux qu'il a mis au monde.

En un mot il s'enſuivra,

XXIV. *Que tous les hommes ſeront ravis & auront du plaiſir d'achever un ouvrage qui aura eſté laiſſé imparfait*,

puiſque l'ayant achevé il ſemblera qu'il leur appartienne tout entier.

Et parce que l'Authorité & le Commandement ſont les choſes du monde les plus agreables, il faut dire encore,

XXV. *Qu'il y aura un tres-grand plaiſir à paſſer pour un homme Sage & Prudent*,

puiſque la Prudence & la Sageſſe ſont des vertus Royales ſans leſquelles on eſt incapable de commander. La Sageſſe au reſte eſt définie *Une Science qui éclate par la diverſité & le grand nombre des Connoiſſances; & qui peut rendre raiſon des Effets les plus curieux & les plus propres à donner de l'admiration.*

De plus parce que d'ordinaire les hommes ſont ambitieux & tres-aiſes de recevoir de l'honneur, il ſera encore neceſſaire de conclure,

XXVI. *Que non ſeulement il y aura du plaiſir à reprendre autruy & à le corriger de ſes fautes, comme nous avons déja remarqué; mais encore à s'occuper aux choſes où l'on croit reüſſir & eſtre plus excellent que les autres.*

comme a fort bien remarqué Euripide à l'endroit où il dit;

Un Artiſan ſçavant ſe plaiſt à ſon ouvrage,
Il travaille ſans ceſſe & ne perd point courage;
Le deſir de la gloire & de ſe ſurpaſſer,
Lui fait cent fois le jour ſon travail repaſſer.

Dailleurs parce que nous avons monſtré

Que

Que le Jeu eſt du nombre des choſes qui plaiſent, comme encore toutes ſortes de Relâches, & auſſi le Rire; Il ſera neceſſaire encore de tirer cette conſequence, XXXV

Que tout ce qui ſera facetieux & ridicule, ſoit hommes, diſcours, actions, apportera du plaiſir,

Quand au Ridicule nous en avons traitté à part dans nos Livres de la Poëtique. Voilà pour ce qui regarde les choſes qui ſont agreables & qui apportent du plaiſir. A l'égard de celles qui peuvent eſtre facheuſes & qui attriſtent, il n'y a qu'à prendre le contraire.

Nous avons donc fait voir Quels ſont les Motifs qui d'ordinaire portent les hommes à faire injure à leur prochain.

CHAPITRE XII.

Ceux d'ordinaire qui font injure à autruy

FAISONS à preſent connoiſtre l'état & le raiſonnement de ceux qui ſe propoſent de faire injure à autruy. Et de plus à quelles perſonnes ils s'attaquent ordinairement.

Les hommes donc ſont portez à faire injure en quatre façons.

Ou quand ils croyent Que ce qu'ils veulent entreprendre eſt poſſible, & qu'eux-mêmes en pourront venir à bout.

Ou qu'ils penſent Qu'aprés l'avoir fait on n'en ſçaura rien, & qu'ils ne ſeront point découverts.

Ou ſi l'on vient à découvrir que c'eſt eux; Qu'ils n'en ſeront point punis.

Enfin s'ils en ſont punis, Que la punition n'égalera point le profit qui leur en reviendra; ſoit à eux en particulier, ou à ceux qui les touchent & pour qui ils s'intereſſent.

De ſçavoir maintenant quelles choſes ſont *Poſſibles à faire*, ou *Impoſſibles*; c'eſt une matiere que nous ne traitterons pas encore ſi-toſt, à cauſe qu'elle regarde en commun toutes les Parties de la Rhetorique.

Ceux qui ſe promettent l'Impunité.

OR entre les perſonnes qui s'engagent à faire tort à autruy, *Ceux-là particulierement croyent le pouvoir faire avec impunité*, qui ſont Ou Eloquens, Ou Entreprenans & gens d'execution ; Ou qui ont acquis une grande experience dans le monde, & veu ou manié une infinité d'affaires ; en un mot, Ceux qui ont beaucoup d'amis, & qui ſont Riches. Mais ſur tout ils ſe promettront l'Impunité, s'ils ſe voyent fortifiez de tous les avantages que nous venons de remarquer, ou du moins quelqu'un de leurs Amis, ou de leurs Aſſociez, ou mêmes les perſonnes qui dépendent d'eux & qui ſont à leur ſervice : Car par le moyen de tous ces avantages, non ſeulement ils executeront leur mauvais deſſein, mais encore ils ne pourront ni eſtre découverts ni punis.

Ceux-là encore ſe promettront l'Impunité Qui ſeront Amis des perſonnes mêmes à qui ils voudront faire injure, ou des Juges devant qui ils auront à répondre. Car quant aux Amis, il n'eſt rien de ſi aiſé que de leur faire tort, à cauſe qu'ils ne s'en défient point ; Joint Qu'ils ſont plûtoſt d'accord & reconciliez qu'ils n'ont ſongé à plaider ni à faire aucune pourſuite en Jugement. A l'égard des Juges, il eſt certain encore qu'ils font toûjours faveur à leurs Amis ; car de deux choſes l'une, ou ils les renvoient abſous, ou ils ne les condamnent que legerement.

Ceux qui croyent Qu'ils ne ſeront point découverts.

CEUX-là auſſi auront eſperance de n'eſtre point découverts, de qui l'apparence ſera ſi trompeuſe, qu'à juger d'eux par l'exterieur, jamais on ne les prendroit pour avoir fait ce qu'ils auront fait effectivement ; comme quand quelqu'un en apparence tres-foible de corps en aura battu une autre outrageuſement, qui paroiſtra de beaucoup plus fort que luy ; Ou quand un Gueux aura couché avec une Dame de condition ; ou un homme tres laid avec une fort belle femme.

Les choſes encore qui ſont trop en jour & expoſées aux yeux de trop de monde, pourront faire croire à un meſchant homme Qu'il ne ſera point découvert s'il les prend ; la raiſon eſt Que perſonne ne s'en donne de garde, & qu'ordinairement on ne s'imagine pas qu'il y ait des gens aſſez hardis pour oſer ſeulement y penſer.

De plus on croira n'eſtre point découvert, Si le crime eſt de telle nature & ſi énorme, qu'on n'ait pas même connoiſſance que jamais il ait eſté commis ; puiſque c'eſt une choſe à laquelle on ne ſonge point & dont perſonne ne ſe défie : Car les hommes n'ont point accoutumé de ſe preparer autrement contre les injures, qu'ils font contre les maladies ; pas-un ne craignant & ne tâchant d'éviter celles qu'il n'a pas encore éprouvées.

Tout homme encore qui n'aura point d'Ennemis, ou au contraire qui en aura beaucoup, croi-

croira n'eſtre pas découvert: Car d'un coſté n'ayant point d'Ennemis, il luy ſera tres-facile de ſurprendre & de faire ſon coup, parce qu'on ne ſe défiera point de luy. D'un autre coſté auſſi ayant beaucpup d'Ennemis, on aura de la peine à s'imaginer Qu'il ait oſé s'attaquer à des perſonnes qui eſtoient ſans ceſſe ſur leurs gardes: Outre que pour ſa deffenſe il aura cette raiſon à alleguer, *Qu'il ſe fuſt bien empeſché d'entreprendre une action de cette qualité, quand bien même il en auroit eu envie, à cauſe qu'il devoit eſtre ſoupçonné plûtoſt qu'un autre.*

Ceux-là enfin ſe pourront perſuader de n'eſtre point découverts en faiſant tort à autruy, qui auront moyen, ou de cacher leur larcin, ou de le détourner, ou bien de luy faire changer de forme & de nature, ou de s'en défaire promptement.

Ceux qui ne craignent pas d'eſtre punis.

D'Autres au contraire ſeront aſſeurez d'eſtre découverts & pourſuivis en juſtice, qui n'entreprendront pas moins de faire du tort; par exemple s'ils eſperent, Ou d'échaper aux Juges & de décliner leur Juriſdiction, ou de faire durer le procés fort long-temps, Ou enfin de gagner les Juges & de les corrompre.

D'autres encore *verront leur condemnation inévitable*; mais parce qu'au plus il n'ira que d'une amande, ils ne s'en mettront pas en peine; à cauſe qu'ils ſçauront les moyens, Ou de s'en defendre & de jamais n'en rien payer; Ou de ſe faire donner un long terme pour y ſatisfaire; Ou bien même que leur pauvreté ſera ſi grande, qu'ils n'auront rien à perdre.

Ceux-là encore ne craindront pas d'eſtre condamnez en faiſant tort, à qui le larcin promettra preſentement ou bien-toſt un profit aſſeuré, ou quelque avantage important; & cependant ſi on vient à les condamner, Qu'ils en ſortiront pour peu de choſe; ou même Qu'il ne leur en couſtera rien; en tout cas s'il leur en doit couſter, Qu'il ſe paſſera bien du temps avant que d'y avoir ſatisfait.

On mettra encore de ce nombre tous Ceux qui ſe propoſeront d'acquerir une choſe ſi conſiderable, que la punition pour grande qu'elle ſoit, ſuppoſé même qu'elle arrive, n'égalera jamais l'avantage ni le profit qu'ils en tireront. Tel eſt l'avantage que ſemble promettre la Tyrannie à ceux qui ont envie de ſe rendre Maîtres d'un Eſtat.

Ceux-là auſſi n'apprehenderont pas d'eſtre condamnez pour leur injuſtice, s'ils trouvent Qu'il y ait à gagner pour eux; & quant à la punition Qu'ils en ſeront quittes pour un affront & pour quelque peu d'injures. Ni tous Ceux au contraire dont le crime les fera eſtimer, & leur tournera à honneur; Comme quand un homme viendra à vanger en même temps la mort de ſon pere, ou de ſa mere, ainſi qu'il arriva à Zenon; & cependant Que la punition ne pourra aller au plus qu'à une amande, ou à un ſimple banniſſement, ou à quelqu'autre peine ſemblable. Car il eſt certain qu'en ces deux rencontres ces perſonnes là ſeront portées à executer leur mauvais deſſein; quoi qu'entr'elles il y ait cette difference que les derniers ſont loüables pour leurs mœurs, & les autres dignes de punition.

Ceux-là encore volontiers ſe hazarderont à fai-

à faire tort, qui jamais n'auront eſté pris ſur le fait, ni d'écouverts; ni punis; Et pareillement Ceux qui auront manqué pluſieurs fois leur coup: car il en prend icy comme à la Guerre, où ſouvent il arrive aux vaincus de tenter la fortune de nouveau & de retourner au combat.

Ceux-là encore ſeront hardis qui auront eſperance de joüir preſentement, ou de tel plaiſir en particulier, ou d'avoir un tel profit; à cauſe que s'il y a quelque choſe à ſouffrir en punition, ou quelque perte à faire; ce ne ſera qu'aprés: Tels ſont d'ordinaire les Incontinens & les Débauchez. *L'Incontinence* au reſte eſt un vice qui regarde les choſes où nous portent toutes les Paſſions agreables, & le déreglement de la Convoitiſe.

Il s'en trouve d'autres qui ſont le contraire de ceux-ci; d'abord ils préferent d'endurer quelque choſe, ou, de faire quelque perte, parce qu'ils eſperent à l'avenir ou d'avoir un établiſſement aſſuré: ou de joüir d'un plaiſir tres-durable. Et c'eſt ce que font ordinairement Ceux qui ont de la prudence, & qui ne ſont pas adonnez à leur plaiſir.

D'autres encore ne ſe ſoucieront pas Qu'on ſçache que c'eſt eux qui ont fait tort, à cauſe qu'ils ne paroitront l'avoir fait Que par malheur; Ou par neceſſité; Ou dans un tranſport & un premier Mouvement, Ou par Accouſtumance; En un mot parce qu'ils paroîtront avoir plûtoſt failly qu'offenſé malicieuſement.

Ceux-là encore ſeront de ce nombre, qui eſpereront en la bonté des Juges & qu'on ne les traittera pas à la rigueur. Comme auſſi Ceux qui ſeront pauvres. Or il y a deux ſortes

de

ceux qui ſont haïs, ou enviez de tout le monde.

D'ordinaire encore on s'attaque à ceux contre qui on a quelque pretexte & quelque raiſon ſpecieuſe, ſoit qu'on aille rechercher l'hiſtoire de leurs Anceſtres, & qu'on déterre des querelles mortes & enſevelies; ſoit qu'on ſe plaigne d'eux en particulier, ou de quelqu'un de leurs Amis; par exemple, Ou pour eſtre en eſtat d'en recevoir preſentement du tort, Ou pour en avoir déja receu pluſieurs fois, ſoit en ſa propre perſonne, ſoit en celle de ſes Amis, ou de ceux de qui on prend les intereſts: Car comme dit fort bien le Proverbe, *La Malice n'a beſoin que de pretexte.*

On fait tort encore indifferemment, & à ſes Ennemis, & à ſes Amis propres; à ſes Amis? parce qu'il eſt tres-facile de le faire; à ſes Ennemis? à cauſe qu'il y a du plaiſir.

Il en eſt de même de Ceux qui n'ont point d'Amis, Et des autres qui ne ſont ni éloquens ni gens d'execution: car ou ces perſonnes-là n'auront pas ſeulement la hardieſſe de pourſuivre en Juſtice ceux qui leur auront fait tort; ou ſi elles le font, elles s'accorderont bien-toſt ou même ne gagneront rien à plaider.

Ceux-là auſſi ſeront ſujets à eſtre attaquez, à qui il n'eſt pas avantageux de s'arreſter long-temps en un même lieu dans l'attente qu'un procés ſoit terminé, ou qu'ils ſoient dédommagez & rembourſez de leurs frais: Tels ſont d'ordinaire les perſonnes de dehors, & Ceux qui n'ont autre revenu que le travail de leurs mains; car pour peu de choſe on compoſe avec eux, eſtant facile de les contenter.

On attaque encore volontiers Ceux qui ont

fait

fait beaucoup de tort en leur vie, ou qui ont fait la même injure à d'autres qu'on a deſſein de leur faire, à cauſe qu'il ne ſemble pas que ce ſoit une injuſtice de traiter un meſchant homme de la même ſorte qu'il a accouſtumé de traiter les autres; comme quand quelqu'un, qui eſt connu pour un querelleur & pour battre ordinairement, viendra luy-même à eſtre tres-bien battu.

On tâche auſſi de faire injure à Ceux de qui autrefois on a receu quelque déplaiſir, Ou qui ont eu deſſein d'en faire, Ou qui ne manquent pas de volonté pour cela, Ou même qui s'y préparent & qui font tout ce qu'ils peuvent pour en venir à bout; Car non ſeulement on y trouvera du plaiſir, mais même cela fera honneur; Outre qu'il ne ſemblera pas qu'on ait fait une injuſtice.

C'eſt encore une occaſion de faire injure à quelqu'un ſi en l'attaquant on eſt aſſeuré de faire une choſe agreable & qui plaira extremément, Ou à ſes Amis, Ou à ceux qu'on eſtime beaucoup, Ou aux perſonnes pour qui on a de l'amour, Ou à ſes Maiſtres; En un mot à tous ceux dont on dépend, ou de qui on attend quelque faveur.

On cherche encore à nuire aux perſonnes qu'on a autrefois accuſées de quelque crime, ou à l'amitié deſquelles on a renoncé, témoin ce que fit Calippe contre Dion: Et ce qui donne d'autant plus de hardieſſe alors, c'eſt que même il ne ſemble pas qu'on faſſe une injuſtice.

On attaque encore les perſonnes qu'on ſçait que d'autres ſont tout preſts d'attaquer ſi on ne les prévient, comme n'y ayant plus lieu de dé-

déliberer ſi on le doit faire ou non. De-là vient qu'Æneïdeme envoya des preſens à Gelon, pour l'avoir prévenu en la reduction de certains Peuples, qu'il avoit deſſein d'aſſujettir luy-même.

On s'adreſſe encore à Ceux à qui on ne doit faire qu'une ſeule fois du tort pour eſtre en eſtat de leur faire aprés beaucoup de bien, à cauſe qu'il ſera facile alors de guerir le mal, & les recompenſer de leur perte. C'eſtoit ſur ce fondement que Jaſon le Theſſalien avoit accouſtumé de dire, *Qu'il eſt bon quelquefois de faire un peu de mal, pour eſtre en eſtat aprés de faire beaucoup de bien.*

Les Injuſtices qui ſe font d'ordinaire.

POUR ce qui eſt des Injuſtices, D'ordinaire on ſe laiſſe aller à celles que la pluſpart, ou tout le monde fait; veu qu'alors on ſe perſuade qu'on aura ſa grace aiſément.

On cherche encore à faire tort dans les choſes qu'il eſt facile de cacher. Or ces choſes-là ſont de pluſieurs ſortes. Les unes ſe conſument en peu de temps, comme tout ce qui eſt bon à manger; Dautres ſont aiſées à déguiſer, ſoit qu'on leur donne une nouvelle figure, ou qu'on leur faſſe changer de couleur, ou qu'on les meſle. D'autres peuvent eſtre détournées en divers lieux, comme tout ce qui eſt facile à tranſporter, ou qui tient peu de place; Et quelques-unes enfin ſont telles, que comme celui qui les veut dérober en a beaucoup chez lui toutes ſemblables, jamais on ne pourra les reconnoiſtre lors qu'elles ſeront en ſemble.

On fait encore injure dans les choſes qu'on ſçait

ſçait eſtre honteuſes à dire aux perſonnes mêmes à qui l'injure eſt faite ; comme Quand on a abuſé de la femme de quelqu'un ; où Que luy-même ou ſes enfans ont eſté contraints de ceder à la brutalité d'un Infame.

On fait tort enfin & injure dans les choſes pour leſquelles on ne peut intenter de procés ſans ſe décrier & paſſer pour Chicanneur ; ou à cauſe qu'elles ſont de peu d'importance, ou parce que ce ſont des fautes pardonnables.

C'eſt à peu prés ce qui ſe peut dire ſur cette matiere, Soit à l'égard de Ceux qui font tort, ou des choſes qu'ils recherchent, ou des perſonnes qu'ils attaquent ; Soit à l'égard des motifs & des raiſons qui d'ordinaire les portent à executer leur mauvais deſſein.

CHAPITRE XIII.

Des Actions Juſtes & Injuſtes.

EXAMINONS à preſent en quoy conſiſte ce qu'on appelle, *Avoir Droict* ou *Tort*, & ce qui doit paſſer pour *Juſte* ou *Injuſte* parmi les hommes. Voici par où je commence.

Je ſuppoſe, ce qui a déja eſté remarqué, Que tout ce qu'il y a de Legitime ou d'Injuſte dans le monde, eſt toûjours eſtimé tel à cauſe qu'il ſe rapporte à deux ſortes de Loix, & à deux ſortes de Perſonnes.

JE dis en premier lieu, *Qu'il y a deux ſortes de Loix*, les unes Particulieres, & les autres Communes.

J'appelle *Loix Particulieres*, celles qui ſervent de regle dans un Etat & que chaque Peuple s'impoſe à luy-meſme: Et de celles-cy il y en a qui ſont Ecrites, & d'autres qui ne le ſont pas.

J'appelle *Loix Communes* celles que la lumiere naturelle nous découvre, & qu'il ſemble que la Nature elle même nous ait dictées. Car il faut demeurer d'acord, Qu'il y a je ne ſçai quoi que tous les hommes devinent & reconnoiſſent naturellement eſtre Juſte ou Injuſte, quand bien même il n'y auroit eu jamais de ſocieté entr'eux, & qu'ils fuſſent encore à con-

trac-

tracter pour la premiere fois. C'eſt ce qu'Antigone ſemble nous vouloir enſeigner dans Sophocle, lors qu'elle ſouſtient: *Qu'il eſtoit juſte qu'elle enterraſt le Corps de ſon frere Polynice, quelque defenſe & quelque commandement au contraire que le Roy en euſt fait; comme eſtant*, diſoit-elle, *une action de juſtice naturelle, dont l'authorité eſt au deſſus des Loix, & qui abſolument ne peut eſtre ſoumiſe à la volonté des hommes:* Car voici ce qu'elle dit.

Ce n'eſt pas d'aujourd'huy que l'on commence à voir
L'uſage d'un ſi juſte & ſi pieux devoir;
Aux Peuples de tout temps ce Droict s'eſt fait connoiſtre,
Et de tous les Mortels pas-un ne l'a veu naiſtre.

Empedocle nous confirme cette verité à l'endroit où il prouve, Que c'eſt mal fait d'égorger les animaux & de leur oſter la vie, à cauſe que cela eſt contre la Juſtice & la Loy naturelle; puiſqu'enfin on ne peut pas dire Qu'il ſoit permis aux uns de le faire, & Qu'aux autres il ne le ſoit pas; car c'eſt de cette ſorte qu'il s'explique,

C'eſt un Droit établi par tout cet Univers,
Il s'eſtend auſſi loin que l'eſpace des Airs,
Et ne ſçauroit finir, qu'où finit la Lumiere.

Cela ſe voit encore dans l'Oraiſon d'Alcidamas intitulée, *Le Meſſeniaque.*

Je dis en ſecond lieu, *Qu'à l'égard des perſonnes*, on conſidere encore les Actions en deux manieres: car tout ce qui ſe doit faire ou ne pas faire, n'eſt jamais eſtimé tel, que parce qu'il regarde deux choſes, Ou l'intereſt public & tous les hommes en general d'une Societé, Ou ſimplement un particulier de cette Societé. Surquoy il faut établir cette maxime, Que tout ce

qui

qui ſe fait, ou juſtement, ou injuſtement dans le monde, n'arrive jamais qu'en deux façons; car Ou il ſe rapporte à *Tel* en particulier, Ou à *Tous* en general; & qu'ainſi ne ſoit, Que quelqu'un en batte un autre, ou commette un Adultere, ſans doute qu'en ces rencontres il ne fait tort qu'à un particulier; Mais s'il refuſe d'aller à la guerre dans une occaſion preſſante, ou qu'il ſoit Deſerteur, alors il commet un crime d'Eſtat & offenſe tout le Public.

CELA donc poſé pour certain, *Que de toutes les Injuſtices qui ſe font, les unes regardent le Public, & les autres un Particulier ſeulement, ou pluſieurs*; Aprés que nous aurons repeté en quoy conſiſte l'Injuſtice, & ce qu'on appelle Recevoir une injure, expliquons le reſte enſuite.

Donc, *Recevoir une injure* proprement veut dire, *Eſtre offenſé, & ſouffrir quelque choſe d'injuſte d'un homme qui attaque volontairement & de propos deliberé.* Car comme il a déja eſté remarqué, Toute Action injuſte eſt toûjours volontaire de la part de celui qui la fait.

Or puiſqu'il eſt neceſſaire que ceux à qui on fait injure, non ſeulement ſoient offenſez & qu'ils reçoivent quelque tort; mais encore que cela leur arrive malgré eux & contre leur volonté: Il eſt aiſé à preſent de connoiſtre, par ce qui a eſté dit, *Quelles ſont les choſes qui peuvent nuire & offenſer*, puiſque non contens d'avoir fait un dénombrement de tout ce qui eſt Bon ou Mauvais, il a encore eſté monſtré en quoy conſiſte une Action volontaire, & Qu'il n'y en a point d'autres que celles qui ſe font avec connoiſſance de cauſe.

Tel-

Tellement donc qu'il faut par neceſſité,

Que tout crime regarde ou le Public, ou un Particulier.

Et qu'il vienne toûjours,

Ou de perſonnes qui pechent par ignorance & contre leur volonté.

Ou tout au contraire,

De perſonnes qui agiſſent volontairement & ſçachant tres-bien ce qu'elles font. Avec cette difference neantmoins,

Que de ceux-ci les uns le feront de ſang froid, & les autres tranſportez de Colere & dans la paſſion.

Touchant la Colere, il en ſera parlé quand nous ſerons au Traité des Paſſions. Quand aux Offenſes qui ſe commettent de deſſein, & même de ſçavoir De quel eſprit on eſt toûjours porté en les commettant, c'eſt une matiere que nous avons amplement éclaircie.

Mais parce que bien ſouvent on avoüe avoir fait une choſe, & qu'en même temps on ne demeure pas d'accord ni du nom dont on la qualifie, ni de toutes les circonſtances du Fait;

Par exemple,

On confeſſera avoir pris une choſe, mais Que ce n'eſt point un Larcin;

Qu'on a frappé le premier, mais Qu'on a eu raiſon de le faire.

Qu'on a couché avec cette femme; mais Qu'on n'a point commis d'adultere;

Qu'on a dérobé, mais non pas fait un Sacrilege, puiſque ce n'eſt point une choſe ſacrée ni dediée à Dieu;

Qu'on a paſſé ſes bornes & labouré au-delà de

ſes

ſes terres, mais Que cela ne s'eſt point fait dans les terres qui ſont au Public;

Qu'on a eu conference avec les Ennemis, mais

Que ce n'a point eſté avec intelligence, ni pour trahir le Parti.

Pour cela il faudra ſçavoir diſtinguer chaque Action particuliere, & monſtrer en quoy conſiſte *le Larcin, l'Injure, l'Adultere*, & ainſi du reſte; afin que ſi nous voulons prouver, Qu'une perſonne a commis quelqu'un de ces crimes, ou qu'elle ne l'a pas commis; nous puiſſions dire pourquoy? & faire voir clairement ce qui eſt de Droict ou contre la Juſtice. En effet dans tous les differends que nous venons d'alleguer, le nœud de la conteſtation & la principale difficulté ſe rencontrent à pouvoir dire: *Si telle action en particulier eſt malicieuſe, ou non? Si elle a eſté faite avec un mauvais deſſein, ou autrement*: Veu que la Méchanceté & l'Injuſtice viennent de l'Intention & du but qu'on s'eſt propoſé: Or les noms que nous avons alleguez, par exemple celui de *Larcin*, celui *d'Injure*, & ainſi des autres, renferment tous dans leur propre ſignification & dans leur idée, *Un choix, une Détermination, & un Deſſein formé de faire une Injuſtice.* Et pour monſtrer que cela eſt ainſi, & qu'il n'y a que les Actions veritablement injuſtes & criminelles à qui ces noms conviennent; c'eſt que ſi un homme a frappé ſimplement, il ne s'enſuit pas qu'il ſoit coupable; mais bien s'il a frappé à tel deſſein & pour tel ſujet: Par exemple, pour faire affront, ou pour ſon plaiſir. Et tout de même on ne pourra pas dire, Qu'un homme ait fait un Larcin, pour avoir pris quelque choſe en cachette; mais bien s'il

s'il l'a priſe en intention de faire tort & de ſe l'approprier : Enfin il faut juger de toutes les autres Actions comme de celles-cy.

De l'Equité.

Mais dautant qu'il a eſté monſtré, Que tout ce qui ſe fait juſtement ou injuſtement, eſt de deux eſpeces ; & de plus Qu'une partie de ces Actions-là ſe rapporte aux Loix écrites, & l'autre aux Loix qui ne le ſont pas : A l'égard des Actions que les Loix reglent & dont elles font mention, il en a eſté parlé. Pour celles qui ne dépendent point des Loix établies ni du Droict écrit, Elles ſont encore de deux eſpeces & reduites à deux Chefs, Les unes de telle qualité, qu'en elles il ſe remarque toûjours un excés de vice ou de vertu d'où vient enſuite à la perſonne qui les fait, ou blâme, ou loüange ; honneur, ou infamie ; prix & recompenſes ; Comme par exemple *De témoigner de la gratitude, De rendre la pareille à ceux qui nous ont fait du bien, D'eſtre prompt à obliger ſes Amis*, & choſes ſemblables. Les autres s'attachent à l'Equité, ſervant comme de ſupplément & de derniere perfection aux Loix particulieres & écrites : car tout ce qui eſt Equitable paroiſt Juſte.

L'Equité au reſte n'eſt autre choſe, *Qu'une certaine raiſon de Juſtice qui ſupplée au defaut de la Loy écrite, parce que cette Loy n'en fait aucune mention.* Or ce defaut arrive à la Loy en deux façons, ou volontairement de la part du Legiſlateur, ou contre ſa volonté. Ce defaut arrive à la Loy contre l'intention du Legiſlateur,

Quand une choſe n'eſt pas venuë à ſa connoiſſance ; Et il arrive de ſon conſentement lors que luy eſtant impoſſible de remarquer tous les cas particuliers & les incidens qui pourroient naiſtre, il ſe voit reduit à la neceſſité de dire la choſe en general, quoy que la Loy ainſi établie ne puiſſe eſtre juſte dans l'application que pour l'ordinaire. Et non ſeulement ce defaut arrive à la Loy quand il eſt impoſſible au Legiſlateur de faire autrement, mais encore lors que la choſe eſt difficile, à cauſe du grand nombre de circonſtances qu'il faudroit comprendre qui iroient à l'infini : Car ſi un Legiſlateur eſtoit obligé de faire cette Loy, par exemple, *Que perſonne n'ait à frapper avec du fer*, ſans doute qu'il perdroit ſon temps s'il vouloit s'arreſter à remarquer, & de quelle grandeur le fer doit eſtre, & de quelle façon ; parce que ce ne ſeroit jamais fait.

De ſorte donc Que quand un Legiſlateur ſera obligé de faire une Loy, & que le ſujet de ſa Loy ſera ſi vaſte qu'il ne pourra pas luy donner des bornes ni le renfermer dans de certaines circonſtances ; alors il faudra qu'il s'explique en termes generaux & qu'il prononce abſolument. Et ſur cela on peut voir en quoy conſiſte l'Equité ; Car ſuppoſé que la Loy dont nous venons de parler, ſoit établie ainſi generalement, *Que perſonne n'ait à frapper avec du fer*, Et que par hazard il arrive qu'un homme ayant un anneau de fer à ſon doigt, vienne à lever la main ſur quelqu'un pour le frapper, ou même le frappe ; ſans doute que s'arreſtant aux termes de la Loy, cet homme alors eſt coupable & merite d'eſtre puny : cependant en effet & dans la verité, il eſt innocent. Or

C'eſt

c'eſt proprement en ceci que l'Equité conſiſte.

Que ſi l'Equité ſe rencontre en ce que nous venons de dire, il eſt clair Quelles ſont les choſes qu'on doit croire équitables, ou non; & Quelles ſortes de perſonnes doivent paſſer pour Iniques.

l'Equité donc aura lieu premierement dans toutes les occaſions où il eſt à propos de pardonner.

Secondement elle conſiſte à ſçavoir diſtinguer une ſimple Faute d'avec une pure Méchanceté, & à ne les pas juger également puniſſables. Comme auſſi à ne pas confondre une Faute, avec un ſimple Accident & une choſe arrivée par malheur. J'appelle *Accident*, tout ce qui ſe fait ſans malice & ſans y penſer. J'appelle *Faute*, ce que veritablement on fait ſans malice, mais non pas ſans y avoir penſé, ni avoir crû qu'il faloit faire ainſi. Enfin j'appelle *Meſchanceté*, tout ce qu'on ne fait jamais ni ſans y penſer, ni ſans malice: Au reſte ſous le nom de Malice, je comprends tout ce que la Paſſion & l'Appetit deſordonné nous font faire.

De plus l'Equité ſe rencontre à donner quelque choſe à la fragilité & à la foibleſſe humaine; Et quelquefois encore, à moins conſiderer la Loy en elle-même, que le Legiſlateur qui l'a faite; Et auſſi à ne pas tant regarder ce qu'elle dit, que ce qu'il a voulu dire; Enfin à examiner plutoſt l'intention de l'Accuſé, que ſon action.

L'Equité encore conſiſte à ne pas s'arreſter ſimplement au détail & au particulier d'une choſe, mais au gros & au general; Et encore à juger plus volontiers du Coupable par ce qu'il a

toûjours eſté ou d'ordinaire, que par ce qu'il eſt preſentement; En un mot à ſonger plûtoſt au bien qu'autrefois il nous a procuré, qu'au tort que nous en avons receu; Et plus encore au bien que nous en avons receu, qu'à celuy que nous luy avons procuré, ou fait autrefois.

En dernier lieu l'Equité ſe remarque à ſuppoſer que celuy qui a eſté offenſé eſt homme endurant, & que ſon deſſein n'eſt pas de porter les choſes à l'extremité; Et encore à rechercher les voyes de la douceur, plûtoſt que celles de la force; Enfin à mieux aimer en paſſer par Arbitres, que de plaider: Car tout Arbitre à égard à l'Equité, au lieu que le Juge ne s'attache qu'à la Loy: Et de fait l'uſage des Arbitres n'a eſté introduit que pour faire valoir l'Equité.

C'eſt-là ce que nous avions à dire touchant les Actions Equitables.

CHA-

CHAPITRE XIV.

A quoy l'on connoiſt qu'une Action eſt plus injuſte qu'une autre.

ENtre les Actions injurieuſes & qui font tort, celles-là ſont plus criminelles qui viennent d'une plus grande injuſtice; Auſſi eſt-ce la raiſon pourquoy quelquefois les plus petites en effet, ſont eſtimées les plus grandes; Comme ce qui ſe voit dans Caliſtrate accuſant Melanopus; car l'endroit où il s'arreſte davantage à exagerer la mauvaiſe foy de cet homme, eſt quand il monſtre Qu'ayant eu à payer de pauvres Ouvriers employez au baſtiment d'un Temple, il n'avoit pû s'empeſcher de leur faire tort de trois demi oboles, quoy que ce fuſt un argent ſacré & donné aux Autels. Pour les Actions de Juſtice c'eſt tout le contraire. Ce qui oblige au reſte à porter ce jugement des Actions injuſtes, eſt que d'ordinaire il ſe remarque en elles un deſſein & une volonté qui vont au delà de ce qui a eſté fait: Et de vrai toute perſonne qui dans la rencontre que nous venons de remarquer, a pû faire tort de trois demi-oboles ſeulement; ſans doute quelle ne fera pas difficulté de prendre davantage quand l'occaſion s'en preſentera. Quelquefois donc l'on juge de cette ſorte de la grandeur d'une injuſtice, & Quelquefois le jugement s'en fait par le

tort qu'on a receu & le préjudice qu'elle porte.

Un crime encore eſt bien plus grand, s'il eſt de telle qualité; Que le Coupable n'en puiſſe eſtre aſſez puni, & qu'il n'y ait point de ſupplice qui ne ſoit au deſſous de ce qu'il a merité.

Une Injuſtice encore eſt eſtimée plus grande à laquelle il n'y a point de remede: Car non ſeulement la choſe alors eſt fâcheuſe en ſoy, mais encore il eſt impoſſible de s'en exempter.

On tient encore qu'une Injuſtice eſt tres-grande, quand l'Autheur n'en peut eſtre pourſuivi en jugement; veu qu'alors on peut dire Que le mal eſt ſans remede. Je me ſers icy du mot de *Remede*, parce qu'en effet toute Condamnation & tout Chaſtiment, ſont à l'égard de l'Offenſe, ce que le Remede eſt à l'égard d'une Maladie.

Une Injure encore eſt plus atroce, quand celui qui l'a receuë de dépit s'eſt procuré plus de mal qu'il n'avoit, & s'eſt vangé ſur lui-même: Car quiconque offenſe alors, merite indubitablement une punition plus rigoureuſe. Et de fait c'eſt pour cela que Sophocle plaidant la Cauſe d'Euctemon, qui pour une offenſe receuë, s'eſtoit tué luy-même de deſeſpoir. *Quoy, Meſſieurs*, diſoit-il aux Juges, *ſeriez-vous moins ſeveres à l'endroit du Coupable qui a fait l'Injure, que celuy qui la receuë n'a eſté ſevere à luy-même?*

Un homme encore eſt plus puniſſable, & ſon action beaucoup plus à blâmer, S'il eſt le ſeul, ou le premier qui l'ait faite; ou s'eſt ſervi de peu de monde pour l'executer.

Retomber ſouvent dans les mêmes fautes, eſt auſſi une circonſtance qui agrave le crime & le rend plus puniſſable. Tou-

Toute action encore eſt plus criminelle, qui donne occaſion à de nouveaux Edits, ou fait inventer de nouvelles peines pour la punir: Et de fait les Argiens puniſſent toûjours ceux qui ſont cauſe qu'on fait de nouvelles Loix, & pour qui on eſt obligé de baſtir de nouvelles priſons.

Ce qui ſe fait avec plus de brutalité merite encore une plus grande punition: Comme auſſi toute mechanceté qui a eſté medité long-temps auparavant & à laquelle on s'eſt preparé de longue-main: Enfin tout crime qui donne plus d'horreur, que de pitié, à ceux qui en entendent parler.

Outre ce que nous venons de remarquer, il y a encore des adreſſes dont la Rhetorique ſe ſert quelquefois pour amplifier & faire paroiſtre une action plus méchante: Comme de dire, *Que celui qui l'a commiſe a renverſé ou violé une partie des Loix, & de ce qui ſert à entretenir la Juſtice parmi les hommes, comme ſont les Sermens, l'Amitié, la bonne Foy, le Mariage*, & ainſi du reſte; veu qu'il ſemble alors qu'un ſeul crime en renferme pluſieurs, & même qu'il va au de-là.

Ceſt encore un ſurcroiſt de mechanceté, Que de commettre une injuſtice au lieu même où on punit les Coupables, comme font les faux Témoins: Car je vous prie en quel endroit ſera-t'on retenu de faire mal, ſi on ne craint pas même de pecher à la face de la Juſtice & en la preſence des Juges?

Toute Action encore qui eſt particulierement honteuſe à faire, ſera auſſi plus criminelle.

Et auſſi toute offenſe qui eſt faite à ſon Bienfaicteur; pource qu'alors on peche double-

ment; Car premierement on fait mal; Et de plus on fait tout le contraire de ce qu'on devroit.

On peut asſeurer encore en un ſens, *Que pecher contre les Loix qui ne ſont pas écrites, eſt l'effet d'une ame tres-méchante; à cauſe que c'eſt le propre d'un honneſte homme de ſe porter au bien de ſoy-méme, & non pas par contrainte ni par neceſſité: Or eſt-il qu'il y a toûjours neceſſité d'obeir aux Loix écrites, au lieu qu'il eſt libre d'obeir aux autres ſi on veut.*

Dans un autre ſens auſſi on pourra dire, *Que violer les Loix écrites eſt l'effet de la plus haute malice, & de la derniere détermination au mal; car ſi un méchant homme ne peut eſtre détourné de commettre une mauvaiſe action par la peur des ſupplices difficilement pourra-t'il s'en empeſcher lors qu'il n'aura rien à craindre.*

VOILA ce que nous avions à remarquer touchant les ſortes d'Injuſtices qui ſont ou plus grandes, ou plus petites.

CHA-

CHAPITRE XV.

Des Preuves qui ne dépendent point de l'Artifice de l'Orateur.

APres ce qui a eſté dit juſqu'à preſent, il ne reſte plus qu'à parcourir les Preuves qui ne dépendent point de l'Artifice de la Rhetorique, veu que c'eſt icy le lieu d'en traiter, comme appartenant toutes au Genre Judiciaire. Or ces Preuves là ſe reduiſent au nombre de cinq: Sçavoir,

les *Loix*,
les *Témoins*,
les *Contracts*,
les *Tortures*,
le *Serment*.

Parlons donc premierement des Loix, & montrons comment il s'en faut ſervir, ſoit qu'on ait à perſuader, ou diſſuader; ſoit qu'on entreprenne d'accuſer, ou de deffendre.

LES LOIX.

DOnc quand un Advocat verra que quelqu'une des Loix écrites n'eſt pas favorable à ſa Cauſe & fait contre lui, il faut qu'il ait recours aux Loix communes & à l'Equité, & qu'il ſoûtienne: *Que ce ſont des Regles incomparablement plus certaines, & beaucoup plus*

amies de la Juſtice. Il pourra ſouſtenir encore, *Que quand un Juge doit juger en conſcience & dans l'Equité, cela ne ſignifie autre choſe ſinon, Que ſon authorité ne releve point des Loix écrites, & qu'il n'eſt pas obligé de s'y attacher ſervilement.* De plus il dira en faveur de l'Equité, *Que c'eſt un Droit qui demeure à jamais & qui ne change point non plus que les Loix Communes, à cauſe que ces Loix-là ſont conformes à la Nature; au lieu que les Loix écrites changent le plus ſouvent & ſont de peu de durée.* Ce qui peut eſtre confirmé par l'Antigone de Sophocle, où cette Princeſſe pour ſa juſtification allegue, *Que ſi elle a contrevenu à la Loy de Creon, ç'a eſté pour obeir à une Loy plus authoriſée que la ſienne, quoy qu'elle ne ſoit pas du nombre des Loix écrites*; car c'eſt ainſi qu'elle parle.

Ce n'eſt pas depuis peu que l'on commence à voir
L'uſage d'un ſi juſte & ſi pieux devoir.....

Et un peu apres elle ajoûte,

Je ne le cele point, je l'ay fait hardiment,
Sans craindre ni Creon, ni ſon commandement.

Outre cela il pourra remonſtrer, *Que tout ce qui eſt juſte, doit eſtre quelque choſe de veritable & de réel, qui effectivement apporte de l'utilité aux hommes; & non pas une choſe imaginaire, qui ne ſubſiſte que dans l'opinion ou en apparence. Qu'ainſi donc ces conditions ne ſe rencontrant point dans la Loy dont il s'agit, on a raiſon de pretendre, Que même le nom de Loy ne luy appartient point, à cauſe qu'elle n'en fait aucunement la fonction.* En un mot il dira, *Que le Juge eſt établi ſur les matieres qui regardent la Juſtice; comme un homme entendu à connoiſtre l'Argent l'eſt ſur la Monnoye; afin de faire le diſcernement de tout ce qui ſera faux & de mauvais alloy, d'avec ce qui ſera bon & authori-*

thoriſé. Enfin il ſoûtiendra, *Qu'il eſt d'un honneſte homme, non ſeulement de faire plûtoſt valoir les Loix qui ne ſont pas écrites que les autres; mais même de s'y attacher & de ne ſuivre qu'elles.*

Ce ſera encore à l'Advocat à prendre garde ſi la Loy qui fait contre luy n'eſt point contraire a quelque autre qui ſoit en eſtime, ou ſi elle-même ne ſe contrarie pas: car quelquefois il arrive qu'une Loy ordonne par exemple: *Que toutes ſortes de Conventions & de Traitez ſoient valables*; & qu'en même temps une autre fait deffenſe, *Que perſonne n'ait à contracter au prejudice des Loix & des Ordonnances établies.*

Il tâchera d'obſerver encore, Si la Loy, dont il s'agit, n'eſt point ambiguë & ſujette à diverſe interpretation; afin de voir de quelle façon on la pourra tourner: car s'il y a lieu de lui donner un ſens, Ou qui établiſſe tout à faict ſon droict, Ou qui ſoit utile à ſa Cauſe, alors il s'en doit ſervir & en tirer avantage.

De plus il faudra qu'il conſidere Si la Loy qu'on luy oppoſe & dont on veut faire valoir l'authorité, n'a point eſté faite pour des conſiderations qui ne puiſſent plus avoir lieu, ou pour des choſes qui ne ſoient plus. Car l'ayant fait voir, il doit inſiſter là-deſſus pour la détruire & luy oſter tout credit.

MAIS auſſi s'il arrive que la Loy faſſe pour luy, alors il peut remonſtrer à l'avantage des Loix écrites, *Que quand les Juges font ſerment de juger en leur conſcience & dans l'Equité, cela ne veut pas dire qu'ils aient abſolument la liberté de juger comme bon leur ſemble & de ſe diſpenſer des Loix; mais bien que cela ſe fait ainſi, afin que ſi par hazard le ſens d'une Loy*

eſtoit ſi caché qu'ils ne pûſſent pas en avoir l'intelligence, alors ils ſe reſſouvinſſent de leur ſerment, de crainte de le violer & de commettre une injuſtice.

Pour faire encore valoir l'authorité d'une Loy, l'Advocat pourra ſoûtenir, *Que comme jamais perſonne ne ſe propoſe d'acquerir ce qui eſt bon ſimplement en general, mais toûjours ce qui luy eſt propre & utile en particulier; c'eſt ce qui doit davantage obliger à maintenir les Loix écrites, puis qu'elles ne ſont établies dans un Eſtat que pour quelque neceſſité particuliere.*

Il pourra dire encore en leur faveur, *Qu'en vain un Legiſlateur établit des Loix, ſi jamais elles ne doivent eſtre obſervées; puis que faire des Loix & ne les pas obſerver, eſt la même choſe que ſi l'on n'en faiſoit point.*

Il dira outre cela, *Que ſi dans tous les Arts generalement il eſt dangereux de vouloir paroiſtre plus ſçavant que les Maiſtres, par exemple dans la Medecine de pretendre encherir ſur l'advis & l'Ordonnance de ſon Medecin: à plus forte raiſon cela arrive-t'il dans les Loix, puis qu'en effet on peut dire, Que la faute du Medecin n'eſt jamais ſi prejudiciable à la gueriſon d'un malade, que l'accouſtumance de contrevenir aux Loix du Prince & de s'en écarter, eſt contraire au bien de l'Eſtat,* Enfin il pourra ajoûter, *Que de chercher à raffiner ſur les Loix & pretendre eſtre plus ſage qu'elles, eſt une choſe que les Loix les plus eſtimées ont de tout temps deffendu.*

C'eſt-là en gros ce qui ſe peut dire touchant les Loix.

LES

LES TEMOINS.

POur les Témoins il s'en trouve de deux ſortes, les uns ſont *Anciens*, & les autres *Modernes*; Et de Ceux-cy il y en a qui ſont en danger & qui courent même fortune que l'Accuſé; Et d'autres qui ſont hors de danger. J'appelle Témoins Anciens, les Poëtes, & tout ce qu'il y a eu de grands hommes autrefois, dont le jugement ou les écrits ſont en reputation: Et leur authorité eſt ſi conſiderable, que Quand les Atheniens eurent different pour l'Iſle de Salamine, ils ne ſe ſervirent point d'autres témoignages que de celuy d'Homere; Comme depuis peu Ceux de Tenedos ont oppoſé aux habitans de Sigée le ſentiment du ſage Periander de Corinthe: Enfin Cleophon, plaidant contre Critias & l'accuſant d'eſtre un Débordé, cita principalement une des Elegies de Solon, pour monſtrer Que ce vice même luy eſtoit hereditaire, & que de tout temps il avoit eſté reproché à ceux de ſa maiſon: car, diſoit-il, ſi cela n'eſtoit vrai, quelle apparence qu'un perſonnage comme Solon ſe fuſt aviſé de faire ce Vers ici.

Dis au blond Critias qu'il écoute ſon Pere.

Dis à beau Blondin

Tels ſont donc les Témoins Anciens, & qui ſont foy pour le paſſé. A l'égard de Ceux dont le témoignage eſt conſiderable pour l'avenir, ce ſont les Interpretes des Oracles; Ainſi l'on ajouſta foy à Themiſtocle quand il fit ſçavoir,

Que les murailles de bois, dont parloit l'Oracle, ne donnoient autre choſe à entendre ſinon, Qu'il faloit équipper des Vaiſſeaux & ſe battre ſur Mer.

Les Proverbes encore, comme nous avons remarqué ailleurs, peuvent faire foy dans les ren-

rencontres & ſervir de témoignage : car ſi quelqu'un, par exemple, vouloit conſeiller à un autre *De jamais ne faire amitié avec des perſonnes d'âge*, il pourroit alleguer ce Proverbe, *Ne fais jamais plaiſir à un Vieillard.* Ou encore ſi l'on avoit à perſuader, *Qu'il ne faut point laiſſer vivre les Enfans dont on a tué les Peres*, le Vers ſuivant qui a paſſé en Proverbe ſerviroit de Preuve.

Sot, qui tuant le Pere épargne les Enfans.

QUANT aux Témoins Modernes, on entend par-là Ceux qui ayant de la reputation, ont porté jugement & donné leur advis ſur quelque choſe ; car ſans doute leur jugement ne ſervira pas peu aux Parties qui auront le même different. De-là vient qu'Eubulus fit en plein Barreau la même repartie à Chares, que Platon avoit déja faite auparavant à Archibius, *Qu'il eſtoit cauſe qu'à Athenes on faiſoit profeſſion publique de méchanceté, & que perſonne ne s'en cachoit.*

Au reſte entre les Témoins Modernes, ceux-là ſont en danger d'eſtre punis & courent même fortune que l'Accuſé, s'il paroiſt qu'ils ſoient faux Témoins & Calomniateurs ; Et cette ſorte de Témoins ici ne ſert qu'a faire connoiſtre, *Si un tel crime en particulier a eſté commis, ou non ; Si telle choſe eſt, ou n'eſt pas* ; veu que jamais on ne prend l'avis de ces gens-là ſur la qualité d'aucune action que ce ſoit ; par exemple pour ſçavoir Si telle action eſt criminelle, ou innocente ; ſi elle eſt avantageuſe, ou porte préjudice. Il n'en va pas ainſi des autres Témoins qui ne ſont pas preſens au procés & qui n'y ont aucune part, puiſque c'eſt deux prin-

principalement que le témoignage eſt conſiderable en ces rencontres : En effet il n'y a rien de ſi digne de foy que les Anciens, comme eſtant perſonnes incorruptibles & hors d'eſtat d'eſtre ſubornées ; car enfin il faut demeurer d'accord Que la preuve par Témoins n'eſt pas tout à fait inutile, & que ſouvent on y ajoûte foy auſſi-bien qu'à d'autres preuves plus fortes.

OR s'il arrive qu'un Advocat n'ait point de Témoins pour luy, il peut remonſtrer alors, *Que jamais on ne doit fonder de jugement certain ſur un ſimple rapport, mais ſeulement ſur la force des raiſons & la Vrai-ſemblance ; & que juger de cette ſorte eſt proprement ce qu'on appelle juger en conſcience & dans l'Equité.* Il dira de plus à l'avantage de la Vrai-ſemblance, *Que jamais elle n'a eſté corrompuë par argent, & qu'on ne la ſçauroit convaincre d'aucun faux témoignage.*

Un Advocat au contraire qui aura des Témoins à produire contre un autre qui n'en aura point, doit ſouſtenir, *Que ce ſeroit eſtre ennemy de la Juſtice, de pretendre qu'on pût condamner un homme ſur de ſimples conjectures, ou ſur quelques raiſons apparentes & Vray-ſemblables ; puiſque la Vrai-ſemblance, toute trompeuſe qu'elle eſt déja d'elle-même, n'eſtant point ſujette au châtiment, comme les Témoins, il arriveroit tous les jours que la Calomnie triompheroit de l'Innocence.* En un mot il ſouſtiendra, *Qu'en vain les Juges auroient de tout temps introduit cet uſage ſi neceſſaire de produire des Témoins, ſi abſolument les raiſons toutes ſeules avoient eſté ſuffiſantes pour convaincre d'un crime & en faire la Preuve.*

Tout témoignage au reſte regarde, Ou noſtre

tre perſonne, Ou la Partie adverſe; & regarde encore, Ou le ſujet de la Cauſe, Ou la vie & les mœurs; d'où il ſe voit, Que de quelque façon qu'on puiſſe rendre témoignage dans une affaire, toûjours il y aura lieu de s'en ſervir & d'en tirer avantage; Car ſi le témoignage qui aura eſté rendu ne fait rien au ſujet de noſtre Cauſe, ſoit pour lui eſtre favorable, ou contraire aux pretentions de la Partie adverſe; Au moins fera-t'il quelque choſe à la vie & aux mœurs, ou de noſtre Partie pour prouver ſon innocence, ou de la Partie adverſe pour la charger & la rendre criminelle. Je ſçay qu'il y a encore d'autres raiſons qu'on peut alleguer touchant la perſonne & la qualité des Témoins, afin d'affoiblir ou fortifier leur dépoſition, comme de monſtrer: *Qu'ils ſont amis, ou ennemis, ou qu'ils ne ſont ni l'un ni l'autre; Qu'ils ont mauvais bruit, ou ſont en bonne reputation, ou qu'on n'a jamais oüy parler d'eux ni en bien ni en mal*, & telles autres differences ſemblables; Mais il ſeroit ſuperflu d'en traiter à part, puiſque pour cela il ne faut qu'avoir recours aux Lieux d'où ſe tirent les Enthymêmes.

LES CONTRACTS.

QUANT aux Contracts & aux Conventions, tout ce qui s'en peut dire aboutit, Ou à en agrandir la validité, Ou à en monſtrer la nullité; & conſiſte encore, Ou à empêcher qu'on n'y croye, Ou à leur faire ajoûter foy. Que ſi les Contracts qu'on aura produits ſont pour nous, il faut tâcher de leur faire ajoûter foy, & d'en agrandir l'authorité; Et s'ils ſont contre nous, il faut faire le contraire. De ſçavoir

voir maintenant comment on leur fera ajoûter foy ou non ? c'eſt la même adreſſe que celle qui a eſté remarquée en parlant des Témoins pour rendre leur témoignage croyable ou ſuſpect ; car il eſt certain, Que tels d'ordinaire qu'on aura crû Ceux, ou qui auront ſigné un Contract, ou qui en garderont la Minute ; tel ſera crû ce Contract-là, & la même foy luy ſera ajoutée.

Que ſi en plaidant on demeure d'acord de la validité d'un Contract, au cas qu'il faſſe pour nous, il faut tâcher d'en agrandir l'authorité ; car il y aura lieu de dire, *Que tout Contract & toute Convention ſont à proprement parler des Loix, mais des Loix qui ne regardent que certaines choſes en particulier, & certaines perſonnes. A la verité qu'il n'y a point de Convention ni de Contracts aſſez conſiderables pour donner de l'authorité à quelque Loy que ce ſoit ; mais au moins qu'ils ont cet avantage, qu'eſtant faits legitimement & dans les formes, ils deviennent auſſi inviolables & authoriſez que les Loix mêmes.* En un mot il faudra ſoûtenir, *Que chaque Loy en particulier n'eſt autre choſe qu'un Contract ; de maniere que quiconque eſt aſſez injuſte pour n'y avoir aucun égard & pour en empeſcher l'execution ; celuy-là s'attaque directement aux Loix, & les détruit autant qu'il peut.* On ſouſtiendra enfin, *Que la pluſpart des affaires qui ſe traitent dans le monde, que les Negociations par exemple, les Societez, & tout ce qui s'établit d'un commun conſentement, n'eſt jamais fondé que ſur la bonne foy, & ne ſubſiſte que par les Conventions ; de ſorte que ſi on veut qu'elles n'ayent point de credit, l'on veut en même temps qu'il n'y ait plus ni de communication, ni de commerce parmy les hommes.* On pourra dire encore bien d'autres

cho-

choſes ſur ce ſujet que la Cauſe fournira d'elle-même, & dont il ſera facile dans la rencontre de faire l'obſervation.

MAIS s'il arrive qu'un Contract faſſe contre nous, & ſoit à l'avantage de la Partie adverſe, pour le combatre il faudra premierement ſe ſervir des mêmes armes que nous avons déja données pour attaquer une Loy qui nous ſeroit contraire; car nous dirons alors, *Qu'il ſeroit eſtrange! ſi croyant, comme nous faiſons, qu'il n'y a jamais d'obligation d'obeïr à des Loix qui n'ont pas eſté établies comme il faut, qu'un Legiſlateur n'a faites que par intereſt & pour abuſer les Peuples; nous puiſſions croire pourtant qu'il y eût quelque neceſſité de ſatisfaire à des Contracts frauduleux, & qui pecheroient contre les formes? Joint que ſi tout Juge eſt diſpenſateur de la Juſtice, il eſt de ſon devoir, de ne pas tant regarder à ce qui eſt porté par un Contract, qu'à ce qui ſe doit faire & qui eſt davantage dans l'Equité,* On dira enfin, *Que tout ce qui eſt juſte veritablement, jamais ne peut eſtre perverti par aucune fineſſe, ni par aucune violence; parce qu'il a ſon fondement dans la Nature: Mais pour les Conventions, Que la fourbe le plus ſouvent y preſide, & qu'ordinairement les hommes ne contractent que parce que la neceſſité les y force.*

Outre ce que nous venons de remarquer, il faudra prendre garde, Si le Contract dont on ſe voudra ſervir contre nous n'eſt point contraire à quelqu'une des Loix écrites, ou des Loix Communes & naturelles; Et encore s'il ne choque point l'Equité, ou les bonnes Mœurs. Il faudra auſſi obſerver ſi ce même Contract ne déroge point à quelqu'autre qui ait eſté fait depuis

puis luy, ou auparavant ; car il s'enſuivra, Que ſi le dernier Contract eſt valable, le premier ſera nul ; & au contraire, Si le premier eſt bon & dans les formes, que le dernier ſera frauduleux & contre la bonne foy. Pour lors donc nous nous en ſervirons ſelon que nous le jugerons à propos & qu'il ſera à noſtre Cauſe. Enfin il faudra prendre garde de quelle utilité pourra eſtre un tel Contract, & s'il ne contient rien de contraire aux Arreſts & à l'authorité des Juges, & telles choſes ſemblables qu'il ſera aiſé de voir alors, & que la matiere qu'on traitera découvrira aſſez d'elle-même.

LES TORTURES,

A L'égard des Tortures & de la Queſtion, on peut aſſeurer Que c'eſt une eſpece de Témoignage, auquel même il ſemble qu'on doive ajoûter d'autant plus de foy, que par leur moyen un homme eſt forcé à declarer la verité. Au reſte il n'eſt pas difficile de voir ce qui s'en peut dire de part & d'autre.

Si donc il eſt avantageux à noſtre Cauſe de nous en ſervir, alors il en faudra faire valoir l'uſage & ſouſtenir, *Que de tous les Témoignages c'eſt le ſeul veritable, & qu'il n'y en a point de ſi fidelle que celui-là.*

Que ſi au contraire la Partie adverſe s'en doit ſervir contre nous, il faut tâcher d'en rendre l'uſage ſuſpect & monſtrer, Que les Tortures ne ſçauroient jamais faire connoiſtre la verité. Et en même temps il ſera à propos de traiter en general de leur nature, car il y aura lieu de pretendre, *Que la violence des tourmens qu'elles font ſouffrir, peut auſſi-toſt porter un homme à*

dire

dire ce qui n'eſt pas, qu'à dire ce qui eſt. Joint qu'il n'arrive que trop ſouvent à la Queſtion, que des Criminels, pour eſtre robuſtes & capables de ſupporter la douleur, n'avouënt rien de leurs crimes : Et qu'au contraire des perſonnes tres innocentes; forcées par le mal qu'on leur fait ſouffrir, s'accuſent d'abord fauſſement afin d'eſtre ſoulagées. Enſuite de ces raiſons, il faudra rapporter les exemples de ceux, à qui telles choſes ſeront arrivées, & dont on ſçaura que les Juges auront une connoiſſance particuliere.

LE SERMENT.

POUR le Serment il peut eſtre conſideré en quatre façons, car,

Ou en méme temps nous demandons Que la Partie adverſe ait à faire le Serment, & qu'à ſon refus nous ſoyons receus à le faire.

Ou abſolument nous ne voulons pas un des deux.

Ou bien ſeulement nous voulons l'un & non pas l'autre.

Et cette troiſiéme façon arrive encore en deux manieres, car,

Ou nous voulons bien nous en rapporter au Serment de noſtre Partie adverſe, ſans vouloir jurer nous-mêmes.

Ou nous ne voulons pas qu'elle jure & nous demandons d'eſtre crûs ſeuls à noſtre ſerment.

Outre ces quatre façons, le Serment peut eſtre encore conſideré autrement, pour ſçavoir ſi quelqu'une des Parties a juré; & cela eſtant, ce ſera à l'Advocat de voir ſi c'eſt ſa Partie qui a juré, ou l'autre.

Donc s'il arrive que ce ſoit nous qui refuſions de

de nous en rapporter au ſerment de la Partie adverſe, alors il faudra ſouſtenir, *Que ce refus eſt legitime, puis qu'il y a ſi peu de gens qui faſſent difficulté de ſe parjurer. Joint qu'en matiere de preſt ce ſeroit un mauvais recours pour un Creancier de vouloir s'en rapporter au Serment de ſon debiteur, qu'on ſçait ne demander pas mieux que d'avoir occaſion de ſe parjurer afin d'eſtre quitte. Apres tout, que nous ſommes trop bien fondez en noſtre demande, pour ne pas attendre des Juges un Arreſt favorable & qui porte condemnation contre la Partie adverſe, ſans s'arreſter à ſon Serment ni à toutes ſes proteſtations frivoles. En tout cas s'il faut hazarder, que nous aimons beaucoup mieux nous en rapporter à nos Juges, qu'à noſtre Partie; attendu que ſa mauvaiſe foy ne nous eſt que trop connuë, & qu'au contraire nous avons tout ſujet de prendre confiance en la vertu de nos Juges & en leur équité.*

S'il arrive au contraire que la Partie adverſe veüille bien s'en rapporter à noſtre Serment, & que ſur ſon offre nous refuſions de jurer : Pour noſtre deffenſe nous alleguerons, *Qu'il eſt indigne d'un honneſte homme d'accepter une offre de cette qualité lors qu'il s'agit d'argent. Qu'aſſeurement ſi nous eſtions méchans & que noſtre demande fuſt mal fondée, nous n'aurions garde de laiſſer échaper une ſi belle occaſion; & d'autant plus qu'il vaut mieux eſtre méchant pour quelque choſe, que pour rien : Or eſt-il qu'en cette Cauſe l'on voit, que nous n'avons qu'à jurer pour avoir ce que nous demandons, au lieu que ne jurant pas, nous nous mettons même en eſtat de perdre tout. Et partant que la Partie adverſe ne doit point tirer avantage de noſtre refus, puiſque ſi nous refuſons ſon offre, c'eſt parce que nous faiſons profeſſion d'honneur, & non point pour aucune crainte que nous*

ayons

ayions de bleſſer noſtre conſcience ni de faire un faux ſerment. Et là-deſſus on pourra alleguer ce que diſoit Xenophanes, *Qu'en matiere de Serment il n'y a nulle comparaiſon à faire d'un homme de bien à un méchant homme; puiſqu'alors la partie eſt auſſi inégale, que ſi un homme fort & robuſte demandoit à ſe battre contre un autre qui fuſt de beaucoup plus foible que luy.*

Mais au cas que ce ſoit nous qui demandions à preſter le Serment, il faudra remonſtrer, *Que ce que nous en faiſons c'eſt parce que nous ſommes tres-aſſeurez de dire la verité, & que nous nous deffions de la Partie adverſe.* Et pour lors renverſant la raiſon de Xenophanes, nous ſouſtiendrons, *Que la partie n'eſt jamais plus égale, que lors qu'un méchant homme offre de s'en rapporter au ſerment d'un homme de bien, & que l'homme de bien accepte ſon offre.* Enfin nous pourrons ajoûter, *Qu'il ſeroit bien eſtrange que nous refuſaſſions de faire un Serment que nos Juges mêmes n'ont pas fait difficulté de faire avant nous, & ſans quoi nous ne croirions pas qu'ils fuſſent capables de nous juger.*

Que ſi c'eſt nous-mêmes qui faſſions offre à la Partie adverſe de nous en rapporter à ſon Serment, nous pourrons dire, *Qu'aſſeurément il n'eſt rien de plus digne de la pieté & de l'eſprit d'un homme de bien, que de vouloir remettre ſes intereſts entre les mains des Dieux. Qu'il n'eſt pas beſoin que la Partie adverſe ait recours à d'autres Juges, puiſque nous ſommes tous preſts d'en paſſer par ce qu'elle dira. Apres tout qu'il ſeroit ridicule qu'elle refuſaſt de preſter un Serment, qu'elle même croit que ſes Juges ſont obligez de faire pour eſtre capables de la juger.*

Ayant la connoiſſance comme nous avons de

de ce qui ſe peut dire de part & d'autre touchant les quatre façons de conſiderer le ſerment, à les prendre chacune en particulier; l'on voit encore ce qu'il y aura à dire lors qu'on viendra à les accoupler & qu'il en faudra conſiderer plus d'une à la fois; Par exemple, lors qu'il ſe rencontrera, *Que nous voudrons bien faire le Serment, & que nous ne voudrons pas que la Partie adverſe le faſſe.* Ou au contraire, *Lors que nous voudrons bien qu'elle le faſſe, & que nous-mêmes ne voudrons pas le faire.* Bref *lorſque nous voudrons bien tous les deux, ou que nous ne voudrons ni l'un ni l'autre.* Car comme de neceſſité tous ces accouplemens, ou combinaiſons, ſeront compoſez des mêmes choſes qui ont eſté remarquées ſeparement; ſans doute auſſi les raiſonnemens ſeront les mêmes, hormis qu'ils ſeront joints enſemble.

OR s'il arrive que le Serment que nous aurons fait ſoit contraire à ce que nous aurons dit auparavant, pour avoir ſujet de nous en dédire, il faudra ſouſtenir *Qu'abſolument en cette rencontre on ne peut pas nous accuſer d'eſtre parjures, puiſqu'en verité le Serment que nous avons fait n'a eſté fait que par contrainte & par ſurpriſe. Que qui dit* Parjure, *dit un homme qui fait une injuſtice; & qui dit* Injuſtice, *dit une choſe qu'on a fait volontairement. Or eſt-il qu'il n'y a rien de plus oppoſé à une action volontaire, que ce qui ſe fait par ſurpriſe & par contrainte.* Et là-deſſus il faudra conclure, *Que jamais la langue ni la parole ne ſont capables toutes ſeules de faire un faux Serment; mais ſeulement l'intention, & la volonté.*

Mais au cas que ce ſoit la Partie adverſe qui ſe veüille dédire de ſon ſerment, nous ſouſtiendrons

drons alors, *Que c'eſt renverſer tout ce qu'il y a de mieux établi & de plus ſaint parmy les hommes, que de ne ſe pas tenir à ſon Serment, Que l'uſage du Serment a eſté crû de tout temps ſi neceſſaire & ſi religieux, que même on n'a pas voulu permettre aux Juges de faire leur fonction, qu'ils n'euſſent auparavant juré & promis ſolemnellement de s'acquitter de leur devoir.* Et alors s'adreſſant aux Juges mêmes, *Quoy, Meſſieurs, il ſeroit dit, que vous qui eſtes nos Juges, vous ſeriés obligés étroitement de vous tenir à ce que vous avez jugé, à cauſe du Serment que vous avez fait? Et à nous autres, qu'il nous ſera permis de violer nôtre Serment quand bon nous ſemblera, & de nous y tenir s'il nous plaiſt?* Et telles choſes ſemblables qu'on pourra dire afin de donner plus d'averſion du Parjure, & de rendre ſa Partie odieuſe.

VOILA ce que nous avions à remarquer touchant les Preuves qui ne dépendent point de l'Artifice ni de l'adreſſe de la Rhetorique.

LA RHETORIQUE D'ARISTOTE.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE I.

Que l'Orateur doit connoître les Mœurs & les Paſſions.

POUR ce qui regarde les Choſes qu'il faut ſçavoir afin d'eſtre en eſtat de *Perſuader ou Diſſuader*; *Blâmer ou Loüer*; *Accuſer ou Defendre*; Et même pour ce qui eſt des *Opinions* & des *Propoſitions* utiles en telles rencontres afin de faire croire ce qu'on dit; c'eſt ce que juſques ici nous avons tâché d'expliquer, car c'eſt delà ſeulement & des Lieux que nous avons donnez que ſe tirent tous les argumens & les Enthymêmes que demande à part chaque Nature de Diſcours & chacun des trois Genres.

Mais parce que la Rhetorique eſt inſtituée pour porter l'Auditeur à donner ſon jugement

ſur ce qui luy eſt propoſé; car & les Reſolutions qui ſe prennent en plein Conſeil ſont de veritables Jugemens, & le Barreau encore n'eſt celebre que par ſes Arreſts; Pour cela il ſera neceſſaire, Que l'Orateur non ſeulement ait ſoin d'aporter de bonnes raiſons & de prouver ce qu'il dit, mais auſſi de donner une bonne opinion de luy en parlant; & de plus de gagner l'eſprit de ſes Juges & de les faire tourner de ſon coſté. Car en matiere de perſuaſion il eſt tres-important; ſur tout dans les Aſſemblées publiques & apres dans le Barreau, Premierement de donner toûjours bonne opinion de ſoy en parlant à ſes Auditeurs (c'eſt à dire de paroître tout enſemble & habile homme, & homme d'honneur, & porté pour leur bien,) En ſecond lieu de diſpoſer & preparer les eſprits d'une certaine maniere.

Quant à l'adreſſe de donner une bonne opinion de ſoy en parlant à ſes Auditeurs, elle eſt plus propre à la Deliberation; Et pour ce qui eſt de preparer les eſprits, c'eſt un artifice qui fait plus ſon effet dans le Barreau & en plaidant devant des Juges. Auſſi une perſonne prevenuë de colere, ou d'amour, prend bien les choſes d'un autre biais & d'un autre eſprit, que celui qui n'eſt touché d'aucune de ces deux Paſſions, & qui n'a ni haine ni colere; attendu que les choſes alors ou paroiſſent tout autres, ou en tout cas bien plus grandes ou bien moindres. Et de fait qu'un homme ait à juger ſon amy convaincu d'avoir fait une injuſtice, Ou il luy ſemblera que ce qu'il a fait n'eſt rien, ou que c'eſt peu de choſe: cependant un ennemy qui auroit à juger la même perſonne porteroit un jugement tout contrai-

re.

re. Il en eſt de même de ceux qui ſouhaitent quelque choſe avec paſſion, ou qui ſont dans l'eſperance de l'avoir; car ſi ce qu'ils eſperent, ou ſouhaitent, eſt pour leur apporter du plaiſir, non ſeulement en cet eſtat ils ne douteront point que cela ne leur arrive, mais encore ils s'imagineront que ce leur ſera un tres-grand avantage & un tres-grand bonheur. D'autres au contraire qui regarderont la même choſe avec indifference, ou qui n'en auront pas une ſi bonne opinion, ſeront tout d'un autre advis.

TRois choſes donc ſont cauſe qu'on ajoûte foy au Diſcours d'un Orateur; car il en faut autant pour pouvoir ajoûter foy aux paroles de qui que ce ſoit; je dis même ſans avoir égard à ſes preuves ni aux raiſons qu'il apporte. Ces choſes-là ſont,

La Prudence & Capacité de celui qui parle.
Sa Probité.
Sa Bien-veillance, ou l'Inclination qu'il ſemble avoir pour nous.

Car il eſt certain que ſi l'Orateur en quelque occaſion manque a dire la verité touchant la matiere qu'il traite, c'eſt toûjours, ou pour ces trois raiſons-là enſemble, ou pour quelqu'une; puiſqu'enfin ſi les advis qu'il donne ſont mauvais, cela arrive, Ou parce qu'il eſt ignorant & ne ſçait pas juger des choſes; Ou bien par méchanceté, au cas que ce ne ſoit pas faute de connoiſſance; Et ſi ce n'eſt ni par malice, ni par ignorance qu'il le fait; c'eſt qu'il n'eſt point affectionné. Et voilà donc toûjours pourquoy il arrive que des perſonnes qui pourroient donner de bons Conſeils ne le font

pas; car apres ces raiſons ici il n'en faut point chercher d'autres.

Neceſſairement donc tout Orateur qui paroiſtra avoir en lui ces trois qualitez que nous venons de remarquer, ſera toûjours conſideré par ſes Auditeurs comme un honneſte homme & digne qu'on ajoûte foy à ſes paroles.

De ſçavoir maintenant ce qui eſt requis pour paroiſtre habile homme, & homme de bien tout enſemble; cela dépend de ce que nous avons dit dans le Genre Démonſtratif, en traitant des Vertus; car les mêmes Lieux, & les mêmes moyens qu'un Orateur doit employer pour faire éclater ces qualitez en autruy, ces mêmes moyens-là encore luy doivent ſervir pour les faire éclater en ſa perſonne.

Touchant la Bienveillance, & la qualité d'Amy, c'eſt dequoy il nous faut parler; ſur tout à preſent que nous avons à traitter des Paſſions. Au reſte on appelle *Paſſions*, tout ce qui eſtant ſuivi de douleur & de plaiſir, apporte un tel changement dans l'eſprit qu'en cet eſtat il ſe remarque une notable difference dans les jugemens qu'on rend: telles ſont *la Colere*, *la Pitié*, *la Crainte*, & autres Paſſions ſemblables, y comprenant encore celles qui leur ſont contraires.

Au reſte pour bien traiter des Paſſions, il eſt à propos de les diviſer chacune en trois parties, Je dis, par exemple, Que pour bien expliquer ce que c'eſt que la Colere, je dois premierement monſtrer,

En quel eſtat ſe trouvent ceux qui ſont ſujets à cette Paſſion,

Secondement,

Con-

Contre quelles ſortes de perſonnes ils ſe fâchent.

Et enfin,

A quelle occaſion & pour quelle raiſon ils le font.

Car il eſt certain que ſi nous ne connoiſſons qu'une ou deux de ces choſes-là, ſans les connoître toutes, il nous ſera impoſſible d'émouvoir noſtre Auditeur, & de le porter à la Colere. Il en faut dire autant de toutes les autres Paſſions en particulier.

Donc en la même maniere que nous avons déja donné des Propoſitions ſur toutes les matieres qui ont eſté traittées, continuons de même & ne changeons point de Methode.

LES PASSIONS.

CHAPITRE II.

De la Colere.

SUpposons que la Colere eſt *Un deſir de Vangeance de laquelle nous croions pouvoir venir à bout, mais un deſir triſte & meſlé de deplaiſir, dans la penſée que nous avons qu'on nous a mépriſé & traitté indignement, ou quelqu'un de ceux qui nous appartiennent.*

Que ſi la Colere eſt ce que nous venons de dire, il eſt neceſſaire premierement,

Que quiconque ſe met en Colere, s'y mette toûjours contre une certaine perſonne.

Par exemple contre Cleon en particulier, & jamais indeterminément ni contre l'homme en general: Et alors il faut qu'il ſe tâche contre luy, pource qu'il luy a fait à luy-même ou à quelqu'un des ſiens, ou eſt preſt de luy faire une choſe qu'il croit ne devoir point ſouffrir.

Il eſt neceſſaire en ſecond lieu,

Que toute ſorte de Colere ſoit ſuivie de quelque plaiſir,

A cauſe de l'eſperance qu'on a alors de ſe vanger, puiſqu'il y a grand plaiſir à s'imaginer qu'on aura les choſes que l'on ſouhaite avec paſſion; Et d'autant plus que jamais perſonne ne vient à ſouhaiter ce qu'il croit luy eſtre impoſſible d'avoir. Or eſt-il que celuy qui eſt en colere, ſouhaite toûjours ce qu'il croiſt eſtre en ſon pouvoir d'executer; & ainſi il y trouve du plaiſir. Auſſi eſt-ce à ce propos qu'Homere a dit judicieuſement en parlant de cette paſſion.

Lors qu'en nous elle accroiſt ſon feu ſeditieux, Iliad. 11
Le miel n'eſt pas ſi doux ni ſi delicieux.

Car il eſt ſi vrai que la Colere eſt toûjours accompagnée de plaiſir, que non ſeulement il le faut croire pour la raiſon que nous venons d'alleguer; mais encore parce que la vangeance qu'on ſe propoſe alors, eſt tellement preſente à l'imagination, que veritablement on croit ſe vanger déja; ce plaiſir-là au reſte eſt un plaiſir trompeur qui reſſemble à un ſonge & à une réverie agreable.

Le Mépris & ſes eſpeces.

MAis parceque ce qu'on appelle *Mépris*, eſt lors qu'actuellement on vient à former cette opinion d'une choſe & témoigner Qu'elle ne merite pas qu'on en faſſe eſtat: car enfin tout ce que nous jugeons eſtre bon, ou mauvais; ou qui regarde quelque Bien ou quelque Mal & y a du rapport; jamais nous ne penſons qu'il le faille negliger; attendu qu'il n'y a que les choſes de neant, ou de peu de conſideration, dont on croye ne devoir point faire d'eſtat; il s'enſuit, Qu'il y a trois ſortes de Mépris, ſçavoir *le Dédain, l'Importunité, & l'Affront.*

Car premierement il eſt conſtant que tout homme qui dédaigne, mépriſe; veu que jamais on ne dédaigne que ce qu'on croit ne rien valoir, & que tout ce qu'on croit ne rien valoir, eſt toûjours méprisé.

De plus toute perſonne qui ſe rend importune & qui incommode, ſemble toûjours mépriſer alors; puiſque l'Importunité n'eſt autre choſe, Qu'un certain empéchement ou obſtacle qu'on apporte au vouloir d'autrui; non point par intereſt, mais ſimplement afin qu'il n'ait pas ce qu'il veut: Or ſi ce n'eſt point par intereſt qu'il le fait, ni afin qu'il luy en revienne rien; aſſeurément, c'eſt qu'il le mépriſé: puiſque s'il avoit opinion que ce fuſt une perſonnne à luy nuire, loin de le mépriſer il le craindroit. On ne dira pas non plus qu'il le juge capable de l'obliger en rien, pource que tant s'en faut qu'alors il le mépriſait, que même il tâcheroit d'en faire un Amy.

Enfin il eſt certain Que tout homme qui fait affront mépriſe, puiſque l'Affront conſiſte à fâcher & à nuire en des choſes qui tournent à deshonneur & qui font de la honte; non pas que celui qui fait affront pretende alors en devenir plus riche, ou veüille rendre la pareille; mais il le fait, parce que c'eſt ſon plaiſir; Et de vray ceux qui rendent la pareille ſe vangent plutoſt, qu'ils ne font affront veritablement.

Or ce qui eſt cauſe que ceux qui font affront y prennent du plaiſir, c'eſt qu'en mal-traitant ils croyent avoir un grand avantage & eſtre bien plus que les autres: Auſſi eſt-ce pour cette raiſon-là que les jeunes gens & les Riches d'ordinaire ſont inſolens & outrageux, à cauſe qu'en faiſant affront ils s'imaginent ſe faire valoir & en

en eſtre bien plus conſiderables. Le propre donc de l'Affront eſt d'oſter l'honneur, or quiconque oſte l'honneur, mépriſe toûjours; Et de fait tout ce qui n'eſt bon à rien, eſt laiſſé-là & l'on n'en tient compte, comme ne pouvant faire ni bien ni mal; Et c'eſt auſſi ce qui fait dire à Achille, lorſqu'il eſt en colere contre Agamemnon.

Euſt-il pû me traiter avec plus de meſpris? Iliade.
L'uſurpateur qu'il eſt, il me retient mon prix.

Homere encore luy fait dire en un autre endroit.

Ainſi que ſi j'eſtois un homme ſans honneur. Iliade.

Or Achille dit tout ceci comme ſi c'eſtoit principalement ce qui le mit en colere.

Tous les hommes au reſte ont cette opinion-là d'eux-mêmes, Qu'ils croyent toûjours devoir eſtre conſiderez & reſpectez de ceux qui leur ſont inferieurs, ou en naiſſance, ou en credit, ou en merite; en un mot dans toutes les choſes en quoi ils excellent & qui leur donnent quelque avantage ſur les autres. Par exemple un Riche pretend à cauſe de ſes richeſſes Que le pauvre luy doit rendre de l'honneur. Autant en croit un Orateur de celuy qui eſt incapable de parler en public: Il en eſt de même d'un Prince à l'égard de ſon ſujet, & de quiconque eſt jugé digne de commander à l'égard d'un autre qui eſt né pour obeïr. C'eſt auſſi à l'occaſion d'un Roy en colere qu'il a eſté dit,

Des Rois enfans du Ciel la colere eſt extreme. Hom. 2.

Le même Poëte dit encore ailleurs.

Il feint d'eſtre appaiſé pour mieux prendre ſon temps. Iliade.

Car certainement le mépris eſt inſupportable aux Rois & aux Princes, à cauſe de leur dignité & du haut rang qu'ils tiennent.

Et non ſeulement nous ſommes dans cette opinion à l'égard de nos inferieurs, mais encore à l'égard des perſonnes de qui nous penſons n'en devoir attendre que de bons traittemens; Tels que ceux à qui autrefois nous avons fait du bien, ou à qui preſentement nous en faiſons, ou quelqu'un des noſtres, ou à qui d'autres n'en font qu'en noſtre conſideration; En un mot toutes les perſonnes à qui nous avons toûjours témoigné de la bonne volonté; ou qu'en effet nous voudrions ſervir ſi l'occaſion s'en preſentoit. De-là il ſe voit en quel eſtat ſe trouvent ceux qui ſe mettent en colere; Et même contre quelles gens ils s'y mettent, & pour quelles raiſons.

Les Perſonnes ſujettes à ſe mettre en colere.

CERTAINEMENT tous ceux qui patiſſent & qui ſouffrent, ſont tres-aiſez à ſe mettre en colere; à cauſe que tout homme qui ſouffre, ſouhaite quelque choſe. Et en cet eſtat ils ſe mettent toûjours en colere, lorſque directement on s'oppoſe à ce qu'ils veulent; comme ſi quelqu'un empêchoit de boire un homme qui euſt grand ſoif; ou ne le faiſant pas ſi ouvertement, qu'il ſemblaſt faire quelque choſe d'approchant.

Il en faut dire autant de tout autre, ſi ſe trouvant en pareil eſtat que celuy que nous venons de dire, quelqu'un traverſe ſes deſſeins, ou pouvant l'y ſervir qu'il ne le faſſe pas; enfin lors qu'il luy nuira de quelque façon que ce ſoit. Auſſi eſt-ce ce qui fait que les Malades, les Pauvres; ceux que l'Amour ou la

Soif

Soif travaillent, tous ceux en un mot qui deſirent quelque choſe ardemment & qu'ils ne peuvent avoir, ſont tres-coleres & bien plus aiſez à fâcher que d'autres; ſur tout contre les perſonnes qui ne tiennent compte d'eux en l'eſtat où ils ſont; Par exemple un Malade ſe fâche toûjours pour les choſes qui regardent ſa maladie; un Pauvre pour celles qui regardent ſa pauvreté; un Soldat à l'occaſion de la guerre, un Amant pour ce qui touche ſa paſſion; & generalement en eſt-il de même de tous les autres: Car il eſt conſtant que dans toutes les rencontres où nous nous mettons en colere, chacun de nous y eſt comme acheminé & preparé par la paſſion qui le travaille, & par ce qu'il ſent d'affligeant en luy-même.

D'ordinaire encore on ſe fâche lors que tout le contraire arrive de ce qu'on attendoit; car ſans doute un accident inopiné & auquel on ne s'attendoit pas, afflige bien davantage; par la même raiſon qu'un bonheur qui arrive contre toute eſperance & ſans s'y eſtre attendu, donne plus de joye, ſur tout quand il produit l'effet qu'on veut. D'où il eſt aiſé de remarquer Quelles peuvent eſtre les occaſions, les ſaiſons, les diſpoſitions, les âges qui ſont plus propres à mettre en colere; & même préciſement quand; & en quel lieu. Et non ſeulement cette remarque eſt aiſée à faire, mais encore il paroiſt Que plus une perſonne ſera ſollicitée & preſſée par des circonſtances de cette qualité, & plus alors il ſera facile de la fâcher.

Tous ceux donc qui ſeront en l'eſtat que nous venons de dire, ſeront tres propres à eſtre mis en colere.

Ceux contre qui on ſe met en colere.

AU reſte nous nous mettons toûjours en colere contre ceux qui ſe prennent à rire en noſtre preſence, ou qui ſe mocquent de nous ouvertement, ou bien qui nous attaquent avec des railleries piquantes; car il eſt certain que ces perſonnes-là alors nous offenſent.

On ſe met encore en colere contre ceux qui nuiſent en des choſes où il ſe remarque viſiblement Que c'eſt à deſſein d'offenſer: Or il faut que ces choſes-là ſoient telles qu'on ne voye pas Qu'il leur en revienne rien, ni que ce ſoit à deſſein de ſe vanger: Si bien qu'alors il paroiſt Que c'eſt purement pour offenſer qu'ils le font & pour faire dépit.

Nous nous fâchons encore contre les perſonnes qui parlent mal de nous, ou qui nous mépriſent dans les choſes dont nous faiſons noſtre principale occupation. Par exemple, un homme paſſionné pour la Philoſophie & qui cherche à acquerir de la reputation par-là, s'offenſera extraordinairement ſi quelqu'un vient à choquer cette profeſſion; Il en eſt de même d'une Dame qui ſe pique de beauté, ſi quelqu'un n'en parle pas comme elle le ſouhaite; Et ainſi en eſt-il de tout le reſte. Mais ſans doute leur colere s'allume bien davantage en ces rencontres, ſi telles perſonnes ont quelque ſoupçon, que ces choſes-là ne ſe trouvent point du tout en elles, ou bien moins qu'elles ne s'imaginent; en tout cas qu'elles ne paſſent point pour cela: car quand quelqu'un croit exceller en la choſe même ſur laquelle on le raille, jamais alors il ne s'en fâche.

On

On ſe fâche encore plus ordinairement contre ſes Amis, que contre ceux avec qui l'on ne fait point amitié ; à cauſe qu'on croit devoir attendre plûtoſt de ſes Amis un bon traitement, qu'un mauvais.

Nous nous mettons auſſi en colere contre ceux qui ayant accouſtumé de nous rendre de l'honneur, ou d'avoir ſoin de cultiver noſtre connoiſſance & de ſe mettre bien avec nous, ceſſent d'en uſer de la ſorte ; parce qu'il y a lieu de croire alors qu'ils nous mépriſent, n'y pouvant avoir d'autre raiſon que celle-là qui les empéche de faire encore de même, & d'agir avec nous comme auparavant.

On ſe fâche encore toûjours contre ceux qui apres avoir receu quelque plaiſir, ſont aſſez ingrats pour nous abandonner dans l'occaſion, ou qui ne font pas autant pour nous, que nous avons fait pour eux; Enfin contre tous ceux qui ont des deſſeins contraires aux noſtres, particulierement ſi ce ſont perſonnes inferieures & bien au deſſous de nous pour la condition : car il ſemble alors que toutes ces ſortes de gens nous mépriſent, Ceux-ci, parce qu'il nous traitent tout à fait d'inferieurs, & comme perſonnes qu'on ne ſe ſoucie pas de choquer ; Les autres, parce qu'ils vivent avec nous, comme ils vivroient avec un inferieur qui les auroit obligez.

Nous ſommes encore bien plus touchez du mépris de Ceux qui ne ſont en aucune conſideration dans le monde, que du mépris des autres; & cela conformément à la ſuppoſition que nous avons faite, *Que la colere vient toûjours d'un mépris indigne, & fait à des perſonnes qu'on devroit traiter tout autrement.* Car il eſt de la bien-

ſean-

ſeance qu'un homme qui n'eſt pas tant que d'autres, reſpecte ceux qui ſont plus que luy.

Nous nous fâchons encore contre nos amis; lors qu'ils ne diſent pas du bien de nous, ou qu'ils n'ont pas ſoin de nous obliger; mais bien plus incomparablement, lors qu'ils ſont tout le contraire, ou qu'ils ne s'apperçoivent pas de noſtre beſoin; & c'eſt ainſi que Plexippe, dans Antiphon, ſe fâche contre Meleagre. Auſſi eſt-ce toûjours une marque qu'on ne ſe ſoucie pas d'une perſonne & qu'on n'en tient point de compte, lors qu'on ne s'apperçoit pas même qu'elle eſt en neceſſité; puis que d'ordinaire on n'ignore pas l'eſtat des choſes dont on ſe ſoucie particulierement & qu'on eſtime.

Nous nous fâchons auſſi contre les perſonnes qui ſe réjoüiſſent de nos diſgraces, & generalement contre tous ceux qui ne ſont point touchez des malheurs qui nous arrivent: Car c'eſt une preuve alors, ou qu'ils ſont nos ennemis, ou qu'ils ne tiennent compte de nous.

Nous nous mettons encore en colere contre ceux qui ne ſe ſoucient pas de nous fâcher, & c'eſt pour cela que le meſſage des perſonnes qui apportent de mauvaiſes nouvelles eſt toûjours ſi mal receu.

Noſtre colere encore s'allume contre ceux qui écoutent le mal qu'on dit de nous, ou qui ſont attentifs à regarder celui qui nous eſt arrivé; veu que telles actions ſemblent venir, ou d'un homme qui nous mépriſe, ou d'un ennemy: Car ſans doute ſi c'eſtoient de vrais amis, ils compatiroient alors à noſtre affliction & la regarderoient comme la leur; puiſque jamais perſonne ne peut regarder ſes propres maux ſans s'attriſter.

Nous

Nous ne pouvons encore ſouffrir d'eſtre mépriſez en preſence de cinq ſortes de perſonnes, qui ſont,

Nos Competiteurs & ceux avec qui nous diſputons du rang.

Ceux de qui nous faiſons une tres-grande eſtime.

Toutes les perſonnes chez qui nous voulons nous mettre en credit & en reputation.

Ceux à qui nous portons un grand reſpect.

Enfin tous ceux qui nous reſpectent.

Car il eſt certain que quand on vient à mépriſer dans quelqu'une de ces rencontres-là, le mépris alors eſt tout autrement ſenſible que devant d'autres.

Ceux-là encore nous mettent en colere qui offenſent en certaines choſes des perſonnes qu'honneſtement nous ne pouvons pas abandonner en de telles rencontres, & où il y auroit de la honte pour nous de ne pas prendre leur deffenſe ; Ces perſonnes-là ſont, nos peres & meres, nos enfans, nos femmes, nos domeſtiques, & tous ceux qui dépendent de nous.

Nous nous fâchons encore contre ceux qui ſont inſenſibles à nos bienfaits & qui ne nous en ſçavent pas de gré ; car le mépris de telles gens eſt toûjours d'autant plus injurieux, qu'il eſt ſans fondement & contre toute ſorte de raiſon.

On ſe fâche encore contre ceux qu'on apperçoit ſe mocquer dans le temps qu'on penſe traiter ſerieuſement avec eux : car l'Ironie a cela qu'elle eſt extraordinairement mépriſante.

On ſe met auſſi en colere contre les perſonnes qui ſe monſtrent obligeantes & font du bien à tous les autres, excepté à nous ; car ſans doute il n'y a rien qui faſſe plus connoiſtre qu'on

nous

nous mépriſe, que lors qu'on ne juge pas devoir faire pour nous, ce qu'on croit devoir faire pour tous les autres.

L'oubliance encore eſt une choſe qui excite la colere, comme ſi un homme, ſe mettoit ſi peu en peine d'un Amy, qu'il oubliaſt ſon nom; car il ſemble alors que cette oubliance ſoit un effet de ſon mépris, puiſque l'oubliance ne vient jamais que de negligence, & que la negligence eſt toûjours un mépris.

Nous avons donc monſtré, non ſeulement Quelles ſont les perſonnes contre qui nous nous mettons en colere; mais encore en quel eſtat ſe trouvent ceux qui s'y mettent, & pour quelles raiſons ils le font. Et par-là il ſe voit ce que l'Orateur doit ſe propoſer; car ce qu'il aura à faire d'abord c'eſt, De manier avec telle adreſſe l'eſprit de ſes Juges, qu'il les amene au poinct où ſe trouvent toûjours ceux qui ſont preſts de ſe mettre en colere; En ſecond lieu, de faire éclater en la perſonne de l'adverſe Partie des choſes qui ayent de couſtume de les irriter; Et enfin, de le repreſenter tel à leurs yeux, qu'ils puiſſent le regarder comme un de ceux contre qui ils s'emportent ordinairement.

CHA-

CHAPITRE III.

De l'Humeur paiſible ou Douceur d'Eſprit.

MAIS parce que ſe *Fâcher & s'appaiſer*, ſont choſes contraires, & tout de même *la Colere & la Douceur d'eſprit*; pour cela trois poincts ſeront à examiner. Premierement, *En quel eſtat ſe trouvent ceux qui ont l'eſprit doux & paiſible.* En ſecond lieu, *Avec quelles ſortes de perſonnes on vit d'ordinaire paiſiblement.* Et enfin, *A quelle occaſion, & pour quelles raiſons la Colere s'appaiſe.*

Suppoſons donc que la Douceur d'eſprit ſoit, *Cet eſtat où on ſe trouve lorſque la Colere ceſſe.* Que ſi cela eſt, & qu'on ſe mette toûjours en colere contre ceux qui mépriſent; de plus Que le Mépris de ſa nature ſoit toûjours volontaire: Il faut dire, Que jamais perſonne ne ſe mettra en colere contre ceux qui n'auront rien fait de ſemblable, où l'auront fait malgré eux, ou paroiſtront l'avoir fait ainſi.

Il eſt certain encore qu'on ne ſe mettra point en colere contre ceux qui voudroient avoir fait tout le contraire de ce qu'ils ont fait, ou qui n'auront rien fait à noſtre égard qu'ils n'ayent fait ſouvent à eux-mêmes; à cauſe qu'il n'eſt pas croyable qu'une perſonne ſoit pour ſe mépriſer elle-même.

On

On ne ſe fâche pas non plus contre ceux qui reconnoiſſent nous avoir offensé, & s'en repentent ; car comme ſi nous croyions alors qu'ils fuſſent aſſez punis de leur repentir, nous nous appaiſons auſſi-toſt. Cela ſe peut remarquer aux valets que nous chaſtions ; parce que plus ils s'opiniaſtrent à nous mentir & à nous contredire, & plus nous continuons à les chaſtier, au lieu que noſtre colere ceſſe lors qu'ils avoüent qu'ils ſont punis juſtement : Et la raiſon pourquoy alors nous en uſons ainſi, eſt parce qu'il y a de l'impudence & de l'effronterie à dénier une choſe qu'on a veuë, ou qui eſt claire d'elle-même: Or l'Impudence eſt toûjours une ſorte de mépris & de dédain, puis qu'il n'y a que les perſonnes que nous mépriſons beaucoup, pour qui nous manquions de reſpect & devant qui nous ne nous ſoucions pas de faire paroiſtre de l'impudence.

Noſtre colere encore ne peut durer contre ceux qui nous font des ſoumiſſions, ou écoutent tout ce que nous leur diſons ſans repartir ; à cauſe que par-là ils ſemblent avoüer qu'ils ſont nos inferieurs, Or eſt-il que tout homme qui ſe croit inferieur à un autre, craint toûjours de l'offenſer ; & craignant de l'offenſer aſſeurément il ne le mépriſe point : Et une preuve Qu'on ne peut eſtre en colere contre ceux qui s'humilient, c'eſt que les Chiens mêmes nous le monſtrent, ne mordant jamais ceux qui ſont couchez par terre.

On ne ſe fâche point encore contre les perſonnes qui ne tournent point en raillerie un diſcours ſerieux, à cauſe que faiſant eſtat en apparence de ce qu'on leur dit, il n'y a pas lieu de croire alors qu'ils mépriſent.

Nous

Nous ne pouvons encore nous fâcher contre ceux qui nous ont beaucoup plus obligé par le passé, qu'ils ne nous ont desobligé presentement. Non plus que contre les personnes qui nous viennent demander pardon, ou qui nous prient de quelque chose; attendu que la qualité de suppliant les abaisse, & les fait humilier devant nous.

Personne encore ne se met en colere contre ceux qui ne sont point injurieux ni mocqueurs, & qui ne mépriſent jamais personne: ou bien qui ayant à mépriſer quelqu'un, ne s'intéressent point aux honnestes gens, ni à ceux de nostre sorte. En un mot le secret d'appaiſer la colere est d'avoir égard à tout ce qui est contraire aux choses qui la font naistre.

On ne se fâche point encore contre les personnes qu'on craint, ou pour qui l'on a beaucoup de respect; veu que la colere ne peut jamais rien sur l'esprit tandis qu'on est en cet estat; estant impossible d'estre saisi de peur & de colere en même temps.

On ne se fâche point encore, ou du moins tres peu, contre ceux qui n'ont offensé que parce qu'ils estoient en colere; à cause qu'il ne semble pas alors que ce soit par mépris qu'ils l'aient fait; veu que personne ne peut jamais mépriser dans le temps qu'il est en colere, puisque le mépris de sa nature est froid & sans trouble; au lieu que la colere est turbulente & pleine de ressentiment.

Enfin nous ne nous mettons jamais en colere contre ceux qui sont honteux en nostre presence, & qui nous portent du respect.

Il est certain encore Que les personnes qui seront dans une disposition contraire à celle où

Comme ſi Ulyſſe euſt crû ne s'eſtre pas vangé de Polyphême, s'il ne luy euſt fait connoiſtre, & pourquoy ſon œil avoit eſté crevé, & qui l'avoit fait. De ſorte donc, Que non ſeulement on ne ſe fâchera point contre les perſonnes qui ne pourroient pas s'appercevoir qu'on ſe vangeroit d'elles; mais encore contre tous les autres qui ne ſentiroient pas le mal qu'on leur feroit; non plus que contre les Morts, comme ſi l'on avoit cette penſée des Morts Qu'ils doivent eſtre épargnez pour avoir paſſé par la plus grande de toutes les extrémitez & éprouvé le dernier des malheurs: Joint à cela, qu'ils ne ſont plus en eſtat ni de ſouffrir, ni de rien ſentir; qui ſont des conditions ſans leſquelles la vangeance ne peut eſtre douce, & que ſouhaitent particulierement ceux que la colere porte à ſe vanger. Auſſi eſt-ce la raiſon pourquoy le Poëte voulant appaiſer Achille qui ſe vangeoit encore du pauvre Hector, tout mort qu'il eſtoit, dit à ce propos,

l. 24. *Il frappe de la terre, inſenſible à ſa rage.*

IL eſt donc clair Que pour appaiſer ſes Auditeurs & pour porter leur eſprit à la douceur, il ne faut point d'autres Lieux que ceux que nous venons de donner. Car premierement pour ce qui regarde la perſonne des Auditeurs, on n'aura qu'à preparer leur eſprit de la même ſorte, qu'on voit ceux qui n'ont pas ſujet de ſe mettre en colere. En ſecond lieu à l'égard des autres contre qui ils ſeront en colere, on monſtrera, *Ou que ce ſont gens à craindre, ou perſonnes qu'ils doivent reſpecter; ou à qui ils ont obligation, ou même*

me que leur deſſein n'eſtoit point de les offenſer, & que ce qu'ils ont fait, ils l'ont fait malgré eux; En un mot Qu'ils ſont tres-fâchez de ce qui eſt arrivé, & voudroient que la choſe n'euſt point eſté faite,

CHA-

CHAPITRE IV.

De l'Amour & de la Haine.

TOUCHANT les perſonnes qu'on aime ou qu'on hait, & pour quelle raiſon; c'eſt ce qu'il faut examiner, aprés que nous aurons defini l'*Amitié*, & monſtré ce que c'eſt que d'*Aimer*.

Suppoſons donc qu'*Aimer*, ſoit, *Deſirer à quelqu'un, & vouloir qu'il luy arrive tout ce qu'on croit luy devoir eſtre avantageux; & cela, non point à cauſe de ſoy même, ni pour aucune pretention qu'on ait; mais en ſa ſeule conſideration.* Et non ſeulement pour l'aimer il faut luy deſirer ceci, mais encore *S'employer de tout ſon pouvoir afin de le lui procurer.*

La qualité *d'Amy* conſiſte, *à Aimer & à eſtre Aimé reciproquement.* Or ceux-là penſent eſtre Amis qui ſe croyent tels entr'eux que nous venons de remarquer.

Cecy preſuppoſé, & Qu'un veritable amy doive toûjours vouloir du bien à ſon amy, il ſera neceſſaire de tirer cette conſequence. Premierement,

I. *Que quiconque témoignera à un autre de la joye lorſqu'il luy ſera arrivé du bien; & au contraire qui ſera paroiſtre de la triſteſſe lorſqu'il luy ſera arrivé du mal; celuy-là ſera ſon Amy;*

A con-

A condition pourtant comme j'ay dit qu'il ne le faſſe point pour aucun intereſt, mais ſeulement en conſideration de cette perſonne-là. La raiſon eſt Que tous les hommes ont de la joye lors qu'ils voyent arriver les choſes qu'ils veulent, & ont de la triſteſſe lors que tout le contraire arrive; De maniere qu'on peut dire Que la Triſteſſe & la Joye ſont des marques comme infaillibles pour connoiſtre de quel eſprit une perſonne eſt portée pour un autre, & ſi elle luy veut du bien, ou du mal.

En ſecond lieu il faudra tirer cette autre conſequence,

Que ceux à qui preſentement les mêmes choſes ſont bonnes, ou mauvaiſes, ſeront Amis entr'eux. II.

Comme auſſi,

Tous ceux qui auront les mêmes perſonnes pour amis, ou ennemis. III.

attendu qu'il ſera neceſſaire alors qu'ils ſoient unis de volonté, & qu'ils deſirent les mêmes choſes: Tellement qu'il eſt certain *Que quiconque veut & deſire pour un autre les mêmes choſes qu'il deſire & veut pour luy-même, Celuy-là paroiſtra toûjours eſtre ſon Amy.*

Les Perſonnes qu'on aime.

Quant aux perſonnes qu'on aime d'ordinaire, on peut mettre au premier rang Ceux qui nous ont fait du bien, Soit qu'ils nous en aient fait à nous mêmes, ou aux perſonnes qui nous touchent & de qui nous prenons les intereſts; Soit qu'ils nous aient rendu des ſervices ſignalés, ou ſimplement obligé de bonne grace & ſans nous faire attendre; Soit enfin qu'ils nous

aient ſervi en des occaſions preſſantes, Ou qu'en faiſant quelque choſe pour nous, ils aient témoigné que c'eſtoit en noſtre ſeule conſideration & purement pour l'amour de nous qu'ils le faiſoient. Et non ſeulement nous aimons les perſonnes qui nous ont obligé en effet; mais encore tous ceux que nous croyons en avoir la volonté.

Nous ſerons encore portez d'affection pour les amis de nos Amis, & pour quiconque aimera les mêmes perſonnes que nous aimons, ou qui en ſera aimé. Comme auſſi nous aimerons tous ceux qui auront les mêmes ennemis que nous, ou qui haïront les mêmes perſonnes que nous haïſſons, ou qui en ſeront haïs; Et cela à cauſe que tout ce qui paroiſtra eſtre un Bien à ces gens-là, ſemblera auſſi eſtre un bien pour nous; de maniere qu'en cet eſtat il n'eſt pas poſſible qu'on ne leur ſouhaite du bien, qui eſt une choſe que nous avons remarqué ne pouvoir venir que d'un amy.

Nous aimons encore tous ceux qui volontiers aſſiſtent de leur argent, ou qui ne craignent point d'expoſer leur vie pour les autres: De-là vient qu'on porte honneur principalement aux perſonnes liberales, ou qui ſont profeſſion de valeur, ou qui ſont amies de la Juſtice; au nombre deſquels l'on met Ceux qui ne vivent point aux dépens d'autruy, comme ſont les gens qui gagnent leur vie à travailler; or ceux-ci ſont deux corps, ſçavoir les *Laboureurs* & les *Artiſans* particulierement.

On aime auſſi ceux qui ſont Temperans & dont la vie eſt reglée; à cauſe que d'ordinaire ils ne font tort à perſonne. Et par la même raiſon encore tous ceux qui ménent une vie paiſible, & qui ne ſe meſlent de rien. Nous

Nous aimerons encore les perſonnes avec qui nous voudrions avoir fait amitié, ſur tout s'il nous paroiſt que de leur coſté elles ſouhaitent la même choſe. Ces perſonnes-là ordinairement ſont ceux qui éclatent par leur vertu, ou qui ont acquis de la reputation, ſoit qu'ils ſoient eſtimés de tout le monde, ou des plus honneſtes gens; ſoit de ceux que nous eſtimons beaucoup, ou qui ont une tres-grande eſtime pour nous.

On aura encore de l'inclination pour toutes les perſonnes qui ſont d'une converſation agreable, ou avec qui il y a grand plaiſir de vivre, tels que ceux qui ont l'humeur douce & facile, ou qui n'aiment pas à reprendre les fautes qu'on fait, ou qui jamais ne veulent avoir le deſſus ni l'emporter ſur les autres; En un mot qui ne ſont point opiniâtres; à raiſon que ces gens-là ne ſont ni querelleurs, ni ne ſe plaiſent à conteſter: Car tout homme qui aime à conteſter eſt toûjours fâcheux, puis qu'il ſemble vouloir le contraire de ce qu'on veut.

Ceux-là encore nous paroiſtront aimables qui ſçauront railler avec adreſſe, ou ſouffrir une raillerie ſans ſe fâcher; pource que telles perſonnes s'eſtudient à deux choſes qui plaiſent extrémement en compagnie, car les uns veulent bien eſtre raillez, & les autres raillent de bonne grace.

Nous ſerons portez encore à aimer tous ceux qui feront valoir les bonnes qualitez qui ſont en nous & les loüeront; ſur tout ſi entre celles-là qu'ils loüeront, il s'en trouve quelqu'une, que nous craignons de ne pas avoir effectivement.

On aura auſſi de l'inclination pour ceux qui ſont de bonne mine, & bien mis, ou fort propres en tout ce qu'ils font; Et encore pour tous

les autres qui ne ſeront point ſujets à reprocher les fautes d'autruy, ni le bien qu'ils ont fait; à raiſon que ceux qui ſont telles choſes ſont importuns, & chechent à reprendre.

On aimera encore les perſonnes qui n'ont point de rancune, ou qui ne ſont pas gens à s'offenſer de peu de choſe, mais avec qui il eſt toûjours tres-aiſé de ſe réconcilier; Veu qu'il y a lieu de croire Qu'ils vivront avec nous comme ils ſont avec les autres.

Et tout de même nous aimerons ceux qui ne ſont point médiſans, ou qui ne ſe plaiſent pas à entendre dire du mal de nous, ni de qui que ce ſoit, mais ſeulement du bien: à cauſe qu'il n'y a que les honneſtes gens qui faſſent cela.

Nous aimons encore les perſonnes qui ne nous reſiſtent point quand nous ſommes en colere, ni lors que nous ſommes occupez ſerieuſement à quelque choſe; parce que ceux qui ſont telles actions, ſe plaiſent d'ordinaire à choquer & à contredire.

Nous aurons encore de l'affection pour tous ceux dont la façon d'agir & de ſe comporter avec nous témoignera, Ou qu'ils font eſtime de noſtre merite, Ou qu'ils nous tiennent pour gens d'honneur & de probité; Ou enfin qu'ils ſe plaiſent en noſtre compagnie: Mais ſur tout nous ſerons portez à les aimer, ſi cette inclination & cette eſtime qu'ils feront paroiſtre, leur vient pour des choſes où principalement nous voulions eſtre conſiderez, ou paſſer pour vertueux, ou pour agreables.

Nous aimerons encore nos pareils, & ceux de même profeſſion que nous; pourveu qu'en ceci ils ne nous nuiſent en rien; & que leur vie & la noſtre ne dépendent pas du même exercice;

car

car autrement ce que dit Heſiode des Potiers auroit lieu.

Le Potier d'ordinaire, ou Potier porte envie.

Nous aimerons encore tous ceux qui ſouhaitent les mêmes choſes que nous ; à condition que ces choſes-là ſoient de telle nature, qu'elles puiſſent eſtre poſſedées, & par eux & par nous en même temps : Car autrement il arriveroit encore ce que nous venons de remarquer des Potiers.

Nous aimerons auſſi les perſonnes avec qui nous vivrons ſi familiairement & de ſorte, que nous ne craindrons point de faire en leur preſence toutes les choſes qui ne ſont honteuſes à faire que dans l'opinion du peuple ; pourveu neantmoins que ce ne ſoit point par mépris que nous le faſſions : Et de même encore nous aimerons ceux en preſence de qui nous ſerions bien fâchez d'avoir rien fait qui fuſt honteux à faire veritablement.

Toutes les perſonnes auſſi avec leſquelles nous aurons à conteſter pour le rang, Et ceux encore que nous voudrions avoir pour émulateurs, mais non pas pour envieux ; ces gens-là toûjours, ou nous engageront à les aimer, ou du moins feront ſouhaiter leur amitié.

Nous aimerons auſſi ceux à qui volontiers nous préterions la main pour leur faire avoir les avantages qu'ils pourſuivent, ſi ce n'eſtoit qu'en le faiſant, il nous pourroit arriver plus de perte, ou de mal, que nous ne leur procurions de bien.

On aura encore de l'inclination pour ceux qui aiment leurs amis, autant abſens, que preſens : Auſſi eſt-ce la raiſon pourquoy tout le monde cherit les perſonnes qui ſe mon-

trent telles à l'endroit des Morts & qui n'enterrent point leur affection avec leurs amis. En un mot on aimera tous ceux qui ſont paſſionnez pour leurs amis, & qui jamais ne les abandonnent quoy qu'il arrive; à cauſe que de tous les biens qui ſont au monde, il ny en a point qu'on croye comparable à celuy d'avoir un parfait amy.

On aimera encore toutes les perſonnes qui ne ſont point diſſimulées, tels que ceux qui ne cachent rien à leurs amis, non pas même leurs propres imperfections; Car comme il a déja eſté remarqué, jamais nous n'avons honte de dire à nos amis les choſes qui ne ſont blâmables que chez le vulgaire & par opinion. Sur quoy on peut fonder cette maxime en argumentant par les Contraires.

Que s'il eſt vray que quiconque a honte de découvrir certaines choſes à une autre, n'eſt pas ſon amy.

Il s'enſuivra,

Que celuy qui n'aura pas honte de le faire & qui les luy découvrira franchement, fera paroiſtre qu'il l'aime.

Enfin nous aimerons toutes les perſonnes & Qui ne ſeront point redoutables, & En qui nous pourrons avoir confiance; car pour ceux qui ſe font redouter, il eſt certain que jamais perſonne ne les aime.

Les differentes ſortes d'Amitié.

L'*Amitié* au reſte a ſous ſoy pluſieurs eſpeces. Les plus remarquables ſont *la Societé, la Familiarité, la Parenté, l'Alliance & choſes ſemblables.*

Quant

Quant à ce qui peut faire naiſtre l'Amitié, c'eſt *d'Obliger & de faire du bien*; De plus, *d'Obliger de ſi bonne grace, qu'on le faſſe même ſans en eſtre prié*; Et enfin, *de ne s'en pas vanter apres l'avoir fait*: car ſans doute obliger de cette ſorte, donne à connoiſtre qu'on le fait en conſideration ſeulement de la perſonne qu'on oblige, & non pas pour autre raiſon.

La difference qu'il y a entre la Haine & la Colere.

DE ſçavoir cela apres ce que c'eſt que *l'Inimitié*, & en quoy conſiſte ce que nous appellons *Hair*; il eſt aiſé de le connoiſtre, puis qu'il n'y a qu'à prendre le contraire de ce qui a eſté dit de l'Amitié, & de ce qui fait aimer. A l'égard des choſes qui font naiſtre la Haine ou l'Inimitié, il s'en trouve trois, qui ſont, *La Colere*, *l'Importunité*, & *la Calomnie* ou *Médiſance*.

Au reſte il y a une ſi grande difference entre la *Colere* & la *Haine*, Que jamais nous ne nous mettons en colere que pour des choſes qui ont eſté faites à noſtre perſonne & qui nous regardent; Au lieu que nous pouvons avoir de la haine, ſans même qu'il nous ait eſté rien fait, puis qu'il ne faut qu'avoir opinion qu'un homme ait tel ou tel vice en luy, pour en avoir averſion & le haïr.

De plus la colere eſt remarquable en ce point, Que jamais elle n'en veut qu'à certaines perſonnes, par exemple, à Callias, ou à Socrate: Pour la haine, elle va plus loin, elle ſe prend même au general & à la nature des choſes; attendu qu'il n'y a perſonne qui n'ait de la haine

pour un Larron & pour un Calomniateur, même ſans les connoiſtre. Joint que la colere eſt de telle qualité, que le Temps la peut guerir, au lieu que la haine eſt incurable.

La Colere encore a cela, que jamais elle n'en vient à l'extremité, ſe contentant de faire des choſes qui ſimplement fâchent. Il n'en eſt pas ainſi de la Haine, car ſon but eſt plûtoſt de faire du mal, que de fâcher ſimplement: Et de vray le deſſein d'un homme en colere, lors qu'il ſe vange de quelqu'un, eſt de luy faire ſentir Que c'eſt luy qui ſe vange; mais pour celui qui a de la haine, peu luy importe Que l'autre le ſçache ou ne le ſçache pas.

A l'égard des choſes qui ſont ſimplement *Fâcheuſes*, ou tout à fait *Mauvaiſes*, il faut remarquer Que les Facheuſes ſont toutes ſenſibles de leur nature; & pour les autres au contraire il ſe trouve, Que même celles qui ſont principalement Mauvaiſes, ne ſe font point ſentir: car la Folie & l'injuſtice, qui ſans contredit ſont les deux plus grands maux qui puiſſent arriver à l'homme, ne ſont nullement ſenſibles; veu qu'en devenant méchant, on ne ſens pas plus de douleur qu'on faiſoit.

La Colere encore eſt differente de la Haine en ce poinct, Que celle-cy eſt exempte de trouble & de fâcherie; au lieu que la Colere eſt toûjours dans la fâcherie & dans le trouble; car enfin un homme en colere ſent toûjours au dedans de luy même je ne ſçay quoy qui l'afflige, ce qui n'arrive pas à quiconque a de la haine.

Enfin l'homme en colere eſt ſi different de celuy qui hait, qu'il peut ſe laiſſer aller à la com-

compaſſion, au cas que ſon Adverſaire ſe trouve attaqué de pluſieurs maux; mais pour l'autre nulle conſideration ne le touche, & quoy qu'il arrive, jamais il n'aura de pitié. La raiſon de cela eſt, Que celui qui eſt encolere n'a deſſein que de rendre la pareille & de faire connoiſtre qu'on ne s'eſt pas addreſſé à qui on penſoit; Au lieu que celui qui a de la haine veut entierement la perte de la perſonne qu'il hait, & n'eſt point ſatisfait qu'elle ne periſſe.

Par ce que nous venons de dire donc, & par les Lieux que nous avons donnez, il ſe voit, Que non ſeulement il ſera facile de monſtrer Quand il y aura Amitié ou Inimitié entre des perſonnes qui veritablement ſont Amies ou Ennemies; mais encore De faire paſſer pour Amis, ou Ennemis, des gens qui ne le ſeront point; & même De convaincre de menſonge & de refurer les raiſons de ceux qui voudroient paſſer pour tels & s'attribuer fauſſement la qualité d'Amy. En un mot, lors qu'il y aura conteſtation entre des perſonnes, & qu'à leur égard on ſera en doute ſi une choſe aura eſté faite ſimplement par Colere, ou par Inimitié, il eſt évident encore De quelle adreſſe il ſe faudra ſervir pour porter l'eſprit des Juges à croire lequel des deux on voudra.

CHAPITRE V.

De la Crainte & de l'Aſſeurance.

POUR ce qui eſt des choſes & des Perſonnes qu'on craint, & en quel eſtat on ſe trouve alors; c'eſt ce que nous allons faire connoiſtre.

Suppoſons donc que la Crainte ſoit *Une certaine affliction ou trouble d'eſprit, lors que nous venons à nous imaginer qu'il nous doit arriver du mal, mais du mal qui regarde noſtre perte & menace noſtre vie, ou du moins qui nous doit afliger beaucoup.* Car il ne faut pas penſer qu'on craigne indifferemment toute ſorte de maux; par exemple, de devenir méchant, ou d'avoir l'eſprit lourd; mais ſeulement on apprehende ceux qui ſont capables de cauſer une grande affliction, ou de perdre tout à fait; principalement ſi ces maux-là ne ſemblent pas fort éloignez, mais tout proches & comme ſur le point d'arriver; car jamais on n'a peur d'un mal qui paroiſt tres-éloigné: & de vrai tout le monde ſçait qu'il faut mourir, cependant par ce qu'on ne croit pas que ce doive eſtre ſi-toſt, perſonne ne s'en met en peine.

Que ſi la crainte eſt ce que nous venons de dire, il s'enſuit Qu'il faudra craindre

Tout ce qui paroiſtra eſtre en puiſſance de nous perdre, ou du moins de nous nuire en des choſes

ſes qui ſeroient capables de nous affliger beaucoup.

Et de fait c'eſt pour cela même que ce qui n'eſt qu'un Signe & une marque ſimplement que de ſemblables malheurs doivent arriver, eſt toûjours redoutable; à cauſe qu'ils ſemblent tout proches. Et c'eſt-là proprement ce qu'on appelle *Danger*, car qui dit Danger, dit l'Approche & le voiſinage d'une choſe à craindre. On peut donner pour exemple de tels Signes.

II. *L'Inimitié & la Colere de ceux qui ſont en quelque puiſſance de faire du tort,*

puis qu'alors on ne peut pas douter qu'ils n'en ayent tout enſemble, & la volonté & le pouvoir: de maniere qu'en cet eſtat on les doit toûjours conſiderer, comme gens tout preſts d'executer leur mauvais deſſein.

De plus on pourra alleguer

III. *L'Injuſtice, lors qu'elle aura de l'authorité & ſera en puiſſance d'agir.*

à cauſe que tout méchant homme n'eſt tel, que parce qu'il a la volonté portée au mal, & ne ſonge qu'à en faire.

On en dira autant,

IV. *Du Merite offenſé & d'un grand Courage, lors que des perſonnes de cette ſorte viendront à avoir du credit, & ſe verront en puiſſance de ſe vanger.*

Car on ne pourra pas douter, que ces perſonnes-là n'ayent proteſté en elles-mêmes & reſolu de ſe vanger dans le temps, & toutes les fois qu'elles ſe ſont veuës traitées indignement: Or maintenant nous ſuppoſons qu'elles ſont en pouvoir de s'en reſſentir.

Enfin on mettra de ce nombre,

L'apprehenſion qu'auront de nous tous ceux qui pourront nous nuire,

comme eſtant ſans ceſſe à chercher les moyens de ſe défaire de nous, afin de n'avoir plus rien à craindre.

OUTRE ce que nous venons de dire, Parce que la pluſpart des hommes s'adonnent plus volontiers au mal qu'au bien; & de plus, Qu'ils ſont ſi attachez à leur intereſt qu'il n'y a rien qu'ils ne faſſent pour de l'argent; Enfin qu'ils ſont lâches & poltrons dans toutes les rencontres où ils croyent qu'il y a du danger; on doit conclure encore,

Que c'eſt une choſe bien à craindre, de ſe voir à la mercy d'autruy.

Et par conſequent,

Que nous n'aurons pas peu à apprehender ceux qui ſeront complices avec nous de quelque grand crime, ou qui nous l'auront veu commettre.

à cauſe que nous ne ſerons pas aſſeurez qu'ils ne nous découvrent enfin, ou qu'au beſoin ils ne nous abandonnent.

Il faut dire encore,

I. *Que quiconque peut faire du mal, doit eſtre apprehendé de ceux à qui il eſt aiſé d'en faire*,

puis que d'ordinaire les Hommes ne laiſſent point échapper d'occaſion de nuire quand il s'en preſente.

Il faudra craindre encore également,

Et ceux qu'on aura offenſé en effet, & ceux qui penſeront l'avoir eſté,

veu que ces gens-là ſeront ſans ceſſe à eſpier l'occaſion de ſe vanger.

Il en eſt de même,

Des

Des autres qui nous auront fait autrefois du tort, s'ils viennent à eſtre puiſſans, X.

attendu qu'ils ſeront toûjours en apprehenſion que nous ne leur rendions la pareille : Car entre les choſes que nous avons remarquées eſtre à craindre, il a eſté dit que celle-là en eſtoit une.

Nous aurons encore à apprehender,

Tous ceux qui ſeront nos Competiteurs en des choſes que nous ne pourrons pas avoir tous enſemble, XI.

pource que ſans ceſſe on eſt en guerre avec eux.

Tous ceux encore qui ſont redoutables à de plus puiſſans que nous, le ſeront auſſi à nous-meſmes. XII.

à raiſon qu'il leur ſera plus aiſé de nous faire du tort, qu'à ceux qui auront plus de credit que nous & plus de moyen de reſiſter.

On en pourra dire autant,

Des perſonnes que de plus puiſſans que nous craindront, pour la meſme raiſon. XIII.

Et encore,

De quiconque aura oſté la vie à d'autres qui avoient plus d'adreſſe & de force que nous n'avons. XIV.

Et meſme,

De tous ceux qui en auront attaqué de plus foibles que nous. XV.

puis qu'alors il ſera à craindre, ou que preſentement ils ne nous attaquent nous-meſmes, ou qu'ils ne le faſſent quand les forces leur ſeront venuës.

Enfin de tous ceux que nous aurons à redouter, ſoit pour avoir eſté offenſez de nous, ou pour eſtre nos ennemis, ou ſimplement nos adver-

verſaires; ſans doute Qu'il faudra bien moins ſe donner de garde des perſonnes promptes & ſujettes à ſe mettre en colere, ou qui diſent tout ce qu'elles penſent,

VI. *Que de ceux qui ne temoigneront aucun reſſentiment, ou même qui diſſimuleront & ne feront pas ſemblant de rien; en un mot qui ſeront fins & malicieux.*

Car comme alors nous ne pourrons pas ſçavoir leur deſſein, & ſi préſentement ils ne ſont point déja tout preſts de nous nuire, il n'y aura aucune apparence de croire qu'ils different leur vangeance, & que le mal qui nous doit venir d'eux ſoit bien éloigné.

Au reſte entre les choſes qui ſont à craindre, celles-là incomparablement le ſont plus que d'autres,

VII. *Que manquant une fois à faire comme il faut; on ne ſera plus en eſtat d'y remedier,*

ſoit parce que la choſe de ſoy ſera impoſſible, ou qu'elle ne ſera plus en noſtre pouvoir, mais au pouvoir de nos ennemis, ou de nos adverſaires.

On en doit dire autant,

VIII. *De celles où nous ne pourrons avoir ſecours de perſonne, ou difficilement.*

En un mot il faudra craindre,

IX. *Tout ce qui arrivant, ou eſtant preſt d'arriver à autrui, nous donnera de la compaſſion.*

A l'égard donc des choſes qui ſont à craindre, & qu'en effet nous craignons toûjours, c'eſt-là à peu pres ce qui ſe peut dire de plus remarquable. Expliquons maintenant comment ſont diſpoſez pour l'eſprit, & en quel eſtat ſe trouvent Ceux qui craignent.

Les

Les Perſonnes qui ont de la Crainte.

DONC s'il eſt vrai que la Crainte nous tienne toûjours dans l'attente de ſouffrir quelque mal dangereux & capable de nous perdre entierement, il eſt ſans difficulté,

Que pas-un de ceux qui ne penſent pas qu'il leur doive arriver mal, n'aura de crainte. I.

Et tout de même,

Qu'aucun ne craindra les maux qu'il ne s'imaginera pas devoir jamais ſouffrir. II.

Non plus,

Que les perſonnes dont on ne ſe défiera point & qui ne ſont nullement ſuſpectes. III.

Enfin,

Qu'on ſera toûjours ſans apprehenſion dans le temps où on s'attendra le moins qu'il doive arriver de mal. IV.

D'où neceſſairement il s'enſuit,

Que non ſeulement ceux-là auront de la crainte, qui croiront avoir à ſouffrir quelque choſe en general. V.

Mais encore,

Tous ceux qui auront à ſouffrir quelque choſe en particulier, ou de telle & telle perſonne, ou précisément en tel temps. VI.

Ceux qui ſont ſans crainte.

QUANT aux perſonnes qui ne croyent pas eſtre en eſtat de rien ſouffrir, il faut mettre de ce nombre premierement.

Ceux qui ſe voyent dans la proſperité & élevez à une haute fortune.

Et de fait c'eſt pour cela que telle gens d'ordinai-

dinaire ſont inſolens, audacieux, & ſujets à mépriſer les autres. Et ce qui les rend de cette humeur, ſont les Richeſſes, la Force, le Credit, le grand nombre d'Amis, & la puiſſance.

Secondement ceux-là ſeront en eſtat de ne rien apprehender,

Qui croiront avoir ſouffert tout ce qu'il y a de rude dans la vie, ou qui auront perdu toute eſperance à l'avenir, tels que ſont les Criminels au ſupplice.

Car on ne peut pas dire de ceux-ci qu'ils ayent de la crainte en cet eſtat; puiſque la Crainte a cela de propre, que jamais elle n'abandonne une perſonne au poinct, qu'elle ne luy laiſſe toûjours quelque petite eſperance de ſortir des malheurs qui l'affligent. Et pour marque de cela, c'eſt que ſi on obſerve de prés la nature de la Crainte & les effets qu'elle produit, il ſe trouvera Qu'elle nous fait toûjours conſulter & penſer aux moyens d'éviter les maux qui nous menacent: Or eſt-il que jamais perſonne ne conſulte ni ne délibere ſur les choſes où il n'y a plus du tout d'eſperance.

Donc toutes les fois que l'Orateur jugera eſtre à propos & plus utile à ſa Cauſe de porter ſes Auditeurs à la Crainte, il faudra qu'il tâche de leur faire croire, *Qu'en l'eſtat où ils ſont ils ont ſujet d'apprehender qu'il ne leur arrive du mal*; & *cela pource qu'il en eſt arrivé à d'autres bien plus puiſſans qu'eux, & qui s'en pouvoient beaucoup mieux défendre*; Et là-deſſus il leur repreſentera, *Que tels, & tels qui ſont leurs égaux ſont en telle peine preſentement, ou y ont eſté autrefois*; & *de plus Que cette diſgrace leur a eſté procurée par des perſonnes dont jamais ils ne ſe fuſſent doutez, & de qui ils eſtoient bien éloignez d'avoir*

une

une telle penſée ; & même encore en des choſes, & dans un temps où ils s'y attendoient le moins.

De l'Aſſeurance.

OR puis qu'à preſent nous ſçavons, non ſeulement *Ce que c'eſt que la Crainte, & quelles choſes ſont capables d'en donner* ; mais encore *Comment ſont diſpoſez pour l'eſprit, & en quel eſtat ſe trouvent ceux qui craignent* ; Sans doute que nous ſçavons auſſi par même moyen, *Et ce que c'eſt que l'Aſſeurance, Et à l'occaſion de quelles choſes nous nous tenons aſſeurez, Et en quelle diſpoſition il faut eſtre pour cela :* car il eſt certain que l'Aſſeurance eſt contraire à la Crainte, comme tout ce qui peut aſſeurer l'eſprit eſt contraire à ce qui nous donne de la peur.

L'Aſſeurance donc peut eſtre définie, *Un certain eſpoir qui nous vient, lors que nous nous imaginons que les choſes d'où dépend noſtre conſervation, ſont proches & ſur le point d'arriver. Et au contraire ; Que celles qui pourroient nous nuire & nous faire apprehender, ou ne ſont point du tout, ou du moins ne ſont pas preſtes de venir.*

Les choſes au reſte qui peuvent donner de l'aſſeurance ſont, Premierement,

De ſe voir éloigné de toute ſortes de malheurs, & proche au contraire de tout ce qui peut aſſeurer l'eſprit & chaſſer la crainte. I.

Secondement,

De ſe voir en eſtat de reparer ſa faute, & de remedier aux diſgraces qui ſont arrivées. II.

De plus,

D'avoir preſentement ou beaucoup de ſecours, ou de tres-conſiderables, ou tout cela à la fois. III.

Et encore,

De

IV. *De n'avoir receu aucun tort en ſa vie, & de n'en avoir jamais fait à perſonne.*

Enfin,

V. *Dans toutes ſes pretentions, de ne ſe voir ni Rivaux ni Competiteurs; Ou ſi l'on en a, que ce ſoient gens ſans credit; Ou s'ils ont du credit, qu'ils ſoient de nos amis, ou perſonnes qui nous aient obligation, ou à qui nous en ayons; Ou ſi rien de tout cela ne ſe rencontre, qu'en recompenſe il y ait bien du monde intereſſé à prendre noſtre party, ou du moins de plus puiſſans que ceux qui nous traverſent, ou toutes ces deux choſes-là enſemble.*

Les Perſonnes qui ſe croyent en aſſeurance.

AU reſte toutes les Perſonnes dont l'eſprit ſera diſpoſé de la maniere que nous allons dire, ne craindront rien, & ſe croiront toûjours en aſſeurance:

Premierement,

I. *Ceux qui penſent avoir reüſſi en beaucoup d'occaſions ſans jamais avoir trouvé de difficulté dans ce qu'ils entreprenoient, ni rien ſouffert.*

En ſecond lieu,

II. *Toutes les perſonnes qui s'eſtant trouvées ſouvent en danger & en de facheuſes rencontres, en ſont toûjours ſorties heureuſement.*

Car il faut remarquer, Qu'on ne peut eſtre ſans crainte & mépriſer les dangers, que pour deux raiſons; Ou parce qu'encore on n'en a pas fait l'experience, Ou pource qu'on croit avoir aſſez d'adreſſe & de ſecours pour s'en tirer au beſoin: Cela ſe voit ordinairement ſur la mer lors qu'il y fait dangereux; car d'un coſté ceux qui n'ont jamais veu de tempeſte, ne s'imaginent

nent pas que le danger ſoit ſi grand qu'il eſt, & croyent toûjours que ce ne ſera rien : Et pour les autres qui ont de l'adreſſe & qui ſont entendus au meſtier de la Navigation, il eſt certain encore qu'ils n'en ſont pas plus étonnez, à cauſe de leur experience.

De plus ceux-là auront de l'aſſeurance au milieu des dangers,

III. *Qui ſçauront que tels dangers n'ont pas fait peur à leurs Pareils, ni aux perſonnes qui ne les valent pas, ou de qui ils n'ont pas ſi bonne opinion que d'eux-mêmes.*

On a toûjours meilleure opinion de ſoy que d'un autre pour trois raiſons ; Ou lors que déja on a eu l'avantage ſur lui, ou ſur de plus conſiderables, ou ſur ſes Pareils.

On ſe tiendra encore toûjours aſſeuré ;

IV. *Lors que de toutes les choſes qui rendent les hommes redoutables quand ils les poſſedent avec éclat & avec avantage au deſſus des autres, on croira les avoir & plus excellantes, & en plus grand nombre que qui que ce ſoit.*

Telles choſes ſont, D'eſtre riche en argent ; d'avoir beaucoup d'hommes à ſoy, & un païs bien fortifié ; d'eſtre puiſſant en Amis ; Et pour ce qui regarde la guerre, de ſe voir tous les appareils neceſſaires, ou les principaux.

Ceux-là encore ſe tiendront aſſeurez,

Qui n'ont jamais fait tort à perſonne, ou à peu de monde, ou qui n'en ont fait qu'à certaines gens qu'ils ne croyent pas devoir craindre.

En un mot on ſe tiendra aſſeuré contre les menaces & les entrepriſes des Méchans.

Lors qu'on ſe croira eſtre bien avec les Dieux & les avoir pour Protecteurs ; particulierement ſi cette creance eſt fondée ſur quelques

augures favorables, ou ſur la reſponſe même des Oracles.

Car il faut remarquer qu'en ces rencontres deux choſes ſervent extremement à nous aſſeurer. L'une eſt la Colere à laquelle nous nous emportons alors : car la Colere eſt une paſſion pleine de confiance, puiſque jamais on ne ſe met en Colere pour avoir fait une injure, mais pour l'avoir receuë. L'autre eſt l'eſpoir qu'on a en l'aſſiſtance du Ciel, pource que d'ordinaire on croit Que Dieu prend en ſa protection & vange toſt ou tard ceux à qui on fait injuſtice.

Enfin on ſera toûjours hardy & plein d'aſſeurance,

71. *Lors qu'attaquant le premier on s'imaginera, Ou n'eſtre point en danger, Ou qu'il n'en pourra arriver de mal, Ou qu'on viendra à bout de ſon deſſein.*

Voila ce que nous avions à dire touchant les choſes qui peuvent donner de la Crainte ou de l'Aſſeurance.

CHA-

CHAPITRE VI.

De la Honte, & de l'Impudence.

CE que nous allons dire fera connoiſtre & *Ce qui donne de la Honte ou n'en donne point*; & *Devant quelles perſonnes on en a*; & *Comment ſont diſpoſez & faits pour l'eſprit, ceux qui reſſentent les effets de cette paſſion.*

SUPPOSONS que la Honte eſt, *Une certaine affliction ou trouble d'eſprit qu'on a pour quelque malheur qui ſemble nuire à la reputation, ſoit que preſentement un tel malheur ſoit arrivé, ou doive arriver.* Suppoſons encore que l'Impudence eſt, *un Mépris & une indifference pour de ſemblables diſgraces.* Que ſi la *Honte* eſt en effet ce que nous venons de dire, il s'enſuit Que nous aurons de la honte.

Pour tous les maux & les malheurs, qui en apparence doivent tourner à noſtre deshonneur: ſoit qu'ils nous regardent en noſtre perſonne, ou Ceux qui nous touchent & de qui nous prenons les intereſts. 1.

Et tels maux ſont, Toutes les OEuvres & les Actions qui procedent de vice, par exemple,

A la guerre lors qu'il faut donner bataille, de jetter là les armes, ou de s'enfuir. 1.

à cauſe que cela vient de lâcheté.

Et tout de même, De

2. *De ne vouloir pas rendre un Dépoſt, & de dénier qu'on l'ait receu.*

Puiſqu'enfin il n'y a rien de plus injuſte.

Comme auſſi,

3. *De coucher avec des perſonnes avec qui il eſt deffendu ; & même de coucher en certain temps, & en certain lieu avec celles avec qui il eſt permis.*

parce que c'eſt un effet d'Intemperance, & qui monſtre qu'on ne peut pas ſe commander.

Et encore,

4. *De tirer du profit de petites choſes, ou de choſes deshonneſtes, ou d'autres de telle nature qu'il ſemble comme impoſſible d'en pouvoir rien tirer, tels que ſont les Pauvres, & les Morts.*

Auſſi eſt-ce de-là qu'eſt venu le Proverbe, *Trouver à prendre ſur un Mort*, car ſans difficulté tous ces gains-là ſont honteux & indignes d'un honneſte homme.

On en peut dire autant de toutes les actions ſuivantes, premierement,

5. *De ne pas aſſiſter d'argent un Amy au beſoin, eſtant en puiſſance de le faire ; Et même de ne l'aſſiſter pas autant qu'on devroit.*

En ſecond lieu,

6. *De tirer de l'aſſiſtance de perſonnes bien moins accommodées que ſoy.*

En troiſieme lieu,

7. *De demander à emprunter à un homme, lors qu'on croit qu'il vient luy-même pour emprunter.*

Ou bien,

8. *De demander à emprunter de nouveau, lors qu'on penſe qu'une perſonne vient redemander ce qui luy eſt dû.*

Ou même tout le contraire de cela.

De

De redemander ſa debte, lors qu'on croit qu'une perſonne vient pour emprunter de nouveau. 9.

Il en ſera de même,

De loüer une choſe de telle ſorte; qu'il ſemble en la loüant qu'on ait envie de la demander à donner. 10.

Et encore,

De ne pas laiſſer de demander en don une choſe, quoy qu'on ait eſté déja refuſé. 11.

Car aſſeurément toutes ces actions-là témoignent de l'avarice, & qu'on a l'ame baſſe.

Ainſi en ſera-t'il,

De loüer quelqu'un en ſa preſence. 12.

A cauſe que cela tient du Flateur.

Et même,

De trop loüer l'action d'un homme, lors qu'il a fait quelque choſe de bien. 13.

Ou au contraire, lors qu'il a fait mal,

De déguiſer ſon action, & la vouloir faire paſſer pour bonne. 14.

Ou bien encore,

Lors qu'une perſonne ſera affligée, de faire beaucoup plus l'affligé qu'elle même. 15.

Et un mot il en faut dire autant de toutes les autres actions de cette nature, puis que ce ſont autant de marques de flateries.

Comme encore,

De ne pouvoir endurer les mêmes choſes ni ſupporter le même travail, que des perſonne, Ou beaucoup plus âgées, Ou qui ont toûjours eſté nourries délicatement, Ou qui ſont de plus haute condition, En un mot que d'autres ſans comparaiſon plus foibles ſupportent bien. 16.

Parce que cela ſent ſa Molleſſe & tient de l'Effeminé.

Il en ſera de même,

17. *De recevoir trop ſouvent du plaiſir d'une perſonne.*

Et encore,

18. *De reprocher le bien qu'on a fait.*

Puis que c'eſt une marque qu'on a l'eſprit petit & l'ame baſſe.

Ce ſera toute la même choſe,

19. *De ſe loüer ſoy-même.*

20. *De promettre plus qu'on ne peut.*

21. *De s'attribuer la gloire d'une choſe qu'on n'a pas faite.*

A raiſon que toutes ces actions marquent un eſprit arrogant & plein de ſuffiſance. En un mot il en eſt ainſi de tous les autres defauts, ou imperfections qui pechent contre les belles mœurs & la maniere d'agir des honneſtes gens. Et non ſeulement ceci ſe doit entendre des Actions vicieuſes & des Deffauts que nous venons de dire; mais encore de leurs moindres Signes; & même de tout ce qui en approchera, & y aura du rapport: parce qu'en effet tout cela eſt laid & honteux.

IL y aura encore de la honte,

22. *De ſe voir privé des avantages honneſtes, dont tout le monde, ou ſes Semblables, ou la plus-part de ſes Pareils ſont participans.*

Au reſte j'appelle *Pareils* & *Semblables* les perſonnes qui ſont de même Nation, ou de la même Ville, ou de même âge, ou de même extraction, en un mot tous ceux qui paſſent pour égaux: Car aſſeurément alors c'eſt une eſpece d'affront & de tache, de n'y pas participer comme les autres; Par exemple, *De n'avoir pas autant eſtudié qu'il eſt bien ſeant à un honneſte hom-*

me; & ainſi du reſte. Mais ſans doute l'affront ſera bien plus grand, s'il paroiſt que ce ſoit par noſtre faute & qu'il n'ait tenu qu'à nous: puis qu'alors cela ne pourra venir que d'un vice, mais d'autant plus blâmable, qu'on verra Que c'eſt nous-mêmes qui ſommes cauſe pourquoy Telles & telles choſes enſuite nous ſont arrivées déja, ou nous arrivent preſentement, ou nous arriveront.

ON témoignera encore de la honte, lorſqu'on ſouffrira, ou qu'on aura ſouffert, ou qu'on aura à ſouffrir.

Des choſes qui ſont pour tourner à blâme, ou à deshonneur,

Comme tous les ſervices indignes que le Corps peut rendre, & toutes les Actions deshonneſtes ſujettes à eſtre reprochées, & qui peuvent faire affront. A la verité il y a cette difference touchant les actions *Laſcives* & d'Incontinence, qu'abſolument il n'y en a pas une qui ne ſoit honteuſe & qui n'apporte de l'infamie; qu'on les ſouffre volontairement, ou non. Pour les autres où il y a de la *Violence* & de la force, celles-là ſeulement ſont honteuſes qu'on ſouffre en ſa perſonne. La raiſon eſt, Que ſouffrir une injure de cette qualité ſans ſe vanger, témoigne de la lâcheté & qu'on n'a point de cœur; puiſqu'enfin il y a lieu de croire Qu'on n'auroit rien ſouffert ſi l'on avoit voulu ſe deffendre.

Voilà a peu prés les choſes à remarquer qui cauſent de la honte. Venons aux perſonnes.

Ceux devant qui on a de la Honte.

DONC puis que la Honte eſt *Une certaine imagination qu'on a, qui fait apprehender le ſcandale & la perte de la reputation*; & cela ſeulement *à cauſe d'un tel ſcandale, & non point pour ce qui en peut arriver.* D'ailleurs, *Puiſque jamais perſonne ne ſe met en peine ſimplement de l'opinion qu'on peut avoir de luy; mais toûjours à cauſe de ceux qui viendroient à l'avoir.*

Il faudra neceſſairement,

Qu'on ait toûjours de la honte en preſence des perſonnes de qui on fait eſtat.

Ces perſonnes-là ſont, Ceux chez qui on eſt en eſtime; ou que l'on eſtime ſoy même; ou de qui on veut eſtre eſtimé; ou avec qui on eſt en conteſtation pour le rang & qu'on regarde avec emulation; En un mot tous Ceux de qui on ne mépriſe point le jugement.

Les perſonnes au reſte *qu'on eſtime, & de qui on veut eſtre eſtimé*, ſont Ceux qui éclatent par quelqu'un des avantages qu'on honore dans le monde, ou qui ſont maiſtres des choſes dont on a un tres-grand beſoin & qu'on ſouhaite avec paſſion, comme il arrive aux Amans: Pour les autres *avec qui nous avons à diſputer du rang, & que nous regardons avec émulation*, ce ſont nos Pareils & nos Egaux. Enfin *Les perſonnes qu'on ne mépriſe point & de qui nous faiſons toûjours eſtat pour le Jugement*, ſont Ceux qui ont de la prudence, comme gens qui ſçavent juger des choſes ſelon la verité, tels que les Vieillards d'ordinaire & les Sçavans.

De plus il y aura lieu d'aſſeurer,

Que les choſes qui ſeront à découvert & à la

veuë

veuë de tout le monde, donneront de la confuſion

Auſſi eſt-ce de-là qu'eſt venu le Proverbe, *Que la Honte loge dans les yeux.* Et même encore c'eſt la raiſon pourquoy l'on a toûjours beaucoup plus de honte devant Ceux qui ſans ceſſe ont à eſtre avec nous, & qui ſont pour prendre garde à toutes nos actions, que devant d'autres; pource qu'alors on eſt à découvert & exposé aux yeux d'autruy.

Nous aurons encore honte devant les perſonnes qui ne ſeront pas ſujettes aux mêmes vices que nous, puis qu'on ne peut pas douter qu'ils ne les blament en eux-mêmes, & n'ayent des ſentimens contraires aux noſtres.

Il en ſera de même à l'égard de ceux qui n'excuſent jamais rien, & ne pardonnent point lors qu'ils croyent qu'on a failly; car ſi ce qu'on dit d'ordinaire eſt veritable, *Que jamais un homme ne reprend ſon prochain des fautes qu'il fait luy-même*, aſſurement il le reprendra toûjours de celles qu'il ne fait point.

De plus en faiſant une choſe, on ſe cachera toûjours des perſonnes qui vont redire aux autres tout ce qu'elles ſçavent; car ſans doute devant des perſonnes ſecrettes jamais on n'en auroit honte, à cauſe qu'on ne paroiſtroit pas l'avoir faite; attendu qu'il ny a point de difference, entre *Ne paroiſtre pas avoir fait une choſe, & l'avoir faite devant des perſonnes qui n'en diront jamais rien.* A ce propos il faut remarquer Qu'il y a deux ſortes de gens qui publient & vont rapporter aux autres tout ce qu'ils ſçavent. Premierement, *Ceux qu'on a offenſés*, puiſqu'ils ſont toûjours à épier ce qu'on fait. En ſecond lieu; *les Médiſans*, car ſi les Médiſans

diſent du mal de ceux même en qui il n'y a rien à reprendre, à plus forte raiſon en diront-ils des autres en qui il y a à reprendre veritablement.

On ſe cachera encore des perſonnes qui mettent toute leur eſtude à remarquer les fautes qu'on fait, tels que ſont les Bouffons & les Poëtes Comiques; car en quelque façon on peut dire de ces gens-là, que ce ſont des Médiſans, & qu'ils publient tout ce qu'ils ſçavent.

On aura honte encore en preſence de Ceux de qui jamais on n'a eſté refuſé, quelque choſe qu'on leur ait demandée; à cauſe qu'en cet eſtat on ſe regarde comme ayant part à leur eſtime. Et cela eſt ſi vrai, que c'eſt pour cette raiſon-là Que nous avons toûjours honte de refuſer les perſonnes qui nous viennent prier de quelque choſe pour la premiere fois, comme ne leur ayant point encore donné ſujet d'avoir mauvaiſe opinion de nous. Au reſte les perſonnes que nous avons ainſi honte de refuſer ſont de deux ſortes; Premierement, *Ceux qui depuis peu recherchent noſtre connoiſſance & témoignent vouloir eſtre de nos Amis*, puis qu'alors il ſemble qu'ils ne nous connoiſſent que par les bonnes qualitez qui paroiſſent en nous & par ce que nous avons d'éclatant: car c'eſt là deſſus qu'eſt fondée cette belle réponſe d'Euripide au peuple de Syracuſe. En ſecond lieu, les perſonnes que nous avons honte de refuſer pour la premiere fois ſont *Ceux que nous connoiſſons depuis long-temps, & qui ne peuvent pas dire que jamais ils aient reconnu du mal en nous.*

Or non ſeulement on aura honte *des choſes que nous avons dites eſtre honteuſes à faire*, mais encore de tout ce qui en aura l'apparence, & qui en donnera le moindre ſigne, par exemple,

ple, Non ſeulement on aura honte d'eſtre trouvé couché avec une femme, mais encore de tout ce qui fera ſoupçonner qu'on couche avec elle : Et non ſeulement encore on ſera honteux d'eſtre ſurpris en faiſant quelque choſe de deshonneſte, mais auſſi d'eſtre trouvé s'en entretenant. Il en ſera de même à l'égard *des Perſonnes*; car non ſeulement nous aurons honte en preſence de Ceux que nous avons remarquez, mais encore de quiconque leur ira redire, comme ſont leurs Valets, & leurs Amis.

Apres tout, jamais on n'a honte devant des gens de qui perſonne ne fait eſtat pour le jugement, lorſqu'il s'agit de connoiſtre une choſe au vray; car on n'a point accouſtumé de rougir devant des Enfans, ni devant des Beſtes.

Ils n'arrive point encore non plus, Qu'on ſoit honteux pour de mêmes choſes, Ni devant ceux qu'on connoiſt de longue main, Ni devant des Inconnus : Car enfin devant des perſonnes de connoiſſance, jamais on n'a honte que de ce qui veritablement eſt blâmable : A l'égard des Inconnus & des Eſtrangers, d'ordinaire c'eſt pour des choſes qui dépendent purement de l'opinion.

Les Perſonnes qui ont de la Honte.

AU reſte Quiconque ſe trouvera en l'eſtat que nous allons dire ſera ſujet à témoigner de la Honte : premierement, *Tous ceux qui auront à paroiſtre devant des perſonnes de la qualité de celles que nous avons remarquées à qui on porte du reſpect*; Tels que ceux chez qui on eſt en eſtime, ou qu'on eſtime ſoy-même, ou de qui

l'on veut eſtre eſtimé, ou de qui on attend quelque faveur que jamais on n'obtiendroit ſi on venoit à eſtre mal dans leur eſprit, & qu'ils perdiſſent la bonne opinion qu'ils ont de nous.

Or ces gens-là ſont de deux ſortes, ſçavoir,

Ceux qui ſeront preſens à tout ce qu'on fera & le verront de leurs yeux.

De-là vient que Cydias; lorſ qu'il s'agiſſoit d'envoyer des Colonies à Samos, & de donner les poſſeſſions des habitans, ayant deſſein de retenir les Atheniens par la honte & les empeſcher de rien déterminer mal à propos ſur cette affaire; Il les prie, avant que de paſſer outre, de ſe repreſenter en cette action tous les Grecs aſſemblez autour d'eux, & que non ſeulement ils entendront parler du Jugement qu'ils vont rendre; mais même verront tout ce qui ſe paſſera dans ce Jugement.

Les autres dont on a honte d'eſtre veu, ſont

Ceux qui ſeront ſi proche & ſi voiſins qu'on ne pourra rien faire qu'auſſi-toſt ils ne s'en apperçoivent,

Et de fait, c'eſt pour cela que les perſonnes qui ont eſté dans l'éclat & élevez à quelque fortune, lors qu'ils viennent à déchoir, ſont tout ce qu'ils peuvent afin de ne point paroiſtre devant ceux qu'auparavant ils traitoient d'Egaux, & pour qui ils avoient de l'émulation; car ceux pour qui on a de l'émulation & qu'on ſe propoſe d'imiter, ſont gens que l'on eſtime.

Nous ſerons encore diſpoſez à avoir de la honte, lors qu'en noſtre propre perſonne, ou en celle de nos Anceſtres, ou en d'autres qui nous toucheront de prés, il ſe rencontrera des choſes, ou des actions qui nous feront du deshonneur. En un mot nous deviendrons honteux

teux & rougirons pour toutes les perſonnes en l'honneur de qui nous ſerons intereſſez, & dont l'affront réjaillira ſur nous-mêmes. Or telles perſonnes ſont, & Celles que nous venons de remarquer ; & tous Ceux qui dependent de nous en quelque façon, ou avec qui nous avons de la liaiſon ; par exemple, les perſonnes qui ſe ſeront toûjours ſervies de noſtre conſeil, ou de qui nous aurons eſté les Maiſtres.

Ceux-là encore ſeront ſujets à avoir de la honte, qui auront des Pareils avec qui ils ſeront en conteſtation pour le rang ; car il eſt certain qu'en bien des rencontres la honte retient ces perſonnes ici de faire beaucoup de choſes que ſans cela elles feroient ; comme elle leur en fait faire beaucoup que jamais elles n'auroient faites.

Enfin Ceux-là ſeront en eſtat d'eſtre beaucoup plus honteux que les autres lorſque leur eſtant arrivé de faire quelque choſe de reprochable, ils auront à eſtre vûs ſouvent de gens qui le ſçavent. Auſſi eſt-ce la raiſon qui obligea le Poëte Antiphon, lors que par l'ordre de Denis le Tyran on le conduiſoit au ſupplice, de dire à ceux qui devoient eſtre executez avec luy, qu'il appercevoit ſe cacher le viſage au ſortir de la priſon ; *Et qu'avez-vous*, dit-il, *à vous cacher ? Eſt-ce que vous craignez que quelqu'un de ceux qui ſont icy & qui vous regardent, ne vienne demain à vous reconnoiſtre ?*

C'Est-là ce que nous avions à remarquer touchant la Honte. Pour l'Impudence il n'eſt pas beſoin d'en parler, puis qu'on ſçaura aſſez ce que c'eſt en examinant le contraire de ce qui vient d'eſtre dit.

CHAPITRE VII.

Du Bien-fait.

DE ſçavoir maintenant *Qui ſont ceux à qui on a obligation*, & *Pour quelles choſes*, & *Ce qui les a portez à cela*; C'eſt une matiere qui paroiſtra facile quand nous aurons monſtré en quoy conſiſte le *Bien-fait*, & donné ſa definition.

Suppoſons donc que le Bien-fait ſoit, *Une choſe à l'occaſion de laquelle nous diſons qu'un homme qui a moyen d'obliger & eſt en puiſſance de faire du bien, en fait veritablement à un autre qui en a beſoin*; *Et cela non point par intereſt ni parce qu'il en eſpere du profit*; *mais ſimplement à cauſe qu'il eſt bien aiſe d'obliger cette perſonne-là & de luy faire du bien.*

Or il faut remarquer qu'un Bien-fait eſt conſiderable en quatre façons, Ou à raiſon des *Perſonnes que l'on oblige*, ſi ces perſonnes-là ſont dans une extrême neceſſité; Ou à raiſon des *Choſes*, ſi elles ſont importantes, ou difficiles à avoir; Ou à raiſon du *Temps*; ſi l'on vient à obliger en telle & telle occaſion; Ou enfin à raiſon de *Celuy qui oblige*; par exemple, s'il eſt le premier, ou le ſeul qui ait jamais fait une choſe ſemblable, ou ſi de ſa part il y a plus contribué que pas-un.

Au

Au reſte par le mot de *Neceſſité* ou *Beſoin*, on doit entendre tous les deſirs de l'Appetit ſenſuel; mais principalement ceux qui donnent de l'impatience, & qui fâchent toûjours lors qu'on n'a pas ce qu'on voudroit. Tels deſirs ſont celuy de l'Amour; ceux que d'ordinaire on a pendant les maladies, ou lors qu'on ſe trouve en danger; car tout homme qui eſt en danger ſouhaite quelque choſe en cet eſtat; & tout de même celui qui ſouffre: Auſſi eſt-ce pour cette raiſon que les perſonnes qui ſont dans une extréme neceſſité, ou en exil, pour peu de ſecours qu'on leur donne, penſent toûjours avoir beaucoup receu: Et de cela il ne faut point d'autre exemple que ce morceau de Natte qu'on donna dans le Lycée à celuy qui en avoit ſi grand beſoin.

Pour faire donc plaiſir veritablement, on doit obliger dans les choſes, & aux occaſions que nous avons dites, ſinon en d'autres, ou pareilles, ou plus conſiderables.

OR puis qu'à preſent nous connoiſſons non ſeulement, *Quelles ſont les occaſions & les choſes où on oblige*; mais encore *En quel eſtat ſe trouvent ceux à qui le plaiſir eſt fait*; Il eſt évident, Que lors qu'on aura deſſein de faire croire qu'une perſonne a obligation à un autre, il n'y a qu'à monſtrer, en ſe ſervant de ces mêmes Moyens, *Que cette perſonne a eſté en telle affliction, ou en tel beſoin; & que celuy à qui elle a obligation, en cet eſtat-là luy a donné tel ſecours & telle choſe afin de la ſoulager.*

On voit encore ce qu'il faudra dire alors qu'on voudra faire évanoüir les Bien-faits d'une perſonne, & prouver qu'on ne luy a point

d'obligation; puis qu'il n'y aura qu'à remonſtrer, *Que tout ce qu'elle a fait pour nous, ou fait preſentement, n'eſt que par intereſt*: ce qui ne peut eſtre reputé un Bien-fait, ſelon ce que nous avons remarqué. On pourra remonſtrer auſſi, *Que tout ce qu'elle a fait, ça eſté par hazard, ou par force, ou même qu'elle n'a fait que ce qu'elle devoit, attendu que nous avions fait la même choſe pour elle auparavant*; Et peu importera alors qu'elle l'ait ſçeu, ou non, puis que de quelque façon qu'on le prenne, il paroiſtra toûjours Que c'eſt une choſe donnée pour une autre, & un Preſté pour un Rendu: & ainſi l'on ne pourra pas dire Que ce ſoit un Bien-fait, à proprement parler.

Un autre moyen pour diminuer les Bienfaits d'une perſonne ou les aneantir, c'eſt de parcourir les Categoriens, & d'examiner ce qui ſera en queſtion par toutes ſes circonſtances: car enfin toute Obligation & tout Bienfait ſuppoſent, Qu'une choſe a eſté donnée, ou de telle nature, ou en telle quantité, ou de telle qualité; ou bien en tel temps, & en tel lieu.

QUANT aux Signes ſimplement & aux Marques qui peuvent faire croire Qu'on n'a point d'obligation à une perſonne de ce qu'elle a fait, c'eſt de monſtrer, *Qu'en des occaſions de bien moindre importance elle n'a jamais voulu rien faire pour nous, Ou qu'elle a fait la même choſe pour ſes ennemis, en tout cas autant, ou davantage:* car on verra par-là Que tout ce qu'elle a fait de la ſorte, n'a point eſté fait en noſtre conſideration, ni à deſſein de nous obliger. Il en ſera de même de monſtrer, *Que*

les

les choſes que cette perſonne a données, elle ne les a données que parce qu'elles ne valoient rien & n'en ſçavoit que faire; veu que jamais perſonne n'eſt pour demeurer d'accord Qu'il ait pû avoir beſoin de choſes inutiles; ou qui ne valent rien.

Nous avons donc fait voir ce que c'eſt que le *Bien-fait*, & en quoy conſiſte ce que nous appellons *Obliger*, ou *ne pas Obliger*.

CHAPITRE VIII.

De la Compaſſion.

MONSTRONS enſuite, & *Quelles choſes donnent de la Compaſſion*: & pour *Quelles perſonnes on en a*; & *En quel eſtat il faut eſtre pour en avoir.*

Suppoſons donc, Que la Compaſſion eſt, *Une certaine affliction qu'on a pour un mal qui ſemble menacer quelqu'un de ſa perte, ou du moins de le faire beaucoup ſouffrir, quoy qu'il ne merite nullement qu'un tel malheur luy arrive. A condition pourtant que celuy qui a de la compaſſion ſe trouve en tel eſtat; que luy-même apprehende qu'il ne luy en arrive autant, ou à quelqu'un des ſiens; comme n'en eſtant pas trop exempt, ni bien éloigné*: car afin d'eſtre capable de pitié, il eſt neceſſaire qu'un homme ſoit tel; Qu'il croye qu'en l'eſtat où il eſt, il luy peut arriver ou à quelqu'un des ſiens, un malheur de la qualité de ceux que nous avons remarquez dans noſtre Définition; en tout cas un ſemblable, ou quelque choſe d'approchant. Auſſi eſt-ce la raiſon pourquoy ceux qui ſont tout-à-fait perdus & tres-miſerables, n'ont jamais pitié de perſonne, à cauſe qu'en l'eſtat où ils ſe voyent, ils ne croyent pas avoir plus rien à ſouffrir, pour l'avoir déja ſouffert. Il en eſt de même de

Ceux

Ceux qui penſent eſtre arrivez au comble du bonheur; veu que d'ordinaire telles gens, loin d'avoir de la compaſſion, ſont inſolens & injurieux: Et de vray puis qu'ils croyent que rien ne leur manque, & qu'ils ont toute ſortes de biens à ſouhait; ſans doute ils doivent encore s'imaginer qu'il ne leur peut arriver de mal; attendu que ce n'eſt pas un petit Bien que d'avoir cette penſée, ainſi que nous avons remarqué ailleurs.

A L'égard des perſonnes *qui croyent avoir à apprehender pour elles-mêmes le mal qu'elles voyent ſouffrir à d'autres*, Premierement ce ſont Ceux qui déja ont éprouvé la même diſgrace & en ſont échappez; En ſecond lieu les Vieillards tant à cauſe de leur prudence, que parce qu'ils ont une grande experience de la vie. De plus toutes les perſonnes ſujettes à des infirmitez, ou extraordinairement craintives, Et même encore les Sçavans; car les Sçavans ont cela, qu'ils ſont plus conſiderans que d'autres, comme gens qui connoiſſent les choſes en elles-mêmes & par raiſon. On en doit dire autant de tous Ceux qui ont pere & mere, femmes, ou enfans; puis que ce ſont perſonnes qui les touchent de prés, & à qui il peut arriver de pareils accidens que ceux que nous avons remarquez.

Entre les autres qui ſont à mettre de ce nombre, il eſt certain que ce ne peuvent eſtre, Ni ceux qui ſe trouvent emportez de ces paſſions hardies qui donnent du courage, telles que ſont la Colere & la Confiance; veu que ces paſſions-là ne font jamais faire de reflexion ſur l'avenir; Ni encore les gens orgueilleux &

im-

insolens, puis que telles personnes ne songent jamais aux malheurs qui leur peuvent arriver; Mais bien tous ceux qui tiennent un milieu entre ces deux extremitez.

On en doit encore excepter Ceux qui seront dans une grande frayeur, à raison que tant qu'on est en cet estat, jamais on n'est capable d'aucune pitié, pour estre entierement possedez de cette passion, & n'avoir d'autres pensées que celles qu'elle donne.

Ceux-là enfin seront sensibles à la pitié, qui croiront Qu'il se trouve des gens de bien; puis que tout homme qui n'est pas dans ce sentiment, loin de compatir aux afflictions d'autrui, s'imagine que toutes les personnes qu'il voit souffrir n'ont que ce qu'elles meritent.

En un mot quiconque se trouvera en tel estat, qu'il luy souviendra que les mêmes maux qu'il voit devant ses yeux, luy sont déja arrivez, ou à quelqu'un des siens; Ou croira qu'ils peuvent leur arriver, ou à lui-même; toûjours en cet estat celuy-là aura de la Compassion.

Nous avons donc fait voir comment sont disposez pour l'esprit, & dans quels sentimens se trouvent ceux qui sont touchez de pitié.

Les choses qui donnent de la Compassion.

DE sçavoir maintenant *A quelle occasion, & pour quelles choses on est touché de pitié,* c'est une matiere qui ne reçoit aucune difficulté, aprés la definition que nous avons donnée: Car entre les choses qui sont fâcheuses & tristes à supporter, celles-là particulierement sont pitoyables,

Qui

Qui portent la corruption avec elles, ou menacent d'une totale deſtruction.

Comme encore,

Tous les malheurs conſiderables qu'on peut attribuer à la Fortune, & dont on croit qu'elle eſt la cauſe.

Les choſes au reſte qui portent avec elles la corruption ou détruiſent entierement, ſont,

Tous les genres de mort, les Bleſſûres, les Douleurs, & les autres incommoditez qui affligent le Corps.

Et encore;

La Vieilleſſe, les Maladies, & le Manque de nourriture.

Pour les Maux qui viennent de la Fortune, il faut mettre au premier rang,

Celuy de n'avoir point d'Amis, ou peu;

De-là vient que d'eſtre arraché d'entre les bras des perſonnes qu'on aime, ou avec qui on a accoûtumé d'eſtre: eſt toûjours une choſe digne de compaſſion.

En ſecond lieu il faudra mettre,

La Laideur, la Foibleſſe, la Mutilation des membres.

Comme encore,

Certaines avantures remarquables,

par exemple, lors qu'il ſe rencontre malheureuſement pour une perſonne Que du même endroit dont elle devoit attendre du bien, il ne luy en vient que du mal; ſûr tout ſi la choſe n'arrive pas pour une fois, mais ſouvent.

Il en ſera de même,

Lors que le malheur en voudra tant à quelqu'un, qu'ayant à eſperer un Bien qui le pouvoit garantir du mal dont il ſe voit preſſé, ce bien ne

luy

luy vient que quand il n'en a plus que faire & que le mal eſt déja ſouffert.

Telle fut l'avanture de Diopithes qu'on trouva mort dans le temps que les Preſens du Roy de Perſe luy furent apportez.

Enfin on aura pitié de toutes les perſonnes,

A qui jamais il ne ſera arrivé de bien en leur vie, ou leur en eſtant arrivé; qui n'en auront pû joüir.

Ce ſont-là choſes qui ordinairement donnent de la Compaſſion.

Les Perſonnes de qui on a compaſſion.

QUANT à Ceux qui font pitié, ce ſont, *Toutes les perſonnes de connoiſſance & qu'on hante*, Pourveu que ces gens-là ne nous touchent pas de trop prés; car alors nous conſidererions leur malheur comme le noſtre propre, & il nous ſeroit auſſi ſenſible qu'à eux-mêmes. De vray l'on raporte d'Amaſis, Qu'il ne verſa point de larmes, lors qu'il vit paſſer ſon fils qu'on menoit au ſupplice, & que cependant il pleura à la veuë d'un de ſes Amis qu'il trouva demandant l'aumone: En effet l'avanture de celui-ci eſtoit ſeulement pitoyable, au lieu que l'autre eſtoit effroyable pour un pere & pleine d'horreur: car il faut ſçavoir Qu'il y a grande difference entre une choſe *qui fait horreur*, & une autre *qui ne fait que pitié*; puis que tout ce qui fait horreur, non ſeulement chaſſe la pitié d'un eſprit, mais même aſſez ſouvent fait tout le contraire.

Et non ſeulement on aura pitié des perſonnes à qui il ſera arrivé quelque grand malheur, mais encore,

De

De ceux qui en ſeront menacez & tout preſts d'y tomber.

Il eſt certain auſſi,

Qu'on aura toûjours pitié de ſes Semblables.

Comme ſont toutes les perſonnes de même âge, de même humeur, qui ont contracté les mêmes habitudes, enfin qui ſont de même qualité, & de pareille naiſſance: Et de fait en ces rencontres-là, nous avons toûjours plus grand ſujet de croire que leurs malheurs nous peuvent auſſi arriver; car c'eſt une maxime, *Que tout ce que nous craignons qu'il ne nous arrive, cela-même eſt ce qui nous donne de la compaſſion quand il arrive à d'autres.*

Et dautant Qu'il n'y a que les choſes que nous voyons de prés, ou qui ſemblent proches, qui donnent de la compaſſion; Et tout au contraire qu'un malheur tres-éloigné, par exemple, qui eſt arrivé il y a mille ans, ou qui n'arrivera de mille ans d'ici, ſoit qu'on croye qu'il doive arriver en effet, ou ſimplement qu'on ſe ſouvienne qu'il eſt arrivé autrefois, Ou ne touche point du tout, ou bien moins; Il eſt neceſſaire de tirer cette conſequence,

I. *Que toutes les perſonnes qu'on viendra à repreſenter ou du geſte, ou de la voix, ou de l'habit; en un mot qu'on imitera parfaitement: ſans comparaiſon feront plus de pitié que d'autres.*

A cauſe que mettant la choſe devant les yeux, le malheur qui ſera repreſenté paroiſtra comme tout proche; n'importe au reſte Qu'il doive arriver, ou qu'il ſoit déja arrivé autrefois.

D'où il faut encore conclure,

II. *Qu'un malheur qui ſera arrivé il y aura fort peu de temps, ou qui ſera ſur le poinct d'arriver, en doit eſtre beaucoup plus* pitoyable.

Et cela pour la même raiſon.

Et non ſeulement un malheur de cette qualité ſera plus pitoyable, mais encore,

II. *Tous les Signes qu'on aura de luy: & toutes les actions qui donneront à connoiſtre que veritablement il eſt arrivé à une perſonne.*

Par exemple, les habits tout ſanglans d'un homme qui aura eſté tué, & choſes ſemblables; Ou encore les plaintes & les diſcours d'une perſonne extrémement affligée; Enfin tout ce qu'on aura pû dire lors que la douleur & le mal preſſoient; telles que ſont les dernieres paroles eſtant à l'article de la mort. Mais particulierement l'affliction d'une perſonne ſera touchante, lors qu'on monſtrera Qu'elle a fait paroiſtre une grande vertu & temoigné une haute conſtance au milieu de ſes malheurs; parce que toutes ces circonſtances faiſant voir les choſes de prés, pour lors on a d'autant plus de compaſſion; qu'il ſemble que celuy qu'on repreſente en cet eſtat, n'avoit point merité qu'un tel malheur luy arrivaſt: Joint que ce malheur eſtant ainſi dépeint, on s'imaginera l'avoir devant ſes yeux.

CHAPITRE IX.

De l'Indignation.

La *Pitié*, eſt oppoſé principalement ce qu'on appelle, *Avoir de l'Indignation*; car ſans doute *s'affliger du malheur d'autruy*; *lors qu'il arrive à une perſonne qui en eſt indigne*, eſt une paſſion en quelque façon oppoſée *au Déplaiſir qu'un homme reſſent lors qu'il voit arriver du bonheur à un qui ne l'a point merité*; De plus elle part d'un même eſprit & ſuppoſe les mêmes mœurs. Ces deux paſſions au reſte viennent d'un bon principe & font voir un bon naturel; car enfin il eſt d'un honneſte homme *D'eſtre touché de compaſſion pour Ceux qui ſont affligez ſans l'avoir merité:* Et tout de même, *D'avoir dépit & eſtre indigné de voir dans la proſperité & en honneur des perſonnes qui ne le meritent pas.* La raiſon eſt, Que tout ce qui arrive ſans qu'on l'ait merité, ſoit bien, ſoit mal, eſt une choſe injuſte & qui choque; & cela eſt ſi vrai, Que même c'eſt ce qui nous fait attribuer aux Dieux l'Indignation.

On pourroit s'imaginer ici Qu'envie eſt auſſi de la même ſorte oppoſée à la Pitié, comme eſtant une même choſe que l'Indignation, ou du moins pour en approcher beaucoup; mais il y a bien à dire: Car quoy que l'Envie, auſſi bien

bien que l'Indignation, ſoit, *Un certain regret accompagné de trouble, & un déplaiſir de voir proſperer autruy*: neanmoins elle eſt differente de l'Indignation en ce poinct, Que jamais elle n'en veut à une perſonne, parce qu'elle eſt indigne du bonheur qu'il luy eſt arrivé, mais parce que c'eſt un Egal & un Pareil. A la verité ces deux paſſions ont ceci de commun, que tous ceux qui ſe laiſſent toucher à l'Envie & à l'Indignation, jamais ne doivent eſtre fâchez qu'il ſoit arrivé du bien à quelqu'un, pource que cela leur porte prejudice & qu'il peut leur en arriver du mal; mais ſimplement à cauſe de la perſonne à qui ce bien arrive, & qu'ils l'ont en averſion; car autrement ſi ce trouble & ce déplaiſir leur venoient d'apprehenſion qu'il ne leur en arrivaſt du mal; pour lors ce ne ſeroit plus ni Envie, ni Indignation, mais une pure Crainte.

En quoy la Pitié & l'Indignation ſont ſemblables.

PAR là nous voyons que la Pitié & l'Indignation ſeront toûjours ſuivies d'une paſſion contraire, car il faut de neceſſité, *Que quiconque s'afflige de voir arriver du mal à un homme qui ne l'a point merité*, ce qui eſt l'effet de la Pitié, *Le même ait de la joye, ou du moins ne ſoit point touché voyant arriver du mal à un autre qui le merite.* Par exemple, Jamais un honneſte homme ne s'attriſtera de voir punir un Meurtrier, ni un Parricide; à cauſe que c'eſt une choſe dont tout le monde doit eſtre bien aiſe. Et pareillement il ne s'affligera pas de voir proſperer les gens de merite & recompenſer la vertu; d'autant que l'un n'eſt pas moins juſte que l'au-

tre, & même que ce doit eſtre toûjours un ſujet de joye & de conſolation pour un homme de bien; puis qu'alors il a une juſte occaſion d'eſperer *Que ce qu'il voit arriver à ſes Semblables, luy pourra arriver auſſi.* Telles paſſions au reſte viennent d'un bon principe, & ſuppoſent les mêmes mœurs; Comme les paſſions qui leur ſont contraires viennent d'un principe contraire, & ont des mœurs oppoſées. En effet, *La même perſonne qui malignement ſe réjoüit du mal d'autruy, La même eſt toûjours Envieuſe.* Attendu qu'il faut par neceſſité Que quiconque s'afflige de voir arriver du Bien à quelqu'un, ou de ce qu'il eſt en eſtat de cela; le même ait de la joye lorſque ce Bien-là viendra à eſtre perdu ou à deperir. Ainſi ces paſſions ſont imcompatibles avec la Pitié, & l'empeſchent d'avoir entrée par tout où elles ſe rencontrent. A la verité elles ſont differentes entr'elles pour les raiſons qui ont eſté dites.

Donc toutes ces Paſſions ici ſont propres à endurcir le cœur & à empeſcher qu'on n'ait de la Pitié.

Les choſes qui donnent de l'Indignation.

Faisons ſçavoir premierement ce que c'eſt, qu'*Avoir de l'Indignation*; de plus *Contre quelles perſonnes on en a; & pour quelles raiſons?* Et enfin, *En quel eſtat on ſe trouve alors.* Enſuite de quoy nous traiterons des autres paſſions qui ſont contraires à la Pitié. Au reſte ce que nous avons dit juſques icy éclaircit beaucoup cette matiere: car s'il eſt vray qu'*Avoir de l'Indignation*, ne ſoit autre choſe qu'*Eſtre fâché, & avoir dépit qu'il ſoit arrivé du bien à une perſonne qui paroiſt en eſtre indigne*, Il s'enſuit d'abord.

Qu'il

I. *Qu'il n'eſt pas poſſible que toutes ſortes de Biens ſoient capables d'attirer l'Indignation.*

Car ſans doute jamais perſonne ne ſera choqué ni ne trouvera mauvais, ſi quelqu'un eſt honneſte homme; s'il eſt vaillant, ou s'il a quelqu'autre bonne qualité en lui; puis qu'autrement, par la maxime des Contraires, les vices oppoſez à ces vertus donneroient de la commiſeration, ce qui n'arrive jamais : Mais bien toûjours on ſera porté d'indignation contre un homme, *S'il a des Richeſſes & qu'il ne les merite pas, S'il a de la Puiſſance* & autres choſes ſemblables, qui toutes à vrai dire devroient eſtre la recompenſe des honneſtes gens ; & de Ceux encore à qui en naiſſant la Nature a donné certains avantages conſiderables, tels que ſont la *Nobleſſe*, la *Beauté*, & ainſi des autres.

Ceux pour qui on a de l'Indignation.

ET parce que tout ce qui eſt ancien dans une Famille & qu'on poſſede depuis long-temps, ſemble comme naturel, & pour ainſi dire nous eſtre dû: Il faut conclure neceſſairement.

II. *Que de pluſieurs qui poſſederont un Bien de même qualité, Ceux qui ne l'auront que depuis peu & qui par ce moyen-là arriveront aux plus hautes Charges & aux plus grands emplois attireront ſur eux beaucoup plus d'indignation que d'autres.*

A raiſon qu'on trouve bien plus à redire & beaucoup plus de choſes qui choquent dans la fortune des nouveaux Riches, qu'on ne fait pas en ceux qui éclatent de tout temps par leurs grands biens & les poſſedent de Pere en fils.

On

On en doit dire autant,

III.

De tous ceux qui depuis peu ſeront venus à avoir du commandement, qui auront beaucoup de puiſſance ou d'amis, qui ſeront heureux en enfans, & ainſi du reſte; particuliirement ſi Ces avantages leur en ont procuré d'autres depuis.

A cauſe qu'on a beaucoup plus de peine à ſouffrir l'authorité des nouveaux Riches, quand leurs richeſſes viennent à leur donner du commandement, qu'on n'a pas des perſonnes qui ont toûjours été dans l'opulence: en un mot il en eſt ainſi de tous les autres qui depuis peu auront acquis des choſes qu'ils n'avoient pas auparavant. La raiſon eſt, Que ceux qui ſont en poſſeſſion d'un Bien il y a fort long-temps ſemblent le poſſeder legitimement & comme leur appartenant en propre; au lieu que les autres paſſent pour des Uſurpateurs. Et de vrai il ſemble que ce qui n'a jamais changé, & qu'on a toûjours veu dans le même eſtat, eſt tel qu'il doit eſtre; de ſorte que c'eſt ce qui fait croire toûjours de ceux qui ne poſſedent un Bien que depuis peu, Qu'abſolument ce Bien-là ne leur appartient point.

Et dautant encore qu'il ſe remarque, Que tous les biens generalement à les prendre chacun en particulier, n'ont point eſté faits pour le premier venu, ni pour toutes ſortes de perſonnes; & qu'en cela il y a je ne ſçay quel ordre & bienſeance à garder: Par exemple il eſt certain qu'une belle paire d'Armes ne convient point à un homme de robe, mais à un homme d'épée; ni encore les hautes alliances aux nouveaux Riches, mais ſeulement aux perſonnes de condition & d'une naiſſance illuſtre; De-là il faut con-

conclure, que c'eſt un ſujet à donner de l'Indignation,

IV. *De voir arriver à un honneſte homme toute autre choſe que ce qu'il merite & qui eſt à ſa bienſeance.*

Comme encore,

V. *De voir un Ignorant, ou un homme mediocrement habile vouloir l'emporter ſur un plus habile homme que luy, particulierement ſi tous deux ſont de même profeſſion, & que leur conteſtation ſoit fondée ſur quelque point qui la regarde.*

D'où vient que le Poëte a dit de Cebrion le Troyen,

Hom. Il. 11. *Tout brave qu'il puiſſe eſtre au milieu des alarmes*
Il fuit du fort Ajax la rencontre, & les armes;
Car Jupiter s'offenſe, & ne ſçauroit ſouffrir
Qu'un combat inégal vienne à ſes yeux s'offrir.

Et non ſeulement ceci paroiſtra indigne, mais encore;

VI. *Toutes les fois qu'un Inferieur, & un qui ne ſera pas tant qu'un autre pretendra faire comparaiſon, ou ne voudra pas ceder à un qui ſera plus que luy, de quelque façon même que la choſe puiſſe arriver.*

Comme ſi un ſimple Muſicien oſe s'attaquer à un homme de Juſtice, à cauſe que ſans difficulté la Juſtice eſt bien autrement à conſiderer que la Muſique.

On connoiſt donc maintenant par ce que nous venons de dire, Quelles ſont d'ordinaire les perſonnes qu'on regarde avec indignation, & pour quel ſujet; car c'eſt à peu prés ce qui ſe peut remarquer ſur cette matiere.

Les perſonnes ſujettes à avoir de l'Indignation.

ENTRE les perſonnes qui ſont ſujettes à avoir de l'Indignation, on doit mettre au premier rang;

Ceux qui ayant des qualitez à poſſeder ce qu'il y a de plus grand & de plus eſlevé, le poſſedent en concurrence avec d'autres qui n'ont pas le même merite. I.

Puis qu'en effet il n'eſt pas juſte que des perſonnes de cette ſuffiſance voyent tenir en même conſideration & accorder les mêmes honneurs à des gens qui ne leur reſſemblent point, & qui ſont bien au deſſous d'eux.

En ſecond lieu il y faudra mettre,

Les honneſtes gens, & tous ceux qui aiment la vertu, II.

A cauſe que telles perſonnes ſçavent juger du merite, & ne peuvent ſouffrir d'injuſtice.

Il faudra mettre encore de ce nombre,

Ceux qui ont beaucoup d'ambition & qui briguent certains Emplois afin de ſe mettre par là en credit; ſur tout s'il arrive que ces Emplois-là ſoient obtenus par d'autres qui en ſoient indignes. III

En un mot,

Tous ceux qui ſe croiront dignes de poſſeder des choſes, dont ils jugeront que d'autres ſeront tout-à-fait indignes; ces gens-là toûjours à l'occaſion de ſemblables choſes & contre telles perſonnes ſeront portez d'indignation. IV.

Auſſi eſt-ce la raiſon pourquoy les ames baſſes & ſerviles, les gens de mauvaiſes vie, & tous ceux qui n'aiment point l'honneur, ne ſçavent ce que c'eſt que cette paſſion; à cauſe qu'ils ne voyent

yent rien en eux qui leur puiſſe faire croire qu'ils ſoient dignes d'aucun rang conſiderable.

PAR ce que nous venons de monſtrer, il eſt aiſé de voir, Quelles ſont les perſonnes de l'affliction de qui il ſe faudra rire, ou du moins n'eſtre point touché quand quelque malheur leur arrivera, ou que leurs affaires n'iront pas bien, ou qu'elles ſeront décheuës de leurs eſperances; puis que ce qui a eſté dit fait aſſez connoiſtre ſon contraire.

De maniere donc que ſi noſtre Diſcours eſt tel qu'il porte l'eſprit des Juges à croire Que ceux qui pretendent qu'on leur doit faire grace, non ſeulement en ſont indignes, mais même que tout ce qu'ils expoſent, loin d'y obliger, merite tout le contraire; pour lors il ſera impoſſible aux Juges de pancher à la miſericorde n'y d'avoir aucune pitié d'eux.

CHA-

CHAPITRE X.

De l'Envie.

Preſent il n'eſt pas difficile de connoiſtre, *Ni quelles choſes d'ordinaire attirent l'Envie*; *Ni quelles perſonnes ſont ſujettes à eſtre enviées*; *Ni enfin quel eſt l'eſprit d'un Envieux*, & *quelles diſpoſitions l'acheminent à cette paſſion.*

Les perſonnes qui ſont Envieuſes.

EN effet puis que l'Envie n'eſt autre choſe, qu'*Un chagrin & un déplaiſir qu'on a de voir ſes Egaux joüir en apparence des biens & des avantages que nous avons remarquez*; *Et cela non pas à cauſe qu'on y eſt intereſſé, mais ſeulement parce qu'on ne ſçauroit ſouffrir que ces perſonnes-là ſe trouvent en cet eſtat*, Il faut dire,

Que tous ceux qui auront des Egaux, ou qui croiront en avoir, pour la pluſpart ſeront Envieux. I.

J'appelle *Egaux*, les perſonnes ou de pareille naiſſance, ou de même famille, ou de même âge, ou de même profeſſion, ou de même reputation, ou qui ont du bien également. Ceux-là encore ſeront ſujets à porter envie,

A qui peu s'en faudra qu'ils n'ayent tout ce qu'on peut avoir. II.

De-là vient que les perſonnes qui entreprennent les grandes choſes & qui y reüſſiſſent, ſont ordinairement envieuſes, à cauſe qu'elles s'imaginent que tout leur eſt dû, & qu'on ne peut rien donner aux autres ſans leur faire tort.

Il faudra mettre encore au nombre des Envieux,

II. *Ceux qui pour quelque qualité recommandable ſe voyent traiter par tout avec grand honneur & reſpect; particulierement ſi c'eſt en conſideration de leur ſageſſe, ou parce qu'ils ſont dans une fortune à ne rien ſouhaiter au delà & où l'on fait conſiſter tout le bonheur de la vie.*

IV. *Les Ambitieux encore ſont beaucoup plus ſujets à porter envie que les perſonnes qui n'ont point d'ambition.*

Et tout de même,

V. *Ceux qui affectent de paſſer pour ſages.*

parce qu'ils mettent-là toute leur ambition.

En un mot,

VI. *Quiconque ſera paſſionné pour quelque choſe & qui voudra ſe faire valoir par-là, celuy-là toûjours à l'occaſion de telles choſes ſera ſujet à porter envie.*

Il en faut dire autant,

VII. *De tous Ceux qui ont l'ame baſſe & petite.*

A cauſe que tout ce qu'ils voyent leur paroiſt grand.

Les choſes qui attirent l'Envie.

POUR ce qui regarde les Biens qui attirent l'Envie, il en a eſté parlé. Car enfin toutes les choſes où on veut avoir la gloire d'exceller, les Ouvrages, les entrepriſes; & toutes les Actions par où l'on cherche à acquerir de l'eſti-

l'eſtime & où l'on met toute ſon ambition; Comme encore toutes les bonnes fortunes & les rencontres heureuſes qui arrivent; tout cela d'ordinaire eſt ce qui occupe l'Envie & où elle s'attache le plus. Mais ſur tout l'Envie ſe fait remarquer dans une perſonne quand c'eſt pour des choſes qu'elle ſouhaite avec paſſion, ou qu'elle pretend luy devoir appartenir, ou dont elle a un peu plus, ou un peu moins que les autres.

Les Perſonnes à qui on porte Envie.

ON ne peut pas douter non plus Quelles ſont les perſonnes à qui on porte Envie, puis qu'il en a eſté auſſi déja parlé: car premierement ce ſont Ceux de qui on eſt fort proche, ſoit à raiſon du temps, du lieu, de l'âge, de la reputation, & ainſi du reſte. D'ou eſt venu le Proverbe,

Qui dit Parent, dit ſouvent Envieux.

En ſecond lieu on porte envie aux Perſonnes avec qui on eſt en conteſtation pour le rang, puiſque c'eſt toûjours avec les gens que nous venons de dire & de qui on eſt proche, que cela arrive; Car pour ceux qui ſont tout à fait éloignez, par exemple, qui vivoient il y a mille ans, ou qui ne ſont pas encore au monde, ou qui ſont morts, il eſt certain que jamais perſonne ne porte envie à ces gens-là; Non plus qu'à ceux qui habitent aux extremitez du monde, comme aux Colomnes d'Hercule; ou qui au jugement des autres, ou au noſtre propre paſſent pour eſtre, ou beaucoup au deſſous de nous, ou beaucoup au-deſſus. Et ce qui ſe dit icy des perſonnes, ſe doit auſſi entendre de toutes les choſes où d'autres ont tres-grand avantage ſur nous, ou nous ſur eux.

Et parce que jamais on n'eſt en conteſtation pour le rang qu'avec des Competiteurs ou des Rivaux, & enfin avec des perſonnes qui briguent & pourſuivent les mêmes choſes; Il faut dire encore Que telles gens ſeront particulierement Envieux les uns des autres; auſſi eſt-ce ce qui a donné lieu au Proverbe,

iod. l. *Et toûjours le Potier porte envie au Potier.*

Tous ceux auſſi qui verront obtenir ſans peine à d'autres les choſes qu'ils n'auront obtenuës qu'avec grande difficulté, ou même qu'ils n'auront pû obtenir; telles gens toûjours ſeront portez d'envie contre ces perſonnes-là.

Ceux-là tout de même auront de l'Envie lors qu'il arrivera Que d'autres viendront à ſe procurer certains avantages, ou à reüſſir en certaines choſes, & que ce leur ſera une honte de n'en pas faire autant, Tels que ſont des Proches ou des Pareils: à cauſe qu'il paroiſtra Qu'il n'a tenu qu'à eux: Et comme c'eſt une choſe qui les fâchera, auſſi les portera-t'elle à l'Envie.

On porte encore envie, Ou quand des perſonnes ont les mêmes choſes qu'on a, Ou qu'elles en ont obtenu d'autres qu'il euſt eſté beaucoup plus dans la bienſeance qu'on euſt eû qu'elles, Ou parce qu'elles ont à preſent ce qu'autrefois on a eu; & de là vient que les Vieillards ſont fort-ſujets à porter envie aux jeunes gens.

Enfin tous ceux qui n'auront pû avoir certaines choſes qu'en faiſant une tres grande dépenſe, porteront toûjours envie aux autres qui pour les avoir n'auront preſque rien dépenſé.

DE tout ce que nous avons dit on voit ſans doute, *Et quelles choſes donnent de la joye*

aux

aux Envieux, Et à l'occaſion de quelles perſonnes cette joye leur vient, & enfin de quelle ſorte ils ont l'eſprit fait en cet eſtat. Car ſi les Envieux s'affligent toûjours lors qu'il arrive à une perſonne toute autre choſe que ce qu'ils luy ſouhaitent, aſſeurément ils doivent avoir de la joye quand tout le contraire arrivera.

Ainſi donc l'Orateur qui ſçaura ménager avec telle adreſſe l'eſprit de ſes Juges qu'il les ameine au poinct où ſe trouvent les Envieux quand ils portent envie à quelqu'un; Outre cela qu'il vienne à repreſenter les perſonnes qui tâchent à les toucher de compaſſion, ou veulent obtenir d'eux quelque faveur, tels que ſont ceux qu'on regarde toûjours avec envie, & que nous avons remarquez; il eſt certain que les Juges en cet eſtat n'auront aucune pitié d'eux.

CHAPITRE XI.

De l'Emulation.

DE ſçavoir *Quel eſt l'eſprit de ceux qui ſont portez d'Emulation*; & *Pour quelles perſonnes ils en ont*, *Et à l'occaſion de quelles choſes*, c'eſt ce que nous allons monſtrer.

Donc s'il eſt vrai que l'Emulation ſoit *Un certain déplaiſir de voir nos Pareils & ceux à qui la Nature n'a pas eſté plus liberale qu'à nous, obtenir des avantages qui les font conſiderer, que nous pourrions avoir auſſi-bien qu'eux*; *Et cela non pas qu'en effet nous vouluſſions que cela ne leur fuſt point arrivé, mais parce que nous ſerions bien aiſes d'en avoir autant*; Si, dis-je, cette ſuppoſition eſt vraye, Il s'enſuit,

Que l'Emulation eſt une paſſion équitable, & qui jamais ne ſe rencontre que dans les honneſtes-gens; *Et l'Envie au contraire une paſſion maligne, & qui ne peut venir que d'un meſchant eſprit & adonné au mal.*

Et qu'ainſi ne ſoit, c'eſt que tout homme qui eſt touché d'Emulation, jamais n'a d'autre penſée que de ſe mettre en eſtat de parvenir aux mêmes honneurs où il voit ſes Pareils, ſans du tout ſonger à leur faire tort: Au lieu que l'Envieux, par ſon envie, ne tâche & ne s'eſtudie qu'à les dépoſſeder, & à leur faire perdre ce qu'ils ont.

Les

Les Perſonnes qui ont de l'Emulation.

Au reſte ceux-là ſeront enclins à avoir de l'Emulation, qui ſe jugeront dignes d'avoir certains avantages qu'ils n'ont pas; car cela ſuppoſe qu'ils les peuvent acquerir, puis que jamais perſonne ne vient à s'eſtimer digne d'une choſe quand il croit qu'il luy eſt impoſſible de l'avoir. Et de-là vient que les jeunes-gens, & les perſonnes qui ont quelque grandeur d'ame, ſont fort ſujets à cette paſſion; Comme encore tous ceux qui ſe voyent poſſeſſeurs de certains Biens qui en effet ne dévroient appartenir qu'au merite, & à des gens conſiderables. Ces biens-là ſont, *les Richeſſes*, *le Credit*, *le Commandement*, & choſes pareilles; car comme ceux-ci alors ſe croyent obligez de devenir honneſtes-gens, parce qu'en effet ces biens-là ne devroient point appartenir à d'autres: c'eſt auſſi ce qui les pique d'Emulation pour les avoir.

Il en faut dire autant de toutes les perſonnes que d'autres jugeront dignes de poſſeder de ſemblables avantages.

Enfin tous ceux de qui les anceſtres, ou les parens, ou les gens avec qui ils demeurent, ou même la Nation de laquelle ils ſont, ou la Ville, ſeront en eſtime pour quelque choſe; Ces gens-là d'ordinaire pour la même choſe témoigneront beaucoup d'Emulation. La raiſon eſt, que non ſeulement ils la regardent comme un bien domeſtique & qui leur appartient en propre, mais encore ils s'en croyent dignes.

Les choſes qui doudent de l'Emulation.

QUE ſi les avantages qui ſont conſiderez dans le monde & mettent en honneur, meritent qu'on ſoit touché pour eux d'Emulation. Il eſt neceſſaire premierement,

Que toutes les Vertus ſoient de cette qualité.

En ſecond lieu,

Tout ce qui apportera de l'utilité aux autres, & nous mettra en eſtat de faire du bien.

Puis que ſur tout on honore les gens vertueux, & ceux qui ſont bien-faiſans.

Enfin,

Tous les Biens dont la joüiſſance n'eſt pas ſeulement pour ceux à qui ils appartiennent, mais qui s'eſtend encore aux proches.

Par exemple, les Richeſſes, & encore la Beauté beaucoup plus que la Santé.

Les Perſonnes pour qui on a de l'Emulation.

PAR ce que nous venons de dire il eſt aiſé de voir Qui ſont ceux de qui on doit eſtre Emulateur; car d'ordinaire ce ſera des perſonnes qui auront de pareils ou ſemblables avantages que ceux qui ont eſté remarquez, comme ſont, *la Valeur*, *la Sageſſe*, *les hautes Charges*; car ſans difficulté tout homme qui eſt dans les hautes Charges & qui commande aux autres, peut obliger bien du monde.

Il faudra mettre encore de ce nombre les grands Capitaines; les Orateurs celebres; en un mot tous ceux qui ont de ſemblables avantages.

On ſera encore Emulateur de ceux à qui la

plus-

pluſpart du monde voudroient reſſembler, ou eſtre de leur connoiſſance, ou avoir leur amitié. Comme auſſi des perſonnes qui ſeront dans une tres-haute eſtime, ou que nous eſtimerons particulierement, ou dont le Nom retentira dans tous les Vers, & qui ſeront le ſujet ordinaire des Panegyriques.

Or par la même raiſon qu'on a de l'Emulation pour les perſonnes que nous venons de dire, par la même raiſon auſſi on a toûjours du mépris pour ceux qui ont des qualitez oppoſées; attendu que le *Mépris* de ſa nature eſt contraire à *l'Emulation*, comme *Avoir de l'Emulation* eſt contraire à ce que nous appellons *Mépriſer*; d'où il s'enſuit, Que quiconque ſera en eſtat d'avoir des Emulateurs ou de l'eſtre luy-même, celuy-là traitera de mépris tous ceux qui auront des vices & des qualitez contraires aux qualitez excellentes & aux grands avantages qui donnent de l'Emulation. Et de fait voyons-nous aſſez ſouvent mépriſer des perſonnes que la Fortune a comblé de biens, à cauſe qu'il ne ſe remarque rien en eux de conſiderable que ce qu'elle leur a donné.

Voila ce que nous avions à dire touchant les Moyens qui peuvent faire naiſtre ou appaiſer les paſſions afin d'eſtre plus en eſtat de perſuader.

LES MOEURS.

CHAPITRE XII.

Le Naturel des Jeunes Gens & leur Humeur.

FAISONS maintenant connoiſtre l'humeur des perſonnes, Soit à l'égard des paſſions qui leur commandent, ou des habitudes qu'elles ont contractées; ſoit à l'égard de l'âge, & de la fortune ou elles ſe trouvent. Au reſte j'appelle *Paſſions*, la Colere, la Convoitiſe, & autres ſemblables dont nous venons de parler; Et j'appelle *Habitudes*, les Vertus & les Vices, dont il a eſté auſſi déja parlé en un autre endroit, où nous avons fait voir *Toutes les choſes, & auſquelles chacun de nous ſe determine particulierement, & Qu'on fait toûjours plus volontiers.* Les *Ages* ſont, la Jeuneſſe, l'Age viril, & la Vieilleſſe. Par la *Fortune* j'entends, la Naiſſance, les grands Biens, l'Authorité, & tout ce qui leur eſt contraire; en un mot, La bonne & la mauvaiſe fortune.

DONC

Donc quant à l'humeur des Jeunes gens, d'ordinaire ils ſont attachez à leurs plaiſirs & fort ſenſuels, ne trouvant rien de difficile quand il s'agit de contenter leur paſſion & cette ardente convoitiſe qui les preſſe. Mais de tous les plaiſirs qu'ils recherchent, il n'y en a pas un auquel ils ſoient plus adonnez qu'à celuy des femmes qui les tient aſſervis tellement, qu'ils s'y portent avec excez. Au reſte fort changeans de leur naturel, & qui ſe laſſent aiſément des choſes mêmes qu'ils ont le plus deſirées. Ce qu'ils ſouhaittent c'eſt toûjours paſſionnément; mais cela ne dure gueres; à cauſe que tels ſouhaits ſont beaucoup plus aigus & plus preſſans, que grands en effet ni de durée; car il en eſt de leurs ſouhaits, comme de la ſoif & de la faim des malades.

Les Jeunes gens ſont encore fort ſujets à ſe mettre en colere, & ne ſçauroient s'y mettre qu'ils ne s'emportent; & même eſt-il toûjours à craindre qu'ils ne ſuivent leur emportement & ne paſſent outre. Or ce qui fait que ſi aiſément ils ſe mettent en colere, c'eſt qu'aimant l'honneur avec paſſion come ils font, ils ne peuvent ſouffrir qu'on les mépriſe; Et de fait pour peu qu'ils ſe croyent offenſez, ils font éclater leur reſſentiment.

Que ſi les Jeunes gens aiment l'honneur, ils aiment encore bien plus la victoire; car la jeuneſſe a cela, qu'elle eſt ravie d'exceller & d'avoir le deſſus, ce qui ſe rencontre dans la Victoire particulierement, comme n'eſtant autre choſe, *Qu'une certaine maniere d'exceller & de paſſer les autres.* Mais ce qui eſt d'autant plus loüable en eux, c'eſt qu'ils ont encore beaucoup plus de paſſion

pour

pour ces deux choſes qu'ils n'en ont pour les Richeſſes; & de vrai l'argent les touche ſi peu, qu'ils ne s'en ſoucient preſque pas, à cauſe qu'ils n'ont point encore éprouvé ce que c'eſt que la neceſſité, comme il ſe peut voir dans l'Apophthegme de Pittacus contre Amphiaraüs.

Une autre bonne qualité des Jeunes gens, c'eſt qu'ils ne ſont point malicieux; mais ſimples & francs, pour n'avoir pas encore veu beaucoup de méchancetez en leur vie. Ils ſont auſſi fort-credules, pour n'avoir pas non plus eſté trompés beaucoup de fois. D'ailleurs qui fondent toûjours des eſperances ſur rien; car comme ils ſont dans un âge où on a le ſang chaud, la Nature alors fait en eux le même effet que le vin fait dans les yvrognes: Ajoûtez à cela que ſi leur eſperance les a trompez, cela ne leur eſt pas encore arrivé beaucoup de fois.

Or non ſeulement les Jeunes gens ſont prompts à eſperer, mais même la pluſpart du temps ils vivent d'eſperance; Et ce qui en eſt la cauſe, c'eſt Que comme l'Eſperance regarde l'Avenir, & la Memoire le Paſſé; les Jeunes gens venant à conſiderer l'avenir, trouvent qu'ils ont beaucoup à vivre; & trouvent au contraire, conſiderant le Paſſé, qu'ils ont tres-peu vécu: d'où il arrive Que ne tenant aucun compte du paſſé, & ne croyant pas même s'en devoir ſouvenir, comme ſi ce n'eſtoit encore qu'un petit commencement, & pour ainſi dire un des premiers jours de leur vie, ils viennent alors à fonder ſur l'avenir de grandes eſperances & à s'en promettre toutes choſes; & c'eſt ce qui fait que ſi ſouvent on les trompe, à cauſe qu'il eſt aiſé de les amuſer & de leur faire eſperer ce qu'on veut.

Les

Les Jeunes gens encore ont du cœur & ſont vaillans, puiſque non ſeulement la colere à laquelle ils ſont ſujets les y porte, mais encore cette facilité qu'ils ont à eſperer & à croire que tout leur reüſſira; car d'un coſté la Colere éloigne la crainte, & de l'autre l'Eſperance aſſeure l'eſprit, qui eſt tout ce qu'il faut pour avoir de la hardieſſe. Et de fait quiconque eſt en colere ne craint rien; comme de ſe voir dans l'attente de quelque Bien, eſt ce qui rend hardi & donne de la reſolution.

Les Jeunes gens outre cela ſont fort-ſujets à témoigner de la honte; car comme ils n'ont point encore d'autre idée de l'Honneur ni de tout ce qui eſt loüable, que ce que l'Education ordinaire & la Coûtume leur en ont appris, ils ſe tiennent à cela & croyent blâmable tout le reſte.

D'ordinaire encore ils ſont genereux & magnanimes, comme n'ayant point encore eſté humiliez par les diſgraces de la vie, & ne ſçachant ce que c'eſt que de neceſſité. Outre que la Magnanimité conſiſte à s'eſtimer capable de grandes choſes, qui eſt le propre de ceux qui croyent devoir tout eſperer, comme ſont les Jeunes gens.

Les Jeunes gens auſſi ſont loüables en ce poinct, Qu'ils preferent l'honneur au profit; pource que de la façon qu'ils vivent, ils ſuivent beaucoup plus la Coûtume, qu'ils ne font les choſes par raiſonnement. Or eſt-il que le Raiſonnement va à l'Utile; au lieu que la Vertu ſur laquelle la Coûtume ſe fonde ne propoſe de faire que ce qui eſt Honneſte.

Dans cet âge-là encore il eſt certain Qu'on cherit beaucoup plus ſes Connoiſſances & ſes Amis,

Amis, qu'on ne fait pas dans les autres âges; ce qui vient de ce que les Jeunes gens aiment à vivre en compagnie, & qu'ils ne ſe ſont pas encore aviſez de conſiderer les choſes par intereſt; de ſorte que ce n'eſt non plus jamais par-là qu'ils conſiderent leurs Amis.

Les fautes auſſi dans leſquelles tombent les Jeunes gens ſont beaucoup plus lourdes & plus grandes que celles des autres, contre le precepte de Chilon: car il y a de l'excés à tout ce qu'ils font; lors qu'ils aiment, ils aiment trop; & quand ils haïſſent, ils haïſſent trop auſſi; & de même en eſt-il de toutes leurs autres actions.

Les Jeunes gens encore ont une telle préſomption, Qu'ils croyent tout ſçavoir, & même ils ne diſent jamais rien, qu'ils ne l'aſſeurent comme vrai; ce qui vient encore de ce qu'ils font tout par excés.

Quand ils offenſent, c'eſt toûjours plûtot à deſſein de faire affront que de nuire. Apres tout ils ſont fort pitoyables, à cauſe qu'ils ont bonne opinion de tout le monde, & meilleure même qu'il ne faudroit avoir; car comme ils n'ont point de meſchanceté, ils s'imaginent qu'on n'en a pas plus qu'eux; de ſorte Qu'ils ne croyent jamais qu'une perſonne ait merité le mal qu'ils luy voyent ſouffrir.

Enfin les Jeunes gens ſont de bonne humeur, & aiment à rire, d'où vient auſſi Qu'ils ſont railleurs: car la Raillerie n'eſt autre choſe Qu'une certaine maniere galante de dire des injures ſans offenſer, & ſans aller contre le reſpect.

Telles ſont donc d'ordinaire les Mœurs des Jeunes gens.

CHA-

Chapitre XIII.

L'Humeur des Vieillards.

Quant aux Vieillards & ceux qui n'ont plus cette vigueur accouſtumée, leurs mœurs d'ordinaire ſont oppoſées à celles des Jeunes gens ; Car parce qu'ils ont long-temps vécu, & qu'on les a trompez pluſieurs fois, Qu'aſſez ſouvent même ils ſe ſont mépris aux choſes où ils croyoient le mieux reüſſir ; en un mot Que la pluſpart des affaires qui ſe font, ſont mauvaiſes ; pour cela jamais ils n'aſſeurent de rien, & ſe rendent ſi difficiles, Qu'ils trouvent à redire à tout : Leur langage ordinaire, c'eſt de dire, *Je penſe*, comme gens qui ne ſçavent jamais rien ; Et parce qu'ils ſont fort irreſolus dans toutes les affaires qu'ils traitent, ils ajoûtent toûjours *Il faudra voir*, *Cela ſe pourroit bien faire* & jamais ne diſent autrement, de crainte de s'engager & de donner une parole aſſeurée.

Les vieillards auſſi ont l'eſprit Malin, puiſque la Malignité conſiſte à prendre les choſes en mauvaiſe part, & à faire un mauvais jugement de tout.

Ils ſont encore fort Soupçonneux, à cauſe de la grande deffiance où ils ſont ; & ils ſont deffians

paraiſon de ce qu'ils ont vécu ; Or eſt-il que l'Eſperance regarde *l'Avenir* & la Memoire le *Paſſé*. Et de fait c'eſt la raiſon pourquoy les Vieillards ſont ſi grand parleurs, car ils ont ce defaut-là Que jamais ils ne ſe laſſent de raconter ce qu'ils ont veu & fait autrefois, tant ils ont de joye à s'en ſouvenir.

Pour leur Colere, elle a de la pointe & quelque aigreur, mais jamais elle n'eſt bien forte. Quant à leurs autres paſſions, une partie les a déja quittez, & l'autre qui reſte eſt affoiblie : De maniere qu'il ne faut point conſiderer les Vieillards comme gens qui ſouhaitent les plaiſirs de la vie, ni qui s'en mettent en peine ; mais comme perſonnes attachées au gain & qui ne penſent qu'à cela : Et c'eſt auſſi pourquoy ſi ſouvent l'on ſe trompe au jugement qu'on fait d'eux, & que cette inſenſibilité où l'impuiſſance les a reduits paſſe pour une vertu & un effet de Temperance : car comme ils ne ſont plus en eſtat d'avoir encore ces deſirs violens qui les preſſoient dans la jeuneſſe, l'Argent alors prend un tel empire ſur leur eſprit, qu'ils en deviennent eſclaves.

La vie des Vieillards encore eſt en ce point contraire à celle des Jeunes gens, Que dans tout ce qu'ils font ils ſuivent beaucoup plus leurs maximes particulieres & le raiſonnement, qu'ils ne ſuivent la Couſtume, & la commune façon d'agir : Or eſt-il que tel raiſonnement eſt intereſſé & tend à l'utile ; au lieu que l'autre maniere eſt loüable & tient de la vertu.

Quand ils offenſent c'eſt toûjours plûtoſt par malice & à deſſein de nuire, que ce n'eſt par bravade, ni pour faire affront. Au reſte

ils

ils ſont auſſi pitoyables, mais par une autre raiſon que les Jeunes gens; car quand les Jeunes gens ſe laiſſent aller à la compaſſion, c'eſt toûjours par un veritable ſentiment d'humanité & qu'ils ſont d'un bon naturel; au lieu que les Vieillards n'y ſont portez que par foibleſſe En effet cette foibleſſe eſt ſi grande en eux, qu'ils ne ſçauroient voir de mal à perſonne, qu'auſſi-toſt ils ne s'imaginent eſtre à la veille d'en avoir autant; qui eſt une choſe que nous avons remarquée entre les principaux motifs qui portent les hommes à la compaſſion. Et de-là vient auſſi qu'ils ſe plaignent continuellement, & que tout au contraire des Jeunes gens, ils ſont de mauvaiſe humeur & n'aiment point à rire: car il n'y a rien de plus oppoſé à l'eſprit d'une perſonne enjoüée & qui aime à rire, qu'une autre qui rechigne & ſe plaint ſans ceſſe.

CE ſont-là à peu prés les Mœurs des Vieillards & des Jeunes gens. De maniere donc que puis que tous les hommes ſont ainſi faits qu'ils preſtent toûjours l'oreille & ſe rendent aux perſuaſions de ceux qui paroiſſent de même humeur qu'eux dans leurs diſcours & eſtre de même ſentiment; il n'eſt pas difficile de voir à preſent, De quelle adreſſe il ſe faudra ſervir quand nous voudrons paroître tels qu'il vient d'eſtre remarqué, & faire que noſtre Diſcours ſe trouve dans ce caractere-là.

CHA-

CHAPITRE XIV.

Les Mœurs de l'Homme fait & qui a atteint l'âge de perfection.

POUR ceux qui ſont dans la vigueur & la force de leur âge, on voit ſans doute Que leurs Mœurs tiennent le milieu entre celles dont nous venons de parler, retranchant d'ordinaire cet excés où ſi ſouvent tombent les Vieillards & les Jeunes gens.

Car premierement ils ne ſont ni dans une trop grande confiance d'eux-mêmes, pour ce qu'alors ce ſeroit audace, qui eſt le vice des Jeunes gens ; ni auſſi dans une trop grande crainte, comme les Vieillards ; mais d'ordinaire ils ſe gouvernent de ſorte qu'ils gardent la mediocrité, & ne ſont que ce qu'un honneſte homme doit faire.

Ce ne ſont pas gens non plus, ni à croire indifferemment toute ſorte de perſonnes, ni à ſe défier de tout le monde ; mais plûtoſt ils examinent châque choſe en elle-même, & en jugent ſelon la verité.

Ils ne ſe piquent pas auſſi tellement d'honneur qu'ils negligent tout-à- fait leur intereſt ; mais ils ont ſoin de l'un & de l'autre.

Ils ont encore cela de bon, Qu'ils n'inclinent ni trop du coſté de l'avarice, ni trop du coſté

de

de la profuſion; mais ils ſont les choſes à propos & dans la bienſeance.

Ils ne ſont pas moins judicieux à regler leur colere & leurs deſirs; leur moderation d'ordinaire eſtant ſi raiſonnable, qu'elle ne les fait point manquer au devoir d'un homme de cœur; & quand ils font paroiſtre du courage, c'eſt avec tant de conduite, qu'ils ſont preſque toûjours à loüer pour leur moderation. Il n'en va pas ainſi des autres âges, ces qualitez eſtant ſeparées dans les Vieillards, & dans les Jeunes gens; car ſi d'un coſté les Jeunes gens ſont vaillans, ils ſont le plus ſouvent débauchez & travaillez de leurs paſſions; & d'un autre coſté ſi les Vieillards ont les paſſions reglées, ils manquent de cœur & ſont timides.

Enfin pour dire la choſe en un mot, Tout ce que la Jeuneſſe & la Vieilleſſe ont de bon ſeparément, d'ordinaire ceux-ci l'ont à la fois: & de plus Tout ce qui peche dans ces deux âges, ſoit par defaut, ſoit par excés; le plus ſouvent ſe corrige dans celuy-ci & eſt ramené à une certaine mediocrité qui eſt toûjours à loüer.

Au reſte il eſt à remarquer, Que le Corps commence à être dans ſa vigueur depuis l'âge de trente ans juſques à trente-cinq: Pour l'Eſprit, il ſe maintient plus long-temps & continuë dans ſa force juſqu'à l'âge de quarante-neuf ans, ou environ.

Voila ce que nous avions à dire touchant les Mœurs qui conviennent à chaque âge en particulier, ſçavoir à la Jeuneſſe, à l'Age viril, & à la Vieilleſſe.

CHA-

CHAPITRE XV.

L'Humeur des Nobles.

PArlons apres cela des Biens de la Fortune, ſur tout de ceux qui ſont cauſe ordinairement que les hommes changent d'humeur.

Et pour commencer par la *Nobleſſe*, il eſt certain Que la Nobleſſe rend ceux en qui elle ſe rencontre beaucoup plus ambitieux que d'autres : car les hommes ont cela lors qu'une choſe eſt à eux, qu'ils veulent toûjours l'augmenter & y ajoûter de nouveau ; Et comme la Nobleſſe eſt un certain honneur qui vient des Anceſtres, il ne faut pas s'étonner ſi les Nobles cherchent toûjours à eſtre plus qu'ils ne ſont.

La Nobleſſe encore a ceci de mauvais, qu'elle porte les Nobles à mépriſer les autres, ſur tout ceux qui tiennent le même rang & ont les mêmes Charges que leurs peres avoient, ou qui ſont en eſtime pour les mêmes choſes : Car comme ces choſes-là ſont plus d'honneur quand il y a long-temps qu'elles éclatent dans une Maiſon que lors qu'elles n'y ſont que depuis peu ; auſſi portent-elles ceux qui depuis long-temps en joüiſſent, à trancher beaucoup plus des Grands & à s'en faire accroire.

Au reſte il y a grande difference entre un *Noble ſimplement* ; & un qui ne *Dégenere point* : Le pre-

premier doit tout à ſa naiſſance & à la vertu de ſes Anceſtres; mais le ſecond eſt encore conſiderable par luy-même, pour ne point s'écarter de la vertu de ſes peres & en ſouſtenir l'éclat par ſes propres actions; ce qui n'eſt pas ordinaire aux perſonnes qui ſe piquent le plus de nobleſſe, en qui la pluſpart du temps il ne ſe remarque rien d'élevé, ni qui merite qu'on en faſſe eſtat: Car enfin les grands hommes ont ce malheur, qu'ils ne mettent pas toûjours au monde des ſucceſſeurs qui leur reſſemblent; comme il n'arrive pas toûjours aux meilleures terres de produire d'excellens fruits. Quand une Race eſt bonne, d'ordinaire elle eſt quelque temps à porter des perſonnes rares & d'un haut merite; apres quoy elle ſe laſſe & fait tout le contraire de ce qu'elle faiſoit. Ainſi voyons nous Que les beaux eſprits & qui ont le plus de vivacité, d'ordinaire apres un certain temps ne donnent plus que des Extravagans & des Frenetiques, témoin les enfans d'Alcibiade, & ceux du vieux Denis de Syracuſe; & tout de même que les hommes de grand jugement & d'un eſprit poſé; la pluſpart n'ont pour ſucceſſeurs que des ſtupides & des ſots; telle a eſté la poſterité de Cimon, de Pericles, & celle de Socrate.

CHAPITRE XVI.

L'Humeur des Riches.

IL n'y a perſonne qui ne voye d'abord, Quelles ſont les Mœurs qui accompagnent d'ordinaire les Richeſſes.

Premierement les Riches ſont inſolens, & fort orgũeilleux; & le tout à cauſe des grands biens qu'ils poſſedent, ſe regardant en cet eſtat comme des gens qui n'ont que faire de perſonne, & qui ont tout ce qu'on peut ſouhaiter: car comme les Richeſſes ſemblent renfermer en elles-mêmes le prix de toutes les autres choſes, ils s'imaginent qu'il n'y a rien qu'ils ne puiſſent avoir pour de l'argent.

Les Riches outre cela aiment à vivre délicatement, & ont une vanité ſi inſuportable, Qu'ils ne font que parler de ce qu'ils ont & de ce qu'ils doivent avoir. Ils aiment à vivre délicatement, à cauſe du luxe où ils ſont, & même pour monſtrer qu'ils peuvent faire de la dépenſe & vivre comme il leur plaiſt. Ils ſont pleins d'oſtentation & arrogans, à cauſe qu'on a accouſtumé de s'attacher aux choſes qu'ils aiment & qui ſeules ſont dans leur eſtime: car ils croient tout le monde de leur humeur, & qu'on n'eſt pas moins paſſionné qu'eux pour ces choſes-là. Et veritablement ils ont quelque ſujet de

le

le croire, puis qu'il ſe trouve tant de gens qui ne ſçauroient ſe paſſer de ceux qui ont du bien, & pour cela tous les jours eſtant obligez de les rechercher. De-là vient auſſi ce qui a eſté dit par Simonide à l'occaſion des Riches & des Sçavans, car comme la femme du Roy Hieron luy eut demandé, *Lequel des deux eſtoit le plus à ſouhaiter? d'eſtre Riche ou Sçavant?* Il répondit, Qu'il valoit beaucoup mieux eſtre Riche, *puiſque*, dit-il, *tous les jours à la porte des Riches on ne voit autre choſe que des Sçavans.* Pour preuve encore que les Riches ſont fort arrogans, c'eſt que d'ordinaire ils s'imaginent qu'il n'y a perſonne qui ſoit plus digne de commander qu'eux; & ſe l'imaginent ainſi, pource qu'ils croyent avoir les choſes, qui font qu'on eſt digne de commander aux autres.

Enfin pour faire au vray le portait des Riches, Qu'on ſe figure un Fou à ſon aiſe & qui a tout à ſouhait.

Veritablement il y a cette difference entre les perſonnes nouvellement riches & celles qui l'ont toûjours eſté, Que les mœurs des premiers ſont ſujettes à de plus grands defauts & péchent beaucoup plus en tout que les mœurs des autres: Et de vrai, dire d'une perſonne Qu'elle eſt nouvellement riche, c'eſt comme ſi l'on diſoit Quelle ne ſçait pas encore ſe ſervir de ſes richeſſes.

Apres tout il arrive rarement que les Riches offenſent par malice, mais bien comme ils ſont fort ſenſuels & inſolens, d'ordinaire c'eſt pour faire affront, ou pour joüir de quelque plaiſir; par exemple, ils feront donner des coups de baſtons, ou coucheront avec la femme de quelqu'un.

CHAPITRE XVII.

L'Humeur des grands Seigneurs.

IL n'eſt pas difficile de découvrir les Mœurs qui d'ordinaire accompagnent la Puiſſance, puis qu'en partie ce ſont les mêmes que celles qui ont eſté attribuées aux Richeſſes, horſmis que la Puiſſance en a d'autres beaucoup meilleures.

En effet il ſe remarque Que les perſonnes d'authorité & qui poſſedent les hautes Charges, ſont plus attachées à l'honneur, & font paroiſtre dans leurs mœurs je ne ſçay quoy de bien plus grand & de plus noble que les Riches; car comme ils ſe voyent en eſtat de faire des choſes conſiderables, ils ne forment point de deſſeins qui ne ſoient proportionnez à leur pouvoir.

On ne voit gueres auſſi les Grands vivre dans l'oiſiveté comme font la pluſpart des Riches; eſtant obligez d'avoir du ſoin à cauſe de leurs hauts emplois; & même pour ſe maintenir & conſerver leur credit.

Leur façon encore de converſer n'eſt pas ſi incommode, & a quelque choſe de plus familier; pour agir d'un certain air qui tient plus du Majeſtueux que du Rogue & du Fier; car comme ils ſe voyent beaucoup au deſſus des autres,

autres, pour cela ils ſont bien aiſes de faire paroiſtre de la modeſtie ; Or cette maniere d'agir n'eſt autre choſe qu'une certaine gravité qui ſied bien à la perſonne, & qui ne ſent point ſon affectation.

Au reſte il faut bien ſe donner de garde de choquer les grands Seigneurs, parce que quand ils deſobligent ce n'eſt jamais en de petites choſes, mais en des choſes d'importance.

L'Humeur de ceux qui ſont dans une haute proſperité.

Pour ce qui regarde la haute proſperité, c'eſt à dire cet eſtat heureux où il ſemble que la Fortune ait pris plaiſir à donner tout ce qui eſtoit en ſon pouvoir ; les Mœurs qui la ſuivent d'ordinaire ſont les mêmes que celles que nous avons remarquées en particulier dans les Nobles, dans les Riches, & dans les Puiſſans ; puis que les avantages que poſſedent ces perſonnes-là comprennent à peu prés tout ce que la Fortune peut donner de plus conſiderable, n'ayant gueres rien à y ajoûter, ſi ce n'eſt une Lignée heureuſe & floriſſante, & ce qui ſert à embellir le Corps, & à le contenter.

Ces gens ici au reſte d'ordinaire ſont inſupportables pour la gloire, & fort inconſiderez ; comme perſonnes qui ſe fient du tout à leur fortune. Une choſe pourtant ſe trouve aſſez bonne en eux, c'eſt qu'ils aiment Dieu en quelque façon & ſont portez à l'honorer ; ce qu'ils croyent devoir faire à cauſe des grands biens qu'ils en ont receu, & de ce que la Fortune leur a eſté ſi liberale.

VOILA ce que nous avions à dire touchant les Mœurs qui regardent l'Age & la Fortune; car pour les autres qui leur ſont oppoſées, dont nous n'avons point parlé, Par exemple celle des Pauvres, des perſonnes tout-à-fait malheureuſes, ou qui n'ont aucun pouvoir dans le monde ni aucun credit; il ſeroit inutile de s'y arreſter; puis que *les Contraires* ont cela que l'un fait connoiſtre l'autre.

LIEUX
ET
AUTRES PREUVES
QUI REGARDENT LES TROIS GENRES
EN COMMUN.

CHAPITRE XVIII.

Recapitulation Sommaire de ce qui a eſté dit juſques ici, & De la neceſſité de ces Lieux.

DONC puiſque tout Diſcours fait pour perſuader, n'a d'autre Uſage ni d'autre but que de porter l'Auditeur à donner ſon Jugement ſur ce qui lui eſt propoſé; car une choſe que nous ſçavons bien & qui a paſſé par noſtre Jugement, n'a plus beſoin d'eſtre perſuadée ni qu'on parle d'elle: Ceci au reſte eſt aiſé à prouver par tous les trois Genres, & de fait,

Qu'on ait à Déliberer, il eſt certain, Que non ſeulement l'Auditeur eſt Juge dans les ma-

tieres d'importance & qui ſe traitent en public, mais même en châque rencontre particuliere; ſoit qu'une perſonne entretenant un autre lui perſuade de faire une choſe, ou l'en détourne, comme font ceux qui remontrent à quelqu'un, ou qui l'exhortent de ſe porter à quelque action; car il ne faut pas s'imaginer que pour n'avoir à faire alors qu'à une perſonne, elle en ſoit moins Juge pour cela; puis qu'abſolument, Tout homme à qui on perſuade quelque choſe, eſt toûjours Juge de la choſe qu'on lui veut perſuader. Il en eſt de même encore du *Genre Judiciaire*, & cela generalement, ſoit qu'il s'agiſſe de ſe deffendre contre une Partie, ou de traiter quelque ſujet inventé, veu qu'alors il n'eſt pas moins neceſſaire de bien établir ſon opinion & de refuter les raiſons contraires, que ſi effectivement on avoit un Adverſaire en teſte. Enfin il en eſt de même à l'égard *du Genre Demonſtratif* & des diſcours qui ne ſont faits que pour loüer, ou blâmer: car quoy qu'icy l'Auditeur n'ait aucun intereſt à tout ce qui ſe dit, & qu'il n'écoute que pour ſon plaiſir; le diſcours neantmoins qu'il entend eſt toûjours conceu de ſorte, qu'il ſemble alors que l'Orateur lui parle comme à ſon Juge.

Apres tout neantmoins touchant l'Auditeur on peut dire, Qu'à proprement parler il n'y a de Juge que celui qui connoiſt des matieres civiles qui ſont en conteſtation, & ſur leſquelles il faut qu'il prononce; puis que ce n'eſt que dans le Barreau & aux Aſſemblées où ſe font les deliberations que les choſes ſont examinées de prés, & où l'on cherche à connoiſtre la verité.

ET d'autant Qu'en ces deux rencontres, mais ſur tout lors qu'il s'agit de déliberer,

il

il eſt tres-important à l'Orateur de paſſer pour honneſte homme, & qu'il ne ſçauroit donner cette opinion-là de lui qu'en faiſant paroiſtre des mœurs conformes à celles de l'Eſtat dans lequel il parle: Pour cela donc, en traitant du Genre Déliberatif, il a auſſi eſté traitté des mœurs qui conviennent à châque Eſtat; de ſorte qu'à preſent on ne peut plus douter, ni de la maniere, ni des moyens qui doivent eſtre employez pour donner bonne opinion de ſoi, & faire paroiſtre à l'Auditeur des mœurs qui lui agréent.

ET dautant encore que châque Genre a un but & une Fin à part qu'il ſe propoſe, & qu'il a eſté donné des Lieux particuliers où ſe trouvent recueillies toutes les opinions & les propoſitions dont les Orateurs ſe ſervent & apportent toûjours pour preuve; ſoit qu'ils plaident, qu'ils louënt, ou qu'ils déliberent; Enfin parce que tout ce qui regarde les Mœurs de châcun & l'adreſſe de les faire éclater dans le diſcours, a eſté ſuffiſamment expliqué; il ne nous reſte plus qu'à parler des matieres & des Lieux qui ſont communs à tous les Genres.

Lieu touchant la Poſſibilité.

A L'égard du premier Lieu qui examine ce qui eſt *Poſſible* ou *Impoſſible*: il eſt certain Qu'il n'y a point d'Orateur qui ſe puiſſe paſſer des preuves qui font connoiſtre ſi une choſe eſt poſſible ou non. Les uns, comme ceux qui plaident, ayant toûjours beſoin de monſtrer Que telle choſe eſt arrivée, ou a eſté faite; Les autres, comme ceux qui déliberent, ayant à faire voir Que telle choſe ſe fera, ou arrivera infailliblement.

Lieu du Plus & du Moins.

A L'égard encore du ſecond Lieu, qui eſt pour examiner Si une Affaire eſt *Conſiderable*, ou *de peu d'importance*, il eſt certain que la matiere n'en eſt pas moins commune ni moins neceſſaire à tous les Genres, que la precedente: Car tout Orateur, ſoit Qu'il perſuade ou diſſuade; Qu'il accuſe ou deffende, Qu'il loue ou blâme, ſe ſert toûjours d'Amplification, tantoſt agrandiſſant une choſe, & tantoſt la faiſant paroiſtre plus petite qu'elle n'eſt.

Au reſte apres que ces matieres ici auront eſté expliquées; nous tâcherons enſuite de traiter *des Enthymémes en commun*, & *des Exemples*; afin que paſſant au reſte, il ne manque rien au deſſein que nous nous ſommes propoſez dés le commencement, & que nous nous acquittions de noſtre promeſſe.

OR quant à ces deux Lieux communs dont nous venons de parler, il faut ſçavoir Que celuy de l'Amplification eſt plus neceſſaire au Genre Démonſtratif, ainſi qu'il a déja eſté remarqué ailleurs. A l'égard de l'autre, comme il a deux parties, & qu'il embraſſe deux temps, le *Paſſé* & *l'Avenir*; La partie qui fournit des preuves pour connoiſtre *Si une choſe s'eſt paſſée ou non*? eſt plus propre au Genre Judiciaire; Et l'autre qui donne des conjectures pour l'Avenir, & qui fait connoiſtre *Si une choſe arrivera ou n'arrivera pas*? celle-là ſert davantage au Genre Déliberatif & luy eſt plus utile.

CHA-

CHAPITRE XIX.

Lieu pour connoiſtre ſi une choſe eſt Poſſible ou Impoſſible.

PArlons premierement de ce qui eſt *Poſſible* ou *Impoſſible*. Pour prouver qu'une choſe eſt poſſible, on raiſonnera ainſi,

I. *Que de deux choſes Contraires, ſi l'une peut eſtre, ou eſtre faite, auſſi pourra eſtre l'autre.*

Par exemple, ſi un homme a pû revenir en ſanté, il a pû eſtre malade; puis que telle eſt la nature des Contraires, Que même, en qualité de Contraires, un ſujet qui eſt en puiſſance de recevoir l'un, eſt toûjours en puiſſance de recevoir l'autre.

Et tout de même,

II. *Que de deux choſes Semblables, ſi l'une eſt poſſible, l'autre auſſi le ſera.*

De plus ce raiſonnement aura lieu.

III. *Que ſi ce qui eſt plus difficile à faire, peut eſtre fait; le plus facile auſſi ſe pourra faire.*

On ſoûtiendra encore,

IV. *Que ſi on peut faire une choſe fort bonne, ou fort belle; on pourra auſſi la faire ſimplement,*

vû qu'il eſt plus facile de faire une ſimple Maiſon que d'en faire une belle.

Cette conſequence encore ſera bonne.

V. *Que ſi le commencement d'une choſe ſe peut faire, auſſi ſe pourra faire la fin.*

attendu que ce qui eſt du tout impoſſible ne ſçauroit ni jamais eſtre, ni jamais commencer; Par exemple, Que pour le diametre d'un Quarré on puiſſe trouver une meſure qui lui ſoit commune avec les coſtez du même Quarré, c'eſt ce qui ne ſe fiſt jamais & qui jamais ne ſe fera. Et tout de mê me au contraire,

VI. *Que ſi la fin d'une choſe ſe peut faire, auſſi ſe pourra faire le commencement,*

pource que rien ne ſe fait au monde ſans commencer par quelque choſe.

On pourra encore inferer,

VII. *Que ſi une choſe, qui dans l'ordre de l'eſtre ou de la Generation eſt poſterieure à une autre, ſe peut faire; auſſi ſe pourra la premiere.*

Par exemple, *Si l'Homme peut eſtre, l'Enfant peut eſtre*; à cauſe qu'on ne ſçauroit arriver à l'âge d'Homme, ſans paſſer par l'enfance. Et reciproquement *Si l'Enfant peut eſtre, l'Homme peut eſtre*; puis que l'Enfance eſt le commencement pour arriver à cet âge de perfection.

On mettra encore au nombre des choſes poſſibles,

III. *Celles que naturellement nous aimons, & que nous ſouhaitons avoir,*

vû que d'ordinaire perſonne n'aime, ni ne deſire ce qui eſt impoſſible.

Il ſera vray encore,

IX. *Qu'une choſe pourra eſtre ou ſe faire, qui ſert d'objet à quelque Art ou à quelque Science.*

De plus une choſe ſera toûjours faiſable à noſtre égard,

X. *Si ceux en qui reſide l'adreſſe & le pouvoir de*

de la faire, ſont perſonnes que nous puiſſions contraindre à cela, ou du moins les y engager par noſtre perſuaſion.

Or pour eſtre en cet eſtat il faut, ou que nous ayons avantage ſur eux pour l'eſprit, ou qu'ils dépendent de nous, ou ſoient de nos amis.

Il y aura lieu encore de ſouſtenir.

Que ſi une choſe peut eſtre faite en ſes parties, X
elle pourra auſſi l'eſtre en ſon total; & ſi en ſon total, pareillement en ſes parties.

Car ſans doute ſi on peut bien faire l'empeigne, le quartier, & la ſemelle d'un ſoulier, on pourra bien faire auſſi une paire de ſouliers; Et ſi on peut faire une paire de ſouliers, on pourra faire en particulier la ſemelle, le quartier & l'empeigne.

On ſoûtiendra encore,

Que ſi le Genre d'une choſe ſe peut faire, auſſi XI
ſe pourra faire l'Eſpece; & ſi l'Eſpece, le Genre.

Par exemple, ſi on peut faire un Navire, on pourra faire une Galere; Et ſi une Galere, un Navire.

Ce raiſonnement encore peut ſervir.

Que de deux choſes Relatives & qui ſe re- XII
gardent reſpectivement ſi l'une peut eſtre, auſſi peut eſtre l'autre.

Par exemple, ſi le Double de quelque choſe ſe peut faire, auſſi ſe pourra faire la Moitié; Et ſi la Moitié, le Double tout de même.

Cette conſequence encore ſera bonne.

Que ſi une choſe ſe peut faire ſans art, ou XI
ſans préparatif; à plus forte raiſon quand on y employera beaucoup d'art & de ſoin.

De-la vient qu'Agathon a dit,

On voit beaucoup d'effets arriver par hazard;
Mais pour le Neceſſaire, on a recours à l'Art.

On

On pourra encore ainſi raiſonner,

XV. *Que ſi une choſe peut eſtre faite par des perſonnes ou beaucoup inferieures, ou qui n'ont ni adreſſe ni jugement à comparaiſon d'autres; à plus forte raiſon le pourra-t'elle eſtre par ceux qui ſeront à conſiderer tout au contraire.*

Et c'eſt en ce ſens-là qu'Iſocrate diſoit; *Qu'il euſt eſté bien eſtrange qu'un homme comme Euthyme euſt pû apprendre une choſe, & que lui n'euſt pas eſté capable de l'inventer.*

POUR prouver qu'une choſe eſt *Impoſſible*, il ne faut que prendre le contraire de ce que nous venons de dire.

Pour ſçavoir ſi une choſe a eſté faite ou non.

A L'égard du *Paſſé*, & de ſçavoir, *Si une choſe aura eſté faite, ou non.* Voicy comme on peut raiſonner: Premierement,

I. *Que ſi une choſe, qui naturellement n'eſt pas ſi faiſable qu'une autre, a pû eſtre faite; ſans doute la plus faiſable l'aura auſſi eſté.*

On pourra encore tirer cette conſequence,

II. *Que ſi ce qui n'a accoûtumé de ſe faire qu'après quelqu'autre choſe, a eſté fait; ce qui ſe fait toûjours auparavant, l'aura eſté auſſi.*

Par exemple, il eſt vray de dire, Que quiconque a oublié une choſe qu'il ſçavoit, il l'avoit appriſe autrefois.

Et tout de même on ſoûtiendra.

III. *Que ſi quelqu'un a voulu faire une choſe, & qu'il l'ait pû faire, infailliblement il l'a faite,*

puis que quand on peut quelque choſe & qu'on la

la veut faire, jamais on n'y manque ; n'y ayant rien alors qui en empeſche.

Il en ſera de même,

Si une perſonne a voulu faire une choſe, & que rien ne l'en ait empeſchée au dehors. IV

Et encore,

Si pouvant la faire, elle s'eſt miſe en colere pour cela, V.

Comme auſſi,

Si elle l'a deſirée, & qu'elle l'ait pû faire. VI

Vû que d'ordinaire les hommes ſe portent aux choſes qu'ils deſirent, qu'and ils le peuvent ; Les vicieux parce que la paſſion les emporte ; Les gens de bien parce qu'ils ſe plaiſent à faire de bonnes actions & que c'eſt tout leur contentement.

On pourra encore pretendre qu'une choſe a eſté faite,

Si tout s'eſt trouvé diſpoſé pour cela, & que quelqu'un ait eſté tout preſt de la faire, VI.

eſtant vrai-ſemblable qu'un homme qui ſe prepare à faire une choſe ne change pas de deſſein.

Il y aura lieu d'en dire autant de toute autre choſe,

Si ce qui de ſa nature ſe doit faire auparavant, ou à cauſe d'elle, a eſté fait. VII

par exemple, S'il a éclairé, on peut dire Qu'il a tonné ; Et ſi quelqu'un s'eſt efforcé de faire quelque choſe, cela a eſté fait aſſeurément.

Et tout aucontraire,

Que ſi des choſes, qui ne ſe doivent faire qu'aprés une autre ont eſté faites, ou celles pour qui ces choſes-là ſe font toûjours ; tout ce qui ſe fait auparavant ou à l'occaſion de celle-ci, l'aura auſſi eſté. IX

Par exemple, S'il a tonné, on peut dire Qu'il a éclai-

éclairé; Et tout de même, Si quelqu'un a fait une choſe, on peut aſſeurer Qu'il ne l'a pas faite ſans auparavant s'en eſtre mis en peine, ni avoir fait ſon poſſible pour en venir à bout.

Au reſte touchant la qualité de toutes les propoſitions que je viens d'apporter, il faut ſçavoir Qu'il n'y en a qu'une partie qui Prouve neceſſairement, & que l'autre eſt purement probable.

POUR connoiſtre *Si une choſe n'a pas eſté faite*, l'on voit Qu'il n'y a qu'à prendre le contraire de ce qui vient d'eſtre dit.

Pour connoiſtre quand une choſe arrivera.

A L'égard de *l'avenir*, les conjectures qu'on en doit tirer ſont fondées ſur les mêmes Propoſitions que nous venons d'apporter. Car enfin il ſera vrai d'aſſeurer.

I. *Que ſi un homme a la volonté de faire une choſe & qu'il la puiſſe faire, il la fera aſſeurément.*

Comme auſſi qu'il la fera,

II. *S'il la deſire, & que la colere jointe au pouvoir, ou ſon intereſt l'y portent.*

Et tout de même on tiendra pour choſe faite,

III. *Tout ce qui ſera ſur le point de ſe faire, ou dans l'acheminement.*

Parce que d'ordinaire les choſes qui ſont en tel état ſe font bien plûtoſt que celles qui n'y ſont pas; comme devant arriver, & les autres, non.

Il en faudra dire autant,

IV. *De tout ce qui n'a accouſtumé de ſe faire qu'aprés certaines choſes, ſi ce qui ſe fait auparavant l'eſt déja.*

par exemple, ſi le Temps eſt couvert, vraiſemblablement il pleuvra.

En

Enfin cette conſequence ſera bonne,

Que ſi une choſe qui ne ſe fait jamais qu'à cauſe d'une autre, eſt faite; apparemment celle pour qui elle eſt faite, ſe fera auſſi. V.

par exemple, Si le fondement d'une Maiſon eſt déja fait, ſans doute la Maiſon ne mettra gueres à eſtre faite.

Lieu Commun du Plus & du Moins.

POUR ce qui eſt de la *Grandeur* d'une choſe, & de ſa *Petiteſſe*; De ce que nous appellons *Plus grand* ou *Plus petit*: Et enfin de tout ce qui a la qualité de *Petit* ou de *Grand*; c'eſt une matiere qui maintenant n'a pas beſoin d'eſtre éclaircie apres ce qui a eſté dit; puis que dans le Genre Déliberatif il a eſté donné des Lieux, non ſeulement pour juger de l'importance & de la grandeur de quelque Bien que ce ſoit, mais encore de tous ceux qui comparez à d'autres doivent eſtre rejettez comme moindres, ou préferez comme plus conſiderables. Or cela eſtant, & de plus Puiſque châque Genre ſe propoſe toûjours pour but un certain Bien, par exemple, ou ce qui eſt *Utile*, ou ce qui eſt *Juſte*, ou ce qui eſt *Honneſte*; l'on voit manifeſtement Que quelque ſujet qu'on ait à traiter où il faille uſer d'Amplification, on ne doit point conſulter d'autres Lieux que ceux que nous avons donnez; Car de vouloir chercher quelque choſe au delà, & de pretendre encherir ſur ce qui a eſté dit de la Grandeur en general, & de tout ce qui peut faire conſiderer un Bien plus qu'un autre; ce ſeroit parler en l'air & ſe donner de la peine inutilement, attendu que pour l'uſage il vaut beaucoup mieux s'attacher

à ſon

à ſon ſujet, & ſe reſtraindre au particulier, que de recourir au general.

DONC pour connoiſtre Si une choſe eſt Poſſible, ou Impoſſible; Si elle a eſté faite, ou non? Si elle arrivera, ou n'arrivera pas? De plus pour ſçavoir en quoy conſiſte la grandeur d'une choſe & ſa Petiteſſe, ce que nous avons dit ſuffit.

CHA-

CHAPITRE XX.

De l'Exemple.

APres avoir traité des Preuves qui regardent châque Genre ſeparément, il ne reſte plus qu'à parler de celles qui ſont communes à tous les Genres enſemble.

Or de ces Preuves-là qui ſont generales il y en a deux; *l'Enthymême* & *l'Exemple*: Car pour la *Sentence*, comme ce n'eſt qu'une partie de l'Enthymême, elle n'eſt point à mettre au rang des Preuves. Parlons donc premierement de l'Exemple, puis que l'Exemple eſt ſemblable à l'Induction, & que l'induction en eſt le commencement.

Ses Eſpeces.

L'*Exemple* donc comprend deux Eſpeces. La premiere eſt lors qu'on allegue pour preuve des choſes qui veritablement ſont arrivées. La ſeconde, quand on a recours à la fiction & qu'on en invente; Et celle-cy eſt encore de deux ſortes: l'une s'appelle *Parabole*, & l'autre *Fable*, telles qu'en a fait Eſope, & que ſont *les Fables Africaines*.

Voicy à peu prés de quelle façon doit eſtre

un

un *Exemple*, comme ſi donc quelqu'un avoit à prouver aux Grecs, *Qu'il eſt de leur intereſt de s'oppoſer aux deſſeins du Roy de Perſe & d'empécher qu'il ne ſe rende maiſtre de l'Egypte*; premierement il monſtreroit, *Que Darius ne voulut point attaquer la Gréce, qu'auparavant il n'euſt aſſujetty l'Egypte, & que ſi-toſt qu'elle fut à luy, en même temps il tourna ſes armes contre les Grecs.* Il diroit la même choſe de Xerxes, *Que ce Prince nôſa rien entreprendre contre les Grecs, qu'il n'euſt l'Egypte, & ne l'eut pas ſi-toſt qu'il paſſa en Grece avec une puiſſante Armée; de ſorte*, ajoûteroit-il, *Qu'il ne faut point douter que celui-cy n'en faſſe autant, ſi une fois il peut venir à bout de ſon deſſein. Ainſi, Meſſieurs, c'eſt ce qu'il ne faut point ſouffrir.*

La Parabole.

LA *Parabole* eſt cette maniere de prouver dont Socrate ſe ſervoit ſi ordinairement. Comme ſi quelqu'un avoit à monſtrer *Qu'on ne doit pas tirer les Magiſtrats au ſort*, Il diroit, *Que faire telle choſe eſt tout de même que ſi un homme qui auroit affaire d'Athletes, au lieu de choiſir les plus excellens, faiſoit tirer au ſort & prenoit les premiers venus.* Ou encore il pourroit dire, *Que c'eſt la même choſe, que ſi un Maiſtre de Navire ayant beſoin de Pilote, pour en avoir un, faiſoit tirer ſes Matelots à qui le ſeroit; comme ſi c'eſtoit-là ce qu'il faudroit faire & non pas choiſir un habile homme & le plus entendu à conduire un Vaiſſeau.*

La Fable.

ON peut juger de la *Fable*, par celle de Steſichore contre Phalaris, ou de cette autre d'Eſope pour un Magiſtrat. Voicy celle de Steſichore. Steſichore voyant que les Himeriens non ſeulement avoient élû Phalaris pour leur General avec plein pouvoir, mais encore qu'ils eſtoient tout preſts de luy donner des Gardes pour ſa perſonne; apres leur avoir remonſtré la faute qu'ils faiſoient, il ajouſta cette Fable.

Autrefois, diſt-il, *le Cheval avoit un Pré qui eſtoit à luy ſeul, le Cerf un jour y eſtant entré & gaſtant tout le foin, il vient trouver l'Homme, & luy propoſe S'il n'y auroit pas moyen, ſe joignant enſemble, de faire repentir le Cerf de ce qu'il avoit fait. L'Homme répondit Qu'oüy; pourveu qu'il vouluſt ſouffrir un mords & permettre qu'il montaſt ſur lui l'arc à la main & des fléches pour tirer. Ceci accordé, il arriva Qu'au lieu de punir le Cerf, le Cheval ſe vit aſſujetti & contraint depuis de ſervir l'Homme. Meſſieurs les Himeriens*, ajoûta Steſichore, *preñez garde Qu'en voulant vous vanger de vos Ennemis, il ne vous en prenne comme au Cheval: Vous avez déja un mords, ayant éleu un General avec plein pouvoir; que ſi avec cela vous luy donnez des Gardes, & luy permettez de monter ſur vous, ſçachez Que c'eſt fait de voſtre liberté, & qu'il faudra que vous reconnoiſſiez Phalaris pour voſtre Maiſtre.*

Eſo-

Eſope auſſi eſtant à Samos, où il avoit à deffendre un des premiers Magiſtrats de l'Iſle qu'on vouloit condamner à mort pour ſes concuſſions, ſe ſervit de cette Fable.

Un Renard, diſt-il, *traverſant une riviere tomba dans une foſſe d'où ne ſe pouvant tirer, il y demeura fort long-temps à beaucoup ſouffrir, certaines Mouches fâcheuſes s'eſtant attachées à luy qui le piquoient de tous coſtez. Un Hériſſon qui paſſoit par-là, le voyant en cet eſtat, en fut touché; & luy demanda s'il ne vouloit pas bien qu'il chaſſaſt ces Mouches qui l'incommodoient: Le Renard le remercia de ſa bonne volonté, & ne voulut en aucune façon qu'il luy touchaſt. Le Hériſſon étonné en voulut ſçavoir la raiſon.* C'eſt diſt le Renard, *que ces Mouches ici ſont déja ſaoules & ne me piquent preſque plus; or ſi, tu les chaſſois, il en viendroit d'autres affamées qui acheveroient de ſuccer ſi peu de ſang qui me reſte. Meſſieurs de Samos*, ajoûta Eſope, *ce que je viens de dire du Renard, ſe peut dire de vous aujourd'hui: Cet homme que vous voulez condamner, tout coupable qu'il eſt, eſt à preſent en un eſtat où il ne vous fait plus gueres de tort, parce qu'il eſt riche & comblé de biens; Que ſi vous le faites mourir, il en viendra d'autres à ſa place qui ſeront pauvres; & qui pour s'enrichir acheveront par leurs larcins d'épuiſer voſtre Eſpargne.*

L'Uſage de la Fable & de l'exemple,

L'OCCASION au reſte où la Fable eſt plus de miſe, & où l'on s'en peut ſervir avec plus de ſuccés, eſt lors qu'on a à parler devant le Peuple & qu'il s'agit de deliberer ſur quelque grande affaire. De plus elle a cecy de

de bon que l'exemple n'a pas, c'eſt que comme il eſt difficile de trouver dans l'Hiſtoire des choſes qui ayent un parfait rapport avec celles qu'on doit prouver; Tout le contraire ſe trouve de la Fable, qui de ſoy eſt aiſée à inventer; puiſqu'enfin pour feindre une Fable, il ne faut point s'y prendre autrement que pour feindre une Parabole, tout homme eſtant capable d'y reüſſir qui ſçaura connoiſtre en quoy conſiſte une Reſſemblance, ce qui n'eſt pas difficile à quiconque eſt un peu verſé dans la Philoſophie.

Il eſt donc conſtant que la Fable eſt plus aiſée à trouver que l'Exemple; mais auſſi l'Exemple la ſurpaſſe en ce poinct, Que les Preuves comme les ſiennes; qui ſont fondées ſur la verité de l'hiſtoire & qui alleguent des évenemens certains, ſont d'un plus grand effet dans les Deliberations, & beaucoup plus propres à perſuader; & cela à cauſe de la grande reſſemblance qui ſe remarque dans la pluſpart des choſes qui arrivent, en ſorte qu'on peut dire, Que le Paſſé d'ordinaire eſt un préjugé de l'Avenir, & que rien preſque ne ſe fait que comme il s'eſt fait autrefois.

Ce qui eſt à obſerver touchant l'uſage des Exemples, c'eſt que ſi l'on n'a point d'Enthymêmes pour ſa preuve, mais des Exemples ſimplement; alors il s'en faudra ſervir au lieu d'Enthymêmes, & les faire valoir comme ſi c'eſtoient autant de Démonſtrations & de preuves convainquantes. Que ſi l'on a des Enthymêmes, pour lors les Exemples leur doivent ceder la place & eſtre mis aprés comme de ſimples Témoignages afin de confirmer ce qui aura eſté établi: car de les mettre devant il y

au-

auroit cela de mal, Qu'il ſembleroit que ce fuſt une Induction ; ce qu'il faut éviter avec d'autant plus de ſoin Que l'Induction n'eſt point propre à la Rhetorique, n'y pouvant eſtre employée que rarement : Or cet Inconvenient n'arrivera pas, ſi l'on fait préceder les Enthymêmes, & que les Exemples ſoient mis apres ; eſtant comme j'ay dit pour ſervir ſimplement de Témoignage, & confirmer ce qui aura eſté prouvé ; ce qu'on ne peut pas dire eſtre une choſe inutile, puis que le Témoignage eſt une preuve qu'on admet par tout, & qu'il n'y a point de rencontre où un Témoin ne ſoit écouté. Ajoûtez à cela, Que ſi l'on mettoit les Exemples les premiers, on ſeroit obligé d'en apporter pluſieurs ; au lieu qu'eſtant aprés, un ſeul ſuffit ; car enfin le Témoignage eſt conſiderable à ce poinct, que pourveu qu'il vienne d'une perſonne croyable, un ſeul même n'eſt pas de petite authorité.

Voilà pour ce qui regarde l'Exemple & ſes eſpeces ; Et de plus l'occaſion & la maniere avec laquelle s'en faut ſervir.

CHAPITRE XXI.

Des Sentences.

QUANT à l'uſage *des Sentences*, nous n'aurons pas pluſtoſt fait ſçavoir ce que c'eſt que Sentence & donné ſa définition, qu'il ſera aiſé de connoiſtre, non ſeulement ſur quelles matieres elle s'appliquent, & en quel temps il s'en faut ſervir; mais encore Quelles ſont les perſonnes à qui il eſt bien-ſeant de les employer dans le diſcours.

La Sentence donc proprement eſt *Une certaine maniere de dire les choſes affirmativement & en forme de verité*; non pas en particulier, comme de faire ſçavoir *Quel homme c'eſt qu'Iphicrate?* mais en general; & encore faut-il diſtinguer, puis qu'enfin cela ne ſe doit pas entendre de toutes ſortes de matieres en general, comme de dire, *Que tout ce qui eſt droit eſt contraire à ce qui eſt courbé*, mais ſimplement des choſes qui regardent les actions de la vie, & que les hommes ſe propoſent dans tous leurs deſſeins, comme à fuïr, ou à rechercher. Or parce que tous les Enthymêmes preſque ſont autant de Syllogiſmes qui s'appliquent ſur telles matieres; il s'enſuit Que toutes les Concluſions des Enthymêmes, & les Propoſitions qui leur ſervent de fondement,

la forme du Syllogiſme en eſtant ſeparée, ſeront autant de Sentences ; par exemple qui diroit ainſi.

uripid. Medea. *L'Homme bien aviſé qui ſe voit des enfans,*
Doit empeſcher ſur tout qu'ils ne ſoient trop ſçavans.

Cela ſans doute eſt une Sentence toute pure, Que ſi l'on vient à ajouſter la raiſon, & monſtrer pourquoy telle choſe ſe doit faire ; alors le tout pris enſemble ſera un Enthymême ; Par eyemple,

Outre qu'ils ſont oiſifs tout le temps de leur vie,
De tout le monde encore ils s'attirent l'envie.

Il en ſera de même du Vers qui ſuit.

uripid. Hecuba. *Perſonne abſolument ne ſe peut dire heureux.*

Et encore de cet autre.

id. *Il n'eſt point d'homme libre en ſa condition.*

Pource qu'à en demeurer là c'eſt une Sentence, mais y ajoûtant la ſuite, alors c'eſt un Enthymême : Par exemple,

Car chácun obéit à quelque paſſion,
Eſclave de l'Argent, ou bien de la Fortune.

Qu'il y a pluſieurs ſortes de Sentences.

QUE ſi la Sentence eſt ce que nous venons de dire, il s'enſuit Qu'il y en aura de quatre ſortes, puiſqu'il s'en trouve Qu'on ne ſçauroit alleguer *ſans Preuves & ſans donner une raiſon* ; & d'autres Qu'on allegue *toutes ſeules ſans rien ajoûter.*

Toutes les Sentences qui tiennent du Paradoxe, c'eſt à dire qui avancent quelque choſe de contraire à l'opinion commune, ou qu'on peut revoquer en doute ; celles-là ont toûjours beſoin de preuve & d'une raiſon.

Pour

Pour les autres qui ne contiennent rien de ſemblable & qui ne ſoit conforme au ſentiment de tout le monde, elle s'alleguent toutes ſeules, & n'ont que faire de preuve.

Or ces dernieres ici ſont differentes entr'elles; car il faut de neceſſité *Qu'elles n'ayent pas beſoin de preuve* pour deux raiſons, ou parce qu'elles avancent des choſes dont l'Auditeur eſtoit déja perſuadé & qu'il connoiſſoit auparavant: comme ſi quelqu'un venoit à dire,

Le plus grand avantage qu'un homme puiſſe avoir au monde, c'eſt de ſe bien porter & d'avoir la ſanté;

car ſans doute il y a peu de gens à qui ceci ne paroiſſe vray. Ou bien enfin *Elles n'ont que faire de preuve*, à cauſe qu'elles ſont ſi claires, qu'il ne faut qu'eſtre attentif quand on les prononce pour en demeurer d'accord; comme celle-cy.

Ce n'eſt point bien aimer, que d'aimer pour un temps.

Les Sentences qu'on ne ſçauroit alleguer ſans donner une raiſon, ſont auſſi de plus d'une ſorte; attendu qu'il y en a *qui ſont partie d'Enthyméme*; par exemple celle que nous avons déja alleguée.

L'homme bien aviſé qui ſe voit des enfans.

Et d'autres *qui valent preſque autant qu'un Enthyméme & qui n'en ſont point partie*; Et celles-là ſans difficulté ſont les plus eſtimées, à cauſe qu'elles contiennent la raiſon de ce qu'elles avancent, comme il ſe peut voir en la ſuivante.

Mortel ne garde point une haine immortelle.

Car de dire ſeulement; *Qu'il ne faut pas toûjours garder ſa colere*, c'eſt une ſentence toute

ſimple; mais d'y ajoûter le mot de *Mortel*, pour lors cela augmente le ſens & montre pourquoy la choſe ne doit point eſtre faite. En voicy une pareille.

Il ne faut pas qu'une perſonne qui eſt ſujette à la mort ait l'inſolence d'aſpirer à l'immortalité, ni qu'elle porte ſes penſées aux choſes qui ſont tout-à fait au deſſus d'elle.

PAR ce que nous venons de dire il ſe voit, non ſeulement Combien il y a d'eſpeces de Sentences, mais encore Quelle eſt la maniere de s'en ſervir. Car premierement pour celles qui ſont douteuſes ou paradoxes, il eſt certain Que jamais on ne les doit alleguer toutes ſeules & ſans donner une raiſon; ce qui ſe peut faire en deux façons, Où plaçant la raiſon devant, & ſe ſervant de la Sentence apres en forme de concluſion; comme ſi quelqu'un venoit à dire ainſi,

Quant à moy, puis que je reconnois qu'il ne faut ni s'expoſer à l'envie, ni vivre dans l'oiſiveté; pour cela je ſouſtiens qu'on doit laiſſer là les Sciences, & ne s'y point amuſer.

Ou tout au contraire cela ſe fait en mettant la Sentence devant, & la Raiſon aprés.

Pour les autres Sentences qui n'avancent rien d'extraordinaire ni de paradoxe, mais qui ont ce defaut-là ſeulement de n'eſtre pas aſſez claires; il ne faudra pas manquer non plus en les alleguant d'apporter une raiſon, neantmoins avec adreſſe & d'une façon un peu fine: Et pour cela il ſera bon d'imiter les Lacedemoniens dans leur maniere de dire les choſes, Ou bien de ſe faire entendre en termes couverts & par enigme, à peu prés comme fit Steſichore pour détourner les Locrois de faire injure à leurs voi-

voiſins; car voici de quelle façon il s'y prit.

Meſſieurs, leur diſt-il, *Il n'y a pas lieu de faire tant les mauvais, ni d'attaquer perſonne; de crainte qu'enfin les Cigales ne fuſſent contraintes de chanter à terre.*

L'Uſage des Sentences.

Apres tout il ne faut pas penſer Qu'il ſoit libre à tout le monde d'uſer, de Sentences, attendu que cela n'appartient qu'aux perſonnes d'âge, & encore faut-il que ce ſoit ſur des matieres qu'ils connoiſſent & où ils ſoient experimentés. Et de vray il n'y a rien de ſi indécent que de voir un jeune homme, & tout autre à qui l'âge ne donne aucune authorité, ſe meſler de dire des Sentences; & tout de même de faire application de Fable: Comme il n'y a rien de plus ſot ni de plus impertinent, que d'en apporter ſur des matieres où on eſt tout à-fait nouveau & ſans experience: ce que font aſſez voir les Villageois qui entr'autres ſont grands forgeurs de Sentences & en diſent à tout propos.

Une ſeconde obſervation à faire touchant les Sentences, c'eſt que jamais on ne doit énoncer en termes generaux une choſe particuliere; ſi ce n'eſt dans une plainte, ou quand il s'agit d'exagerer quelque crime; & pour lors il faudra que cela ſe faſſe d'abord, ou apres que la choſe aura eſté prouvée:

Ce qui doit eſtre ſceu encore touchant les Sentences, c'eſt qu'on ſe peut ſervir des plus triviales & des plus communes, pourveu qu'elles ſoient utiles & faſſent au ſujet; car même d'eſtre communes, c'eſt ce qui fera qu'elles en ſeront mieux receuës puiſqu'on les prendra pour des veritez approuvées de tout le monde: Par

exemple, un Capitaine qui auroit à attaquer les ennemis, n'ayant auparavant ni conſulté les Augures, ni fait de ſacrifices; pour oſter ſes ſoldats de ſcrupules & les encourager à bien faire, pourroit alleguer ce vers qui eſt ſi commun,

om. II. *Defendre ſon Païs eſt un tres-bon augure.*
1. Un autre auſſi qui voudroit combattre des ennemis plus forts que luy & en plus grand nombre, n'auroit qu'a dire à ſes ſoldats pour leur donner du cœur, *Les armes ſont journalieres.*

Il en ſeroit de même d'un homme qui voudroit faire mourir les enfans de ſes ennemis quoy qu'innocens & qu'ils ne luy euſſent jamais fait de tort; car pour trouver quelque pretexte à ſa cruauté il pourroit alleguer ce vers qui a paſſé en Proverbe.

Sot qui tuant le pere épargne les enfans.

Outre ces differentes ſortes de Sentences que nous avons remarquées, il ſe trouve encore certains Proverbes qui ſont de veritables Sentences, & dont on ſe peut ſervir en cette qualité. Par exemple celui qui ſe dit communément à l'occaſion des mauvais voiſins, *Voiſinage d'Athenien.*

OR non ſeulement on ſe pourra ſervir des Sentences les plus communes & les plus triviales, mais encore quelquefois il ſera permis de les choquer & d'en alleguer de contraires; à la verité il faudra bien prendre garde de le faire à propos, puiſque cela n'a lieu que dans la paſſion, ou quand on cherche à paroiſtre honneſte homme en apportant de meilleurs ſentimens que les autres. Au reſte j'appelle Sentences proverbiales celles-cy.

Con-

Connoy-toy toy-méme.

Rien de trop, & ainſi du reſte.

Voicy un exemple de ce qui ſe pourroit dire dans la paſſion. Comme ſi donc quelqu'un eſtoit en colere, il pourroit ſouſtenir contre cette premiere Sentence que nous venons d'alleguer,

Qu'abſolument il eſt faux de croire qu'il ſe faille connoiſtre ſoy-même, car, diroit-il, *ſi cela eſtoit, & que celui-cy* (en deſignant une certaine perſonne) *ſe fuſt bien connu, jamais il n'euſt eu la hardieſſe de demander la conduite de l'Armée qu'il commande à preſent*

Pour ce qui eſt de donner bonne opinion de ſoy & de faire paroître de meilleurs ſentimens que ceux qu'on a d'ordinaire, c'eſt comme ſi quelqu'un venoit à dire contre ce qui s'allegue communément de l'Amitié,

Qu'il faut aimer comme ſi quelque jour l'on devoit haïr. Mais bien pluſtoſt, diroit-il, *doit-on haïr comme ſi quelque jour l'on devoit aimer.*

Aprés tout quand on en viendra-là, il faut bien prendre garde à l'expreſſion, afin de faire paroiſtre que c'eſt du cœur qu'on parle & qu'on eſt perſuadé de ce qu'on dit; autrement on ſeroit obligé d'apporter une raiſon & de faire ſçavoir pourquoy? Par exemple de cette ſorte,

Oüy, Meſſieurs, j'avoüe Qu'on doit aimer, mais non pas de la façon qu'il ſe dit d'ordinaire, Comme ſi quelque jour l'on devoit haïr, *Mais bien pluſtoſt comme ſi l'on devoit toûjours aimer; car ſans doute aimer de l'autre ſorte, eſt plûtoſt aimer en Traiſtre, qu'aimer veritablement.*

Ou bien encore cela ſe pourroit dire ainſi,

Pour moy je ne ſçaurois approuver ce qu'on dit d'ordinaire de l'Amitié, Qu'il faut aimer comme ſi quelque jour l'on devoit haïr ; *Car tant s'en faut que cela ſoit, que je ſouſtiens au contraire, Qu'un veritable Amy doit aimer ſon Amy avec la même tendreſſe, que ſi leur amitié devoit durer éternellement.*

Il pourroit auſſi choquer l'autre Proverbe de la même ſorte.

Tant s'en faut, diroit-il, *qu'on puiſſe aſſeurer* Qu'on ne doit rien faire de trop, & que l'excés eſt à condamner en tout, *Que je ſoûtiens au contraire, Qu'on ne ſçauroit jamais trop haïr les Meſchans.*

L'avantage qu'apportent les Sentences.

AU reſte à bien conſiderer les Sentences, il s'y trouve deux avantages qui ne ſont pas petits, pour faire valoir un Diſcours. Le premier vient de la ſotte vanité de l'Auditeur, qui eſt ravy quand diſant une choſe en general on vient à faire paroiſtre Qu'on eſt de même opinion que luy touchant certaines choſes dont il eſt perſuadé. Mais ſans doute que ce que je dis ſera plus clair en l'expliquant d'une autre façon ; Outre que par même moyen on ſçaura comment il ſe faut prendre à chercher des Sentences & à les trouver.

Donc, comme nous avons fait voir, la Sentence proprement eſt *Une ſorte d'Enonciation ou maniere de s'exprimer, qui prononce abſolument & dit les choſes en general* ; De plus nous avons remarqué, Qu'il n'y a rien qui donne davantage de joye à l'Auditeur, que quand il entend prononcer en general ſur les choſes qu'il croit vra-

vrayes dans le particulier, & dont il a formé une opinion. Par exemple, ſi quelqu'un avoit de mauvais voiſins, ou des enfans deſobéïſſans; ſans doute qu'il preſteroit volontiers l'oreille à quiconque viendroit à dire,

Qu'il n'y a rien de ſi importun que du voiſinage.

Ou bien,

Que c'eſt la plus ſotte choſe du monde d'avoir des enfans.

De-là il s'enſuit Que le veritable ſecret de trouver des Sentences, c'eſt de tâcher à découvrir les ſentimens de ſes Auditeurs, & les opinions particulieres dont ils ſont prévenus; & quand on l'aura découvert, de faire apres des maximes generales de ces opinions-là particulieres, & les alleguer comme ſi elles eſtoient vrayes abſolument. Voilà un des avantages qu'apportent avec ſoy les Sentences quand on ſçait bien s'en ſervir.

Un autre avantage encore qui s'y rencontre, mais beaucoup plus conſiderable que celuy-cy, eſt que dans le diſcours elles laiſſent apres elles un certain caractere des mœurs de celuy qui parle, & font juger Quel il eſt. Ce caractere au reſte eſt viſible dans le diſcours, toutes les fois que l'Orateur donne à connoiſtre ſes propres maximes, & les actions que dans ſa vie il propoſe de faire plûtoſt que d'autres; or eſt-il que c'eſt principalement ce que font voir les Sentences; puiſque tout homme qui dit une Sentence, en la diſant ne fait rien davantage Que de prononcer en general ſur les choſes qui regardent noſtre choix dans la conduite de la vie, & que nous nous propoſons de faire ou de ne pas faire.

D'où il s'enſuit. Que ſi les Sentences qu'on apporte ſont loüables pour le ſentiment & tiennent des bonnes maximes, alors elles font paroiſtre celuy qui parle, homme de bien, & en donnent bonne opinion.

VOILA ce que nous avions à dire touchant la Sentence, non ſeulement afin de connoiſtre Quelle eſt ſa nature, & Combien il s'en trouve d'eſpeces; mais encore pour ſçavoir Comment il s'en faut ſervir, & à quoy elle eſt utile.

CHA-

CHAPITRE XXII.

Des Enthymêmes en general.

PArlons maintenant des Enthymêmes en general, & de la methode dont il ſe faut ſervir pour les trouver ; Apres cela nous donnerons les Lieux d'où ils ſe tirent, car ce ſont matieres differéntes, & qui doivent eſtre traittées ſeparément.

Au reſte Que l'Enthymême ne ſoit une ſorte de Syllogiſme, non ſeulement c'eſt ce qui a déja eſté monſtré ; mais encore nous avons remarqué de quelle façon la qualité de Syllogiſme luy convient, & même en quoy il eſt different des autres Syllogiſmes de la Dialectique. Car l'Enthymême a cela de particulier, Que jamais ſes preuves ne veulent eſtre tirées de loin ; Non plus que pour venir à ſa concluſion il ne faut pas énoncer toutes ſes propoſitions, ni dire tout ce qui ſe pourroit dire ; Le premier pour eſtre obſcur, à cauſe de ſa longueur & de la ſuite d'Argumens qu'il traiſne aprés ſoy ; Et l'autre importun, pour dire des choſes que tout le monde ſçait, & qui ſont claires d'elles-mêmes. Auſſi eſt-ce la raiſon pourquoy d'ordinaire nous voyons Que les perſonnes qui n'ont aucune eſtude, lors qu'il s'agit de parler en public, ſont plus perſuaſifs, ou pour parler aux termes

des Poëtes, *ont un diſcours plus Harmonieux & gagnent plûtoſt l'oreille*, que ceux qui ſçavent une infinité de choſes & qui ont beaucoup étudié. Et ce qui en eſt cauſe, eſt Que les Sçavans ont recours à l'univerſel, & ſe jettent dans les Lieux communs; au lieu que les autres ne s'écartent point de leur ſujet, & ne parlent que de ce qu'ils ſçavent.

Tellement que la veritable façon de prouver en Rhetorique; n'eſt pas d'alleguer toute ſorte de preuves, quelques probables qu'elles ſoient, mais ſimplement celles qui ſont receuës & approuvées, par exemple, Ou des Juges devant qui on a à parler, Ou de ceux dont ils font eſtime; & cela encore pourvû qu'il paroiſſe que tous ſont pour en demeurer d'accord, ou la pluſpart.

De plus ce qui eſt à obſerver touchant les Enthymêmes, c'eſt que non ſeulement leur preuve doit eſtre fondée ſur des propoſitions certaines & neceſſaires, mais encore ſur la Vrayſemblance & ce qui n'eſt vray que pour l'ordinaire.

POUR raiſonner donc ſur une matiere & argumenter, premierement il faut ſçavoir, Que quelque ſujet qu'on ait à traiter où il ſoit beſoin d'employer la force des Argumens, n'importe au reſte de quel endroit ſoient tirez tels argumens, ſoit qu'ils ſoient tirez de la Politique, ou d'ailleurs; abſolument il ſera neceſſaire de connoiſtre toutes les choſes qui appartiennent à ce Sujet-là, ou du moins la plus grande partie; car enfin ſi on n'a rien, le moyen de rien prouver & de fonder aucun argument? Je dis; par exemple, comment pourrions-nous faire connoiſtre aux Atheniens, *S'il eſt à propos qu'ils*

qu'ils faſſent la guerre, ou non, ſi nous ne ſçavons au vray les forces qu'ils ont; Si c'eſt par mer qu'ils ſont puiſſans, ou par terre; ou tous les deux enſemble. Et non ſeulement cela, mais auſſi ſi nous ne ſçavons preciſément le nombre de leurs Troupes, & de leurs Vaiſſeaux; l'Argent qui a accouſtumé d'entrer dans leur Epargne, & tous ceux qu'ils ont pour Alliez, ou pour Ennemis; Et même encore ſi nous ne ſommes inſtruits de toutes leurs Guerres; de quelle façon ils s'y ſont conduits, & avec quel ſuccés, & ainſi du reſte.

Ce ſera la même choſe ſi nous avons à les *Loüer*; car comment en venir à bout? Si nous ne ſçavons ce qui ſe paſſa à la journée de Salamine, & à celle de Marathon; ce qu'ils firent en faveur des Heraclides, & telles autres actions remarquables: Et de fait tous ceux qui loüent ne font point autrement, & n'employent pour loüer que ce qu'ils trouvent de loüable dans leur ſujet, ſoit qu'en effet la choſe ſoit telle, ou ſeulement qu'elle en ait l'apparence.

C'eſt encore la methode de tous ceux qui *Invectivent* & *Blâment*, horſmis que la matiere qu'ils traittent eſt oppoſée; puiſque leur principal ſoin eſt de voir ce qu'il y a de blâmable dans leur ſujet, ſoit qu'en effet ce ſoit la verité, ou qu'il y ait lieu de le croire ainſi. Par exemple, ayant à parler contre les Atheniens, ils leur reprocheront leur injuſtice, d'avoir aſſujetty les autres Grecs, ſur tout les Æginétes & les Potideates, qui s'eſtoient monſtrez ſi ſecourables à repouſſer l'Ennemy commun, & qui avoient fait des merveilles. Et ainſi en feront-ils de leurs autres actions qui peuvent eſtre blâmées, & de tout le reſte en quoy ils paroiſtront avoir failly.

La

La même choſe encore ſe pratique par tous ceux qui *Defendent* ou *Accuſent*; pour ce que jamais ils n'entreprennent d'accuſer ni de défendre quelqu'un, qu'apres avoir examiné en luy ce qui eſt capable de le faire paroiſtre criminel, ou de le juſtifier; Enfin cela eſt ſi vrai qu'il n'importe quel ſujet l'on traite, puiſque la choſe aura lieu également, ſoit qu'on ait à parler des Atheniens, des Lacedemoniens, d'un Homme, d'une Divinité, en un mot de quelque matiere que ce ſoit: car, par exemple, Qu'on ait à donner conſeil à Achille, ou ſi vous voulez Qu'on ait à le loüer, ou le blâmer; à l'accuſer ou le défendre; il eſt certain qu'il ne faudra ſe ſervir d'autre choſe que de ce qui ſe rencontre effectivement en ſa perſonne, ou du moins qui paroiſt s'y rencontrer. Ainſi pour le loüer ou le blamer, il faudra voir ce qu'il a fait de glorieux, ou de blâmable en ſa vie, Pour le défendre, ou l'accuſer, on prendra ſes plus juſtes actions, ou les injuſtices qu'il a faites; Enfin pour luy donner conſeil dans quelque entrepriſe, on regardera Quels ſont ſes intereſts? afin de luy faire connoiſtre ſi ce qu'il veut entreprendre luy eſt avantageux ou préjudiciable. Et ce que je dis icy d'Achille ſe doit entendre de tout autre ſujet; par exemple de la Juſtice, qui eſt une vertu: car pour ſçavoir Si en effet c'eſt une bonne choſe, ou non? il faudra avoir recours aux qualitez qui luy ſont propres, ou à la nature du Bien en general.

CELA eſtant donc, & puis que par la pratique de tous ceux qui ſe meſlent de prouver démonſtrativement une choſe & par argument, de quelque façon même qu'ils s'en acquit-

quittent, ſoit qu'ils le faſſent avec plus d'exactitude, ou plus foiblement, (car on ſçait qu'il n'eſt pas au choix de l'Orateur de prendre tout ce que bon luy ſemble, mais ſeulement ce qui ſe rencontre dans ſon ſujet) puiſque, dis-je, c'eſt une methode approuvée & ſuivie par tout ce qu'il y d'Orateurs, & même ſi certaine, que la raiſon nous monſtre qu'il eſt impoſſible d'en uſer autrement, Il s'enſuit Que pour bien traiter une matiere il ſera neceſſaire premierement, ainſi qu'il a déja eſté remarqué dans les Topiques, d'examiner châque partie de ſon ſujet, & de faire choix des preuves qui y viennent le mieux & qui ſont plus à propos. Et pour ce qui eſt des rencontres inopinées, où on eſt obligé de parler ſur le champ, on doit encore s'y prendre de la même ſorte; puis qu'alors il ne faudra point recourir à des preuves vagues & indeterminées, mais regarder ce qui ſera au ſujet, & comprendre le plus de particularitez qu'on pourra: car plus on aura de choſes de cette qualité, & plus il ſera facile de prouver ce qu'on aura envie de prouver; & même plus ce qu'on alleguera ſera précis & approchant de ſon ſujet, & plus les preuves ſeront propres, & moins communes. J'appelle *Preuves communes*, par exemple, *De loüer Achille de ce qu'il eſt homme, De ce que ſa naiſſance l'éleve au rang des demi-Dieux, De ce qu'il a eſté de ceux qui furent au Siege de Troye*; parce qu'en effet toutes ces choſes-là luy ſont communes avec beaucoup d'autres: de ſorte que qui loüroit ainſi Achille ne diroit pas plus à ſon avantage que s'il parloit de Diomede. J'appelle au contraire *Preuves particulieres & Propres*, tout ce qui n'eſt arrivé à pas-un autre qu'à luy; comme *D'avoir tué Hector le plus vail-*

vaillant des Troyens ; D'avoir tué ce fameux Cycnus, qui pour eſtre invulnerable, empeſcha luy ſeul toute l'Armée des Grecs de deſcendre des vaiſſeaux & de mettre pied à terre. Comme auſſi *D'eſtre venu fort jeune à cette guerre ; D'y avoir perſiſté juſqu'à la fin, quoy qu'il fuſt ſimple Volontaire*, & telles choſes ſemblables.

Voilà donc un des Lieux à conſulter pour le choix des Enthymêmes & des argumens en general ; mais un Lieu ſi conſiderable, qu'il tient le premier rang entre ceux qu'enſeignent les Topiques.

Elemens d'Enthymêmes.

VENONS maintenant aux Elemens des Enthymêmes. Par *Element* j'entends la même choſe que ce que j'entends par le mot de *Lieu* : mais avant que d'en venir-là, commençons par le plus neceſſaire.

Il faut donc ſçavoir Qu'il y a deux ſortes d'Enthymêmes ; Les uns pour prouver *Qu'une choſe eſt ou n'eſt pas* ; Les autres pour *Refuter ſimplement* ; & ſont à peu prés differens entr'eux, comme dans la Dialectique l'Argument qu'on appelle *Elenque* eſt different du Syllogiſme.

L'Enthymême Demonſtratif & qui ſert à prouver, fonde toûjours ſes conſequences ſur des propoſitions qu'on a accordées & qui paſſent pour vrayes. *L'autre* au contraire *qui Réfute*, infere toutes conſequences abſurdes, & n'aſſemble que des propoſitions qui ſe contrediſent.

Or touchant ces Elemens ou Lieux d'Enthymêmes il peut dire, Que c'eſt une matiere épuiſée & traitée à fonds, puiſqu'il a eſté donné des

des Lieux preſque pour toutes les choſes neceſſaires à châque Genre; car enfin il n'y en a pas un qui n'ait ſes propoſitions à part & choiſies: de ſorte qu'à preſent quelque preuve dont on ait affaire qui regarde la matiere des trois Genres, & quelque Enthymême qu'il faille employer, il y a des Lieux pour cela, & choiſis expres; par exemple pour ſçavoir *Si une choſe eſt Bonne*, ou *Mauvaiſe*; *Honneſte* ou *Blamable*; *Juſte* ou *Injuſte*. Et non ſeulement il y en a pour ces matieres ici; mais encore pour les *Mœurs*, pour les *Paſſions*, & pour toutes ſortes *d'Habitudes*.

CE qui nous reſte à faire, c'eſt de parler encore de tous ces Lieux-là en general, mais d'une autre façon que nous n'avons pas fait; ayant deſſein à meſure que nous les examinerons, de faire remarquer ceux qui ne ſont que pour refuter, & les autres qui ſervent à prouver. Et non ſeulement ceci, mais encore de donner à connoiſtre tout ce qu'il y a de lieux d'Enthymêmes faux, c'eſt à dire de ces Enthymêmes qui n'en ont que l'apparence & le nom, puiſque même la qualité de Syllogiſme leur manque. Et apres que nous aurons monſtré ces choſes, nous traiterons des *Solutions* en ſuite, & expliquerons ce que c'eſt qu'*Objet* & *Inſtance*, avec la maniere de s'en ſervir pour oppoſer à quelque Enthymême & argument que ce ſoit.

CHA-

CHAPITRE XXIII.

Lieux pour les Enthymêmes veritables & qui prouvent.

1. DONC *Un des Lieux* propres à établir une choſe par raiſonnement & à fournir d'Enthymême démonſtratif & qui prouve, c'eſt *d'Argumenter par les Contraires*; & pour lors il faudra voir ſi l'un des Contraires n'eſt point compris dans ſon Contraire, c'eſt à dire ſi l'un ne s'enſuit pas neſſairement de l'autre. Que ſi la raiſon des Contraires a lieu, l'Argument ſervira à celuy qui prouve; Sinon il ne ſera propre que pour celuy qui refute. Par exemple, ce ſera bien raiſonné de dire,

Que commander à ſes paſſions, & mener une vie reglée, eſt une fort bonne choſe; puiſqu'en fin il n'y a rien de ſi nuiſible ni qui faſſe plus de tort, que d'eſtre attaché à ſon plaiſir & de ſuivre aveuglément ſes paſſions.

Ou bien encore comme il ſe lit dans l'Oraiſon intitulé *Le Meſſeniaque.*

S'il eſt vray que la Guerre eſt cauſe de tous les deſordres & de tous les maux que nous voyons à preſent; aſſeurément il n'y a que la Paix qui puiſſe rétablir les Affaires, & remettre les choſes en l'eſtat qu'elles eſtoient auparavant.

Ou

Ou même comme a dit un Poëte.

Si jamais on n'a droict de ſe mettre en colere,
Quand quelqu'un fait du tort, un malheur l'y forçant;
Nul ne doit d'un Bienfait eſtre reconnoiſſant,
Si celuy qui le fait, eſt contraint de le faire.

Et encore,

Si par ſon un Diſcours eſt trompeur à ce poinct,
Que pour faux qu'il puiſſe eſtre, on le croit veritable;
L'on peut dire au contraire eſtre aſſez vray-ſemblable,
Qu'il eſt des Veritez ſouvent qu'on ne croit point.

UN *autre Lieu* eſt celuy qu'on appelle *des Cas ſemblables*, autrement *des termes Conjuguez*; mais il faut bien prendre garde que ce qui ſe dira d'un ſeul de ces Termes ſe puiſſe dire de tous les autres; ſoit qu'on tienne l'Affirmative, ou la Negative. Par exemple, ayant à monſtrer, *Que tout ce qui eſt juſte n'eſt pas toûjours un Bien ni une choſe à ſouhaiter*; On diroit qu'il s'enſuivroit de là, *Que tout ce qui nous arriveroit juſtement ſeroit un avantage. Or eſt-il qu'il n'eſt point avantageux, de ſouffrir la mort juſtement.* II.

UN *troiſiéme Lieu* eſt celuy *des Relatifs*; car on pourra pretendre à l'égard de deux perſonnes, III.

Que s'il a eſté juſte ou glorieux à l'une, d'avoir fait une choſe; il n'y aura pas moins de juſtice ni de gloire pour l'autre de l'avoir ſouffert.

Et de même en ſera-t'il.

De quiconque aura commandé de faire quelque

que choſe, & d'un autre qui aura executé ſon commandement.

Car c'eſt ainſi que pretendoit ſe juſtifier Diomedon le Partiſan, & avec luy tous ſes Aſſociez, lors qu'un jour le peuple luy reprochoit ſes grands biens & l'appelloit Maltotier.

Quoy, Meſſieurs, diſoit-il, *s'il ne vous eſt pas honteux de traiter avec nous, ni de nous vendre les choſes que vous nous vendez? pourquoy faut-il qu'il nous ſoit honteux de les acheter & de traiter avec vous?*

Et tout au contraire ſur ce même fondement on pourra dire,

A la Guerre c'eſt une choſe également glorieuſe de bleſſer ou d'eſtre bleſſé.

Que s'il eſt juſte & glorieux à une perſonne, d'avoir receu tel tort & tel dommage; Il le ſera encore à celui qui le luy aura fait.

Et reciproquement,

S'il eſt glorieux & juſte pour celuy qui l'a fait, il le ſera auſſi pour celuy qui l'aura receu.

Il faut pourtant remarquer que ce raiſonnement ici n'eſt pas toûjours ſi vray, qu'il ne s'y trouve quelquefois de la fauſſeté: Car encore bien qu'on ne puiſſe pas nier, *Que tout homme qui eſt mort juſtement, n'ait ſouffert juſtement ce qu'il a ſouffert*, Neanmoins il ſe pourroit rencontrer que vous en particulier qui l'auriez fait mourir, auriez grand tort de l'avoir fait. Pour cela donc il ſera bon d'examiner chacune de ces choſes ſeparément, & voir d'un coſté, *Si celuy qui a ſouffert la mort, avoit merité de la ſouffrir*; & d'un autre coſté, *Si celuy qui la luy a fait ſouffrir avoit droit de le faire*; & apres en venir à l'application ſelon qu'il ſera jugé à propos & que cela ſera à la Cauſe; car il eſt certain que ces choſes-là ne s'accordent pas toûjours, puiſque rien n'empeſche que par fois il n'arrive ce qui ſe voit

voit dans *l'Alcmeon* de Theodecte. Et de vray Alphesibée voulant persuader à Alcmeon Qu'il avoit bien fait de tuer sa mere, alleguant pour raison, *Que c'estoit une tres-mechante femme, Que même il y avoit eu Arrest de mort contr'elle, & Qu'enfin elle estoit haie de tout le monde*: car c'est ainsi qu'elle parle.

Se voyoit-il quelqu'un qui n'eust ta mere en haine? A cela Alcmeon répond, *Qu'elle a tort de vouloir ainsi confondre les devoirs, & de ne pas faire distinction des personnes*: Et comme là-dessus Alphesibée témoigne de ne pas entendre ce qu'il dit s'il ne s'explique, Il ajoûte,

Un Arrest, il est vray, demandoit son trépas,
Mais il n'ordonnoit point que ce fust par mon bras.

Il se trouve encore d'autres exemples sur ce sujet, Comme ce qui arriva au jugement de Demosthene & de ceux qui avoient tué Nicanor; car ayant esté jugé *Que leur action estoit juste, & qu'ils avoient eu raison de le tuer*, Pour cela tout le monde crût depuis Qu'il estoit mort justement, & n'avoit eu que ce qu'il meritoit. La même chose encore s'est veuë au procez de celuy qui avoit esté tué à Thebes, où l'on ordonna, *Qu'il seroit informé si le Défunt avoit merité qu'on le fist mourir*? comme voulant donner à connoistre, Qu'absolument ce n'est point une injustice d'oster la vie à un homme qui a merité la mort.

UN *autre Lieu* est d'argumenter *du Plus au Moins*: Par exemple qui raisonneroit ainsi, IV.

S'il est vray que les Dieux mêmes, tout éclairez qu'ils sont, ne peuvent pas tout sçavoir? à plus forte raison les Hommes.

Car

Car ceci eſt le même Argument que de dire en termes plus genereux,

Que ſi une choſe qui devroit plûtoſt ſe rencontrer en certain ſujet ne s'y rencontre pas; Elle ſe rencontrera bien moins ailleurs où elle ne doit pas ſi-toſt ſe rencontrer.

Pour l'autre exemple qui ſuit,

Que quiconque a la hardieſſe de battre ſon Pere, ne fera pas grande difficulté de battre ſes autres Parens.

C'eſt nu Argument tiré *du Moins au plus*, & qui eſt pris de cette autre regle plus generale.

Que ſi une choſe à l'endroit où elle ſe dévroit bien moins rencontrer, s'y rencontre; A plus forte raiſon ſe rencontrera-t'elle ailleurs, où elle doit bien plûtoſt ſe rencontrer.

Telle ſorte d'Argument au reſte peut ſervir *Pour* & *Contre*, & eſtre auſſi bien employé pour monſtrer *Qu'une choſe eſt*, que pour monſtrer *Qu'elle n'eſt pas.*

V. UN *autre Lieu* eſt, celuy *de Parité*, lorſqu'on argumente ſur des choſes égales entr'elles & où il ne ſe trouve ni *plus* ni *Moins.* D'où vient qu'un Poëte a dit,

Que ſi ton pere eſt plaint pour ſon ſort rigoureux,
D'avoir à regretter deux Fils ſi genereux;
Quoy? le triſte Oeneus ne ſera pas à plaindre?
Luy qui pleure un trépas, qu'il ne pouvoit trop craindre,
De ce Fils, l'ornement & la gloire des Grecs,

Les raiſonnemens qui ſuivent ſont tous de cette qualité.

Si Theſée ne peut eſtre blâmé ni accuſé d'injuſtice pour avoir enlevé Helene; Ni Pâris non plus pour avoir fait le même enlevement.

Si

Si Caſtor & Pollux ne ſont point à condamner pour l'enlevement des Filles de Leucippe; Ni Pâris non plus pour le raviſſement d'Helêne.

Si Hector eſt loüable d'avoir tué Patrocle, auſſi le ſera Pâris d'avoir tué Achille.

Et tout de même Ceux-cy.

S'il ne ſe trouve pas que les autres Profeſſions ſoient à blâmer, pourquoy blâmer celle des Philoſophes?

Si un General d'Armée ne perd rien de ſa reputation pour avoir quelquefois du pire à la guerre; Un Sophiſte non plus ne perdra rien de ſon eſtime, pour eſtre quelquefois vaincu à la diſpute.

Ou bien encore comme il fut dit en pleine Aſſemblée des Atheniens,

Que ſi, Meſſieurs, il n'y a point de Particulier qui ne ſoit obligé de faire ſon poſſible pour maintenir voſtre gloire & voſtre reputation, Sans doute auſſi qu'il n'y a perſonne qui ait plus d'obligation de maintenir celle des Grecs, & qui doive en avoir plus de ſoin que vous.

UN autre *Lieu* eſt d'*Avoir égard au Temps.* VI.
C'eſt ainſi qu'Iphicrate en uſe dans l'Oraiſon contre Harmodius.

Quoy, Meſſieurs, dit-il aux Atheniens, *s'il eſt vray que la ſtatuë que je demande aujourd'hui que vous m'erigiez, eſt une récompenſe ſi juſte, que vous n'euſſiez fait aucune difficulté de me l'accorder ſi je vous l'avois demandée avant que d'entreprendre ce que j'ay fait; Quoy à preſent que l'action a réuſſi & que je vous en fais la priere, il ſera dit que vous me refuſerez? Certes, Meſſieurs, ſi cela eſt, Jamais ne*

ne promettez rien ayant à eſperer quelque faveur, ſi en même temps que vous l'aurez receuë, vous ne faites eſtat de tenir parole, & d'executer ce que vous aurez promis.

Un autre exemple de cecy eſt, quand Philippe de Macedoine demanda paſſage aux Thébains par leurs terres pour entrer dans l'Attique; car afin de l'obtenir on ſe ſervit de ce raiſonnement.

Que ſi ce que demande le Roy à Meſſieurs de Thébes eſt une choſe ſi juſte, qu'elle luy euſt eſté accordée ſans difficulté; ſi dans le temps qu'ils avoient beſoin de ſon ſecours contre les Phociens il ſe fuſt aviſé de la demander; Ne ſeroit-il pas eſtrange & ridicule à preſent, à cauſe qu'en ce temps-là il a negligé de la demander, & qu'il s'eſt fié à eux; pour cela qu'ils vouluſſent aujourd'huy la luy refuſer?

VIII. UN *autre Lieu* eſt, De *retourner contre l'Adverſaire les choſes mêmes qu'il aura avancées contre nous.* La maniere au reſte en eſt excellente, comme il ſe peut voir dans *le Teucer.* Iphicrate s'eſt ſervy de la même adreſſe contre Ariſtophon qui l'accuſoit d'avoir trahy pour de l'argent la Flote qu'il commandoit, car il luy demande à luy même, *S'il auroit eſté perſonne a faire une trahiſon de cette qualité?* Et comme l'autre eut répondu, *Que non, & qu'il eſtoit trop homme d'honneur.* Ladeſſus Iphicrate repartit *Quoy, vous qui n'eſtes qu'Ariſtophon, vous ne l'auriez pas fait? & moy qui ſuis Iphicrate, je l'aurois pû faire?* Or il faut remarquer que pour en venir-là, il eſt neceſſaire d'avoir de la reputation, & eſtre aſſeuré que les Juges à qui on parle ne ſont point

point en doute, Que ſi l'occaſion ſe preſentoit de commettre une injuſtice l'Adverſe Partie ne fuſt perſonne à la faire plûtoſt que nous ; autrement la choſe paroiſtroit ridicule: par exemple, comme ſi ce qui vient d'eſtre dit contre Ariſtophon, avoit eſté dit contre Ariſtide, ſuppoſé qu'il fuſt l'Accuſateur; car enfin telle adreſſe n'a eſté inventée que pour empeſcher qu'on n'ajoûtaſt foy aux paroles d'un Accuſateur, & pour le rendre ſuſpect; ce qui a d'autant plus de fondement, Qu'abſolument tout Accuſateur veut & doit paroiſtre plus homme de bien que celuy qu'il accuſe; De ſorte que ce que l'Accuſé ſe doit propoſer, c'eſt de tâcher de trouver à reprendre à ce qu'il dit; & par-là donner à connoiſtre qu'il n'eſt pas ſi homme de bien qu'on le croit; Et de vray celuy-là eſt bien impertinent qui veut ſe méler de reprendre en autrui les choſes mêmes qu'il fait, ou ne feroit pas difficulté de faire; Ou encore de conſeiller aux autres de faire ce qu'il ne fait pas, ou ne voudroit pas faire abſolument.

UN *autre Lieu* eſt, *d'Argumenter par la Definition*; Par exemple, comme ce qui a eſté dit à l'occaſion du Démon de Socrate contre ceux qui l'accuſoient d'eſtre un Impie & de ne croire point de Dieux; car ſe ſervant de la définition du mot de *Démon*, on argumentoit ainſi. VIII.

De deux choſes l'une, Ou ce que vous appellez Démon, eſt un Dieu effectivement, Ou l'ouvrage d'un Dieu? or eſt-il que quiconque admet l'ouvrage d'un Dieu, celui-là neceſſairement croit Qu'il y a des Dieux.

On peut encore alleguer ce que répondit

Iphicrate à un certain Noble de la famille d'Harmodius qui luy reprochoit la baſſeſſe de ſa Naiſſance.

Mon Amy, luy diſt-il, *celuy-là eſt le plus Noble qui eſt le plus Vertueux & le plus honneſte homme ; Et de vray Harmodius dont vous faites vanité d'eſtre deſcendus, & Ariſtogiton même, n'ont commencé à eſtre Nobles, que depuis qu'ils ont commencé à faire de belles actions :* & ajoûta. *C'eſt bien*, dit-il ; *plûtoſt à moy à me vanter d'eſtre de la race d'Harmodius & d'Ariſtogiton, que non pas à vous ; puis qu'enfin les actions que j'ay faites approchent bien plus de celles de ces grands hommes que les voſtres.*

Ou bien encore comme il ſe trouve dans l'Oraiſon intitulée *Alexandre*, où il eſt dit pour la juſtification de ce Prince,

Que cette forte inclination qu'il avoit à l'Amour, n'eſtoit point une paſſion brutale ni qui ſortiſt des regles, comme quelques-uns ſe l'imaginent ; puiſque tout le monde doit demeurer d'accord Que l'Amour n'eſt dereglé dans un homme, que lors qu'il ne ſe peut contenter d'une ſeule Beauté & qu'il luy en faut pluſieurs pour ſatisfaire ſa paſſion.

C'eſt encore là-deſſus qu'eſt fondée la réponſe de Socrate, lorſqu'il refuſa d'aller trouver le Roy Archélaüs qui l'en ſollicitoit par toutes ſortes d'ofres.

Parce, diſt-il, *qu'il n'eſt pas moins honteux à un honneſte homme, d'eſtre ſans deffenſe contre les Bien-faits que contre les Injures, & de ne pas rendre la pareille.*

Car tous ceux que nous avons alleguez dans ces Exemples, ayant premierement établi la dé-

'eſt à di- e Paris.

définition de la choſe ſur laquelle ils ont à raiſonner, & monſtré ce que c'eſt; ils viennent enſuite à former leur Argument.

IX. UN *autre Lieu* encore eſt, *d'apporter les differentes Significations d'un mot quand il en a pluſieurs*, comme il ſe peut voir dans nos Topiques ſur le mot *Orthos*.

X. UN *autre Lieu* eſt, *d'uſer de Diviſion*. Par exmple.

Il eſt certain que tous ceux qui font tort ou injure à quelqu'un, n'y ſont jamais portez que par l'un de ces trois motifs, Ou par celuy-cy, Ou par celui-là, Ou par cet autre. Or eſt-il qu'il eſt impoſſible que ma Partie ait pû faire ce qu'on pretend par aucun des deux premiers; Et pour le dernier, c'eſt ce que nos Adverſaires même ne diſent pas.

XI. UN *autre Lieu* eſt, quand on ſe ſert *d'Induction*, comme dans l'Oraiſon intitulée *Peparethias*, ou il s'agit de connoiſtre, Si c'eſt aux Meres à qui il ſe faut rapporter pour, ſçavoir à qui appartient un Enfant. L'Orateur ſouſtient par une Induction qu'il fait, Que c'eſt un uſage receu par tout, & qu'il n'y a point de Lieux où cela ne ſe faſſe.

Car, dit-il, *à Athénes, lors que l'Orateur Manthias pretendoit que l'Enfant qu'on luy vouloit faire prendre, n'eſtoit point à luy; pour lors on s'en rapporta à ce que diſt la Mere. La même choſe arriva à Thébes, lors qu'Iſmenias & Stilbon eſtoient en conteſtation pour ſçavoir à qui appartenoit Theſſaliſcus; car Dodonis Mere de l'Enfant, venant à declarer qu'il eſtoit à Iſ-*

menias, alors fut crû le veritable Pere & l'Enfant luy fut adjugé.

Ou bien encore comme il ſe trouve dans Theodecte en l'Oraiſon pour *la Loy.*

S'il eſt vray, dit-il, *qu'on ne ſe fie pas volontiers à un homme pour ſes propres Chevaux quand on ſçait qu'il a eu peu de ſoin de ceux des autres. Et ſi encore perſonne ne veut donner ſes Vaiſſeaux à conduire à celuy qui en a déja fait échoüer pluſieurs. En un mot, s'il en eſt ainſi de toutes les autres choſes, certainement on auroit tort de remettre le ſoin de ſon ſalut entre les mains de gens qui n'auroient ſervy qu'à faire perdre ceux qui ſe ſeroient fiez à leur conduite.*

Et tout de même comme fait Alcidamas pour prouver que les Sçavans ſont eſtimez & honorez de tout le monde.

Car, dit-il, *ceux de Pare ont honoré particulierement le Poëte Archiloque, quoy que médiſant. Autant en ont fait pour Homere ceux de Chios, bien qu'il fuſt eſtranger & né hors de leur Iſle. Autant les Mytilenéens pour Sappho, encore que ce ne fuſt qu'une femme. Les Lacedemoniens même, quelque mépris qu'ils fiſſent des Lettres, furent touchez à ce poinct du merite de Chilon, que pour l'honorer davantage ils l'admirent au nombre de leurs Senateurs. De plus on ſçait quel honneur l'Italie a rendu à Pythagore, Et quel eſtat ont fait d'Anaxagore les Lampſaciens tout eſtranger qu'il eſtoit; que non contens de luy dreſſer un tombeau magnifique apres ſa mort, ont encore aujourd'huy une particuliere veneration pour ſa memoire.*

Il ſe trouve encore une autre Induction pour prouver Que les Eſtats ſont heureux où les Philoſophes commandent; car-là il eſt remarqué,

Que

Que les Atheniens n'ont jamais eſté plus heureux ni leur Republique plus floriſſante, que tandis qu'ils ont eſté attachez aux Loix de Solon. Que la même choſe eſt arrivée aux Lacedemoniens, quand ils ont exactement obſervé les Loix de Lycurgue. En un mot, que Thebes n'a commencé à eſtre heureuſe que depuis que les Philoſophes luy ont commandé & ont eu les premieres Charges.

XII

UN autre Lieu eſt, quand on ſe ſert *De ce qui a eſté jugé*; Par exemple pour monſtrer,

Ou que la même choſe a déja eſté jugée, ou une ſemblable, ou tout le Contraire; Particulierement s'il ſe trouve que tout le monde l'ait jugée ainſi, & toûjours; ſinon la pluſpart, ou les plus habiles gens, Et cela ſoit que ç'ait eſté leur advis à tous, ou ſeulement du plus grand nombre, ou des plus gens de bien.

Ou encore pour monſtrer,

Que c'eſt la même choſe que ce que les Juges à qui on parle ont déja jugé, ou ceux de qui ils ſuivent les ſentimens en tout, ou à qui ils n'oſeroient avoir contredit, Tels que ſont leurs Souverains, & tous les autres à qui par reſpect il n'eſt pas bien-ſeant de faire paroiſtre qu'on eſt d'avis contraire au leur; comme ſont les Dieux, un Pere, un Maiſtre, & ainſi du reſte.

Auſſi c'eſt-là deſſus que ſe fondoit Autocles pour obliger Menexides à venir plaider à l'Areopage, dont celui-cy vouloit décliner la Juriſdiction, car il diſoit.

Quoy, Meſſieurs, ſi des Déeſſes (parlant des Eumenides) *n'ont pas crû qu'il fuſt indigne d'elles de paroiſtre devant ce Senat auguſte & d'en ſubir le Jugement; Quelles raiſons aujourd'hui peut*

avoir Menexides pour ne vouloir pas faire la même choſe?

Ou bien encore comme raiſonne Sapho, quand elle pretend prouver que la Mort eſt un mal.

Car, dit-elle, *c'eſt une choſe ſi veritable, que les Dieux même l'ont ainſi jugé; puis qu'enfin pas-un d'eux n'a encore voulu mourir.*

Ou bien de la maniere qu'Ariſtipe reprit un jour Platon lors qu'il lui entendit dire je ne ſçai quoy qui tenoit un peu du ſuffiſant, à ce qu'il croyoit. *Oüy mais*, dit-il, *noſtre Amy n'a jamais parlé comme vous faites*, entendant par-là Socrate, qui avoit eſté leur Maiſtre à tous deux, & de qui la façon d'agir eſtoit tout-à-fait éloignée de la ſuffiſance & de la preſomption.

Ce que fit encore Hegeſippe eſt de même, lors qu'il fut à Delphes conſulter l'Oracle, apres avoir déja conſulté celuy d'Olympe; car il demanda à Apollon, *S'il pourroit eſtre d'un autre advis que ſon Pere touchant la difficulté qu'il avoit à luy propoſer*? comme s'il euſt crû que ce fuſt une honte à Apollon, & paroiſtre injurieux à Jupiter, d'avoir des ſentimens oppoſez aux ſiens & d'avancer le contraire de ce qu'il auroit dit.

C'eſt encore une pareille preuve que ce qu'Iſocrate écrit d'Helene lors qu'il la veut faire paſſer pour une perſonne tres-vertueuſe; *A cauſe*, dit-il, *que Theſée avoit porté d'elle ce jugement.*

Il en eſt de même de ce qu'il dit à l'avantage de Paris,

Qu'il faloit que ce fuſt un excellent homme, puiſque trois Déeſſes le voulurent avoir pour Juge de leur different.

De même en eſt-il encore de ce qu'il dit d'Evagoras,

Qu'aſſeurément ce devoit eſtre un honneſte hom-

homme, veu que Conon dans le temps de ſa diſgrace & le malheur de ſes affaires, aima mieux ſe retirer chez luy, que chez pas-un autre Prince de ſes Amis.

UN *autre Lieu* encore pour prouver eſt, *De prendre les Parties d'une choſe*, comme il ſe peut voir dans nos Topiques où il eſt examiné Quelle ſorte de mouvement doit eſtre attribué à l'Ame, XII

Car, diſions-nous alors, *ſi l'Ame de ſoy n'eſt qu'un ſimple Mouvement, il faut de neceſſité que ce ſoit, ou celuy-cy, ou celui-là?*

Un autre exemple eſt celuy qui ſe trouve dans l'Apologie de Socrate faite par Theodecte; lorſqu'il monſtre qu'on ne ſçauroit rien reprocher à ce grand homme touchant la Religion & le culte qui eſt deu aux Autels.

Car, dit-il, *Quels Temples a-t'il profanez jamais? & Quels Dieux n'a-t'il point honorez de ceux qu'adore la Republique?*

ET parce que la pluſpart des choſes ſont de telle nature, que toûjours elles ſont ſuivies de quelque bien & de quelque mal; Il ſe trouve *Un autre Lieu* qui conſidere chaque choſe par ſa ſuite, & monſtre Qu'elles ſont bonnes ou mauvaiſes par ce qui les accompagne d'ordinaire: Et ce Lieu aprés tout eſt de tel uſage, qu'il eſt propre également à tous les trois Genres; ſoit pour Perſuader ou diſſuader; Loüer ou blâmer; Accuſer ou défendre Par exemple, à cauſe que d'un coſté la Science a ce malheur, Que ceux qui en font profeſſion ſont ordinairement enviez; Et d'un autre coſté auſſi, Que l'avantage en eſt ſi grand, qu'elle XIV

nous donne la connoiſſance d'une infinité de belles choſes ; & que ſans elle il eſt impoſſible d'arriver à la Sageſſe ; pour cela on pourra tirer ces deux conſequences contraires.

Donc il ne faut point eſtre ſçavant, ni s'adonner à l'eſtude, puiſqu'on doit éviter les occaſions d'eſtre envié.

Et tout au contraire :

Donc il faut eſtudier & tâcher d'eſtre ſçavant, puiſque la Sageſſe eſt ſi neceſſaire, que ſans elle un homme eſt malheureux & mépriſable.

Ce Lieu au reſte eſt quaſi tout ce que Calippe enſeigne dans ſa Rhetorique, ſi ce n'eſt qu'il traite encore de quelques autres matieres particulieres, comme *De ce qui eſt poſſible, ou Impoſſible*, & autres ſemblables dont il a eſté parlé.

IV. UN *autre Lieu* encore aſſez ſemblable au precedent eſt, *Quand de deux effets oppoſés qui s'enſuivent d'une meſme choſe, on a à ſe ſervir de tous les deux pour perſuader à une perſonne de faire la même choſe, ou de ne la pas faire*, & cela autant d'une part que d'autre, & en la même maniere qu'il a eſté remarqué pour l'autre Lieu. Veritablement il y a cette difference entre ces deux Lieux, que dans le premier les choſes y ſont oppoſées comme elles ſe trouvent ; & dans celuy-cy il faut toûjours qu'elles ſoient contraires & dans une parfaite oppoſition. Comme quand la Preſtreſſe voulut détourner ſon fils de parler en public & de ſuivre la profeſſion d'Orateur, elle ſe ſervir de ce raiſonnement.

Ou bien, diſt-elle, *tu parleras pour la Juſtice, ou contre ? Si tu es pour la Juſtice les hommes t'en voudront du mal & te haïront : Et au contraire ſi tu*

Si tu defends l'Injuſtice, tu auras les Dieux pour ennemis & attireras leur colere ſur toy.

Et c'eſt pour cela, diſt alors un autre à ce fils, *Que vous devez plûtoſt faire ce que voſtre Mere ne veut pas, car ſi vous parlez pour la Juſtice, vous aurez les Dieux pour Amis; Et au contraire ſi vous deffendez l'Injuſtice, les hommes vous en aimeront & vous voudront du bien.*

Or telle maniere de raiſonner eſt à peu prés ce qui ſe dit en commun Proverbe, *Acheter l'huile & le ſel.* Et c'eſt encore ce qui s'appelle *Donner le change* ou *Argument renverſé*, par exemple lors qu'il arrive comme icy, Que deux choſes eſtant contraires & ſe trouvant également ſuivies de bien & de mal; ce Mal & ce Bien ſe trouvent auſſi tous deux oppoſez également & contraires l'un à l'autre. βλαίσον σις.

XVI. ET parce que les hommes ſont diſſimulez à ce poinct, que le plus ſouvent le cœur dement la bouche, & que ce qu'ils loüent en public & devant le monde n'eſt pas toûjours ce qu'ils loüent dans le particulier: Par exemple en compagnie ils feront les honneſtes gens & ne témoigneront de l'eſtime que pour la Juſtice & les ſentimens d'honneur; cependant dans l'ame ils ſeront attachez à leur intereſt, & ne feront eſtat que du profit; Pour cela il y aura occaſion de faire fondement là-deſſus, & de monſtrer quelquefois par ce qu'un homme fait, que ſes actions & ſes ſentimens ne répondent pas toûjours à ſes paroles: *Et ce Lieu* apres tout eſt de tel uſage, que c'eſt un des plus forts moyens que nous ayons pour combattre des ſentimens extraordinaires, & rendre ridicule un homme qui veut faire croire qu'il eſt bien plus vertueux & plus parfait que les autres.

VII. UN *autre Lieu*, eſt de voir *Si de ce qu'on dit, d'autres choſes ne devroient pas s'enſuivre à proportion* ? Ainſi Iphicrate, voyant qu'à toute force on vouloit obliger ſon fils, qui n'eſtoit encore qu'un enfant, de faire les fonctions de Citoyen & d'avoir ſa part des charges comme les autres ; & le tout à cauſe de ſa taille & qu'il eſtoit grand, repartit,

Que s'ils pretendoient qu'on deuſt faire paſſer pour des hommes faits les Enfans qui eſtoient grands ; il failoit en même temps qu'ils declaraſſent, Qu'à l'avenir les petits hommes ne paſſeroient plus que pour des Enfans.

Ou bien encore comme il ſe trouve dans Theodecte en l'Oraiſon *pour la Loy.*

Que ſi, Meſſieurs, c'eſt avec raiſon que vous avez crû qu'il faloit recompenſer les bons ſervices & la fidelité de quelques Eſtrangers qui eſtoient à voſtre ſolde ; comme d'un Strabax & d'un Charidéme en les honorant de la qualité de Citoyens & leur donnant chez vous droict de Bourgeoiſie. Pourquoy je vous prie en même temps ne pas punir & chaſſer honteuſement de vos Eſtats tous ceux qui ont manqué à leur devoir & qui ſe ſont mal comportez.

VIII. UN *autre Lieu* eſt *quand un même effet s'enſuit de deux Cauſes differentes, de monſtrer que ces Cauſes-là ſont de même nature & ne different point.*

De-là vient que Xenophanes aſſeuroit,

Qu'il n'y avoit pas moins d'impieté à dire Que les Dieux prennent naiſſance, qu'à dire ; Qu'ils mouront un jour ; puiſque de quelque façon qu'on le prenne, il ſe trouvera un temps où il n'y aura point de Dieux.

En

En un mot, Tout ce qui s'enſuivra de l'une & de l'autre de ces deux Cauſes, pourra eſtre pris pour un ſeul & même effet; ainſi qu'il ſe peut voir dans l'Apologie de Socrate.

L'Arreſt, Meſſieurs, que vous allez prononcer eſt de telle conſequence, Qu'il ne s'agit pas icy ſimplement de la perſonne de Socrate, mais de ſa profeſſion; & de ſçavoir abſolument ſi c'eſt une bonne choſe de s'adonner à la Philoſophie.

C'eſt encore comme qui diroit.

Que donner Terre & Eau, eſt renoncer à ſa liberté.

Ou bien,

Que de ſe laiſſer comprendre dans les articles d'une Paix commune, eſt Recevoir la Loy, & faire ce qu'un autre commande.

Pour ce qui eſt de ſe ſervir de l'un ou de l'autre de ces deux raiſonnemens, cela ſe fera ſelon qu'on le jugera à propos & qu'il viendra mieux à la Cauſe.

XIX. UN *autre Lieu* eſt celuy qui ſe fonde *Sur la bigearrerie de noſtre choix, qui fait que tantoſt nous ne voulons plus ce que nous voulions bien auparavant; & tantoſt tout le contraire.* L'Enthymême qui ſuit ſervira d'Exemple,

Que ſi, Meſſieurs, pendant tout le temps de noſtre exil nous avons eu les armes à la main, combattant genereuſement afin de nous faire rétablir; Quoy aujourd'huy que nous nous voyons rétablis il ſeroit dit que nous ſerions aſſés lâches pour nous exiler de nous mêmes, de crainte de donner le moindre combat?

Car par cet Argument il paroiſt, Que tantoſt ceux dont il eſt parlé, aimoient mieux en venir à un combât & mourir genereuſement, que de

demeurer toûjours exilez; & tantoſt au contraire, Qu'ils aimoient beaucoup mieux retourner en exil & ceder à leurs ennemis, que de mettre leur vie en danger par un combat.

XX. UN autre *Lieu* eſt, *Quand ſimplement ce qui pourroit avoir eſté cauſe Qu'une choſe eſt, ou a eſté faite, quoy que cela ne ſoit pas; de l'alleguer neantmoins comme ſi elle en eſtoit la cauſe.* Comme ſi quelqu'un par exemple avoit donné quelque choſe à une perſonne, & que là-deſſus on vouluſt ſoûtenir,

Que telle choſe ne luy auroit eſté donnée, qu'à deſſein de l'attriſter davantage & luy faire plus de dépit, en la luy oſtant.

D'où vient qu'un Poëte a dit,

La Fortune ſouvent ne nous paroiſt Amie,
Et n'éleve d'abord aux ſuprémes honneurs,
Que pour précipiter avec plus d'infamie.

Ainſi en eſt-il de cet endroit *du Meleagre* d'Antiphon.

Non pas que leur deſſein ſoit de percer le flanc
Du Monſtre furieux, ni de verſer ſon ſang;
Mais de voir Meleagre afin que ſon adreſſe
Soit par tout publiée, & vantée à la Grece.

Theodecte dans ſon *Ajax* nous fournit encore d'un ſemblable exemple, lorſqu'il dit,

Que ſi quelquefois Diomede a choiſi Ulyſſe pour compagnon dans une entrepriſe conſiderable, il ne faut pas croire que ce fuſt parce qu'il le preferaſt à d'autres, ni pour témoigner qu'il l'euſt plus en eſtime; Mais ſimplement pour ſe faire honneur & n'avoir aucun Rival qui puſt partager ſa gloire avec luy.

Car enfin il ſe pouvoit faire Que ce fuſt-là ſon veritable motif, & qu'il n'en euſt point d'autre.

Un

UN *autre Lieu* de grand uſage dans le Barreau & dans les Déliberations eſt, *De prendre garde aux choſes qui achevent de confirmer une perſonne dans ſon deſſein, ou qui l'en détournent. Comme encore aux motifs qui ſont ordinairement cauſe qu'on fait une choſe ou qu'on évite de la faire*; car toutes ces choſes-là ſont de telle qualité, que lors qu'elles ſemblent favoriſer une entrepriſe, jamais on ne doute qu'il ne s'y faille porter. Par exemple. XX.

Quand telle entrepriſe eſt poſſible, ou facile à faire; Ou qu'il en doit revenir de l'avantage à celuy qui la fait, ou à ſes Amis; Ou du dommage & de la perte à ſes ennemis; Enfin quand il y a beaucoup plus à gagner qu'à perdre.

Et de vray pour *Perſuader* jamais on n'allegue d'autres raiſons que celles-ci; comme pour *Diſſuader*, on a recours aux raiſons contraires. Et tout de même en eſt-il du Barreau pour Accuſer & pour Deffendre; puiſqu'enfin les mêmes raiſons qui ſervent à *Perſuader* ſervent encore à *Accuſer*; & les mêmes qui ſervent à *Diſſuader* ſervent à *Deffendre auſſi*. Ce Lieu au reſte eſt tout ce qui ſe trouve de plus remarquable dans l'Art que nous ont donné Pamphile & Calippe.

UN *autre Lieu* eſt, *Quand pour preuve on apporte des choſes qui ſemblent eſtre à la verité, & pourtant qui ſont incroyables; puiſque jamais on ne les croiroit ſi elles n'étoient effectivement, ou du moins en eſtat d'eſtre bien-toſt*. Or c'eſt ce qui fera qu'on y ajoûtera dautant plus de foy; veu qu'on ne croit les choſes que pour deux raiſons, ou parce qu'elles ſont en effet, ou à cauſe qu'elles paroiſ- XXI

roiſſent vrai ſemblables. Si donc celles-cy dont nous parlons, tout incroyables qu'elles ſoient & contraires à la vrai ſemblance ne laiſſent pas d'eſtre creuës, il faut dire Que c'eſt purement parce qu'elles ſont veritables, puiſque d'elles-mêmes elles ne ſont ni probables, ni capables d'eſtre perſuadées. Un exemple de cecy eſt celuy d'Androcles Pitheus lors qu'il vint à s'élever contre je ne ſçay quelle Loy: car voyant que le Peuple murmuroit, & trouvoit étrange qu'il euſt dit,

Que de toutes les Loix qu'ils faiſoient il n'y en avoit pas-une qui n'euſt beſoin d'une autre Loy pour la corriger: Il ajoûta, *Qu'il ne s'en faloit pas étonner & que le poiſſon qu'on tire de la Mer a bien beſoin de ſel.*

Or eſt-il qu'il n'y a rien à quoy la Raiſon reſiſte plus, ni qui ſoit moins vrai-ſemblable; que de dire, Qu'un Poiſſon nourry & élevé dans la Mer ait beſoin de ſel. Et tout de même de dire, *Que les Olives ont beſoin d'huile*, puiſque c'eſt une choſe aſſez difficile à croire Que celui qui produit l'huile en ait beſoin luy-même.

XIII. UN *autre Lieu* encore, mais qui n'eſt propre qu'à refuter, eſt *D'avoir égard aux choſes qui ſont incompâtibles, & qui marquent de la contradiction.* Et pour cela il en faudra examiner toutes les circonſtances, ſoit du Temps, des Actions, des Paroles, & voir s'il ne s'y rencontre rien qui choque & qui ſe démente. Ce qui premierement ſe pourra faire en la perſonne de l'Adverſaire: Par exemple.

Il dit, Meſſieurs, qu'il vous aime & eſt porté pour voſtre Bien; mais je voudrois ſçavoir ſurquoy ſeroit fondée cette affection,

luy

luy qui a eſté de la conjuration des Trente, & qui a fait tout ce qu'il a pû pour vous oſter la liberté.

En ſecond lieu cela ſe pourra faire ſéparément en noſtre perſonne.

Il dit, Meſſieurs, que je ſuis un Chicaneur & que j'aime les procés; cependant il ne ſçauroit monſtrer que jamais j'aye plaidé en ma vie, ny que par mon moyen perſonne ait eſté appellé en Jugement.

Enfin cela ſe pourra faire conjointement & en nôtre perſonne, & en celle de l'Adverſaire; Par exemple de cette ſorte.

Pour luy, Meſſieurs, on ſçait que ce n'eſt qu'un vilain, & que jamais il n'a rien preſté à perſonne; Et moy au contraire j'ay eſté obligeant à ce poinct, que pluſieurs d'entre vous ne ſçauroient nier que s'ils ſont ſortis des mains des Ennemis, ce n'eſt que par mon moyen, & par l'argent que j'ay donné pour les racheter.

XXIV. UN autre Lieu eſt, *Quand une perſonne, ou quoy que ce ſoit, viendra à eſtre ſoupçonné d'une choſe qu'on aura de la peine à croire; De faire voir ſur quoy eſt fondé un ſoupçon ſi incroyable, & d'en apporter la raiſon*; car il eſt certain qu'il faudra qu'il y ait une raiſon de cela, puis qu'enfin un tel ſoupçon ne ſe ſera pas formé de luy-même, ni ſans qu'il y ait eu quelque fondement; par exemple, Une certaine femme tranſportée de joye de voir ſon fils qu'elle n'avoit pas vû il y avoit longtemps, l'embraſſa ſi amoureuſement & de ſorte que ceux qui la virent en cet eſtat, & qui ne ſçavoient pas que c'eſtoit la mere & le fils, s'imaginerent Qu'il y avoit du mal, & que c'eſtoit tout de bon qu'ils ſe baiſoient; mais la rai-

raiſon n'en fut pas plûtoſt ditte, que la calomnie ceſſa. Ou bien encore comme il ſe trouve dans l'*Ajax* de Theodecte, ou Ulyſſe rend la raiſon à Ajax pourquoy eſtant plus vaillant que luy, neantmoins on ne le croit pas tel.

V. UN *autre Lieu* eſt, *De juger de l'Effet par ſa Cauſe*, comme de dire, *Que ſi la Cauſe eſt, l'Effet eſt; Et ſi la Cauſe n'eſt point, que l'Effet auſſi n'eſt point:* attendu que toute Cauſe & tout Effet ne vont jamais l'un ſans l'autre, & qu'abſolument nul Effet ne peut eſtre produit, qu'il n'y ait quelque Cauſe qui le produiſe. Par exemple, Leodamas ayant à ſe defendre contre Thraſibule qui dans ſon accuſation luy reprochoit entr'autres choſes, Qu'il eſtoit un infame, & que ſon nom ſe liroit encore ſur le pilier de l'Hoſtel de Ville, s'il n'avoit eu ſoin de le faire effacer pendant la Tyrannie, & du temps que les Trente eſtoient en authorité.

Cela, diſt-il, *Meſſieurs, ne peut eſtre, puis qu'enfin les Trente ſe ſeroient plus fiez en moy qu'ils n'ont fait, voyans par cette inſcription la haine que toute ma vie j'eſtois obligé de porter au Peuple.*

VI. UN *autre Lieu* en matiere d'accuſation, eſt *De voir, S'il n'euſt pas mieux valu donner un tel conſeil, que celuy qui a eſté donné ou que l'on donne? Ou ſi telle choſe qui a eſté faite, n'euſt pas eſté mieux en la faiſant d'une autre façon?* Car il y aura lieu de pretendre Que cela n'a point eſté fait abſolument, puiſque perſonne n'aime à faire mal une choſe quand il ſçait qu'il la peut mieux faire. Il y a pourtant ici de

la

la fauſſeté puis qu'aſſez ſouvent il arrive, Qu'on ne s'apperçoit qu'une choſe pouvoit eſtre mieux, qu'aprés qu'elle eſt faite, ce qu'on ne connoiſſoit pas auparavant.

UN autre Lieu eſt, *Lorſqu'on ſera preſt de faire quelque choſe, de prendre garde ſi dans ce qu'on va faire il n'y aura rien qui ſoit contraire à ce qu'on a fait auparavant*; Ainſi Xenophanes conſulté par les Eleates, Si ſacrifiant à Leucothée, ils devoient la pleurer ou non? répondit,

Si vous la croyez Déeſſe, il ne la faut point pleurer. Et ſi vous penſez que ce ne ſoit qu'une femme, il n'eſt point beſoin de ſacrifices.

UN autre Lieu eſt, *Quand une faute aura eſté faite, de s'en ſervir également pour défendre ou pour accuſer.* Comme dans *la Medée* de Carcinus où certaines gens accuſent cette Princeſſe d'avoir tué ſes enfans, *A cauſe*, diſent-ils, *qu'on ne ſçait ce qu'ils ſont devenus*; car en effet il ſe trouve Que la faute qu'a faite Medée, eſt d'avoir fait partir ſes enfans ſans qu'on en ſçeuſt rien. A quoy elle repond pour ſa defenſe,

Qu'on a tort de l'accuſer d'une telle action, puis que ſi elle avoit eu à tuer quelqu'un, c'auroit eſté bien plûtoſt Jaſon que non pas ſes propres enfans; en tout cas quand elle en ſeroit venuë à cette extremité, Que ce n'eſt point de cela qu'il la faudroit accuſer principalement, ni ce qui la rendroit coupable; mais bien plûtoſt de n'avoir pas tué le pere aprés avoir tué les enfans.

Or ce Lieu-là en particulier & telle ſorte d'Enthymême, eſt la ſeule choſe qu'enſeigne Theodore dans ſon premier Ouvrage de la Rhetorique.

XXIX. UN autre Lieu eſt, *Quand ſimplement on s'arreſte aux mots & qu'on ſe ſert de leur Etymologie* : ainſi Sophocle, parlant d'une Dame cruelle qui s'appelloit *Sidero*, dit.

Elle eſt fort bien nommée, ayant un cœur d'acier.

L'uſage de ce Lieu au reſte eſt tres-frequent dans les Hymnes & dans tout ce qui ſe chante à l'honneur des Dieux. Ainſi Conon encore à l'occaſion de Thraſybule diſoit.

Que ſon nom luy venoit bien, puis qu'il eſtoit ſi hardy à ſuivre les Conſeils qu'on luy donnoit.

Autant en diſt Herodicus à Thraſymaque touchant ſon nom, le voyant à ſon ordinaire s'emporter à la diſpute.

Jamais, dit-il, *vous ne ſerez autre que Thraſymaque, car vous aimez bien à quereller.*

Il fit encore la même alluſion ſur le nom de Polus parlant à lui-même, qui veut dire *un Poulain*, à cauſe de ſa maniere d'agir qui reſſembloit aſſez à celle de cet animal. Une pareille alluſion auſſi a eſté faite ſur le nom du Legiſlateur Dracon à l'occaſion de ſes Loix ; car il fut dit,

Que les Loix qu'on avoit de luy n'eſtoient point les Loix d'un homme, mais d'un Dragon & d'une beſte cruelle.

Et le tout à cauſe de leur ſeverité & de la difficulté qu'il y avoit à les obſerver. Et même encore comme il ſe trouve dans *l'Hecube* d'Euripide contre Venus.

Son nom commence bien par le mot de Folie.

Ou comme Cherémon, parlant de Penthée & de ſon nom, qui ſembloit l'advertir du malheur qui luy arrivera.

Dire Penthée, eſt dire un mal-heureux.

VOILA

Voila donc pour ce qui regarde les Lieux de châque Enthymême en particulier, Soit de ceux qu'on appelle *Démonſtratifs* & qui prouvent, Soit de ceux qui *Réfutent* ſimplement. Or eſt il à remarquer Que l'Enthymême qui refute, eſt beaucoup plus eſtimé que celuy qui ſert à la preuve, ayant cet avantage de ramaſſer & de faire voir en peu de mots les choſes qui ont de l'oppoſition & qui ſe contrediſent: car les *Contraires* ont cela lors qu'ils ſont oppoſez, qu'il n'y a rien de ſi clair ni que l'Auditeur conçoive plus aiſément.

De tous les Argumens au reſte, ſoit *Démonſtratifs* ou pour *Réfuter*, ceux-là ſans comparaiſon ſeront plus touchans & feront plus d'impreſſion ſur l'eſprit, qui n'auront pas plûtoſt eſté commencez qu'on devinera le reſte; Ce qui doit venir, non pas de ce qu'ils ſeront ſuperficiels & que la matiere en ſera commune; mais de l'artifice de l'Orateur & de ſon adreſſe; vû que l'Auditeur alors ſentira une joye en luy-même, de ſe voir ſi intelligent Que de concevoir même les choſes avant qu'on ait achevé de les dire.

Les meilleurs, apres ces Argumens ici, ſont ceux qui ne font point attendre l'eſprit, & qu'on n'a pas ſi-toſt prononcez qu'on les comprend.

CHA-

CHAPITRE XXIV.

Lieux pour les Enthymêmes faux & qui ne prouvent qu'en apparence.

MAIS dautant que parmi les *Syllogiſmes* de la Dialectique il ſe trouve du mêlange; Que les uns ſont de vrais Syllogiſmes, & les autres n'en ont que l'apparence: Ainſi en eſt-il de la Rhetorique touchant ſes *Enthymêmes*; puiſqu'entr'eux il s'en voit de bons, & d'autres qui paroiſſent tels ſimplement; car enfin tout Enthymême n'eſt autre choſe qu'une ſorte de Syllogiſme. Or les Lieux de tels Enthymêmes faux & qui n'ont que l'apparence, les voicy.

1. LE premier eſt lorſque la diction eſt ſi trompeuſe *Que le tout conſiſte dans l'expreſſion.* Ce Lieu au reſte comprend deux Parties.

L'Une, ainſi qu'il ſe voit dans la Dialectique, *Quand, ſans avoir fait d'Argument, on paſſe tout d'un coup à la concluſion*, Par exemple de cette ſorte,

Que ſi, Meſſieurs, cela n'eſt point, ni cela non plus; donc cela ſera neceſſairement, & cela auſſi.

Car en matiere d'Enthymêmes, dire les choſes avec certain détour & d'une façon opposée, eſt ce qui trompe particulierement; auſſi eſt cela

là qu'il ſe plaiſt & où il eſt le plus en jour pour faire ſon effet. Or cette ſorte de tromperie eſt à peu prés ce que les Dialecticiens comprennent ſous le mot de *Figure de diction.* Au reſte ce qui pourra beaucoup aider à cette tromperie & faire croire que veritablement on argumente, c'eſt de ramaſſer pluſieurs Chefs ou concluſions d'autres Syllogiſmes déja faits, & les dire de ſuite en cette maniere.

Il a ſauvé les uns, vangé les autres, & remis les Grecs en liberté.

car comme châcun de ces Chefs aura deja eſté prouvé, on s'imaginera Que les repetant ainſi tous à la fois, il en reſulte quelque choſe de nouveau & qui n'avoit pas eſté remarqué auparavant.

L'autre Partie de ce Lieu Captieux, eſt celle qui s'attache à l'Equivoque, comme ſi quelqu'un parlant à l'avantage des Souris, diſoit,

Qu'il faut que ces petits Animaux-là ſoient bien loüables & aient quelque choſe en eux d'excellent, puis que la feſte des Myſteres ſi ſolemnelle & ſi conſiderable entre toutes les autres Feſtes, a eſté appellée de leur nom; le mot de Myſtere *venant de* Mys, *qui ſignifie une Souris.*

Ou bien encore, comme ſi ayant à faire l'éloge du Chien, ſous ce mot l'on comprenoit cette Conſtellation qui en porte le nom; & tout de même le Dieu Pan, parce que Pindare l'appelle Chien dans l'une de ſes Odes, lors qu'il dit,

O toy heureux, que les Dieux immortels
Nomment le Chien de la grande Déeſſe!

Ou bien encore, à cauſe que le Proverbe dit, *Qu'il eſt honteux de n'avoir chez ſoy ni Chien ni Chat*, de conclure de-là,

Qu'il

Qu'il faut que le Chien ſoit quelque choſe de
* * * *bien honorable & bien plus digne d'eſtime.* *

II. UN *autre Lieu*, eſt *de dire conjointement & ne faire qu'une choſe, de ce qui doit être diſtingué & dit ſeparément.* Ou au contraire, *De dire à part, ce qui doit eſtre dit conjointement & comme une même choſe*; car puis que d'ordinaire on confond ces choſes ici & que le tout ne paſſe que pour un en apparence, quoy que ſouvent il y ait bien à dire; pour cela dans la rencontre il s'en faudra ſervir ſelon qu'on le jügera à propos & qu'il viendra mieux au ſujet. Cecy au reſte eſt toute la fineſſe d'Enthymême dans ce Sophiſme ſi connu qui court de luy, lors qu'il pretend prouver, Qu'une certaine Galere eſt dans le Pyrée, quoy qu'elle n'y ſoit pas, à cauſe que celuy à qui il parle ſçait en particulier; & ce que c'eſt que le Pyrée, & la Galere dont il entend parler.

Un raiſonnement encore de cette qualité eſt comme ſi quelqu'un pretendoit, Parce qu'un homme connoiſtroit les lettres d'un vers difficile, qu'il auroit auſſi l'intelligence du vers; à cauſe que ce vers-là ne ſeroit compoſé d'autre choſe que des lettres qu'il connoiſtroit.

Il en ſeroit de même de ſouſtenir, Parce que le Double d'une choſe ne vaudroit rien à un malade, Que la doſe toute Simple ne luy vaudroit rien non plus.

Vû, diroit-on, *qu'il eſt ridicule de croire, Que deux choſes qui ſont bonnes chacune à part, puiſſent devenir mauvaiſe eſtant enſemble.*

Or il faut remarquer Que ceci dit de la ſorte ne peut ſervir qu'à Refuter, au lieu que d'une autre façon l'Argument ſeroit bon pour Prouver; Par exemple, *Car*

Car certainement il n'eſt point vray Que le Bien ſoit ſi changeant de ſa nature, que d'une choſe qui eſt bonne, quand elle eſt toute ſeule, on en puiſſe faire deux mauvaiſes en y mettant le double.

Tout ce Lieu au reſte eſt captieux & plein de fauſſeté. De cette qualité encore eſt l'Argument de Polycrate, lors qu'élevant l'action de Thraſybule au deſſus de celle des autres Liberateurs d'Athénes, il veut monſtrer Que pour un Tyran que les autres ont détruit, celuy-ci en a chaſſé trente tout à la fois; pource qu'en diſant cela il aſſembloit en un ſeul homme ce qui ne ſe trouvoit qu'en trente, par ce moyen faiſant trente Tyrannies d'une ſeule. Theodecte fait le contraire dans ſon *Oreſte*, car il ſepare ce qui devroit eſtre joint.

N'eſt-il pas vray, dit-il, *Qu'une femme qui tuë ſon mary merite la mort? N'eſt-il pas vray encore Qu'il eſt du devoir d'un fils de vanger la mort de ſon Pere? Et n'eſt-ce pas ce qui ſe rencontre dans l'action qui a eſté faite?*

Oüy, mais peut-eſtre arrivera-t'il que joignant ces deux choſes, ce ne ſera plus une action juſte comme dans l'exemple preſent. Un tel Argument encore eſt vicieux en ce poinct, qu'il peut eſtre rapporté à cette autre ſorte de Fallace que les Dialecticiens appellent *de Defaut*, quand on ne dit pas une choſe qui devroit eſtre ditte; puiſqu'icy il n'eſt point remarqué par qui l'action a eſté faitte, ny que c'eſt un fils qui a tué ſa propre mere.

UN *autre Lieu*, eſt quand on a à prouver une choſe, ou à la refuter, *De l'exaggerer* III.

rer ſimplement & la faire plus grande qu'elle n'eſt: Par exemple lors qu'accuſant une perſonne d'avoir fait quelque meſchante action, ſans neantmoins avoir prouvé Que c'eſt elle qui l'a faite, on vient tout d'un coup à agrandir le crime: Or, comme j'ay dit, cela eſt égal de part & d'autre; pource que ſi l'Accuſé ſe ſert de cette adreſſe, & que luy-même faſſe voir l'énormité du crime dont on l'accuſe, par-là on croira que ce n'eſt point luy qui l'a fait. Et au contraire ſi l'Accuſateur s'emporte, & paroiſt paſſionné en parlant du même crime, on ne doutera nullement que l'accusé ne ſoit coupable; cependant dans tout ce que je viens de remarquer il n'y aura ni preuve, ni argument qui faſſe voir que la choſe eſt. Or c'eſt en quoy conſiſte la tromperie, de dire que l'Auditeur puiſſe eſtre abusé à ce poinct, de s'imaginer qu'une choſe ait eſté faite ou ne l'ait pas eſté, encore bien qu'on n'en allegue aucune preuve.

IV. UN *autre Lieu* eſt, *Quand pour raiſon d'une choſe on apporte un ſimple ſigne*; Car tout Enthymême de cette qualité eſt captieux, & ne conclud rien. Par exemple, c'eſt comme ſi quelqu'un diſoit,

Que les Amoureux ſont fort utiles aux Republiques & aux Peuples qui chériſſent la liberté; puis que l'Amour que s'entreportoient Harmodius & Ariſtogiton ſervit à détruire la Tyrannie, & à ſe défaire d'Hipparque.

Ou bien encore c'eſt comme ſi quelqu'un pretendoit,

Que Denis le Tyran eſt un larron, à cauſe que c'eſt un méchant homme.

Car ſans difficulté un ſemblable argument ne con-

concluroit rien, parce qu'il n'eſt point vray Que tout méchant homme ſoit Larron, quoi que tout Laron ſoit méchant.

UN *autre Lieu* eſt, *Quand pour Cauſe d'un Effet on allégue une choſe qui ne ſe rencontre là que par accident*; comme ce que dit Polycrate à la loüange des Rats & des Souris.

Que l'Eſtat avoit une particuliere obligation à ces petits Animaux; puis qu'en temps de Guerre ils avoient eſté ſecourables à ce poinct, que de déſarmer les Ennemis, ayant rongé toutes les cordes de leurs Arcs.

C'eſt encore comme ſi quelqu'un ſoûtenoit,

Que le plus grand honneur qu'on puiſſe faire à un homme, c'eſt de l'inviter à un feſtin; attendu que ce fut-là le ſujet pourquoy Achille ſe mit ſi fort encolere contre les Grecs lors qu'ils firent ce grand feſtin à Ténedos, & qu'ils ne l'en prierent pas

Car enfin ce n'eſt point-là la raiſon pourquoy Achille ſe mit olors encolere, mais à cauſe qu'il juga par là qu'on le mépriſoit & que ceſtoit luy faire affront. Que ſi maintenant la choſe n'eſt arrivée que parce qu'il n'a point eſté prié à ce feſtin, ce n'eſt que par occaſion.

VI. UN *autre Lieu* eſt, *d'Alleguer pour raiſon & pour cauſe d'une choſe, ce qui n'en eſt que la ſuite*, comme ce qui a eſté dit à la loüange de Pâris,

Qu'il faloit que ce fuſt un Prince bien magnanime & d'une ame fort élevée au deſſus du commun, puis que mépriſant la Cour & le grand monde, il aima mieux vivre en ſolitaire & ſe retirer au Mont Ida.

Car pource que les perſonnes magnanimes & qui ont quelque grandeur d'ame, d'ordinaire aiment la ſolitude ; il ſemble à cauſe de cela que Paris ſoit à loüer pour cette vertu. Ce ſeroit encore le même argument de dire,

Qu'un tel eſt Adultere, parce qu'il fait le beau fils & court toute la nuit, à raiſon que ceux qui ont ce vice font la meſme choſe.

Comme auſſi de ſoutenir,

Que les Gueux & les Bannis ſont les plus heureuſes gens du monde. Les Gueux, *parce qu'ils ne ſont que chanter dans les Temples & ſauter.* Les Bannis, *pource qu'ils ne ſont point obligez de demeurer en même lieu, pouvant aller par tout où bon leur ſemble.*

Car à cauſe que ceux qui paroiſſent heureux aux yeux du monde ſe trouvent en liberté de vivre comme il leur plaiſt & de faire toutes ces choſes; pour cette raiſon on s'imaginera qu'il y a bien du bonheur à cela, & qu'en effet ceux qui vivent ainſi ſont tres-heureux. Mais la queſtion eſt de ſçavoir comment les uns & les autres le ſont ; Et parce qu'on n'en fait aucune mention, telle ſorte d'Argument peut eſtre rapportée à cette autre maniere de tromper que nous avons appellée *Fallace d'omiſſion*, qui conſiſte à ne dire qu'une partie de ce qu'il faut.

VII. UN autre *Lieu* eſt, *Lors qu'on attribuë la cauſe d'un Effet à une choſe qui n'en eſt point la Cauſe*, & le tout parce que ces deux choſes-là ou auront eſté faites en même temps, ou l'une incontinent apres l'autre. Et de vray il eſt ſi ordinaire de confondre des choſes de cette nature, & de prendre ce qui s'eſt fait aprés pour un effet de ce qui s'eſt fait auparavant, ſur

ſur tout dans les Eſtats & en matiere de Gouvernement, qu'on ne raiſonne preſque point d'une autre façon. Ainſi Démades accuſant Demoſthene ſouſtenoit,

Que ſon Gouvernement & ſa Politique avoient eſté cauſe de tous les malheurs qui eſtoient arrivez depuis à l'Eſtat, pource qu'incontinent apres on avoit eu la guerre.

VIII.

UN *autre Lieu* pour tromper eſt celui qui a ce defaut *De ne pas dire ni Quand, ni Comment une choſe a eſté faite*, car c'eſt comme ſi quelqu'un aſſeuroit,

Que Paris n'eſt point à blâmer pour l'enlevement d'Helene; à cauſe qu'Helene avoit permiſſion de ſon pere de prendre pour mari qui bon luy ſembleroit & celui qui luy plairoit le plus.

Car peut-eſtre n'eſt-il pas vray que ce fuſt pour toûjours que ce choix lui euſt eſté accordé, mais ſeulement pour le temps qu'elle ſeroit encore à marier; puiſqu'enfin l'authorité d'un pere ſur ſa fille ne paſſe pas plus avant: Ou bien encore c'eſt comme ſi l'on diſoit,

Que battre des perſonnes libres ſans reſpect de leur condition & comme ſi c'eſtoient des Eſclaves, eſt une inſolence qui n'eſt point à ſouffrir.

Ou bien quelquefois, mais non pas toûjours; Par exemple quand celui qu'on frappe a offenſé le premier & eſt l'agreſſeur.

IX.

DAvantage, comme dans les diſputes de l'Eſcole & lorſqu'on ſe ſoucie plus de la victoire que de la verité, d'ordinaire il arrive Que le raiſonnement eſt faux & le Syllogiſme captieux pour ne pas mettre de difference entre

Ce qui eſt abſolument vray-ſemblable, & *Ce qui ne l'eſt que ſous condition & d'une certaine façon*, Par exemple dans la Dialectique on ſouſtient quelquefois,

Que tout ce qui n'eſt point, eſt effectivement;
Que qu'au moins peut-on aſſeurer de telles choſes,
Qu'abſolument c'eſt ce qui n'eſt point.

Et tout de même on ſouſtient,

Qu'on peut ſçavoir, ce qui ne peut eſtre Sceu,
veu qu'au moins connoiſt-on au vrai & a-t'on
cette certitude Que cela ne peut-eſtre ſçû abſolument,

Ainſi arrive-t'il dans la Rhetorique où ſouvent l'Enthymême eſt captieux & le raiſonnement faux, lors *Que ce qui eſt vray-ſemblable abſolument* eſt confondu avec *Ce qui ne l'eſt que je ne ſçay comment & ſous condition*, car enfin telle ſorte de Vray-ſemblance ne ſe doit jamais entendre univerſellement, comme a fort bien remarqué Agathon,

A voir comme le Sort ſe plaiſt au changement,
Il paroiſt vray ſemblable avecque fondement,
Que cent choſes ſe font contre la Vray-ſemblance.

Et de vray on ne ſçauroit nier qu'il n'arrive beaucoup d'effets extraordinaires & contre toute apparence; ſi bien que la Vray-ſemblance à cét égard peut eſtre conſiderée comme s'eſtendant au de-là de ſes bornes, juſqu'à ſe rencontrer dans les choſes mêmes qui n'en ont point; Et ainſi il y a lieu de ſoûtenir, *Que ce qui de ſoy n'eſt point vray-ſemblable, ne laiſſe pas de l'eſtre*; non pas à la verité abſolument ni en general, mais ſimplement comme il arrive aux Eſcoles & dans ces diſputes de chicane où l'on ne ſonge qu'à avoir l'avantage ſur ſon compagnon; car tout de même que-là pour oublier à

re-

remarquer certaines circonſtances, par exemple, *De quelle part*, *Au reſpect de qui*, *En quel Lieu*, & autres ſemblables, on vient a eſtre trompé, & que l'Argument eſt captieux: Ainſi en eſt-il de la Rhetorique, où ſouvent on ſe méprend Quand ce qui n'eſt vrai-ſemblable que je ne ſçay comment, eſt pris pour vray-ſemblable abſolument & ſans condition. Et ce Lieu au reſte a paru ſi conſiderable à Corax, que c'eſt la ſeule choſe qu'il enſeigne dans ſon Livre, & en quoy il fait conſiſter tout le ſecret de la Rhetorique; car c'eſt ainſi qu'il raiſonne.

Qu'un homme, dit-il, *ſoit accuſé d'en avoir battu un autre, qu'on ne puiſſe pas ſoupçonner de l'avoir fait, ſoit pour eſtre infirme, ou tres-foible de corps; ſa deffenſe eſt toute preſte, puis que la choſe de ſoy ne paroiſtra nullement vray-ſemblable. Que ſi tout au contraire le ſoupçon tombe ſur luy, Par exemple pour eſtre de beaucoup plus fort que celuy qui aura eſté battu; la méme raiſon revient encore, puis qu'on pourra dire à ſa deffenſe, Qu'abſolument l'accuſation eſt injurieuſe & contre toute ſorte de vray-ſemblance & de verité; vû que cet homme ne pouvoit douter, étant fort comme il eſt, qu'on ne manqueroit point de s'en prendre à luy, la choſe parlant d'elle-méme & eſtant ſi vray-ſemblable.*

Et non ſeulement il diſoit que cela avoit lieu en telle rencontre, mais en toute autre: car enfin, ajoûtoit-il,

De deux choſes l'une, Ou l'Accuſé eſt coupable, ou il ne l'eſt pas? de maniere que de quelque façon qu'on le prenne, la choſe paroiſtra toûjours vray-ſemblable.

Mais comme j'ay dit, la difference eſt, que l'un ſera vray-ſemblable abſolument & en effet, &

l'autre ſous condition ſimplement & d'une certaine façon. Et cette tromperie proprement eſt ce qu'on appelle, *Donner l'avantage au mauvais Party*; ou *D'une meſchante cauſe en faire une bonne*. Auſſi eſt-ce avec juſte raiſon Que Protagore eſtoit ſi mal voulu à cauſe de la profeſſion qu'il faiſoit; pource qu'il n'y avoit rien de ſi faux ni de ſi éloigné de la verité que ce qu'il enſeignoit; toute ſa doctrine n'ayant pour fondement qu'une certaine Vray-ſemblance trompeuſe & une fauſſe apparence, qui n'a lieu dans pas un Art, ſi ce n'eſt dans la Rhetorique & parmi des Sophiſtes.

Pour ce qui regarde donc les Enthymêmes particuliers, tant faux que veritables, voilà ce que nous avions à dire.

CHA-

CHAPITRE XXV.

Des Solutions.

IL eſt à propos maintenant de traiter des *Solutions.*

Pour ce qui eſt de donner *Solution à un Argument*, cela ſe fait en deux manieres, ou argumentant contre ce qui a eſté dit, ou apportant une Inſtance. Touchant la façon d'*Argumenter & d'oppoſer Argument à Argument*, c'eſt une matiere qui à preſent ne peut pas recevoir de difficulté ; puis que les mêmes Lieux que nous avons donnez pour établir une opinion & en faire la preuve, les mêmes peuvent ſervir à parler contre & à la détruire. Et de fait tous les Argumens que la Rhetorique employe ne ſont fondez que ſur la Vray-ſemblance; or eſt-il que la Vray-ſemblance eſt de telle nature, qu'il s'y trouve beaucoup de choſes qui ſe choquent & qui ſemblent contraires.

A l'égard *des Objections, & d'apporter une Inſtance*, cela ſe peut faire en quatre façons, ainſi qu'il a eſté monſtré dans nos Topiques; Car toute Objection eſt tirée,

Ou de la Choſe qui eſt en queſtion;
Ou d'une Semblable;
Ou du Contraire;
Ou de ce qui a eſté jugé

Je dis que l'Objection eſt tirée du Sujet que l'on traite. Par exemple s'il s'agiſſoit de *l'Amour*, & qu'on euſt fait cet Argument,

Qu'abſolument c'eſt la plus belle de toutes les Paſſions & ſur tout celle des honneſtes gens.

A cela on pourroit faire deux réponſes. La premiere en general,

Que tout ce qui témoigne du beſoin, eſt mauvais.

La ſeconde en particulier,

Que s'il eſtoit vray que tout Amour fuſt legitime & honneſte, il s'enſuivroit Qu'on auroit eu tort de parler ſi mal de l'amour de Biblis pour Caunus, juſqu'à l'avoir fait paſſer en Proverbe, ſi veritablement il ne ſe trouvoit des Amours infames & à condamner.

L'Objection eſt tirée du *Contraire*, comme ſi l'Argument eſtoit,

Qu'abſolument on n'eſt point honneſte homme ſi l'on ne fait du bien à ſes Amis.

A cela on pourroit repartir,

Qu'un mechant homme n'a point accouſtumé de mal-traiter ſes amis ni de leur faire du mal.

L'Objection eſt tirée d'une choſe *Semblable*, par exemple, Si on avoit fait cet Argument,

Que toute perſonne qui a eſté mal-traitée d'un autre, ne luy pardonne jamais, & l'a en haine toute ſa vie.

On pourroit oppoſer,

Que les gens qu'on a le mieux traitez & qui nous ont le plus d'obligation, ne ſont pas toûjours ceux qui témoignent davantage de reconnoiſſance, ni qui continuënt le plus long-temps à nous aimer.

On

On ſe ſert de ce qui *a eſté jugé*, quand ceux de qui vient ce jugement ſont perſonnes de reputation & qui font authorité, comme ſi quelqu'un argumentoit ainſi,

Qu'on doit pardonner aux Yvrognes les fautes qu'ils font, puis qu'ils pechent par ignorance.

L'Objection ſeroit,

Et quoy, Pittacus n'eſtoit-il pas un grand homme, & à loüer pour le Jugement? Cependant dans les Loix qu'il a laiſſées, il ne ſe monſtre point plus ſevere que contre ceux que l'yvrognerie fait tomber dans quelque faute.

Voilà pour répondre en general à quelque Argument que ce ſoit.

POUR y répondre en particulier, il faut ſe ſouvenir, Qu'il n'y a que quatre choſes ſur leſquelles ſoient fondez tous les Enthymêmes qui ſe font; ſçavoir,

Le Vrai-ſemblable,
L'Exemple,
Le Signe neceſſaire ou *Tecmerion*,
Le ſimple Signe,

Voyez ce qui eſté dit la fin d 2. Cha du I. Li

Tout *Enthymême* qui établit ſa preuve ſur ce qui arrive ou ſemble arriver d'ordinaire, eſt celuy qu'on dit eſtre tiré du *Vrai-ſemblable*.

L'Enthymême fondé ſur l'Induction, qui pour preuve allegue une ou pluſieurs choſes toutes ſemblables; & cela lorſque remontant à l'Univerſel on en fait application au Particulier; tel Enthymême eſt celui qui eſt tiré de *l'Exemple*.

L'Enthymême qui pour preuve apporte un effet neceſſaire, & tel qu'on ne peut pas nier que la choſe ne ſoit; eſt celui que nous diſons eſtre tiré du Signe neceſſaire.

Enfin lorſque pour ſa preuve, on ſe contente d'alleguer des choſes ou tres-generales ou tout à-fait particulieres, ſoit qu'elles ſoient vrayes ou non; cette ſorte d'Enthymême eſt celuy qui eſt fondé ſur le *ſimple Signe*.

CECY donc preſuposé, & de plus puis que *le Vrai-ſemblable* de ſa nature eſt tel, Que jamais il ne regarde les choſes qui arrivent toûjours de la même façon, mais ſimplement celles qui arrivent pour l'ordinaire; il s'enſuit, Que de tous les Enthymêmes que nous venons de remarquer, il n'y en a pas-un à qui l'on ne puiſſe donner ſolution en apportant une Inſtance. J'avoüe que telle Inſtance ne ſera pas toûjours une veritable ſolution, & qu'elle aura plus d'apparence que d'effet; mais auſſi ne ſera-t'elle pas inutile, puis qu'encore qu'on ne puiſſe pas toûjours monſtrer *Que une choſe n'eſt pas Vrai-ſemblable*, ce qui pourtant eſt la ſeule ſolution qu'il faudroit apporter pour ruiner l'Argument, neantmoins on ne laiſſera pas d'y donner atteinte & de l'affoiblir, en faiſant voir, *Que la preuve n'eſt point convainquante, & n'enferme aucune neceſſité*. Auſſi eſt-ce pour cela que celui qui ſe défend a toûjours bien plus d'avantage que celui qui Accuſe, à cauſe de cette fauſſeté qui ſe gliſſe dans le raiſonnement & qui trompe l'eſprit. Et de fait puis que tout Accuſateur fonde ſa preuve ſur la Vrai-ſemblance, & que quelque difference qu'il y ait entre monſtrer, *Qu'une choſe n'eſt pas vrai-ſemblable*, ou ſimplement *Qu'elle n'eſt pas neceſſaire*; le Vrai-ſemblable cependant eſt de telle nature, Qu'abſolument il y a toûjours lieu d'y répondre & d'apporter quelque objection; attendu que ſi cela n'eſtoit, ce

ne

ne ſeroit plus alors vrai-ſemblance, mais une choſe de pure neceſſité & qui ſe feroit toûjours de la même façon. De-là il arrive que le Juge, qui n'eſt pas des plus fins en ces matieres, lors que de cette ſorte il entend repondre à un Argument, & qu'il voit ſouſtenir, *Qu'il n'y a aucune neceſſité d'ajoûter foy a ce qu'on avance*, auſſi-toſt il s'imagine, Ou que la choſe abſolument n'eſt pas vrai-ſemblable, Ou en tout cas qu'elle excede ſon pouvoir, & que ce n'eſt point à luy à en juger; trompé comme j'ay dit par la qualité de cette Reponſe: Cependant il a tort, donnant par-là à connoiſtre Qu'il ne ſçait pas juſqu'où s'eſtend ſa Jurisdiction, puiſque tout Juge n'a pas ſeulement à prononcer ſur les choſes de neceſſité abſoluë, mais encore ſur celles qui ne ſont que vrai-ſemblables; ce qui eſt ſi vray, que même c'eſt là proprement ce qu'on appelle, *Juger en conſcience & dans l'Equité.*

Ainſi donc pour donner ſolution; il ne ſuffira pas de monſtrer, *Que la preuve n'eſt pas convainquante, & n'enferme aucune neceſſité*; mais encore il ſera beſoin de faire voir, *Qu'abſolument elle n'eſt pas vrai-ſemblable.* Ce qui ſera évident ſi l'objection qu'on apporte eſt fondée ſur des choſes qui arrivent bien plus ordinairement que celles qui ſeront alleguées.

Or il ſe trouve toûjours qu'une réponſe eſt de cette qualité pour deux raiſons, Ou à cauſe *du Temps*, ou à cauſe *des Choſes*. Que ſi ces deux conditions ſe rencontrent à la fois, pour lors il n'y aura rien de ſi fort; eſtant certain Que plus une choſe arrivera ſouvent de cette maniere, & plus elle paroiſtra vray-ſemblable.

POUR ce qui eſt *du Simple Signe* & des Enthymes que nous avons dit qui en ſont tirez, quelque vrays mêmes qu'ils ſoient, toûjours on y peut donner ſolution, ainſi qu'il a eſté remarqué au commencement; car tant s'en faut qu'ils faſſent preuve, que même il n'y en a pas un qui puiſſe ſervir à tirer la moindre conſequence; Et cela eſt une choſe évidente par nos Analytiques.

QUANT aux Enthymêmes tirez *de l'Exemple*, la ſolution qu'on leur doit donner eſt la même que celle qu'on donne aux Enthymêmes tirez du vray-ſemblable; car pour peu qu'on ait à leur oppoſer qui faſſe connoiſtre *Que la choſe n'arrive pas toûjours de la ſorte que l'Adverſaire prétend*, cela ſuffit; puis qu'au moins verra-t'on par-là Qu'il n'y a aucune neceſſité d'y ajoûter foy & cela quand bien même de la part de l'Adverſaire il auroit eſté monſtré que de l'autre façon la même choſe fuſt arrivée & plus de fois & plus ſouvent.

Que ſi la preuve de l'Adverſaire eſt telle, que ſans luy pouvoir rien oppoſer il ait fait voir, *Que non ſeulement la choſe eſt comme il dit*, mais encore *Que pluſieurs fois elle eſt arrivée de la même façon & tres-ſouvent*: Ce qu'il y aura à répondre, eſt de ſouſtenir, *Ou qu'il ne s'agit pas du même Fait*; *Ou qu'il y a d'autres circonſtances à remarquer*; *Ou qu'il ſe trouve quelque difference de l'un à l'autre*.

A L'égard du *Signe neceſſaire*, & des Enthymêmes qui en ſont tirez; comme ce n'eſt

n'eſt pas y ſatisfaire, ni leur donner ſolution, Que de nier ſimplement la conſequence, ainſi que nous l'avons fait voir dans nos Analytiques; le ſeul moyen qui reſte pour y répondre, c'eſt de monſtrer *Que ce qu'on dit n'eſt pas vray, & qu'abſolument la choſe ne ſe trouvera point:* Que ſi effectivement la choſe eſt vraye, & de plus qu'on ne puiſſe pas douter que la conſequence qu'on en tire ne ſoit neceſſaire, pour eſtre fondée ſur un Signe infaillible & certain; l'Argument alors ſera ſans réponſe, attendu que le tout paroiſtra auſſi clair que ſi l'on avoit apporté une Démonſtration.

CHA-

CHAPITRE XXVI.

De l'Amplification.

QUANT à l'*Adreſſe d'Agrandir une choſe, ou la faire paroiſtre plus Petite qu'elle n'eſt*, elle ne doit point paſſer pour Element d'Enthymêmes: Par *Element* au reſte, j'entends la même choſe que ce que j'entends par le mot de *Lieu*; puis qu'enfin *Element* & *Lieu* ſervent tous deux de fondement à pluſieurs Enthymêmes & ſont comme un Reduit où ils viennent tous à ſe rencontrer.

L'Adreſſe donc d'agrandir une choſe ou de la faire paroître petite, n'eſt autre que d'apporter certains Enthymêmes pour monſtrer, *Que tel effet en particulier eſt Grand ou Petit, de grande ou de peu d'importance*; Tout de même qu'il y en a pour prouver *Qu'une choſe eſt Bonne ou Mauvaiſe*; *Juſte ou Injuſte*; & ainſi du reſte, car tout cela eſt pure matiere de Syllogiſmes & d'Enthymêmes. Tellement que ſi pas une de ces preuves ici ne doit eſtre conſiderée ny comme Lieu d'Enthymêmes, ni comme Element; il en faut dire autant de l'Amplification.

ON doit faire le même jugement des *Enthymêmes propres à Refuter*, puis qu'il ne ſont point d'une autre eſpece, que ceux qui ſer-

ſervent à la Preuve: Et de vray tout homme qui Refute & qui pretend donner ſolution à un Argument, n'a que deux voyes pour y parvenir; L'une eſt, de Prouver; & L'autre, d'apporter une Inſtance. *On agit par preuve* quand on monſtre tout le contraire de ce que l'Adverſaire dit, comme ſi l'Adverſaire pretend *Qu'une choſe a eſté faite.* Et ſi l'autre prouve *Qu'elle ne l'a pas eſté*; Celuy qui refute monſtre *Qu'elle ne l'a pas eſté*; Celui-cy ſoûtient le Contraire, & monſtre *Qu'elle a eſté faite veritablement.* De maniere qu'il n'y a aucune difference entre l'un & l'autre, puis que tous deux également ſe ſervent des mêmes moyens; & que chacun dans ſon Party apporte auſſi bien des Enthymêmes pour monſtrer Qu'une choſe eſt, que pour monſtrer qu'elle n'eſt pas.

A L'égard de *l'Inſtance*, il eſt certain Que la qualité d'Enthymême ne luy convient point: & de vray *Faire une Inſtance*, ainſi qu'il a eſté remarqué dans nos Topiques, n'eſt autre choſe Que d'avertir & donner tel avis ſur une matiere, que par là on vienne à connoiſtre, Ou que la conſequence qui a eſté tirée n'eſt pas bonne, Ou que dans l'Argument on s'eſt ſervi d'une propoſition fauſſe.

Touchant donc ce que nous nous eſtions propoſé de traiter ſur la fin, ſçavoir *des Exemples*, *des Sentences*, *des Enthymêmes*, & enfin de tout ce qui appartient *à la maniere de concevoir & de prendre les choſes*; & cela non ſeulement afin d'avoir à choiſir toute ſorte de Preüves & d'Argumens, mais encore pour nous voir en eſtat de repondre à tout ce qui pour-

pourroit eſtre allegué contre nous, & y don
ner Solution; C'eſt à peu prés ce que nou
croyons devoir eſtre remarqué là-deſſus. Il
ne nous reſte plus qu'à parler de *la Diction*,
& de *l'Ordre* ou *Diſpoſition* qui eſt à obſerver
dans le Diſcours.

LA RHETORIQUE D'ARISTOTE.

LIVRE TROISIE'ME.

CHAPITRE I.

Recapitulation ſommaire.

PARCE que dans tout Diſcours trois Choſes ſont à conſiderer, & dont il faut que la Rhetorique traite;

La premiere,

De quel endroit on doit tirer ſes Preuves.

La ſeconde,

Ce qu'il y a à obſerver pour l'Elocution.

La troiſiéme,

Comment il faut que chaque Partie ſoit placée?

Preſentement pour ce qui eſt de la Preuve, c'eſt

c'eſt une matiere que nous avons examinée à fonds & dans toutes ſes parties : car non ſeulement il a eſté remarqué Qu'il y avoit trois ſortes de Preuves, & ſpecifié Quelles elles étoient ; mais encore la raiſon a eſté donnée pourquoy il n'y en avoit pas davantage. Et de vrai, pour montrer Qu'il n'y en peut avoir que trois, c'eſt que les Juges jamais ne viennent à eſtre perſuadez ni à croire ce qu'on leur dit, que pour l'une de ces trois raiſons ici ; car c'eſt toûjours,

Ou parce qu'ils ſe ſont laiſſez émouvoir & prevenir de quelque paſſion :

Ou pour avoir eu bonne opinion de celui qui parle ;

Ou enfin à cauſe que ce qui a eſté dit a été bien prouvé.

Et tout de même encore il a eſté parlé des Enthymemes & monſtré où il les faloit chercher ; ayant fait ſçavoir Qu'il y en a de deux ſortes : les uns *Specifiques* & particuliers à châque Genre ; les autres communs à tous les Genres enſemble, appellez *Lieux Communs.* Maintenant nous avons à traiter de *l'Elocution*, car ſans doute il ne ſuffit pas de connoiſtre ce qu'il faut dire, mais encore il eſt neceſſaire de le dire comme il faut ; & d'autant plus que c'eſt un moyen qui ne contribuë pas peu à faire éclater les mœurs, & à donner bonne opinion de celuy qui parle.

De l'Action.

ET d'autant que l'Eloquence, pour éclater, dépend de trois Poincts principalement ; Sçavoir,

des

des Choſes,
des Paroles,
de l'Action.

A leur égard on peut aſſeurer que juſques ici l'ordre qui eſtoit le plus naturel a eſté ſuivi : car d'abord, comme c'eſt ce qui s'offre le premier, on a recherché *Qu'elles eſtoient les choſes qui peuvent perſuader* ? Apres on eſt venu à examiner *Comment il faloit dire ces choſes-là pour les dire bien*, & *dans quel ordre* ? Quant au dernier Poinct, *qui conſiſte dans l'Action*, & qui eſt d'un tres-grand effet ; c'eſt à quoy l'on n'a point encore travaillé ; & même ce n'a eſté que fort tard qu'on s'en eſt aviſé pour le Theatre, & pour Reciter les Poëmes Epiques ; car auparavant c'eſtoient les Poëtes eux-mêmes qui repreſentoient leurs propres Tragedies ; de maniere qu'aujourd'hui il ne faut point douter que ce ne ſoit une Partie à cultiver dans la Rhetorique auſſi-bien qu'elle l'a eſté dans la Poëſie ; car pour la Poëſie on ſçait que beaucoup s'en ſont déja meſlez, entr'autres un certain Glaucon de Teos en Jonie. Παυσανίας.

Au reſte tout ce ſecret-là dépend de la Voix, pour ſçavoir comment il s'en faut ſervir dans chaque Paſſion ; par exemple *Quand il faut l'élever ou l'abaiſſer, ou parler à l'ordinaire.* Et tout de même à l'égard *des Tons differens*, qui ſont l'Aigu, le Bas & le Mediocre, & encore à l'égard du Nombre, afin de les bien ménager dans chaque mouvement particulier : car il eſt certain que tous ceux qui s'étudient à la Prononciation ont accoûtumé d'obſerver ces trois choſes, *Le Corps ou la force de la voix, l'Harmonie, & le Nombre.* Et de vray cela eſt ſi important, que de tous les Orateurs qui paroiſ-

ſent

ſent en public, il n'y a preſque que ceux qui ont la prononciation belle, & qui recitent bien, qui remportent le prix; & il ne s'en faut pas étonner: Car par la même raiſon que preſentement pour le Theatre les Comediens ont un avantage conſiderable ſur les Poëtes; de même en eſt-il de ceux qui recitent en public; & le tout parce que le ſiecle eſt corrompu, & qu'aujourd'huy dans les Republiques on ne fait eſtime que de ce qui plaiſt.

Touchant l'Action donc, comme j'ay dit, c'eſt une matiere qui n'a point encore eſté traitée ny reduite en Art; & d'autant plus que ce n'eſt que depuis peu qu'on a ſongé à l'Elocution & à en donner des preceptes. Auſſi pour en bien parler, il ſemble que l'Elocution ſoit peu de choſe & qu'on ne devroit point s'y arreſter; neantmoins parce que la Rhetorique elle-même, à la bien conſiderer, ne contient rien de ſolide, & ne giſt qu'en opinion; on ne doit pas laiſſer d'en traiter, non pas à la verité comme d'une choſe qui merite qu'on en faſſe eſtat, mais comme neceſſaire de la ſorte qu'on vit à preſent.

En effet, il ſeroit à deſirer Que pour le Diſcours, on ne s'amuſaſt point à tant de vaines adreſſes comme on fait, puis que tout l'agrément qu'on y devroit chercher, ſeroit de faire en ſorte Qu'il ne puſt pas tout-à fait déplaire, ni auſſi donner trop de plaiſir; eſtant de la juſtice de ne s'atacher qu'a ſon Sujet & de travailler fortement à faire connoiſtre la verité; tout le reſte, hors la Preuve eſtant inutile. Pourtant, comme j'ay dit, le mal-heur du ſiecle eſt tel; qu'aujourd'huy ces Adreſſes-là ſont de tres grand effet, à cauſe que l'auditeur n'eſt pas comme il devroit

vroit eſtre, & que tout eſt perverti. Pour l'Elocution, veritablement il y a quelque exception à faire, veu qu'elle eſt neceſſaire en quelque ſorte, dans les Sciences ; parce que dans les Sciences il importe que vous vous exprimiez de telle ou de telle façon ; mais cela n'approche point de l'excés où nous voyons la Rhetorique quant à ce poinct ; car enfin toute ſon expreſſion n'eſt que pure phantaiſie & n'a eſté trouvée que pour s'accommoder au gouſt de l'Auditeur : Et de fait ſon langage eſt ſi étrange à l'égard des Sciences, que perſonne ne s'en ſert pour enſeigner la Geormetrie.

POur revenir à l'Action, il eſt certain Qu'auſſi-toſt qu'elle ſera reduite en Art, elle produira le même effet que fait aujourd'huy le Theatre pour la Repreſentation. Or que cela ne ſe voye quelque jour, c'eſt dequoy il ne faut point douter, puis que même il ſe trouve déja des Autheurs qui ont eſſayé d'en toucher quelque choſe, comme Thraſymaque dans le Livre qu'il intitule, *Des Moyens d'exciter la Pitié.* Apres tout il y a cette difference entre l'Action & l'Elocution, Que *l'Action*, pour ainſi dire, emprunte tout de la Nature & du Genie, & fort peu de l'Art ; *l'Elocution* au contraire emprunte tout de l'Art, & fort peu du Genie. Auſſi eſt ce la raiſon pourquoy aujourd'huy la gloire de l'Eloquence eſt partagée entre les Orateurs, & qu'on donne le prix auſſi-bien à ceux qui reüſſiſſent pour l'Elocution, qu'aux autres qui éclatent par l'Action ; car tout Diſcours ſur le papier a cela, lors que la diction en eſt belle, qu'il ſe fait beaucoup plus valoir par l'expreſſion que par les penſées.

De

De l'Elocution.

OR les premiers qui ſe ſont mis en peine de cultiver l'Elocution, ont eſté les Poëtes, comme effectivement l'Ordre & la Raiſon vouloient que ce fuſſent eux qui commençaſſent; n'y ayant rien de ſi propre à ſeconder le deſſein du Poëte, qui eſt d'Imiter, que les Paroles, qu'on ſçait eſtre les vives images des Choſes; & de fait il ſe trouve Que de toutes les Parties que la Nature nous a données, il n'y en a pas une qui ſoit plus propre à imiter ce que nous voulons, que la Voix; d'où vient auſſi qu'en ſuite de l'Elocution on a vû paroiſtre ces Arts qui ſervent purement à la Repreſentation, comme celuy *des Comediens*, celuy de reciter les *Poëmes Epiques*, & quelques autres.

Et dautant qu'il fut remarqué touchant l'Elocution, Que de tous les Poëtes qui eſtoient en reputation la pluſpart ſembloient n'eſtre eſtimez, que parce que leur expreſſion eſtoit riche, & qu'ils faiſoient de beaux vers, attendu que pour le ſens ils ne diſoient que des niaiſeries; c'eſt pour cela auſſi que la Diction Poëtique d'abord a eſté en uſage chez les Orateurs, témoin celle de Gorgias: car elle a plû à ce poinct, qu'encore aujourd'huy les Ignorans & ceux qui n'ont point de gouſt s'imaginent qu'un homme fait merveilles quand il s'en ſert. Cependant tant s'en faut que cela ſoit, Que la Proſe a une diction toute differente de celle de la Poëſie: Et pour le faire voir, c'eſt que ce qui eſt arrivé dans la Poëſie depuis peu, le juſtifie clairement; car il ſe trouve

ve que de tous les Poëtes qui travaillent pour le Theatre, il n'y en a pas un qui preſentement ſe ſerve de la même Diction dont on ſe ſervoit autrefois. En effet comme premierement des vers Tetrametres, ils ont paſſé aux Iambiques, à cauſe que de tous les vers l'Iambique eſt celui qui approche le plus de la Proſe: Auſſi de tous les Mots ils ont quitté ceux qui s'éloignent de la façon ordinaire de parler, laiſſant-là tout ce qui auparavant ſervoit à embellir leur Diction : en quoy ils ont eſté ſuivis par tous les autres qui font des vers Hexametres. Ainſi donc de vouloir encore imiter les Poëtes en ceci, ce ſeroit une choſe ridicule, veu qu'eux mêmes ne s'en ſervent plus. Si bien qu'il ſe voit par-là Que nous ne ſommes point icy obligez de traiter exactement de toute ſorte d'Elocution; mais de celle qui fait à noſtre ſujet & que nous avons remarquée eſtre propre à l'Orateur; car pour l'autre qui regarde la Poëſie, il en a eſté parlé dans noſtre Poëtique.

LA DICTION.

CHAPITRE II.

De la belle Elocution.

ENSUITE des Reflexions que nous venons de faire, ſuppoſons Que la beauté de l'Elocution conſiſte *A eſtre claire & intelligible.* Et pour marque de cela c'eſt que tout diſcours qui ne ſe fait pas entendre n'a point ſon effet. De plus elle ne doit eſtre ni trop Baſſe, ni trop Noble; mais Propre au Sujet. Car j'avoüe bien que peut-eſtre en ſe ſervant de la diction Poëtique on évitera cette baſſeſſe que nous condamnons: mais auſſi en la faiſant ce ſeroit tomber dans l'excez, puis que cette ſorte d'expreſſion ne convient point à la Proſe.

Au reſte ce qui contribuë le plus à rendre le Diſcours intelligible & clair, ſont les mots *Propres*; mais ce qui luy oſte la baſſeſſe, & luy donne de l'ornement, ce ſont tous ces autres termes dont il a eſté fait mention dans noſtre Poëtique. Car ſans doute changer les mots d'une certaine maniere & les déguiſer, fait paroiſtre la Diction toute autre & la rend majeſtueuſe. En effet comme on éprouve je ne ſçay

quoy

quoy à la veuë des Eſtrangers qu'on n'éprouve pas à la veuë de ceux qu'on voit tous les jours; de même en eſt-il de la Diction. Pour cette raiſon-là donc il ſera à propos de déguiſer un peu la façon de parler, & l'habiller pour ainſi dire à l'eſtrangere; car tout ce qui vient des Eſtrangers paroiſt admirable; or tout ce qui eſt admirable, plaiſt & réjoüit. Veritablement les Vers ont cet avantage qu'il ſe trouve beaucoup de choſes en eux qui produiſent cet effet; & même qui y viennent fort bien, à cauſe que tout ce qui s'y traite eſt incomparablement plus noble & plus grand, ſoit pour les perſonnes, ſoit pour les matieres. Il n'en va pas ainſi de la Proſe, où les occaſions de le faire ſont bien moins frequentes, attendu que les ſujets qu'elle traite ſont ordinaires & beaucoup au deſſous de ceux de la Poëſie. Et pour monſtrer qu'il eſt neceſſaire que la Diction ſoit proportionnée au ſujet, c'eſt que ſi dans la Poëſie même, toute noble qu'elle eſt, la bien-ſeance ne permet pas toûjours qu'elle ſe ſouſtienne par la grandeur de l'expreſſion: car enfin ce ſeroit une impertinence, ayant à faire parler un petit garçon, ou un valet, d'employer ce qu'il y a de plus beau dans la langue; & tout de même en traitant de petites choſes. Ainſi en doit-il eſtre de la Proſe, où cette même bien-ſeance veut, Que tantoſt on faſſe plus, & tantoſt moins; Tantoſt qu'on étale & tantoſt qu'on reſſerre à meſure que le Sujet le permettra; mais pourtant de ſorte, que l'artifice en ſoit caché, & qu'au lieu de paroiſtre étudié, il ſemble que cela ſe diſe naturellement; car l'un eſt propre à perſuader, & l'autre produit un effet tout contraire: & de vray quand l'Au-

diteur s'en apperçoit, il ſe tient ſur ſes gardes, comme ſi on avoit deſſein de le ſurprendre, ne ſe défiant pas moins d'un Diſcours de cette nature, qu'on ſe défie des vins mixtionnez. Auſſi peut-on dire qu'il y a autant de difference de l'un à l'autre, qu'il s'en remarque entre la voix de Theodore, cet excellent Comedien, & celle de ſes Compagnons; parce que la ſienne eſt ſi naturelle & ſi trompeuſe, qu'il ne ſemble pas que ce ſoit un Comedien qui parle, mais la perſonne même dont l'action eſt repreſentée; au lieu que celle des autres paroiſt forcée & contrefaite. Au reſte le vray moyen de tromper & de cacher ſon artifice, c'eſt de choiſir les mots qui viennent le plus en uſage, comme fait Euripide qui le premier a trouvé ce ſecret, & l'a découvert aux autres.

Des Metaphores.

MAis parce que tout Diſcours n'eſt composé d'autre choſe que *de Noms & de Verbes*, de plus qu'il ſe trouve autant d'eſpeces de Noms qu'il en a eſté remarqué dans noſtre Poëtique: pour cela il faut que l'Orateur prenne garde à ſe ſervir le plus rarement & en moins de lieux qu'il pourra, tant des mots pris des autres langues, que nous appellons *Eſtrangers*, que des mots *Doubles*, ou *Feints*. De ſçavoir maintenant quand l'occaſion ſe preſentera de le faire, c'eſt ce que nous dirons un peu apres; Pour la raiſon qui defend de s'en ſervir, elle a déja eſté donnée; attendu que tels mots changent trop la façon de parler ordinaire, & la déguiſent au de-là de

ce

ce qu'il faut. Il n'en va pas ainſi des mots *Propres* & *Uſitez*, ni des *Metaphores* qui ſeuls ſont utiles à la Proſe & y viennent bien. Et une marque que cela eſt ainſi, c'eſt que tout le monde ne ſe ſert d'autre choſe, n'y ayant perſonne qui dans l'entretien & en parlant familierement n'employe & les Metaphores, & les noms uſitez, & les mots Propres. Tellement qu'il ſe voit, Que ſi l'on ſçait ſe ſervir à propos de tous ces termes dont nous avons fait mention, non ſeulement il y aura dans l'expreſſion je ne ſçay quoy d'extraordinaire qui frappera, mais encore l'artifice en ſera ſi caché, qu'il en paroiſtra pas que ce ſoit une choſe travaillée, & même il n'y aura rien de ſi clair; qui ſont trois conditionsen quoy conſiſte la plus parfaite Elocution de l'Orateur.

De tous les mots au reſte qui entrent dans la Proſe, il eſt à remarquer Que les *Equivoques* ſont plus d'uſage pour les Sophiſtes, à cauſe que c'eſt-là où ils mettent leur fineſſe & ce qui leur ſert le plus à tromper. Quant aux *Synonimes*, les Poëtes en ont plus de beſoin. J'appelle mots *Propres* & *Synônymes*, par exemple, *Marcher*, & *Cheminer*, dautant que ces deux mots ſont propres également pour ce qu'ils ſignifient, & qu'ils ſignifient la même choſe. De ſçavoir maintenant ce que c'eſt que chacun de ces Termes-là en particulier? de plus Combien il ſe trouve d'eſpeces de Metaphores, & l'effet merveilleux qu'elles font, ſoit dans les Vers, ſoit dans la Proſe? c'eſt ce qui a eſté dit en traitant de la Poëtique.

Apres tout l'Orateur ſera d'autant plus obligé de rechercher les Metaphores & de ſe mettre en peine d'en trouver, Qu'abſolument la

Proſe a beaucoup moins de choſes qui viennent à ſon ſecours que les Vers : car outre que la Metaphore a cela de propre, Qu'elle eſt claire, agreable, & qu'elle frappe par je ne ſçay quoy de nouveau ; c'eſt qu'il la faut trouver de ſoy-même & ne l'emprunter de perſonne. Au reſte ſoit qu'on ſe ſerve d'Epitheres ou de Metaphores, il faut bien prendre garde de n'en point choiſir qui ne ſoient tout-à-fait au ſujet ; ce qui arrivera, s'il s'y trouve de l'analogie & une juſte proportion dans le ſens, autrement la choſe ne vaudroit rien & ſeroit impertinente ; car les Contraires ont cela, que jamais ils ne s'eclatent davantage & ne ſe font mieux connoître que lors qu'ils ſont oppoſez. Or le moyen d'éviter cette faute, c'eſt de conſiderer le rapport que les choſes ont entr'elles, & de quelle façon elles ſe regardent : Car tout de même qu'au Jeune homme nous voyons que l'Eſté a la teſte bien, & au Vieillard une autre couleur ; ainſi en eſt-il de tout le reſte.

OR s'il s'agit de loüange & que vous vouliez embellir la matiere que vous traitez, alors il faudra tirer voſtre Metaphore de ce qui ſe trouvera de plus noble dans le même genre ; Et au contraire voulant en donner mauvaiſe opinion, il la faudra tirer du plus abjet & de ce qui s'y rencontrera de plus mépriſable. Je m'explique, par exemple ; Attendu que ce ſont deux choſes contraires & comprises ſous même genre, de dire d'un homme qu'on prie un autre, *Que c'eſt qu'il gueuſe* ; Et tout au contraire d'un qui gueuſe effectivement, *Que c'eſt qu'il prie* ; à cauſe que faire l'une ou l'autre de ces deux choſes c'eſt *Demander*, qui

eſt

est le genre; cela proprement est pratiquer ce que nous venons de dire. Ainsi Iphicrate voulant un jour faire dépit à Callias contre qui il avoit prise, l'appella *Metragyrtes* & non pas *Dadouchus*, qui étoit sa veritable qualité. *Metragyrtes* au reste veut dire simplement un Questeur de Confrairie ou Portebaslin; & *Dadouchos* un Porte-cierge. A quoy Callias repartit, *Qu'on voyoit bien par ce qu'il disoit, qu'il n'estoit guere entendu aux Mysteres de la Déesse & que jamais il n'auroit eu l'honneur d'estre admis au nombre des Initiez; puis qu'enfin s'il eust sceu ce que c'estoit, il n'auroit pas eu garde de l'appeller* Metragyrtes *comme il faisoit, mais* Dadouchos. Car quoy que sous ces deux noms soient comprises deux fonctions qui regardent les ceremonies qu'on fait pour la Mere des Dieux; la difference neanmoins en est si grande, que l'une est sans honneur & l'autre tres honnorable. Ainsi en estoit-il encore de ceux qui estoient à la Cour de Denis le Tyran, que tout le monde appelloit *Dionysiocolacas*, *les Flateurs du Tyran*, car entr'eux ils se nommoient *les Adroits* & *les gens de Cour*; car il est vrai que tous ces deux mots sont pris par Metaphore, mais l'un est infamant & reproche un vice honteux; l'autre au contraire est pris en bonne part. Les Voleurs font de la même chose, car pour couvrir d'un nom honneste le mestier qu'ils font, ils s'appellent *Aventuriers* & *gens de Fortune*. Par cette raison l'on voit qu'il n'y aura rien qu'on ne puisse tourner en bonne ou mauvaise part. Si c'est qu'un homme ait commis un crime, on dira simplement, *Qu'il a failly*, & *que ce n'est pas merveille qu'il s'est trouvé dans cette faute*: Et tout au contraire qu'un autre n'ait fait qu'u-

ne ſimple Faute, par cette adreſſe on le traittera de criminel faiſant paſſer ſon action pour un *Attentat*. Ainſi en ſera-t'il ayant à parler d'un qui n'aura que derobé; car pour rendre ſon action plus odieuſe, on ſe pourra ſervir des termes qui marquent le plus de violence, par exemple, *Qu'il a ravy*, *Qu'il a enlevé*, *Qu'il a ravagé*. Pour ce qui eſt de ce que dit Teſephe dans Euripide touchant certains Rameurs,

Qu'avec leurs Rames, faiſant les Rois ſur la Mer, & commandant aux flots afin d'arriver plûtoſt en Myſie,

La Metaphore de cela n'eſt pas bonne, à raiſon que le mot de *Roy* en cet endroit, & celuy de *Commander*, ſont trop nobles pour eſtre attribuez à l'exercice de la Rame, qui eſt vil. De maniere que comme ces ſortes de Metaphores ne ſont point naturelles, l'artifice n'en peut eſtre caché.

On peut encore pécher contre les Metaphores au choix des mots, quand les ſyllabes en ſont rudes & ne rendent pas un ſon agreable à l'oreille, ainſi que fait dans ſes Elegies, le Poëte Dionyſius, ſurnommé *l'Homme à l'astrain*: comme quand il appelle la Poëſie *le Cry de Callioppe*, à cauſe que le mot de *Poëſie* & celui de *Cry* ſignifient chacun une ſorte de Voix: car non ſeulement la Metaphore eſt méchante en ce que le mot de *Cry* eſt rude; mais encore parce que ce qu'il ſignifie n'a aucun rapport avec la douceur de la Poëſie.

Il fut ſurnommé ainſi, à cauſe de l'avis qu'il donna aux Atheniens de ne ſe ſervir d'autre monnoye que de celle d'airain.

Touchant les Metaphores encore il faut prendre garde Qu'elles ne ſoient point tirées de loin, mais de choſes proches & de même eſpece; afin que venant à nommer ce qui n'a point de nom, ce ſoit de ſorte qu'on ne doute point,

point, alors qu'il ne ſoit tres-bien nommé, à cauſe du parfait rapport; comme dans cet Enigme qui a tant couru.

J'ay vû, choſe admirable! un homme avec du feu
Qui colloit de l'air un deſſus la chair d'un homme.

Car comme la maniere d'appliquer les ventouſes n'a point de nom, & que *Coller* & telle ſorte d'application ſont tous deux des moyens pour faire tenir une choſe à un autre; celui qui a compoſé l'Enigme s'eſt ſervi exprés du mot de *Coller*, afin de mieux expliquer la façon avec laquelle on applique les ventouſes.

En un mot qui veut avoir de bonnes Metaphores, doit recourir aux Enigmes bien-faits; & de vray puis que ce qui fait l'Enigme ſont les Metaphores, il s'enſuit Qu'un Enigme ne ſçauroit jamais eſtre bien fait, que les Metaphores n'en ſoient excellentes,

Les Metaphores encore ont ceci; Qu'elles veulent eſtre tirées de choſes honneſtes, & qui portent une belle idée. Or comme a fort bien remarqué Lycimnius, un mot peut eſtre *honneſte* ou *deshonneſte*, en deux façons; ou à cauſe du ſon, ayant ſimplement égard à l'oreille, ou à cauſe de ſa ſignification. Il ſe trouve outre cela une troiſiéme façon qui ſert de réponſe à l'Argument Sophiſtique allegué communément pour prouver le contraire: Car la raiſon qu'apporte Bryſſon afin de monſtrer Qu'il n'y a rien de ſale dans les paroles, & que perſonne ne ſçauroit jamais rien dire de deshonneſte en parlant, *A cauſe*, dit-il, *que de quelque maniere qu'on s'exprime, c'eſt toûjours dire la même choſe*; abſolument cette raiſon eſt fauſſe, puis qu'enfin il ſe remarque des termes & plus pro-

près les uns que les autres pour ce qu'ils signifient, & même bien plus expreſſifs & beaucoup plus capables de faire la peinture d'une choſe & la mettre devant les yeux. Joint qu'il ne faut pas s'imaginer Que tout ce qui ſignifie une même choſe, la ſignifie également & de la même façon; de ſorte que quand il n'y auroit que cela, ce ſeroit aſſez pour faire demeurer d'acord Qu'effectivement il y a des termes & plus honneſtes & plus ſales les uns que les autres: car quoy que deux termes ſignifient une choſe honneſte & une choſe ſale tout enſemble, neanmoins ce n'eſt jamais ni comme ſale preciſément qu'ils la ſignifient, ni comme honneſte; ou ſi cela eſt il s'y trouve du plus & du moins.

Donc pour ce qui eſt des Metaphores, il les faudra choiſir de ſorte, Qu'elles ne contiennent rien que d'honneſte & qui ne plaiſe, ſoit pour le mot, ſoit pour l'expreſſion; & de plus Qu'elles ne preſentent rien à la veuë ni aux autres ſens qui les puiſſe choquer. Et pour montrer que le choix dont nous parlons eſt neceſſaire, c'eſt qu'enfin il y a bien de la difference entre dire, *l'Aurore aux doigts de roſe*, & *l'Aurore aux doigts d'écarlate*, & bien pis encore que tout cela *l'Aurore aux doigts rouges*.

Des *Epithetes*.

A L'égard des *Epithetes* ou *Adjectifs* on en peut encore uſer ainſi que des Metaphores, & les choiſir à l'avantage, ou au deſavantage d'une perſonne; à ſa honte, ou à ſa gloire. Par exemple ayant à parler d'Oreſte, d'un coſté on dira, *Que c'eſt un Parricide & un abominable qui a tué ſa propre Mere*: Et d'un autre coſté prenant

nant la chose en bonne part, on l'appellera *Le Vengeur jaloux, le Vangeur du sang, & du meurtre de son Pere.* Ou bien encore comme fit Simonide quand Anaxilas, celuy qui à la courſe des Mules gagna le prix, le vint prier de faire des vers; car voyant qu'il luy offroit trop peu, il fit ſemblant qu'il n'en vouloit pas faire, *Comme étant indigne*, diſoit-il, *d'avoir à louer des demi-Bandets.* Mais quand il luy promit davantage, alors il fit ces vers.

Qu'on vous aime en tous lieux, par tout lu'on vous careſſe,
O Filles de Chevaux plus legers que le vent.

Cependant il les pouvoit encore appeller *Filles d'Aſneſſes* s'il eût voulu.

Les Diminutifs font encore le même effet. J'appelle mot *Diminutif*, celuy qui fait paroître quelque Bien ou quelque Mal plus petit qu'il n'eſt, ainſi en uſe Ariſtophanie dans ſes *Babylonien* lors qu'il raille, car au lieu de nommer quantité de choſes comme on a accoûtumé de les nommer, Par exemple *de l'Or*, *une Robbe*, *une Injure*, *une Maladie*; à la place il ſe ſert de diminutifs. Neantmoins quand on les employera, il faut prendre garde de n'en pas abuſer, & ſe tenir toûjours dans les bornes de la mediocrité.

CHAPITRE III.

De l'Elocution froide.

QUATRE choſes rendent l'Elocution Froide. Premierement les mots *Doubles* ou *Compoſez*, comme quand Lycophron dit, *Le Ciel Porte-flambeaux*, *La Terre Porte-montagnes*, *&c.* * Ou comme Gorgias lors qu'il ſe ſert des termes *de Vray-Jureurs*, *& de Faux-Jureurs*. Et encore comme fait Alcidamas en beaucoup de lieux. Car ſans doute tous ces termes-là, & telles autres manieres de parler qu'ils affectent, ſentent beaucoup plus la Poëſie que la Proſe, à cauſe de leur compoſition. C'eſt donc-là une des raiſons pourquoi l'Elocution eſt froide.

Secondement l'Elocution paroiſt froide, lors qu'on ſe ſert de mots *Eſtrangers*, ainſi que Lycophron, qui voulant faire ſçavoir que Xerxes eſtoit de grande taille, l'appelle *Pelorion*. * Alcidamas encore eſt un de ceux qu'on peut réprendre en cecy particulierement.

En troiſiéme lieu, la Diction paroiſt froide à raiſon *des Epithetes*, quand ils ſont grands, ou qu'ils ne viennent pas à propos, ou qu'il y en a trop : Car je demeure bien d'accord qu'en Poëſie les Epithetes inutiles ont lieu quelquefois, & qu'il eſt permis de dire, *Du Lait*

Lait blanc; mais dans la Proſe, non ſeulement il n'y a rien de ſi impertinent que de s'en ſervir; mais encore d'en mettre trop, eſt un defaut ſi viſible, qu'il n'y a perſonne qui ne prenne cela pour de la Poëſie. Or parce que dans la Proſe on ne ſçauroit s'en paſſer; car les Epitheres ont cet avantage, qu'ils annobliſſent merveilleuſement la Diction, luy donnant je ne ſçay quoy d'extraordinaire & d'étranger qui frappe; il faut pourtant eſtre reſervé là-deſſus, afin de ne pas tomber dans l'excés; puis qu'alors ce ſeroit un plus grand vice que de parler ſur le champ & ſans preparation, Et de vray le pis qu'on pourroit dire d'un diſcours qui n'auroit pas eſté preparé, c'eſt qu'il ne ſeroit pas bien, au lieu que l'autre ne vaudroit rien abſolument. Auſſi eſt-ce une des raiſons pourquoy tout ce qu'à fait Alcidamas eſt ſi froid & ſi dégoûtant; car il a ce defaut, Qu'il ſe ſert des Epithetes, non pas comme d'un ſimple aſſaiſonnement propre à réveiller l'appetit; mais comme d'une viande à ſaouler, tant il ſe plaiſt à les faire venir ſouvent, à les choiſir grands & longs, & à les employer ſans neceſſité. Par exemple, Il ne ſe contente pas de dire *la Sueur*, il ajoûte *l'humide Sueur*. Il ne dit pas *les Jeux de l'Iſthme*, mais *la ſolemnité des Jeux de l'Iſthme*. De dire *les Loix* tout ſimplement, ce ſeroit trop peu pour luy, il ajoûte *les Loix Reines des Eſtats*. Il ne ſe ſert pas du mot de *Courſe* tout ſeul; il dit au lieu, *Ce mouvement impetueux de l'Ame qui porte à la Courſe*. *

Jamais il ne dira, *le Chagrin*; mais toûjours, *le triſte Chagrin de l'Eſprit*. Pour faire ſçavoir *Qu'un Orateur a de la grace en parlant*,

lieu de cela il dit, *Qui va une grace obligeante répandant la joye & la plaisir dans l'esprit de ceux qui l'écoutent*. S'il faut dire *Il cueillit la rose sous des branches*, il ajoûte *Sous les branches d'Arbres de la Forest*. Il ne dira pas, *Il couvrit sa Nudité*, mais, *Il couvrit la honteuse Nudité de son corps*. De même en est-il quand il parle de la Convoitise, qu'il appelle *la Concupiscence mutilatrice de l'Ame*, car ce mot estoit d'autant plus à condamner qu'il est à la fois & Espithete inutile, & mot Double, de sorte que cela fait tout à fait la Poësie.

Tous ceux donc qui affectent un style Poëtique, non seulement font une chose messeante & qui ne convient point à la Prose, mais encore tout ce qu'ils disent paroist froid & ridicule; & même alors il arrive, que pour dire plus qu'il ne faut, ils en deviennent obscurs; car c'est une maxime Que depuis qu'une chose est claire, tout ce que vous ajoûtez après ne sert plus qu'à l'obscurcir & à l'embroüiller.

L'occasion au reste où dans la Prose l'on peut se servir de mots Doubles & Composez, est quand on manque de mot Propre pour signifier ce qu'on veut, & que d'ailleurs la composition s'en trouve naturelle, par exemple comme est le mot de *Passe-temps*, mais il faut bien prendre garde de n'en pas abuser, puis que s'il en avoit trop, cela passeroit pour de la Poësie. En effet pour montrer que l'usage des mots *Doubles* est purement Poëtique, c'est qu'il n'y a rien qui vienne mieux à la Poësie Dithyrambique, ni qui l'embellisse davantage, attendu que son stile est enflé & qu'elle se plaist à faire du bruit. Pour les mots *Estrangers* & venus d'autre Langues, ils sont plus propres

au

au Poëme Heroïque, & à l'Epopée, à cause que l'Epopée est majestueuse, & aime le Grand. Enfin la *Metaphore* s'accommode mieux aux vers Iambiques, & au Theatre, puis que comme il a été remarqué, l'usage de ces vers est receu dans le Dramatique, & qu'on ne se sert plus à present des autres.

* * *

La quatriéme chose où il se remarque de la froideur dans *les Metaphores*, est lors qu'on ne les sçait pas bien choisir. Car il faut sçavoir qu'il y a deux sortes de Metaphores qui ne valent rien pour le sujet qu'on traite. Les unes parce qu'elles font un effet ridicule, d'où vient que dans la Comedie les Poëtes s'en servent souvent. Les autres au contraire, parce qu'elles sont trop graves, & tiennent de la Tragique. Cette même froideur se rencontre dans les Metaphores, si elles sont obscures, & elles seront obscures si on les tire de loin, comme fait Gorgias qui tantost appelle certaines affaires *Passes & Desfaites*. Et tantost *Rubicondes & blanches en couleur*. Et encore qui dit en un autre endroit, *Et comme tu n'as semé qu'infortunes, aussi la recolte que tu as faite, a été bien triste pour toy*, car tout cela est trop Poëtique. Ou bien comme fait Alcidamas qui osa appeller la Philosophie, *la Forteresse & le Bouclier de la Loy*. Et quelque-fois il dit, *Le Temps est un Maistre de la vie humaine*. Car effectivement toutes ces choses-là ne sont point propres à persuader pour les raisons que nous avons dites.

* * *

A l'égard du Mot de Gorgias, lors que cette Harpie de Ville en volant fit son ordure sur luy, sans doute il auroit été excellent dans la bouche d'un Poëte furieux, car il luy dit, *Vrayment*

Phi-

Philomele cela n'eſt guere honneſte. Or i
remarquer que s'il luy eût parlé comm
Oyſeau, la choſe n'euſt rien valu, puis qu
avoit rien de honteux dans cette action
bien luy parlant comme à une Fille il y
de la honte: De ſorte qu'alors ſa repri
fut tres-ſpirituelle parlant à cet Oyſeau,
me ne conſiderant point ce qu'il eſtoit p
tement, mais ce qu'il avoit eſté autrefois
ſa metamorphoſe.

CHAPITRE IV.

De l'Image.

QUANT à *l'Image* ou *Comparaiſon*, c'eſt encore une Metaphore, ou peu s'en faut; & de fait quand le Poëte repreſentant Achille, dit de luy,

Il va comme un Lion,

alors c'eſt une ſimple Image; mais quand il dit du même,

Ce Lion s'élançoit,

pour lors c'eſt une Metaphore: car à cauſe que le Lion eſt un animal courageux & fort, & qu'Achille eſt principalement remarquable par ces deux qualitez; pour cela le Poëte parlant de luy, & voulant monſtrer quelle eſtoit ſa valeur, par Metaphore l'apelle un Lion.

Apres tout, quoy que la Comparaiſon ne nuiſe pas dans la Proſe, & même qu'elle y ſoit utile; neanmoins il ne s'en faut pas ſervir trop ſouvent; à raiſon de ſon caractere qui eſt poëtique. Toute Comparaiſon au reſte ſe doit tirer du même endroit que les Metaphores puis qu'il n'y a point d'autres difference entr'elles, que celle que nous avons remarquée. En voicy quelques-unes. Par exemple, la raillerie d'Androtion contre Idrieus,

* *Qu'il eſtoit ſemblable à ces Chiens d'attache qu'on*

qu'on a délié, qui mordant tous ceux qu'ils rencontrent, fût, dit-il, cet Homme est devenu si fâcheux depuis sa prison, qu'il attaque tout le monde.

Ou bien comme fait Theodemus, quand il compare Archidamus tout sçavant qu'il étoit en Geometrie, à Euxenus qui n'y sçavoit rien; & le tout pour montrer Qu'ils estoient tous deux si semblables en méchanceté & en laideur, qu'on pouvoit prendre l'un pour l'autre; car la façon avec laquelle il le fait est si juste que même on la peut renverser; & de fait, S'il est ainsi que Theodemus dit de cet Archidamus Que c'est un mauvais homme, mais qui est sçavant en Geometrie, il s'ensuit à proportion Que ce même Euxenus est un autre Archidamus, mais qui n'est pas Geometre.

Platon aussi dans sa République parlant de ceux qui dépouillent les Morts par rapine, les compare à ces Chiens qui mordent la pierre, sans faire rien à ceux qui l'ont jettée.

Le même encore à propos du Gouvernement populaire, compare le Peuple en cette rencontre à un Pilote fort & robuste, mais qui a l'oreille dure & qui n'entend pas bien.

Ce qu'il dit aussi contre les Verifications n'est pas à omettre, quand il fait comparaison de la Beauté des Vers à cet éclat qui rend un visage agreable, quoi que de luy-même il ne soit pas beau; Car, dit-il, cet éclat n'est pas plûtost passé, que ce n'est plus le même visage, & qu'on a de la peine à le reconnoître; Ainsi en est-il des Vers, si vous leur ostez ce nombre & cette justesse qui leur donnent l'agrément qu'ils ont.

La comparaison aussi contre les Sabiens de Pericles est remarquable, Qu'ils ressembloient

les

des petits Enfans, qui pleurent quand on les veut faire manger, & pourtant qui ne laissent pas de prendre ce qu'on leur donne.

Et tout de même ce qu'il dit contre les Beotiens, à l'occasion de leurs dissentions & de ce qu'ils ne faisoient que s'entrebattre; Qu'ils estoient comme ces sortes de Chesnes qui venant à s'entrebourter se cassent & se brisent.

Ou bien encore comme Demosthene qui pendant la guerre, voyant aux Atheniens rejetter sans cesse les bons avis qu'on leur donnoit, les compare à ces gens qui ne sçauroient souffrir le branle d'un Vaisseau, ni estre sur Mer, sans avoir envie de vomir.

Ou comme Democrate encore, qui pour mieux faire connoistre la malice des Orateurs à tourber le Peuple, les compare aux Nourrices, qui sans presente de mieux preparer l'aliment qu'elles vont à donner à leurs Nourrissons, le sucrent si bien, que tout ce qu'elles tirent apres de leur bouche n'est plus que de la salive dont elles les barbouillent.

Ou encore comme Antisthene qui comparoit Cyphisodote en chantre à de l'encens; car comme l'encens en se consumant donne du plaisir; aussi luy tous les jours allant en deperissant, chacun en recevoit de la joye, pource que c'estoit un homme qui ne faisoit que du mal.

Tous ces Exemples icy donc peuvent estre employez également & comme Images & comme Metaphores, d'où il s'ensuit, Que tout ce qui sera bien reüssi en qualité de Metaphore pourra encore servir de Comparaison; puisque toute Comparaison n'est autre chose qu'une Metaphore, hormis qu'elle doit estre accompagnée d'une raison.

Or

Or il faut ſçavoir que toute Metaphore qui eſt fondée ſur une Analogie, ne ſçauroit eſtre bonne, que ces deux conditions ici ne s'y rencontrent: car premierement il faut Qu'elle ſe puiſſe renverſer, & que les termes tranſportez de part ou d'autre ſe répondent également: Et de plus elle doit eſtre fondée ſur des choſes de même genre & de même nature. Par exemple, S'il eſt vray de dire de la Vieilleſſe, *Qu'elle eſt l'Hyver de la vie*, Il faudra par la même raiſon qu'on puiſſe dire de l'Hyver, *Que c'eſt la Vieilleſſe de l'année.* Et tout de même encore, Si l'on peut dire de Bacchus, *Que la Couppe qu'il tient à ſa main eſt ſon bouclier*, Suivant la même analogie on pourra dire auſſi du Bouclier de Mars, *Que c'eſt ſa Taſſe & ſon Goblet.*

Voilà donc ce qui a accouſtumé d'entrer dans le Diſcours, & de quoy il eſt compoſé.

CHA-

CHAPITRE V.

De la Pureté de l'elocution, & pour Parler correctement.

LE principal fondement de l'Elocution eſt de parler purement ſa langue, ce qui dépend de cinq choſes. Premierement des *Conjonctions* & des *Particules*, quand on les ſçait placer à propos & dans leur ordre naturel; Ce qui doit preceder, eſt mis devant; & ce qui doit ſuivre, apres; ainſi qu'il ſe voit de quelques-unes où telle obſervation eſt indiſpenſable. Par exemple. *Encore que* veut apres ſoy, *Neanmoins*; *Que ſi* veut avoir *Donc*: Il eſt pourtant à remarquer touchant ces conjonctions, qu'afin que la Reddition en ſoit juſte & qu'elles ſe répondent parfaitement, il les faut diſpoſer de ſorte, qu'elles n'embaraſſent point l'eſprit, & qu'on ſe puiſſe ſouvenir de la premiere quand on viendra à la ſeconde. Pour cela donc on aura ſoin de ne les pas trop écarter; & quand il s'en trouvera qui voudront ſe ſuivre neceſſairement, de n'en pas mettre d'autres entre-deux qui en faſſent perdre la ſuite; car enfin il ſe rencontre peu d'occaſions où cela ſe puiſſe faire, & eſtre bien. Ce ſeroit donc fort mal parler que de dire,

Or pour moy, ſi-toſt qu'il m'eut dit cela, car Cleon

Cleon arriva là-deſſus qui me conjuroit, & me prioit inſtamment de venir; Je partis donc & m'en allay avec eux.

Car icy il ſe voit pluſieurs Conjonctions interpoſées avant que de venir à celle qu'on attend, & qui doit ſuivre la premiere; de ſorte que pour peu que l'interpoſition fuſt plus grande entre, *Je m'en allay*, & ce qui eſt mis au commencement à quoy il ſe rapporte, la choſe paroiſtroit ſi obſcure qu'on n'y verroit goute. Une des puretez donc de la Diction conſiſte à ſçavoir bien placer les Particules & les Conjonctions.

La ſeconde choſe qu'il faut obſerver, eſt de s'attacher aux mots *Propres*, & de ne point ſe ſervir de *Circonlocution*.

La troiſiéme, eſt d'éviter *l'Ambiguité* & tout ce qui peut faire Equivoque, ſi ce n'eſt qu'on ſe propoſaſt le contraire & que ce fuſt à deſſein comme font ordinairement ceux qui n'ont rien à dire & qui pourtant veulent faire croire qu'ils diſent quelque choſe; car telles gens alors ne manquent jamais d'uſer de Circonlocution & d'Equivoque; comme fait Empedocle. Et de vray il n'y a rien de ſi propre à tromper que le circuit des paroles, quand il y en a beaucoup: car enfin la même choſe arrive à l'Auditeur, que nous voyons arriver à la pluſpart de ceux qui vont au Devin, qui prennent pour verité tout ce qui enferme équivoque & porte un double ſens, témoin Crœſus quand l'Oracle luy diſt,

Crœſus paſſant Halys, doit perdre un grand Empire.

Car non ſeulement les Devins ont accoûtumé de ſe ſervir d'Equivoques, mais encore ils ont cette ſubtilité de ne dire les choſes qu'en general,

à cau-

à cauſe que venant à ſe tromper, leur faute en paroiſt plus petite: & de fait Qu'un homme jouë *à Pair & à Non*, il eſt certain qu'il manquera bien moins à répondre toûjours ou *Pair* ou *non Pair*; qu'à dire preciſement *tel Nombre*, & combien il y en a. Il en va de même des Predictions, puis qu'il eſt bien plus ſeur de dire en general, *Qu'une choſe arrivera*, que de marquer le *Temps auquel elle doit arriver*. Auſſi eſt-ce pour cela que les Devins ne s'arreſtent point aux circonſtances, & que dans tout ce qu'ils predisent jamais ils ne diſent *Quand*. Toutes ces choſes-là donc que nous venons de remarquer ſont également vicieuſes; de ſorte qu'on les doit éviter autant qu'on pourra, ſi ce n'eſt comme j'ay dit, qu'on ne le fiſt à deſſein & pour raiſon.

La quatriéme choſe à obſerver pour la pureté de la langue, eſt ce qu'enſeigne Protagore touchant les genres des Noms, qu'il divile en *Maſculins*, *Feminins* & *Neutres*; car c'eſt à quoy il faut bien prendre garde, afin de n'y pas manquer & de rendre toûjours genre pour genre. Par exemple, ayant à parler d'une Femme, on ne doit rien mettre de tout ce qui ſe rapportera à elle, qui ne ſoit au Feminin; ainſi on ſera obligé de dire, *Cette Femme eſtant arrivée, elle s'arreſta quelque temps à cauſer, & puis elle s'en alla*, & non pas, *Il s'en alla*, parce qu'il eſt là parlé de Femme, & que le mot de *Femme* eſt du genre feminin.

La cinquiéme choſe eſt d'avoir égard au *Nombre*, pour ſçavoir s'il eſt parlé d'une ſeule perſonne, ou de deux, ou de pluſieurs; cela veut dire en un mot Qu'il faut obſerver la conſtruction du *Singulier*, du *Duel* & du *Pluriel*.

Ainſi il faudra dire en parlant de pluſieurs, *Ils ne furent pas plûtoſt de retour qu'ils me battirent*; & non pas *qu'il me battit.*

EN general tout ce qui s'écrira doit eſtre & aiſé à lire, & aiſé à prononcer; ce qui ne dépend que d'une même obſervation. Or c'eſt ce qui ne ſe rencontrera pas s'il y a trop de Conjonctions, ou que la ponctuation ſoit difficile à trouver, comme dans les Ouvrages d'Heraclite; car en liſant Heraclite, ce n'eſt pas un petit ſecret que d'y bien faire la ponctuation; pource que le plus ſouvent on ne ſçauroit dire à quoy ſe rapporte le Devant ni le Derriere, par exemple comme dans ce qu'il a mis tout au commencement de ſon Livre, où il parle ainſi. *Or de cette raiſon divine, & qui ſubſiſte toûjours les hommes en ſont incapables*; car on ne ſçauroit dire icy à quoy ſe rapporte le mot de *Toûjours*, ſi c'eſt devant qu'on doit mettre une virgule, ou ſi c'eſt apres.

Une autre faute encore tres-grande dans l'Elocution & qui eſt un Soléciſme, eſt quand au lieu d'un mot qui dévroit convenir également à deux autres de differente ſignification, on en met un qui ne leur convient point, ou ne couvient qu'à un. Par exemple, ce ſeroit une incongruité de faire rapporter le mot de *voir* au Son & à la Couleur, à cauſe que ce n'eſt pas un terme qui leur ſoit commun.

Apres tout ce qui rend la Diction obſcure, eſt lors qu'ayant pluſieurs interpoſitions à faire, & que le premier ſens commencé ne pourra eſtre entendu, ſi ce qui en dépend n'eſt mis de ſuite; d'attendre cependant à le mettre apres toutes ces interpoſitions. Par exemple il y

auroit

auroit de l'obſcurité a s'exprimer ainſi,

Pour moy ma reſolution eſtoit, ſi-toſt que j'aurois eu dit à un Tel telle & telle choſe, & que je luy aurois fait comprendre que l'affaire eſt de telle façon; de partir en même temps & de me mettre en chemin.

Ce qui ſeroit beaucoup mieux de cette autre ſorte.

Or pour moy ma reſolution eſtoit de partir & de me mettre en chemin, ſi-toſt que je me ſerois entretenu avec un Tel ſur telle & telle choſe, & que je luy aurois fait comprendre que l'affaire eſt de telle façon.

CHAPITRE VI.

De l'Enflure.

POUR ce qui eſt de *l'Enflure* & de groſſir la Diction, premierement ce qui peut y contribuer, c'eſt au lieu du mot ſimple, de prendre la definition; par exemple au lieu du mot de *Cercle*, de dire *Une ſurface qui de tous coſtez eſt également diſtante de ſon Centre.* Pour ſerrer la diction au contraire & abreger, il faudra au lieu de la definition, ſe ſervir du mot ſimple. Cette même adreſſe encore pourra eſtre d'uſage toutes les fois qu'une choſe ne ſera pas honneſte ou bien-ſeante à dire; car s'il arrive qu'on ne puiſſe donner ſa définition ſans exprimer quelque ſaleté, alors il faudra ſe ſervir du mot ſimple; Et tout au contraire, ſi le mot ſimple eſt ſale on prendra ſa definition.

Un ſecond moyen pour groſſir la Diction, eſt d'uſer de Metaphores & d'Epithetes; prenant bien garde neanmoins que cela ne ſente pas ſa Poëſie. Comme encore d'une ſeule choſe en faire pluſieurs, c'eſt-à-dire de ſe ſervir du Pluriel au lieu du Singulier, ainſi que font ordinairement les Poëtes: car qu'il ne s'agiſſe que d'un ſeul Port de Mer, ils ne laiſſeront pas de dire au Pluriel,

Dans les Ports d'Achaye.

Et

Et tout de même,

Ces lettres de regrets & de plaintes remplies.

quoy qu'il n'y ait qu'une lettre en tout.

Un autre ſecret de groſſir la diction, eſt quand deux mots qui devroient étre joints & mis de ſuite, viennent à eſtre ſeparez par le moyen de l'article qu'on repete; Par exemple, τὸ γυναικὸς ἡμῶν τὸ ἡμῶν. au lieu de dire tout de ſuite, *De noſtre ſervante*, de repeter ainſi, *De la Servante de noſtre logis.* Pour abreger on ſera le contraire.

Pour groſſir encore la Diction, il n'y aura qu'à ſe ſervir de Conjonctions; & ſi on véut abreger on les omettra; à condition pourtant que la choſe ne paroiſſe pas découſuë & ſans liaiſon. Se ſervant donc de conjonction, on dira ainſi, *Apres que je fus arrivé-là, & que je luy eus parlé:* Et tout au contraire ſans conjonction, *Arrivé que je fus, je luy parle.*

Il ne ſera pas encore mal à propos pour groſſir la Diction, de faire comme Antimaque, qui eſt en parlant d'une choſe de s'amuſer à dire ce qu'elle n'a pas; ainſi qu'il fait lorſqu'il veut loüer Teumeſſus petite montagne de Bœotie.

Un certain petit Mont toûjours battu du vent,
Se voit &c.

Le reſte de cet exemple eſt perdu, ce qui fait qu'on n'en voit point l'aplication.

Car à s'y prendre de la ſorte, la choſe peut eſtre continuée à l'infiny. Or cette adreſſe eſt commode en ce poinct, qu'elle peut ſervir également de part & d'autre, & eſtre auſſi bien employée dans les bonnes choſes que dans les mauvaiſes: Et de fait c'eſt de-là que les Poëtes ont pris occaſion d'inventer tant de ſortes d'Epithetes & de termes Negatifs; comme quand faiſant mention d'un Concert de voix ſeules ils l'appellent *Mèlos Achordon*, *Alyron* comme qui

diroit *un Concert où il ne ſe trouve ni Luths ni autres Inſtrumens à corde :* car tout cela marque ſimplement privation. Apres tout, quoy que ces termes Negatifs ne diſent rien d'eux-mêmes, neanmoins ils ne laiſſent pas d'eſtre beaucoup eſtimez dans les Metaphores qui ſont fondées ſur une analogie. *

* * *

CHAPITRE VII.

De la Diction propre au Sujet.

AFIN que la Diction convienne au Sujet, il faut trois choſes;
Qu'elle ſoit Pathetique,
Qu'elle donne à connoiſtre les mœurs de celuy qui parle,
Qu'elle ſoit Proportionnée à la matiere que l'on traite.

La Diction ſera *Proportionnée au Sujet*, ſi le Sujet eſtant grand & noble, on ne l'avilit point par une baſſeſſe d'expreſſion; Ou ſi au contraire eſtant bas & commun, on ne le releve point par des termes graves & majeſtueux; Enfin ſi un Mot eſtant ſimple & de petite ſignification, on n'y cherche point d'ornement, puiſque cela ſentiroit ſa Comedie; ainſi que fait Cleophon, qui le plus ſouvent exprime les choſes de ſorte, que ce qu'il dit eſt à peu pres comme ſi parlant de Figues, il les appelloit *Venerables*.

La Diction ſera *Pathetique*; ſi s'agiſſant d'offenſe & d'injure receuë, le diſcours paroiſt comme venant d'un homme en colere; Ou ſi ayant à faire mention d'impieté ou d'une choſe ſale, il ſemble que ce ſoit avec averſion & à regret qu'on en parle; Ou au contraire s'agiſſant de quelque belle Action, ſi c'eſt avec raviſſe-

ment & témoignant une grande joye ; Enfin ſi la matiere eſtant triſte & digne de compaſſion, le diſcours eſt triſte luy-même & accompagné d'une certaine humilité ; & ainſi en eſt-il de toutes les autres paſſions. La Diction auſſi qui eſt accommodée au ſujet, ne ſert pas peu à perſuader ; attendu que l'eſprit trompé par-là vient à faire ce faux raiſonnement en luy-même, *Qu'effectivement ce qu'on dit eſt vray*, à cauſe que tous ceux qui ſont touchez des mêmes paſſions, jamais ne diſent les choſes autrement ; de ſorte qu'il arrive Q'encore qu'il ne ſoit rien de tout ce qu'on dit, & que ce ne ſoit qu'une pure feinte ; neanmoins la choſe paroiſt ſi vraye, qu'on ne doute point qu'elle ne ſoit telle que l'Orateur l'à dit. Ajoûtez à cela la propre foibleſſe de l'Auditeur, qui ne peut entendre parler un homme paſſionné, ſans éprouver en même-temps & reſſentir quelque choſe de ſa paſſion, quand bien même il ne diroit rien : Et c'eſt auſſi pourquoi nous voyons que tant de gens ne laiſſent pas d'émouvoir & de jetter dans le trouble, ſeulement à force de tempeſter & de faire du bruit.

La Diction exprime les mœurs quand on s'attache à certains Signes qui les font connoiſtre ; car il faut ſçavoir Qu'à châque genre de perſonnes, auſſi bien qu'à châque habitude, eſt affecté je ne ſçay quel caractere en parlant qui les accompagne toûjours. Par ce mot de *Genre* au reſte j'entends la difference des Ages, du Sexe, & de la Nation ; par exemple, *De l'Age*, ſi c'eſt un Enfant, un Homme fait, ou un Vieillard qui parle. *Du Sexe*, ſi c'eſt un Homme, ou une Femme. *De la Nation*, ſi c'eſt un Lacedemonien, ou quelqu'un de Theſſalie. Par le mot

d'Ha-

d'Habitude j'entends ce qui diſtingue chaque Particulier, eu égard à la vie qu'il méne; car ſans doute toute habitude ne met pas de la difference dans la vie des hommes & ne change pas les mœurs. De maniere donc que ſi l'on ſçait faire le choix à propos des termes particuliers & propres à chaque habitude, infailliblement le Diſcours ſera dans le caractere que nous diſons, & donnera à connoiſtre les mœurs de l'Orateur; car enfin autre eſt le langage d'un Païſan & celuy d'un homme Sçavant; & de fait ſi deux perſonnes de cette qualité avoient à parler ſur un même ſujet, jamais elles ne diroient les mêmes choſes, ni de la méme façon.

Une autre adreſſe qui touche aſſez & fait impreſſion ſur l'eſprit, eſt ce qui ſe lit aujourd'hui ſi communement, & même avec importunité, dans les Ouvrages de ceux qui écrivent lors qu'il s'agit de faire recevoir quelque propoſition douteuſe; par exemple quand ils diſent, *Et qui eſt l'Ignorant qui ne ſçait pas cela? N'eſt-ce pas une choſe que tout le monde connoiſt?* car l'Auditeur qui a bonne opinion de luy-même, & qui auroit honte d'avoüer ſon ignorance, ſe range auſſi-toſt de vôtre Party, afin de n'eſtre pas ſeul qui ſemble ignorer ce qu'il croit que tous les autres ſçavent. A l'égard du temps auquel il ſera à propos de s'en ſervir, ou non; c'eſt une choſe qui ſuppoſe du jugement, & qui a cela de commun avec le reſte des autres adreſſes de la Rhetorique.

Que s'il ſe trouve de l'hyperbole à ce qu'on dit, & qu'on ſoit paſſé à quelque excés; le remede eſt ce qui ſe fait aujourd'huy ſi ordinairement; car alors il faudra que l'Orateur

ſe blâme luy-méme, & ſe reprenne d'avoir failly, veu que par-là il fera croire que tout ce qu'il dit eſt vray, puis que quand il ſe méprend & vient à manquer, il ſçait bien s'en appercevoir.

Une autre obſervation à faire, eſt pour les choſes qui doivent eſtre proportionnées & qui demandent quelque ſorte d'uniformité, afin de n'y eſtre pas en tout ſi exact; car c'eſt un moyen qui ne contribuë pas peu à tromper l'Auditeur. Je m'explique & dis par exemple, Que ſi les mots dont on ſe ſert ſont durs & rudes, de faire en ſorte qu'il ne ſe remarque rien ni dans le viſage, ni dans la voix, ni dans tout le reſte de l'action, qu'on ſçait devoir eſtre conforme, qui réponde entierement à cette dureté; parce qu'autrement telle affectation ſeroit bientoſt découverte. Que ſi au contraire on prend l'un & qu'on laiſſe l'autre, pour lors l'artifice demeurera caché, & pourtant on ne laiſſera pas de produire le méme effet; à condition neanmoins que cela ne ſe faſſe pas ſi groſſierement, qu'on paſſe d'une extremité à l'autre; car ſi quelqu'un eſtoit ſi peu judicieux que de prononcer avec dureté ce qui veut eſtre prononcé doucement; Ou tout au contraire qui prononceroit doucement ce qui doit eſtre dit d'un ton rude & fort; ſans doute il n'y auroit rien ni de ſi méchant, ni qui fuſt moins propre à perſuader.

Au reſte dans la Paſſion il eſt permis de ſe ſervir de toutes ſortes de termes, ſoit Epithetes, Mots compoſez & en grand nombre, & méme Etrangers; parce qu'enfin on pardonne à un homme en colere qu'il faſſe les choſes plus grandes qu'elles ne ſont, & qu'à l'occaſion de quelque petite offenſe receuë il ſe ſerve des mots les plus extraordinaires, comme de celuy

de

de *Pelorion* mot étranger à Athénes, de celuy d'*Ouranomekes* mot double, qui veulent dire, *Enorme*, *Epouventable*, *Qui monte juſqu'au Ciel.* πηλώριον ὑπερμεγέθη. μηκεις.

Cette licence encore eſt permiſe dans le temps que l'Orateur s'eſt rendu tout-à-fait maiſtre de l'eſprit de ſes Auditeurs, & qu'il les a tranſportez comme hors d'eux-mémes, ſoit par les loüanges qu'il leur aura données, ou au fort d'une invective, ou au milieu de ſa colere, ou dans la joye & les mouvemens d'une affection qui s'emporte; comme fait Iſocrate ſur la fin de ſon Panegyrique.

A voſtre advis, Meſſieurs, quelle peut eſtre la gloire & la reputation, &c.

Et encore.

Ceux donc, Meſſieurs, qui pour la gloire & le ſalut de leur Patrie ont bien voulu ſouffrir, &c.

Car ſans doute tous ceux qui ſont dans le tranſport ont apris de dire des choſes ſemblables; & c'eſt auſſi ce qui fait qu'on eſt reçû à les dire, à cauſe qu'en ces rencontres l'Auditeur lui méme ne ſe poſſede plus, & participe au méme tranſport: & de fait c'eſt la raiſon pourquoy telle maniere convient particulierement à la Poëſie, à cauſe que la Poëſie a quelque choſe d'extraordinaire & de divin.

Ces façons de parler-là donc & autres termes, peuvent eſtre employez, ou de la maniere que nous venons de dire, ou avec Ironie & en raillant comme fait Gorgias, & comme il ſe voit dans le *Phedre* de Platon.

CHAPITRE VIII.

Du Nombre.

TOUCHANT *la Forme* & *le Tour* de la Diction, il ne faut pas qu'elle ſoit Ni nombreuſe & meſurée comme les vers; Ni auſſi ſans nombre: car d'un coſté d'eſtre trop nombreuſe, outre qu'elle ne ſeroit point propre à perſuader; c'eſt qu'elle paroiſtroit étudiée, & oſteroit l'attention; pource qu'alors on ne ſongeroit qu'à ce nombre, & que l'eſprit ſans ceſſe ſeroit à épier, quand la même cheute auroit à revenir: & cela juſtement comme il arrive aux petits Garçons qui voyent mettre un Eſclave en liberté. Car à cauſe que l'Huiſſier, qui fait la proclamation, repete pluſieurs fois la même choſe, où toûjours dans le même ordre revient le nom de celuy que l'Affranchi élit pour ſon Procureur; par exemple, *Cleon*: ces petits Garçons, dis-je, attentifs à la même cheute & au mot de *Cleon*, y ſont tellement preparez, qu'ils ne manquent point à chaque fois de le repeter avant l'Huiſſier. D'un autre coſté auſſi de n'obſerver aucun nombre, la choſe ſeroit vague & n'auroit point de fin; or eſt-il Qu'il faut que la Diction ſoit fine & ait des bornes, mais non pas comme les vers; attendu que n'eſtant point finie, il n'y auroit rien de ſi deſagreable, ni même ſi confus & ſi difficile à comprendre. Et

Et de vray toutes choſes veulent eſtre renfermées dans quelque nombre ; or le nombre que demande la Proſe luy eſt particulier qui s'appelle *Rithmos* : & les Vers ſont comme des portions & des parties qu'on en a coupées. Ainſi donc il faudra toûjours que la Proſe ſoit nombreuſe, mais non pas meſurée comme les Vers, puiſque cela paſſeroit pour un Poëme ; & nombreuſe encore de ſorte que ce nombre ne ſoit pas ſi exactement obſervée ; mais ſeulement en quelque façon, & ſans y apporter trop de ſcrupule.

Les Eſpeces du Nombre.

QUANT aux Nombres, ils ſont de pluſieurs ſortes.

Premierement il y a l'*Heroïque*, qui eſt grand, plein de ſon, & qui veut eſtre harmonieux.

En ſecond lieu nous avons l'*Jambe*, qui eſt comme on parle d'ordinaire ; d'où vient auſſi qu'en parlant on fait ſouvent des vers Jambiques ; or celui-ci n'eſt point du tout propre à la belle Proſe, à cauſe qu'il eſt bas ; & que la Proſe pour eſtre belle a beſoin de quelque choſe qui luy donne de la majeſté & la releve.

A l'égard du *Trochée* il n'eſt bon que pour la Danſe, ce que font aſſez voir les vers Tetrametres qui en ſont compoſez, car il n'y a point de nombre plus ſautillant ni plus enjoüé que celui-là.

Il reſte le *Pæan* dont depuis Traſimaque on a ſeulement commencé à ſe ſervir, & pourtant de ſorte que ceux qui s'en ſervoient alors euſſent eſté bien empéchez de dire ce que c'eſtoit. Pour ſçavoir donc au vrai ce que c'eſt, *Le Pæan* eſt

un troiſiéme nombre qui ſuit immediatement les deux premiers que nous venons de remarquer; attendu que la proportion qui ſe trouve en luy, eſt de trois à deux; au lieu que celle des autres, par exemple de l'Heroïque qui comprend le Spondée & le Dactyle, n'eſt jamais que d'un à un; Et celle de l'Iambe & du Trochée, qui ſont la méme choſe en valeur, n'eſt que de deux à un ſeulement, De maniere qu'il ne peut plus reſter que la proportion du double & demy; & cette proportion eſt proprement ce que nous appellons *Pæan*.

Tous les autres Nombres donc ſont à rejetter, tant pour les raiſons qui ont eſté dites, que parce qu'ils ne ſont propres que pour les vers. Et ainſi l'on doit ſeulement retenir le Pæan à cauſe que de tous les nombres dont il a eſté fait mention, c'eſt le ſeul qui s'accommode le moins avec les vers, & méme qui n'y puiſſe pas entrer: tellement que de s'en ſervir c'eſt le vrai moyen de cacher ſon artifice & de faire croire que ce qu'on dit n'a point eſté preparé.

Or il faut ſçavoir que preſentement on ne ſe ſert que d'une ſorte de Pæan, & encore eſt-ce pour le commencement de la Periode: mais ce n'eſt pas aſſez, parce qu'il ne faut pas que la fin reſſemble au commencement. Si bien qu'il doit y avoir deux ſortes de Pæan, & tous deux oppoſez; Le premier, pour mettre toûjours au commencement de la periode, & comme on s'en ſert aujourd'uy; dont la premiere ſera longue, & les trois dernieres breves, tels que ſont les ſuivans.

Μακρὸς ἐστι χρόνος.

C'eſt à-dire.

Car ſoit que de Delos où tu pris ta naiſſance,
Soit que de Lycien le nom te ſoit plus cher.

Χρυσοκόμᾳ ἴηχε ποτ' ἠΘ.

C'eſt à-dire.

Et toy, brillant Phœbus, avec tes cheveux d'or, Race de Jupiter.

L'autre au contraire aura les trois premieres breves, & la derniere longue, comme il ſe peut voir dans cet autre vers icy.

Μετὰ δὲ γᾶν ὕδατά τ' ἀμφιβρότην ἐκάλυψε νύξ.

C'eſt à dire.

La nuit venant aprés cacha la Terre & l'Onde.

Et c'eſt celuy qui doit terminer la periode & eſtre mis à la fin; car comme la ſyllabe breve eſt imparfaite d'elle-même & finit trop court, cela feroit que le Diſcours paroiſtroit eſtropié: Ainſi pour bien faire il faudra toûjours que la periode ſoit coupée par une longue, afin qu'on ne ſoit point en doute que c'eſt-là qu'elle finit; & cela ſans avoir égard ni à la ponctuation, ni à l'ordre obſervé dans l'écriture; mais ſimplement à la cadance & au nombre.

IL a donc eſté monſtré, non ſeulement Que la Diction doit s'accommoder à l'oreille & n'eſtre pas privée de nombre; mais encore il a eſté remarqué en particulier Quels ſont les pieds qui la doivent rendre nombreuſe, & même de quelle façon il faut que ces pieds-là ſoient diſpoſez & quelle eſt leur vraye place.

CHAPITRE IX.

Qu'il y a deux ſortes d'Elocution.

IL y a deux ſortes d'Elocution, car il faut de neceſſité, Ou que la Diction ne s'arreſte point & qu'elle ſoit une par ſa liaiſon continuelle ; comme les *Anaboles* & ces longues traînées des Poëtes Dithyrambiques ; Ou bien il faut qu'elle ſoit renfermée dans de certaines bornes, & ſemblable aux *Antiſtrophes* des vieux Poëtes.

Quant à la premiere, elle eſt ancienne, & même nous voyons qu'Herodote s'en eſt ſervy ; car c'eſt ainſi qu'il commence ſon Hiſtoire. *Cecy eſt l'Expoſition de l'Hiſtoire compoſée par Herodote natif de Thurium, &c.* Et de vray il ſe trouve qu'autrefois il n'y avoit autre Diction en uſage, que celle-là : maintenant elle eſt abandonnée & peu de gens la gouſtent.

Au reſte j'appelle *Diction continuée* celle qui ne finit point d'elle-même, ſi ce n'eſt que la matiere qu'on traite vienne à finir ; or eſt-il qu'il n'y a rien de ſi deſagreable ni de ſi laſſant, à cauſe qu'on n'y voit point de fin ; car les hommes ont cela, Qu'en toutes choſes ils veulent voir une fin : d'où vient que ceux qui courent pour le prix, lors qu'ils arrivent aux Tournans & perdent le but de veuë, ſemblent comme hors d'ha-

C'eſt cette Calydon, Terre au Peloponneſe.
Car enfin telle occaſion pourroit ſe rencontrer, où pour avoir ainſi coupé ſa Periode mal à propos il s'en tireroit un ſens tout contraire à celuy de l'Auteur, comme dans le Vers que nous venons de citer, qui donne lieu de prendre Calydon pour une ville du Peloponneſe, bien que ce ſoit une ville d'Ætolie.

De la Periode.

POUR ce qui eſt de la Periode, il s'en trouve de deux ſortes, l'une *Compoſée de membres*, & l'autre *Qui n'en a point & qui eſt ſimple.*

La Periode compoſée de Membres peut eſtre définie *Une ſorte d'Elocution achevée ; parfaite pour le ſens ; qui a des parties diſtinguées ; & qui eſt facile à prononcer tout d'une haleine*; Facile, dis-je, à prononcer non pas à cauſe de ſes parties, ni parce qu'elle eſt diviſée comme pourroit eſtre la Periode vicieuſe dont nous parlions incontinent ; mais à la prendre entiere & dans toute ſon étenduë.

Le *Membre* eſt une des parties de la Periode.

J'appelle *Periode ſimple* celle qui n'eſt que d'un membre.

Quant à la juſte meſure des Periodes & de leurs Membres, il ne faut pas ni Qu'elles ſoient trop courtes, ni auſſi Qu'elles ſoient trop longues ; car d'un coſté d'eſtre trop courtes, c'eſt une choſe qui embaraſſe l'Auditeur & qui l'arreſte à chaque pas; parce que comme il s'attend d'aller plus loin, & trouver cette longueur qu'il s'eſt figurée ; ſi le contraire arrive & que l'Orateur ceſſe, pour lors il recule en arriere, de la même façon qu'il feroit ſi une pierre s'eſtoit ren-

rencontrée en ſon chemin contre laquelle il ſe fait heurté. D'un autre coſté auſſi d'eſtre trop longue, c'eſt une choſe laſſante & qui fait demeurer derriere; car il en prend ici comme à la promenade quand on eſt de compagnie, où ceux qui veulent paſſer outre, abandonnent les autres qui les laiſſent aller.

De même en eſt-il des Periodes lors quelles ſont trop longues, qu'on prend plûtoſt pour un diſcours entier que pour une ſimple Periode; outre qu'il n'y a rien qui reſſemble mieux à ces longues & ennuyeuſes Anaboles dont nous avons déja parlé; ſi bien qu'à l'égard de ceux qui affectent une pareille longueur, on pourroit uſer de la même raillerie dont ſe ſervit Democrite de Chios contre Melanippide, qui au lieu d'Antiſtrophes avoit fait de ces longues Anaboles ou Prolongues traiſnez des Poëtes Dithyrambiques. Cette Raillerie au reſte eſt fondée ſur deux Vers ſententieux d'Heſiode, où il change peu de choſe. Les vers d'Heſiode ſont,

Celuy-là ſe fait mal, qui fait du mal aux autres,
Mais tout mauvais conſeil eſt bien pis pour l'Autheur.

Et luy pour ſa raillerie c'eſt ainſi qu'il les détourne,

Celuy-là ſe fait mal, qui fait du mal aux autres,
Mais tout Prolongue long eſt bien pis pour l'Autheur.

Or ce que nous venons de dire contre ceux qui font de trop longues Periodes, peut eſtre dit encore des autres qui leur donnent de trop longs Membres.

Pour les Periodes qui ont les membres trop courts, c'eſt encore pis; car même on ne peut pas dire que ce ſoient des Periodes; pource que

que la choſe paſſe ſi viſte & avec tant de precipitation, que l'Auditeur n'a pas le loiſir de ſe reconnoiſtre.

L'Elocution ou *la Periode compoſée de pluſieurs membres* eſt de plus d'une ſorte; car il y en a Une qui ſe contente de les avoir diſtinguez entr'eux, & ſans oppoſition: & Une autre au contraire qui les oppoſe.

Celle qui ne les oppoſe point eſt comme qui diroit,

Pour moy j'ay ſouvent admiré en moy-même & Ceux qui ont eſté cauſe que ces grandes & illuſtres Aſſemblées ont commencé; & Ceux qui ont eſté les Inſtituteurs de ces Jeux & de ces exercices celebres.

Celle qui ſe fait avec oppoſition, eſt lors que dans l'un & dans l'autre membre un contraire eſt opposé à ſon contraire; ou qu'une même choſe eſt jointe à deux contraires à la fois; comme qui diroit,

Ils ont également profité aux uns, & aux autres; & à Ceux qui ſont demeurez, & à Ceux qui les ont ſuivis. A ceux qui les ont ſuivis? puis qu'ils leur ont fait acquerir plus de bien qu'ils n'avoient chez eux. Aux autres qui ſont demeurez? parce qu'ils leur ont laiſſé ſuffiſamment dequoy vivre à leur aiſe dans leurs familles.

Ici on voit de l'oppoſition dans tous ces membres, en ce que *Demeurer* eſt contraire à *Suivre*; & *Suffiſamment* à *Plus*. Et tout de même dans ce qui ſuit apres.

De ſorte qu'ils ont pleinement ſatisfait à tous, & à Ceux qui ne ſongeoient qu'à amaſſer, & à Ceux qui vouloient joüir de ce qu'ils avoient.

Car

Car dans ces deux membres l'on voit encore de la contrarieté, en ce que ces deux mots *Amaſſer* & *Joüir* ſont oppoſez. Voicy quelques exemples encore ſemblables.

Souvent il arrive en de telles rencontres Que les plus Adviſez ſont les plus malheureux, & Que des Eſtourdis reüſſiſſent.

D'abord ils ſe maintinrent dans leur Païs par leur valeur qui eſt la gloire des Braves; & peu de temps apres ils ſe firent Maiſtres de la Mer.

Et tout de même celuy-ci, lors qu'il eſt parlé de la puiſſance de Xerxes.

Mais ce qui eſt étonnant, c'eſt qu'il fit voile ſur terre, & fit marcher à pied ſec ſes troupes ſur la Mer; de ſes vaiſſeux couvrant tout l'Helleſpon, & perçant le mont Athos.

De meme en eſt-il encore des exemples qui ſuivent.

Quelle apparence, Meſſieurs, que des gens que la Nature a fait Citoyens de la même Ville, en ſoient chaſſez par la Loy?

Car les uns ſont peris miſerablement, & les autres ne ſe ſont ſauvez qu'avec honte.

N'eſt-ce pas une choſe honteuſe que dans le particulier nous nous ſervions des Barbares pour Eſclaves? & que dans le General nous voyons un grand nombre de nos Alliez, qui ſont Grecs comme nous, eſtre faits Eſclaves de ces mêmes Barbares?

Ou ils les auront vivans, ou ils ne les abandonneront que morts.

Ou encore comme il fut dit en plein Barreau contre Pitolaus & Lycophron.

Ces gens icy quand ils eſtoient chez-eux, vous

vous vendoient; & depuis qu'ils ſont venus chez nous, ils ſe ſont laiſſez acheter.

Tous ces exemples-là donc font voir ce que nous avons dit touchant l'oppoſition. Au reſte telle maniere d'Elocution eſt agreable en ce poinct, que comme les Contraires ſont tres-connus d'eux-mêmes, on les connoiſt encore bien davantage quand ils ſont approchez & qu'on les oppoſe: Joint qu'alors il ſe remarque je ne ſçay quelle apparance de Syllogiſme dans ce qui ſe dit, avec d'autant plus de fondement, que l'*Elenque* qui eſt cette eſpece de Syllogiſme dont on ſe ſert pour réfuter, met toute ſon adreſſe à ramaſſer dans ſa conſequence les choſes où il ſe trouve de l'oppoſition & qui ſont contraires. L'Oppoſition donc ou l'Antitheſe, eſt proprement ce que nous venons de dire.

QUANT aux autres manieres de figurer les Periodes, le tout conſiſte, Ou à faire que la Periode ſoit compoſée de membres égaux, ce qui s'appelle *Pariſoſe*: Ou bien par le moyen de la *Paromœoſe*, de faire que les extremitez de châque membre ſe reſſemblent pour la terminaiſon. Or cecy arrive en deux façons, car il faut de neceſſité ou que cette Reſſemblance ſe rencontre au commencement de châque membre, ou ſeulement à la fin; Si c'eſt au commencement, toûjours il faudra que les mots entiers ſe reſſemblent; & Si c'eſt à la fin, ce ſera aſſez que la reſſemblance ſe trouve dans les dernieres ſyllabes; ou qu'un Nom ſoit mis en divers Cas; ou que le même mot ſoit repeté.

Un exemple donc de cette reſſemblance, qui

qui ſe doit faire au commencement, eſt comme qui diroit en parlant d'un Avare friand,

Le couſt luy oſta le gouſt des viandes.

Pour la fin c'eſt une choſe qui eſt claire d'elle même.

On doit ſçavoir que ces manieres de figurer la Periode ſont particulieres aux Grecs & aux Latins. *Voyez les Remarques.*

A l'égard d'un même Nom repeté en divers cas, c'eſt comme ſi l'on diſoit,

Les Charges les plus belles ne ſont pas ſans de grandes charges.

Un exemple d'un même mot repeté eſt de dire,

Pour toy tandis que ce pauvre homme a eſté vivant tu en as toûjours dit du mal, & maintenant qu'il eſt mort tu ne laiſſes pas encore d'en écrire du mal.

Enfin un exemple de reſſemblance pour la derniere ſyllabe, eſt comme de dire,

Et que te ſeroit-il arrivé de facheux, pour avoir vû un pareſſeux?

Apres tout rien n'empeſche qu'une même Periode ne puiſſe avoir tout ce que nous venons de dire, & qu'il ne s'y rencontre à la fois & *Antitheſe*, & *Egalité de membres* & *Reſſemblance de terminaiſons*. Pour ce qui eſt du commencement de chaque Periode, c'eſt une matiere qui a eſté traitée exactement dans nos Livres de la Rhetorique à Theodecte. Au reſte il faut remarquer qu'il ſe rencontre des Antitheſes fauſſes auſſi bien que des veritables; témoin celle qui ſe voit dans Epicharme quand il dit,

Or tantoſt nous eſtions enſemble
Et tantoſt j'eſtois avec eux.

CHA-

CHAPITRE X.

La façon de dire les choſes Spirituellement.

APES avoir parlé de tout ce qui regarde l'Elocution, & fait ſçavoir ce qu'on doit obſerver pour l'oreille; il eſt à propos maintenant que nous traitions *De la maniere de dire les choſes agreablement & avec eſprit*; A la verité j'avouë Que pour telle adreſſe il faut du Genie, ou s'y eſtre exercé de longue main; mais de le faire à propos & d'en donner les moyens, cela n'appartient qu'à la Rhetorique, & c'eſt d'elle ſeule qu'il le faut apprendre. Examinons cette matiere à fonds & dans toutes ſes Parties.

Poſons pour fondement Qu'*Apprendre avec facilité eſt une choſe qui naturellement plaiſt à tout le monde.* Cela eſtant, je dis Que puiſque les mots ſont inſtituez pour ſignifier quelque choſe, il s'en ſuit, Que ceux-là ſeront tres-agreables qui porteront une nouvelle connoiſſance à l'eſprit & luy apprendront ce qu'il ne ſçavoit pas; d'où j'infere, Qu'abſolument les mots *Eſtrangers* ne peuvent eſtre conſiderez en cette qualité, comme n'eſtant pas aſſez connus d'eux-mêmes; Ni encore les mots *Propres*, puis qu'ils n'apprennent rien de nou-

nouveau. Mais bien la *Metaphore* aura cet avantage & produira l'effet que nous diſons. Et de vrai qu'un homme en parlant de la Vieilleſſe, par metaphore l'appelle *de la Paille*; il eſt certain que ce mot alors nous apprend je ne ſçai quoy que nous ne ſçavions pas, nous faiſant connoiſtre ces deux choſes par leur genre & par ce qu'elles ont de commun; attendu que le mot de *Paille* & celuy de *Vieilleſſe* diſent tous deux une choſe dont la fleur eſt paſſée & qui n'a plus cette beauté ni cette vigueur qu'elle avoit auparavant.

Les *Images* ou Comparaiſons des Poëtes ſont auſſi de ce nombre & font le même effet; puis qu'une Comparaiſon employée à propos à beaucoup de grace; & paroiſt tres-ſpirituelle; car, comme il a déja eſté remarqué, toute Comparaiſon de ſoy eſt une Metaphore, n'en eſtant differente que par ce je ne ſçay quoy qu'on adjouſte qui la met dans le caractere d'une Comparaiſon; & c'eſt pourquoy même elle n'en eſt pas ſi agreable, à cauſe qu'elle fait attendre plus long-temps; joint qu'elle a encore ce defaut, de ne dire jamais d'une choſe, Ce qu'elle eſt, mais à quoy elle reſſemble; qui n'eſt point du tout ce que noſtre eſprit cherche ni ce qu'il veut ſçavoir.

Toute Diction donc & tout Enthymême auront l'agrément que nous venons de dire, qui portant une nouvelle connoiſſance à l'eſprit ſeront compris d'abord. D'où il s'enſuit Que jamais on ne pourra faire état, ni d'aucun de ces Enthymêmes ſuperficiels, c'eſt-à-dire, connus de tout le monde & qu'il ne faut point chercher pour trouver; ni de tous ceux encore qui étant achevez de prononcer ne ſeront point entendus:

dus : Mais au contraire on prendra grand plaiſir à ceux qui n'auront pas plûtoſt eſté prononcez, que ſans que l'eſprit alors ſoit retardé en rien, ou fort peu, en même temps on comprendra ce que c'eſt ; quoy que ce fuſt une connoiſſance qu'on n'euſt pas auparavant : car de cette façon il ſemble qu'on apprenne quelque choſe, au lieu qu'avec les autres cela n'arrive point. Pour ce qui regarde donc purement la *Penſée* & le ſens dans les Enthymêmes, ce que nous venons de dire eſt ce qui agrée & qui les fait eſtimer par deſſus les autres. Quant à *la grace de leur Expreſſion*, elle dépend de trois poincts.

Premierement de la *Figure*, s'il s'y trouve de l'Antitheſe, par exemple,

Et ce qui eſtoit une Paix pour tous les autres, ceux-cy le regardoient comme une plus belle occaſion de leur faire la Guerre en particulier.

En cet exemple l'on voit que le mot de *Paix* eſt opposé à celui de *Guerre*.

En ſecond lieu cette grace ſe rencontrera dans les mots ; s'ils ſont mis avec *Metaphore* ; pourveu que telle Metaphore ne ſoit ni tirée de loin, puis que d'abord il ſeroit difficile de l'entendre ; ni auſſi trop connuë & trop commune, à cauſe qu'elle ne toucheroit point.

Enfin il s'y remarquera de la grace, ſi la diction eſt *Energique* & met la choſe devant les yeux ; car enfin tout ce qui eſt repreſenté dans l'action, ſe fait beaucoup mieux voir & toucher bien davantage que ce qui n'agit pas encore.

AFIN donc qu'il paroiſſe de l'eſprit dans ce qu'on dit, ces trois choſes ſont à rechercher, *la Metaphore*, *l'Antitheſe* & *l'Energie* autre-

trement, la Peinture. Mais parce qn'il y a quatre ſortes de Metaphores, il ſera bon de choiſir celles qui auront de l'analogie; comme eſtant les plus eſtimées & les plus belles. De cette qualité eſt celle de Pericles quand il diſt,

Que tant de brave Jeuneſſe perie à la derniere bataille, eſtoit une perte ſi conſiderable pour l'Eſtat, qu'on pouvoit aſſeurer Que l'Année n'en feroit pas une plus grande ſi on luy oſtoit le Printemps.

Ou encore comme ce que diſt Leptinée en faveur des Lacedemoniens, afin de faire conſerver leur ville,

Qu'il ne faloit pas permettre qu'on fiſt ce tort-là à la Grece de luy arracher un œuil.

Ou bien de la façon que fit Cephiſodote à Chares, voyant qu'à toute force il vouloit rendre compte aux Atheniens de ſon adminiſtration, quoy que la guerre d'Olynthe duraſt encore; car ne pouvant ſouffrir cette injuſtice, il luy diſt avec indignation,

Qu'il le faiſoit beau voir en l'eſtat qu'eſtoient les affaires, & tenant le peuple comme dans un four, de vouloir rendre compte.

Ou comme le même diſt encore quand il voulut porter les Atheniens à paſſer dans l'Eubée pour y fourrager.

Qu'il faloit bien que le Decret de Miltiade ſortiſt enfin ſon effet.

Une Metaphore ſemblable eſt le mot d'Iphicrate, lors que les Atheniens conclurent la Paix avec les Epidauriens, & tous ceux de la même coſte; car il leur diſt en colere,

Qu'ils pouvoient bien ſerrer leurs armes & ne plus ſonger à faire la guerre, puis qu'ils s'eſtoient oſté les vivres pour leurs Armées.

Il en eſt de même, de ce que diſoit Pitholaüs, appellant ce fameux vaiſſeau des Atheniens nommé Paralos, *la Maſſuë du Peuple.*

Comme chez nous la Beauſſe eſt appellée le Grenier de la France.

Et tout de même la ville de Seſtos, *le Grenier du Pyrée.*

Cette même analogie auſſi ſe rencontre dans ce que diſt Periclés lorſqu'il conſeilla de raſer l'Ægine, l'appellant la *Chaſſie du Pyrée*, à cauſe qu'elle en gaſtoit la veuë. * * *

La Penteſyringue eſtoit un certain inſtrumẽt de bois à cinq trous, dõt on ſe ſervoit pour les Criminels, par ou on leur faiſoit paſſer la tête, les bras, & les jambes, afin qu'ils ne ſe puſſent remuer.

La même adreſſe ſe peut remarquer dans cette raillerie de Polyeucte contre un certain Speuſippe travaillé d'Apoplexie, qui aimoit à broüiller l'Eſtat.

Qu'il eſtoit eſtrange qu'un Homme comme luy ne puſt ſe tenir en repos, luy que la Fortune tenoit arreſté par une maladie pire que la Penteſyringue.

C'eſt ainſi que par Metaphore il appelloit l'Apoplexie, à cauſe que cette maladie & la Penteſyringue ont cela de commun, d'empeſcher le Corps de ſe pouvoir remuer.

Et tout de même en eſt-il de ce que diſoit Cephiſodote lors qu'il appelloit les Galeres des Atheniens, *des Moulins peints & enjolivez*; à raiſon que chez les Atheniens un Coquin eſtoit envoyé aux Galeres pour punition, comme chez les Particuliers un Eſclave eſtoit envoyé au Moulin quand il avoit fait quelque friponnerie. * * *

Ou encore comme Æſion parlant de l'ardeur des Atheniens à s'armer contre la Sicile, & du grand nombre d'hommes qui s'embarqua pour y aller, car il diſoit d'eux,

Qu'ils avoient répandu leur Ville dans la Sicile.

car tout cela en effet, & contient Metaphore & met la choſe devant les yeux.

Il en eſt de même de cet autre endroit, *En ſorte que la Gréce s'écria*, pource qu'à s'exprimer ainſi il ſemble en quelque façon qu'on voye la choſe, & ſi de plus c'eſt une Metaphore.

Et tout de même encore lors que Sephiſodote diſoit aux Atheniens, à l'occaſion de leurs Aſſemblées ſeditieuſes;

Qu'ils priſſent garde qu'autant de fois qu'ils s'aſſembleroient, ce ne fuſt autant de jours de batailles.

Iſocrate a dit quelque choſe d'approchant, parlant de ceux qui couroient avec tant d'empreſſement aux aſſemblées publiques.

Ou bien encore comme il ſe lit dans l'Oraiſon funebre de Lyſias.

Que la Grece pouvoit bien aller pleurer ſur le tombeau de ceux qui eſtoient morts à Salamie, & là ſe faire raſer; puis que ſa Liberté ſe trouvoit enſevelie avec la Valeur de tant de braves gens; car ſi ſimplement il euſt dit,

Que la Grece avoit ſujet de venir pleurer ſur ce tombeau, puiſque ſa valeur ſe trouvoit enſevelie avec tant de vaillans Hommes;

Sans doute il y auroit eu de la Metaphore, & même c'eſtoit faire une peinture & mettre la choſe devant les yeux; mais d'avoir oppoſé comme il fait la *Liberté* à la *Valeur*, en cela il ſe trouve une ſorte d'Antitheſe qui encherit de beaucoup & qui donne à l'expreſſion toute une autre grace.

On pourroit auſſi alleguer ce que diſt un jour Iphicrate,

Le diſcours, Meſſieurs, que j'entreprends, ſe va ouvrir un chemin au travers des grandes actions de Chares.

Car icy la Metaphore eſt d'autant plus belle, qu'elle eſt fondée ſur une Analogie; joint que ce mot *au travers* fait une peinture & repreſente la choſe comme ſi on la voyoit.

Il en ſeroit de même de dire,

Que pour ſortir d'un Danger, il faut appeller au ſecours un autre Danger.

car c'eſt encore une metaphore qui met la choſe devant les yeux.

On peut auſſi rapporter ce qu'allegua Lycoleon lors qu'il defendoit Chabrias.

Quoy, Meſſieurs, diſoit-il, *n'aurez-vous aucun reſpect pour cette figure de bronze qui ſemble maintenant interceder en ſa faveur & vous demander grace?*

pource que dans le temps qu'il diſoit cela c'eſtoit une belle metaphore, quoy qu'en un autre temps elle n'euſt rien valu; & non ſeulement c'eſtoit une metaphore, mais encore une peinture qui repreſentoit la choſe même. En effet Chabrias eſtant en danger de ſa vie, il y avoit de l'eſprit à feindre, que ſa Statuë qui eſtoit là preſente demandoit grace pour luy, & de cette choſe ſans vie d'en faire une animée.

Et encore quand parlant de la même Statuë & des autres, il dit,

Que c'eſtoit-là veritablement l'Hiſtoire d'Athenes, où l'on apprenoit ce qu'elle avoit fait de beau.

Il en eſt de méme de cet endroit d'Iſocrate,

Ces gens-là tous les jours s'étudiant par toutes ſortes de moyens à devenir plus beſtes & plus ſtupides.

car icy le mot de *s'Eſtudier* eſt mis par metaphore, n'eſtant jamais pris qu'en bonne part, & vou-

& voulant dire proprement, Le ſoin qu'une perſonne prend d'ajoûter aux avantages qu'elle a, & de devenir plus parfaite de jour en jour.

De dire encore,

Que l'Entendement de l'Homme eſt un flambeau que Dieu a allumé dans ſon ame afin de le conduire,

aſſeurément c'eſt une tres-belle Metaphore, en ce que ces deux choſes-là ſont faites pour éclairer.

Un endroit encore ingenieux eſt celui-cy.

Par cette Paix, Meſſieurs, nous ne finiſſons pas la Guerre, mais nous la diferons.

Pource qu'icy le mot de *Delay* & celuy de *Paix*, de la façon qu'Iſocrate l'entend, ſont pris tous deux pour une choſe qui regarde l'Avenir.

Il en eſt de même de dire,

Que les Traitez de Paix ſont des Trophées plus glorieux pour un Eſtat que ceux qui ſe remportent à la Guerre; puis que les Trophées d'ordinaire ne ſont fondez que ſur de legers avantages & quelque petit bonheur arrivé dans une rencontre; au lieu que les Traitez de Paix deſarment l'ennemy, & ne ſe font jamais ſans mettre fin entierement à la Guerre;

car ſans doute la metaphore eſt tres-juſte, en ce que *Traité de Paix* & *Trophée* ſont tous deux des marques de victoire.

Ce ſeroit auſſi une belle Metaphore de dire,

Que ce n'eſt pas une petite punition aux Etats de faire des actions qui les mettent en mauvaiſe reputation.

car icy le mot de *Punition* eſt d'autant plus beau, qu'il ſignifie proprement, Un certain dommage qui eſt fait avec juſtice.

IL a donc eſté monſtré Que tout ce qui eſt dit avec grace conſiſte particulierement aux Metaphores qui ont de l'Analogie, Et de plus à repreſenter les choſes comme ſi on les avoit devant ſes yeux.

CHA-

CHAPITRE XI.

Ce que c'eſt qu'Energie & mettre une choſe devant les yeux.

IL s'agit maintenant de monſtrer, ce que c'eſt que *Mettre une choſe devant les yeux*, & ce qu'il faut obſerver pour cela. Je dis donc Que tout terme ſera Energique & mettra une choſe devant les yeux, qui marquera de l'action. Par exemple, qui diroit ſimplement de l'homme de bien,

Que c'eſt ce Quarré & ce Cube immobile qui demeure toûjours en même aſſiette;

aſſeurement c'eſt une Metaphore, puis que tous deux donnent à connoiſtre une choſe qui eſt dans un eſtat parfait; cependant il ne s'y voit aucune Energie, ni rien qui marque de l'action, mais au contraire qui diroit ainſi,

Non pas d'un homme de mon âge, & caſſé comme je ſuis; mais d'un homme encore en ſa vigueur & dans un âge floriſſant.

pour lors ce ſeroit marquer de l'action.

Ce ſeroit encore marquer de l'action de dire de quelqu'un.

Que c'eſt un vrai Cheval échappé,

Ou bien ainſi que fait Euripide.

Les Grecs donc ſans tarder auſſi-toſt s'élançant, Eurip. Sen. Iphig. in Aul.

car dans le mot de *s'Elançant* ſe trouve & action & metaphore tout enſemble.

Ou bien encore de la façon qu'Homere s'en ſert en pluſieurs endroits, car par le moyen de la Metaphore il anime toutes les choſes qui n'ont point de vie. En effet donner de l'action à ce qui n'en a point, a beaucoup de grace & ſe fait toûjours eſtimer; comme dans les vers ſuivans, lors qu'Homere repreſente cette lourde pierre de Siſyphe qui retomboit toûjours,

Il a beau l'élever juſqu'au haut du ſommet,
12. *Quoy que dans ce travail le malheureux ſuccombe,*
Ce Rocher impudent en même temps retombe.

Et encore lors qu'il parle d'une Fléche qu'on tire,

13. *La Fléche s'en vola.*

Et ailleurs encore parlant d'une autre Fléche,

Impatiente de frapper.

Et tout de même, lors qu'il dit,

11. *Les Dards fichez en terre & par tout heriſſez,*
Sembloient ne reſpirer que ſang & que carnage.

Ou comme il dit encore en un autre endroit,

15. *Et la pique ennemie, avide de ſon ſang,*
Vient à luy de fureur & luy perce le flanc,

Car à cauſe que dans ces exemples le Poëte parle de toutes ces choſes comme ſi veritablement elles eſtoient animées; auſſi ſemble-t'il que d'elles-mêmes elles agiſſent & ſe portent à quelque action. En effet le mot d'*Impudent*, qui eſt attribué à la Pierre; celuy d'*Avide* qui eſt donné à la Pique; & tous les autres, ſont autant d'actions qui viennent de choſes qui ont de la vie. Or le Poëte, qui eſt adroit, a ſçeu à propos s'en ſervir par Metaphore, à cauſe de l'analogie qui s'y rencontre: Et de vray l'on peut dire que ce que la Pierre fait à l'égard de Siſyphe, l'Impudent le fait à l'égard de celuy qu'il choque

que par ſon impudence. Le même Poëte ne manque pas d'en faire autant dans ſes plus belles comparaiſons lors qu'il les tire de choſes inanimées, comme dans ces vers icy.

Et les Flots recourbez tout blanchiſſans d'eſcume, Iliade 13
Alloient & revenoient d'un cours impetueux.

car Homere a cela, qu'il anime & donne de l'action à tout ce qu'il décrit; & veritablement il a bien raiſon de le faire, puis que la Poëſie eſtant une pure imitation, comme elle eſt, il n'y a rien de ſi propre à repreſenter ni qui imite plus parfaitement que l'Action.

Au reſte afin qu'une Metaphore ſoit bonne, ainſi qu'il a déja été remarqué, on la doit tirer de choſes proches, & pourtant qui ne ſoient pas trop connuës, mais à peu prés comme on fait en Philoſophie quand il s'agit de trouver quelque reſſemblance. Pour ce qui eſt de trouver de la reſſemblance dans les choſes éloignées, cela n'appartient qu'aux perſonnes qui ont beaucoup d'eſprit; comme quand Archytas ſouſtenoit,

Qu'il n'y avoit point de difference entre un Arbitre & un Autel, parce que tous deux ſervent d'azile à l'Affligé.

Ou encore de dire,

Qu'une Ancre de Navire & une Cremaliere ſont la même choſe pour l'uſage, puis que l'une eſt faite pour retenir par en haut & l'autre par en bas.

Ou bien de dire en parlant de Villes,

Qu'on les auroit égalées.

car ſans doute c'eſt trouver de la reſſemblance en des choſes bien éloignées, de tranſporter ainſi le mot d'*Egal*, & le faire paſſer des Surfaces à l'Autorité & à la Puiſſance.

Apres tout la plus grande partie des bons mots & de ce qui ſe dit avec eſprit, dépend de la metaphore; Et encore de je ne ſçay qu'elle tromperie adroite qui ſurprend l'eſprit & luy fait prendre l'un pour l'autre: attendu que par cette tromperie il reconnoiſt d'autant plus évidemment avoir apris quelque choſe, qu'il voit que c'eſt tout le contraire de ce qu'il s'eſtoit imaginé d'abord; comme ſi l'eſprit alors ſe diſoit à luy-même, *Effectivement c'eſt ainſi qu'il le faloit entendre, & j'ay tort de l'avoir pris autrement.*

QUant aux *Apophtegmes*, ceux-là auſſi ont de la grace qui font entendre toute autre choſe que ce qu'ils ſignifient, comme ce que diſt Steſichore aux Locrois pour les détourner de faire la guerre,

Que s'ils en venoient-là, les Cigales chez eux pourroient bien chanter à terre.

LEs *Enigmes* bien faits, ſont auſſi tres-agreables pour la même raiſon; car outre qu'on y apprend quelque choſe qu'on ne ſçavoit pas, c'eſt que la Metaphore s'y rencontre.

IL ſe trouvera encore de la grace dans la maniere que nous enſeigne Theodore, qui eſt *De dire des choſes nouvelles.* Or cela arrive quand ce qui ſe dit eſt ſurprenant, & comme il s'explique luy-même, quand ce qui ſe dit n'eſt nullement ce qu'on attendoit; ainſi qu'il ſe voit dans le Ridicule lors qu'un mot vient à eſtre tant ſoit peu changé. Toutes les Railleries qui ſont fondées ſur quelque alluſion font le même effet; car c'eſt une choſe qui trompe, même dans les Vers;

Vers ; vû que ce qui ſe dit alors n'eſt rien moins que ce que l'Auditeur penſoit d'abord, ni ce qu'il s'imaginoit qu'on deuſt dire, comme dans le Vers qui ſuit,

Il marchoit à ſon rang les Mules aux talons.

Et de vray l'Auditeur en cet endroit ne s'attendoit à rien moins qu'à entendre parler de Mules aux talons, mais de quelque maniere de Chauſſure. Or il faut bien prendre garde qu'en le diſant la choſe s'entende tout d'un coup, autrement cela ne vaudroit rien.

Pour ce qui eſt de l'*Alluſion*, ſa grace conſiſte, non pas à dire ce qui eſt exprimé en apparence, mais ce que porte le mot ſur lequel l'alluſion eſt fondée ; comme ce que Theodore diſt un jour par raillerie à un certain Nicon Joüeur d'Inſtrumens, *Thrattei ſe*, car il ſemble d'abord qu'il le prenne à la lettre, comme qui diroit, *Il te trouble* ; cependant c'eſt où eſt la tromperie, parce qu'il luy donne tout un autre ſens. Or c'eſt ce qui eſt plaiſant à ceux que l'entendent, car qui ne ſçauroit pas que celuy à qui il parle eſt venu de Thrace, & que ſa Mere eſtoit Eſclave, la choſe n'a plus de grace. De même en eſt-il de cette autre alluſion, *Boulei auton Perſai.* Ce qu'il faut ſçavoir ici touchant ces Alluſions, eſt que l'application en doit eſtre juſte dans tous les deux ſens.

IL y aura auſſi de la grace aux termes *Equivoques* ; ainſi à l'égard du mot *Arche*, qui ſignifie à la fois & *Commandement* & *Commencement*, il a eſté dit.

Athenaiois ten tes Thalaſſes Archen, *Que le Commendement & l'Empire de la Mer aux Atheniens*, me Arche einai ton kakon, *n'a*

Ἀθηναίοις τὴν τῆς θαλάσσης ἀρχὴν μὴ ἀρχὴ εἶναι τῶν κακῶν.

μὴ εἶε-
ναι τὴν
ἀρχὴν
τῶν κακῶν.

pas eſté le commencement de tous les maux qui leur ſont arrivez, comme on pretend; parce qu'ils y ont fort bien fait leurs affaires.

Ou bien encore de l'autre façon que s'en eſt ſervy Iſocrate contre les Lacedemoniens quand il dit,

Archen te Polei, *Que le Commandement & l'Empire qu'ils s'eſtoient acquis ſur la mer*, Archen einai ton kakon, *avoit eſté le commencement de tous les malheurs qui leur eſtoient arrivez depuis.*

pource que dans l'une & dans l'autre façon, la choſe à quoy perſonne ne s'attendoit, a eſté ce qu'on vouloit dire, & qui apres tout s'eſt trouvée veritable. En effet ſi Iſocrate, & l'autre qui ont uſé de ces termes equivoques ne luy avoient donné qu'une ſignification, & qu'en diſant *Archen einai Archen*, ils euſſent entendu ſimplement, *Que le Commandement & l'Empire qu'ils s'eſtoient acquis ſur la Mer, eſtoient un Empire & un Commandement*, ſans doute il n'y auroit pas eu grande fineſſe à cela; mais ce n'eſt point-là du tout ce qu'ils veulent dire: car quand pour la ſeconde fois ils repetent le même mot, ce n'eſt plus *ce Commandement & cet Empire* qu'ils entendent, mais toute autre choſe. En telles rencontres donc, de ſçavoir à propos ſe ſervir d'un terme equivoque; ou d'une metaphore, c'eſt ce qui eſt beau. Voici d'autres Exemples, mais d'un caractere diferent; car au lieu de ſe joüer ſur un terme equivoque, ici l'on nie qu'il y ait equivoque dans le mot. Ainſi il a eſté dit à l'occaſion d'un Médiſant;

Que celui qui s'appelloit le Muet, *n'eſtoit pas trop* Muet.

Et tout de même d'un autre.

Que

Que le nommé Anaſchetos, *n'eſtoit rien moins qu'*Anaſchetos ; *pour donner à entendre Que ſon humeur eſtoit inſupportable.*

Au reſte en toutes ces rencontres, afin que la choſe ait de la grace, il faut que le même mot ſoit toûjours repeté deux fois, comme dans les exemples que nous venons d'apporter ; & dans les ſuivans,

Ce n'eſt pas eſtre ſoldat, que de vivre ainſi en Soldat,

Ou bien,

Pour eſtre Soldat, on n'en eſt pas toûjours plus Soldat.

Comme encore,

Pour eſtre Etranger dans une maiſon, il ne faut pas vivre ſi fort en Etranger.

Ou bien,

Pour eſtre Etranger ceans, vous n'en ſerez pas plus traité en Etranger.

car on voit ici que le même terme qui eſt repeté renferme plus d'une ſignification.

La même grace encore ſe rencontre dans cet excellent mot d'Anaxandridas qui a eſté tant loüé,

Qu'il eſt beau de mourir avant que d'avoir rien fait qui merite la mort.

Car c'eſt la même choſe que de dire en d'autres termes,

Qu'il eſt juſte de mourir lors qu'il n'eſt pas juſte que l'on meure.

Ou bien,

Qu'un homme alors eſt digne de mourir qui n'eſt pas digne de la mort, ou encore autrement, *qui n'a rien fait qui merite la mort.*

Parce que tout cela eſt un même tour, & la même maniere d'exprimer. Mais ce qui eſt pour donnere la dernier grace & faire tout-à-fait eſti-

mer une choſe, c'eſt de la dire ſuccintement & avec oppoſition. La raiſon eſt, Qu'on la comprend, & beaucoup mieux, à cauſe de l'oppoſition; & plûtoſt, à cauſe qu'elle eſt renfermée en peu de mots.

Ce qu'on doit encore obſerver dans ces beaux Sentimens ici, eſt de prendre garde que ce qu'on dit convienne à la perſonne de qui on parle, & même qu'il ſoit heureuſement exprimé; au moins ſi l'on veut que ce ſentiment-là paſſe pour verité, & non point pour une choſe dit en l'air & à l'ordinaire; car ces deux conditions ne ſe rencontrent pas toûjours enſemble, & l'une eſt quelquefois ſans l'autre; Et de fait qui diroit tout ſimplement,

Qu'il eſt juſte de mourir lors qu'on n'a point encore fait de mal.

ſans doute que le ſentiment ſeroit fort beau & le même que celuy que nous avons allegué; cependant cela n'auroit point de grace. Ce ſeroit auſſi un bon conſeil à donner, que de dire,

Qu'une Fille de condition ne doit point s'allier qu'à un homme de ſa condition.

mais une expreſſion de cette qualité ne toucheroit point & n'auroit pas l'agrément que nous cherchons; mais bien la choſe aura de la grace ſi l'un & l'autre s'y rencontrent; que l'expreſſion ſoit belle, & que le ſentiment convienne à la perſonne; comme de dire,

Qu'il n'eſt jamais plus juſte de mourir que lors qu'il n'eſt pas juſte que l'on meure.

Et pour monſtrer qu'on ne ſçauroit ici trop prendre de peine apres ſon élocution, c'eſt que même plus il s'y rencontrera d'ornemens de ceux que nous avons remarquez, & plus la choſe aura de grace; je veux dire ſi tout enſemble

les

les mots y ſont mis avec metaphore, & que cette metaphore renferme une analogie ; De plus s'il s'y trouve de l'Antitheſe, ſi les membres ſont égaux ; enfin ſi le ſens eſt Energique & plein d'action.

Pour les *Images* encore ou comparaiſons, on ne peut pas douter non plus qu'elles n'ayent beaucoup de grace, puis qu'en quelque façon comme il a eſté déja monſtré, elles tiennent rang entre les metaphores les plus excellentes, pour eſtre toûjours fondées ſur deux choſes qui ont même rapport, ainſſi que la metaphore analogique : car on ſçait que toute metaphore ne l'eſt pas, & qu'il y en a de ſimples ; Par exemple de dire,

Que le Bouclier de Mars eſt ſa Couppe.

Ou bien,

Qu'un Arc eſt une Harpe ſans corde.

ſans doute cette expreſſion n'eſt pas ſimple & comprend un double ſens, qui eſt ce que la comparaiſon cherche ; mais de dire ſimplement,

Qu'un Arc eſt une Harpe.

Ou

Qu'un Bouclier eſt une Couppe ;

alors la metaphore eſt ſimple, & telle que jamais elle ne ſe rencontre dans les bonnes Comparaiſons.

Quelque fois pourtant il ſe fait d'autres Comparaiſons, par exemple de cette ſorte ;

Qu'un Joüeur de Fluſte reſſemble à un Singe, à cauſe de leur poſture ramaſſée. * * *

mais pour bien faire il faut toûjours qu'il s'y trouve de la metaphore, car aſſeurément c'eſt une fort belle comparaiſon de dire,

Que le Bouclier de Mars eſt ſa Couppe.

Ou

Ou

Qu'une Maſure eſt la robbe déchirée d'une Maiſon.

Ou encore comme il fut dit de Nicerate,

Que c'eſtoit le Philoctete mordu par Pratys.

car c'eſt la comparaiſon qu'en fit Thraſymaque voyant ce Nicerate avec de grand cheveux & tout negligé, depuis que Pratys eut remporté le prix pour ſçavoir beaucoup mieux Reciter des Vers que luy. Ainſi il faut bien prendre garde d'eſtre juſte dans ſes Comparaiſons; car la choſe eſt de telle conſequence, qu'il n'y a rien qui rende un Poëte plus ridicule que d'y manquer, quelque habile homme qu'il ſoit d'ailleurs comme quand ils apportent de ces comparaiſons.

Ainſi que le Perſil ſes jambes ſont tortuës.

Ou bien,

Ainſi que Philammon & Coricus enſemble,
Quand ſous un même joug ils regimbent ſi bien.

Car tout cela c'eſt autant de comparaiſons. Or donc que les Comparaiſons ne ſoient des metaphores, c'eſt une matiere qui a eſté rebattuë aſſez de fois pour n'en plus parler.

QUANT aux *Proverbes*, il eſt certain que ce ſont encore des metaphores, mais de ces metaphores qui paſſent d'une eſpece à l'autre, comme ſi quelqu'un par exemple, dans l'eſperance de profiter, venoit à tranſporter chez luy une choſe qui luy fuſt apres tres-dommageable, & que là-deſſus on allaſt dire,

Que c'eſt le Carpathe avec ſon Lievre:

car pour lors ce ſeroit une metaphore, à cauſe que l'avanture de cet homme ſeroit pareille à celle des habitans de Carpathe lors qu'ils voulurent

rent avoir des lievres dans leur Isle. Pour ce qui est donc de la belle maniere de dire les choses, & ce qui fait qu'on y remarque de l'esprit; je pense qu'il y a peu de raisons à ajoûter à celles que j'ay apportées.

IL n'y a point de doute encore que les *Hyperboles*, lors qu'elles sont belles, ne soient des metaphores, comme celle qui fut faite à l'occasion d'un certain homme qui avoit le visage plein de boutons & tout bourgeonné,

Vous eussiez dit à voir son visage que c'estoit un panier plein de Meures.

car ce qui fait la ressemblance en cette rencontre, est que tout bouton qui vient au visage est rouge, mais il faut avoüer qu'il y a un peu trop d'excés à cela.

Ce qui est à remarquer touchant l'*Hyperbole*, est Qu'il ne s'en trouve point dont on ne puisse faire une comparaison en ajoûtant simplement les particules necessaires, comme de dire, *Tout de même*, *Tout ainsi*, &c. ce qui est si vrai, qu'il se voit beaucoup de comparaisons de cette sorte; la difference n'estant que dans le caractere & la maniere de s'exprimer; comme sont les suivantes que j'ay déja apportées,

Ainsi que Philammon & Coricus ensemble, &c.

car enfin il n'y a qu'à changer de caractere pour en faire une Comparaison; & de fait en voicy une,

Vous eussiez dit à le voir que c'estoit Philammon qui estoit aux prises avec Coricus.

Et de méme en est-il de l'autre Vers, car à s'exprimer comme fait le Poëte,

Ainsi que le Persil ses jambes sont tortuës.

alors c'est une Comparaison; mais de le dire d'une

d'une autre ſorte. c'eſt une pure Hyperbole, par exemple,

Pour moy je ne croyois point que ce fuſſent de veritables jambes d'homme qu'il euſt, mais des jambes de Perſil qu'on luy euſt faites exprés, tant elles eſtoient tortuës.

Iliad. 9. Apres tout il ſe trouve que les Hyperboles ſont pueriles, quelque bonnes même qu'elles ſoient, à cauſe qu'il y a de l'excés dans tout ce qu'elles diſent; auſſi eſt-ce la raiſon pourquoy ceux qui ſont en colere s'en ſervent principalement comme dans Homere,

Iliad. *Me donnaſt-il autant que la Mer a de ſable,*
Et la Terre de points.

Et encore en un autre endroit,

Jamais Agamemnon ne m'aura pour ſon Gendre,
Quand ſa Fille en attraits plus riche que Venus
Eſtaleroit aux yeux des charmes inconnus;
Quand elle égaleroit Pallas même en ſageſſe.

Veritablement j'avouë qu'à Athenes cette figure a grand cours, & que là les Orateurs s'en ſervent d'ordinaire; mais quoy qu'on veüille dire, l'uſage n'en eſt pas bon pour toutes ſortes de perſonnes, puis qu'enfin il n'y a rien de ſi meſſeant dans la bouche d'un Vieillard.

CHA-

Chapitre XII.

Qu'il y a deux ſortes d'Elocution.

Apres tout il ne faut pas ignorer, Qu'à chaque Genre ou nature de Diſcours convient une ſorte de diction; car ſans doute il y a grande diference entre un Diſcours qui eſt fait pour eſtre leu, & un autre qui doit eſtre recité; & grande diference encore entre le ſtyle d'un Plaidoyé, & celuy d'une Harangue, c'eſt-à-dire d'un diſcours fait pour parler devant tout un Peuple & dans les grandes Aſſemblées. Or quant à ces deux diférences, & d'écrire & de parler, c'eſt ce qu'il faut ſçavoir. Celle donc qui regarde l'Action, conſiſte à parler purement ſa langue; & pour L'autre, c'eſt de ſe voir en tel eſtat qu'ayant à donner quelque choſe au Public on ne ſoit pas contraint de ſe taire, ce qui arrive à tous ceux qui ne ſçavent pas écrire.

Au reſte il y a une telle difference entre ces deux Styles, Que la Diction, qui doit eſtre leuë veut être tres-exacte; & L'autre au contraire, qui a à eſtre recitée, ne s'attache qu'à l'Action. Or de celle-cy il s'en trouve de deux ſortes: car l'Une s'étudie à faire connoiſtre les mœurs; & l'Autre eſt Pathetique. Auſſi eſt-ce pour cela que les Comediens ſur tout recherchent

chent les Ouvrages où éclate l'un ou l'autre de ces deux caracteres; comme les Poëtes de leur coſté ne s'oublient pas à choiſir des Comediens qui réüſſiſſent à repreſenter ces choſes & à les faire valoir par l'action.

Pour l'autre Style, il ne laiſſe pas encore de donner de la reputation aux Poëtes quand ils y excellent, comme Cheremon; car celuy-ci dans ſa diction eſt auſſi exact que le plus ſcrupuleux de nos Authéurs qui écrivent en Proſe; Lycimnius encore de tous les Dithyrambiques eſt le premier en cela.

ET pour monſtrer combien la diference eſt grande de ces deux Styles, c'eſt qu'il ne les faut que comparer enſemble. Et de fait qu'on vienne à reciter quelqu'un de ces Diſcours qui paroiſſent ſi beaux ſur le papier, pour lors il n'y aura rien de ſi maigre ni de ſi ſec: Et tout de même il n'y aura rien de plus plat que ces Diſcours ſi merveilleux quand on les prononce, ſi-toſt qu'ils ſont entre les mains & qu'on les lit. La raiſon eſt Que ceux-ci ne ſont propres que pour l'action, de ſorte que ſi ce qui eſt fait pour l'action & qui doit emprunter toute ſa force delà, en eſt ſeparé; pour lors il arrive que ne faiſant plus ſon effet, la choſe paroiſt ridicule. Et ceci ſe remarque particulierement dans les *Aſyntheton*, c'eſt-à-dire lorſqu'on omet les Conjonctions: car c'eſt avec raiſon qu'on ne les peut ſouffrir ſur le papier; non plus que de voir repeter & rebattre ſouvent la même choſe; cependant il n'y a rien qui faſſe tant valoir l'action que cela, & enfin tous les Orateurs s'en ſervent.

AU reſte il faut avoir ſoin, en repetant la même choſe, de ne pas employer les mêmes termes, mais les varier & changer autant de fois de façon de parler; attendu qu'il n'y a rien qui aide tant l'action, ni qui y achemine davantage, par exemple,

C'eſt luy, Meſſieurs, qui vous a volez, c'eſt luy qui vous a trompez, c'eſt luy enfin qui a fait ſon poſſible pour vous trahir & vous livrer à vos Ennemis.

Pour d'autres exemples de telles repetitions, il n'y a qu'à ſe ſouvenir de ce qu'on a vû faire au Comedien Philemon dans la Piece d'Anaxandridas, intitulée la *Gerontomanie* ou *Les Vieux Fous*, lors que Rhadamante & Palamede paroiſſent ſur le Theatre. Et encore dans le Prologue *des Pieux*, où le mot de *Moy* eſt ſi ſouvent repeté; car qui n'animeroit cela de l'action & ne le feroit valoir, ce ſeroit une choſe auſſi mauſſade, *Que de voir à un homme porter une poutre*, comme il y a au Proverbe.

Le même ſe doit entendre des Conjonctions; par exemple de cette ſorte,

J'arrive donc ſur le lieu, Je l'aborde, Je le prie &c.

car il faut de neceſſité que cela ſoit animé, & ne le pas prononcer tout d'une piece ni du même ton comme ſi c'eſtoit la même choſe. De plus l'Omiſſion des Conjonctions a cela de particulier, que dans le même temps il ſemble qu'on diſe beaucoup de choſes à la fois. En effet puiſque le propre de la Conjonction, de pluſieurs choſes eſt de n'en faire qu'une; ſans doute l'omettant, le contraire arrivera; ſi bien que d'une ſeule & meſme choſe il s'en fera pluſieurs.

ſieurs: Ainſi l'on voit que de s'en ſervir, c'eſt une eſpece d'Amplification. Par exemple,

Je m'en viens à luy, Je luy fais entendre l'affaire, Je le prie;

pource qu'il ſemble alors que ce ſoient pluſieurs actions qu'on faſſe à la fois. Et encore comme de dire,

Mais, Meſſieurs, quelque choſe que je luy diſe, quelque choſe que je lui puiſſe remonſtrer, il ſemble qu'il n'en tienne compte.

Auſſi eſt-ce ſans doute ce qu'Homere a voulu faire dans cet endroit de l'Iliade.

2. *Nirée natif de Samos.....*
Nirée le fils d'Aglaïas.....
Nirée la beauté même.....

car puis qu'on ne ſçauroit dire beaucoup de choſes d'une perſonne ſans que cette perſonne-là ne ſoit nommée pluſieurs fois; il s'enſuit Que diſant peu d'elle & la nommant pluſieurs fois, il ſemblera qu'on en diſe beaucoup de choſes; de ſorte qu'Homere qui connoiſſoit l'effet de cette tromperie, a ſi bien fait par cette adreſſe, que la ſeule fois qu'il parle de ce Nirée, il le rend remarquable & en conſerve le ſouvenir, quoy que dans tout le reſte de ſon Poëme il n'en faſſe plus de mention.

Que chaque Genre a ſa Diction.

TOUCHANT la Diction qui convient à chaque Genre, on peut dire Que celle du Déliberatif reſſemble proprement à ces peintures ombrées, qui d'autant plus qu'elles ſont groſſieres & confuſes, & mieux les voit-on de loin; ſi-bien que dans l'une & dans l'autre non ſeulement il eſt inutile d'eſtre ſi exact, mais même encore il n'y a rien de ſi méchant.

A l'é-

A l'égard du Genre Judiciaire, la Diction en doit eſtre plus exacte & plus travaillée; & beaucoup plus même quand on n'aura à faire qu'à un Juge, que quand on aura à faire à pluſieurs; parce qu'alors, la Rhetorique ſe trouvant à l'étroit, ſes adreſſes ſervent de peu, eſtant aiſé en ces rencontres de remarquer ſi ce qui ſe dit fait à la Cauſe ou non: outre que les matieres y ſont traitées paiſiblement & ſans chaleur, ce qui eſt cauſe auſſi que d'ordinaire les Jugemens qui s'y rendent en ſont beaucoup plus épurez & plus juridiques.

Ainſi toute Diction ne convient pas à toute ſorte de Diſcours; & il y en a une qui eſt pour l'action, & l'autre pour eſtre leuë; Et c'eſt auſſi la raiſon pourquoy les Orateurs qui excellent en l'une, n'excellent pas en l'autre. Car là principalement où il eſt beſoin de beaucoup d'action, là toûjours il faut que la diction ſoit moins exacte; c'eſt-à-dire aux occcaſions où la voix doit eſtre élevée,& particulierement lors qu'il faut crier de toute ſa force; comme quand on a à parler devant un grand Peuple.

LA Diction donc la plus exacte de toutes & la plus propre à eſtre miſe ſur le papier, eſt celle du Genre Démonſtratif, car elle eſt faite principalement pour être leuë. L'autre qui vient apres, eſt la diction du Genre Judiciaire. De croire maintenant comme quelques uns veulent, qu'il faille ajoûter à cette diviſion ce qu'ils diſent, *Que la Diction doit eſtre agreable & magnifique*, cela eſt ſuperflu: car pourquoy ne pas dire encore, *Quelle doit eſtre ſobre, liberale*, & ainſi du reſte des autres Vertus qui regardent les Mœurs?

Mœurs? En effet ſuppoſé *Qu'elle ſoit agreable*, il eſt certain que rien ne luy manquera de tout ce qui a eſté remarqué pour la rendre parfaite, ſi tant eſt que la definition que nous avons donnée de ſa veritable perfection ait eſté bien établie. Car je vous prie? pourquoy avoir dit, *Qu'elle doit eſtre Claire. Qu'elle ne doit rien avoir de bas, mais que tout y doit eſtre convenable & proportionné au ſujet*? Parce que d'un coſté s'il y a trop de paroles aſſeurément elle ne ſera pas claire; non plus que s'il n'y en a pas aſſez. Tellement qu'il ſe voit que pour bien faire, l'on doit toûjours garder un certain milieu & ſe tenir dans les bornes de la Mediocrité. Joint que ce que nous avons dit d'ailleurs n'eſt que trop ſuffiſant pour lui faire avoir cet agrément dont eſt queſtion; par exemple, Si on ſçait faire le mélange à propos de ce qui eſt en uſage & de ce qui eſt Eſtranger; outre cela Si le nombre s'y rencontre, & ce je ne ſçay quoy qui perſuade toûjours quand on dit les choſes avec la décence requiſe & dans ce caractere qui convient à la perſonne qui parle.

Voilà ce que nous avions à dire touchant l'Elocution, tant pour ce qui regarde les trois Genres en commun, que chacun en particulier. Il nous reſte à parler de l'ordre qui eſt à obſerver dans le Diſcours & de l'arrangement de ſes Parties.

LES

LES PARTIES DU DISCOURS.

CHAPITRE XIII.

Que tout Diſcours, a le bien prendre, n'a que deux Parties.

TOut Diſcours a deux Parties, car premierement il faut faire ſçavoir dequoy il s'agit, & enſuite en venir à la Preuve. En effet propoſer une choſe, ſans la prouver; ou la prouver ſans avoir dit auparavant ce que c'eſt, ni l'avoir propoſée, c'eſt ce qui eſt impoſſible: parce que tout homme qui prouve, neceſſairement prouve quelque choſe; & tout homme qui propoſe une choſe, la propoſe toûjours à deſſein d'en monſtrer la verité & d'en faire la preuve apres. Or de ces Parties-là, l'une s'appelle *Propoſition*; & l'autre *Preuve*; comme ſi quelqu'un empruntant d'autres termes diſoit, Que

Que l'une eſt *la Queſtion*, & l'autre *la Demonſtration.*

Je ſçay bien qu'aujourd'huy la diviſion s'en fait autrement, mais elle eſt ridicule. Premierement quand à la Narration, il eſt certain qu'elle n'a lieu que dans le Genre Judiciaire: car pour les autres Genres, ſçavoir le Démonſtratif & le Déliberatif, comment pourront-ils faire voir qu'elle s'y rencontre, de la façon qu'ils diſent? Non plus que cette autre Partie qu'ils veulent pour répondre aux raiſons de l'Adverſaire & les refuter? Ny enfin leur Peroraiſon, s'il s'agit de Panegyrique? veritablement j'avouë Que dans la Déliberation l'Exorde quelquefois a lieu; Qu'on y fait voir l'oppoſition de ſes raiſons & celles de l'Adverſaire, & même Qu'on ſe ſert de Récapitulation; mais jamais cela n'arrive que lors qu'il y a conteſtation formée; (car on ſçait qu'il n'eſt pas nouveau de voir conteſter en ces occaſions, ni que des Particuliers s'accuſent & ſe defendent de part & d'autre;) Ainſi quand cela ſe fait, ce n'eſt point la Déliberation qui y oblige; c'eſt par rencontre. On en peut dire autant de la Peroraiſon, à l'égard du Genre Judiciaire; eſtant certain Qu'elle n'eſt pas toûjours neceſſaire dans le Plaidoyé, par exemple ſi le Diſcours eſt fort petit, ou l'affaire de telle nature, qu'elle ſe puiſſe retenir aiſément; car enfin l'uſage de la Récapitulation n'a eſté introduit Que pour ſoulager la memoire, & faire voir ſommairement ce qui a eſté dit fort au long.

ABSOLUMENT donc il ne ſe trouve que deux Parties neceſſaires dans le Diſcours, ſçavoir *la Propoſition* & *la Preuve*; ces Par-

Parties-là au reſte ſont eſſentielles & luy appartiennent en propre. Que s'il en faut ajoûter d'autres; au plus il n'y en aura que quatre, ſçavoir *l'Exorde*, *la Propoſition*, *la Preuve* & *la Peroraiſon*; car pour ce qui ſe dit en repartie contre l'Adverſaire, cela eſt de la Preuve & ne peut faire un corps à part; non plus que tout ce qui s'allegue quand on compare ſes propres raiſons avec celles de la partie Adverſe, puis que ce n'eſt qu'une amplification & pour faire valoir ce qu'on a dit; de ſorte que cela ne peut eſtre conſideré que comme une partie de la Preuve; attendu que celuy qui s'en ſert ne fait rien davantage que d'établir ſa preuve plus fortement. Il n'en va pas de même de l'Exorde ni de la Peroraiſon qui ont leurs fonctions à part; eſtant inſtituez particulierement pour rafraiſchir la memoire du Juge & l'avertir des choſes à quoy il pourroit ne pas prendre garde.

Quiconque donc s'amuſeroit à diviſer le Diſcours comme nous venons de dire, celuy-là feroit la même choſe que les Sectateurs de Theodore; qui non contens d'admettre une *Narration*; veulent encore une autre Partie qui la précede, qu'ils appellent *Avant-Narration*; & une autre incontinent aprés qui la finiſſe, qu'ils appellent *Apres-Narration*. Et de même en font-ils de la *Refutation*, qu'ils pretendent devoir eſtre ſuivie d'un autre Partie qui ſoit comme un ſurcroiſt de Refutation, & une ſorte d'encheriſſement. Or tous ces gens-là ont tort en ce poinct, Que pour impoſer un nouveau Nom, il faut établir une nouvelle eſpece, & apporter une difference eſſentielle; à moins de cela, tout ce qu'on ſçauroit alleguer eſt vuide, & badin: Témoin

ce qu'à fait Lycimnius dans ſa Rhetoriq
que parlant de la Preuve il la diviſe en je
combien de Parties frivoles & ridicules
il donne divers noms; appellant l'un
tion, l'autre *Digreſſion*; d'autres, *Ra*
& ainſi du reſte.

CH

CHAPITRE XIV.

De l'Exorde.

POUR ce qui eſt de l'*Exorde*, c'eſt ce qui commence le Diſcours; & eſt la même choſe que ce qu'en Poëſie on appelle *Prologue*, ou *Preluae* en matiere de Fluſtes & de Haut-bois: parce que tout cela n'eſt qu'un commencement, & pour ainſi dire une Entrée qui ouvre le chemin afin de paſſer outre. Et veritablement on peut dire qu'il n'y a rien qui reſſemble davantage aux Exordes dont on ſe ſert dans le Genre Démonſtratif, que les Preludes de ceux qui en concert joüent de la Fluſte, car s'ils ont quelque piece qu'ils ſçachent le mieux, ils ne manquent point de s'en ſervir comme de Prelude, paſſant inſenſiblement de cette piece à celle par où ils ouvrent leur concert. Or ainſi en doit-on uſer dans le Genre Démonſtratif, puis que quelque matiere qu'on traite dés l'entrée, cela ſera toûjours bien receu; pourveu qu'on ait l'adreſſe de paſſer de-là à ſon ſujet & le faire venir à propos; ce que tout le monde pratique aujourd'huy, apportant pour exemple l'Exorde d'Iſocrate dans le Panegyrique d'Helene; Et de fait tout ce qu'il dit d'abord contre les Sophiſtes, n'a rien de commun avec ſon ſujet qui eſt de

loüer Helene ; outre qu'à s'écarter ainſi de ſa matiere, il en revient cet avantage, que le diſcours ne paroiſt pas ſi uniforme, & eſt plus diverſifié.

AU reſte les Exordes du Genre Démonſtratif peuvent eſtre fondez indifféremment ſur le blâme ou la loüange. Sur la loüange ? par exemple comme fait Gorgias dans l'Oraiſon intitulée l'*Olimpique*,

Ces perſonnes-là, Meſſieurs, ſont dignes d'admiration, & ſans doute meritent une loüange toute particuliere, &c.

car d'abord il loüe ceux qui ont eſté cauſe que dans la Grece il s'eſt fait de celebres Aſſemblées & des Jeux publics. Iſocrate fait le contraire dans ſon Panegyrique, blâmant ces perſonnes-là d'avoir voulu qu'il y euſt des prix pour les ſimples adreſſes & les exercices du Corps ; & qu'il n'y en euſt point pour les habiles gens & pour les qualitez excellentes de l'eſprit.

Il s'en trouve qui font autrement, & qui commencent leurs Panegyriques comme s'ils donnoient un conſeil, par exemple,

Puiſqu'il n'y a rien de ſi juſte, ni a quoy nous ſoyons plus obligez que d'honorer les honneſtes gens, c'eſt pour cela, Meſſieurs, qu'aujourd'huy j'entreprens de loüer Ariſtide.

Ou bien de cette ſorte,

Les perſonnes qu'on doit loüer ne peuvent eſtre, ni les Meſchans, ni Ceux dont les loüanges ſont dans la bouche de tout le monde: mais bien ceux-là qui ayant eſté honneſtes-gens toute leur vie, ne ſont pas reconnus tels, & dont la vertu demeure cachée ; ainſi qu'il ſe trouve d'un Alexandre fils de Priam.

car

car cela proprement eſt donner un avis touchant ce qu'il faut faire quand on a à loüer quelqu'un.

On peut même encore dans ce Genre imiter la maniere du Barreau, c'eſt-à-dire ſe ſervir des choſes qui regardent l'Auditeur; comme de l'avertir, Si la matiere qu'on a à traiter eſt incroyable, ou difficile, ou trop commune afin de luy en faire des excuſes, ainſi qu'en uſe Chœrile au commencement de ſon Poëme.

Or puis que maintenant les autres ont tout dit, &c.

Les Exordes donc du Genre Démonſtratif ſe tirent tous de ces cinq lieux,

De la Loüange, ou du Blâme;
De la Perſuaſion, ou Diſſuaſion;
Enfin de tout ce qui regarde l'Auditeur.

Ce qui ſera toûjours à obſerver en ces rencontres, eſt de prendre garde que ce qu'on dira avant que d'entrer en matiere, ſoit ou tout-à-fait au ſujet, ou tout-à-fait éloigné.

Touchant le Genre Judiciaire, ſes Exordes ſont le même effet que les Prologues dans les pieces de Theâtre; & les Prefaces ou Entrées dans le Poëme Epique; car pour le Lyrique ou Dithyrambique ſes Entrées ſont ſemblables aux Exordes du Genre Démonſtratif, comme il ſe peut voir dans l'Exemple ſuivant.

Pour toy ſeul, ô Bacchus, pour tes dons, pour ta proye.....

Or dans le Dramatique & dans l'Epopée, l'Exorde eſt toûjours comme une monſtre qu'on fait des choſes qu'on a à dire; afin que par avance l'Auditeur ſçache dequoy il s'agit, & qu'il

L'Orig
nal de
ci eſt p
du & c
tout
qui n
n'ait en

n'ait pas toûjours l'eſprit en ſuſpens; pource qu'il n'y a rien de ſi importun qu'un Diſcours vague & indeterminé, l'eſprit alors s'égarant ſans ceſſe & ne ſçachant où il eſt; de ſorte que pour remedier à cet inconvenient, on ſe ſert toûjours d'entrée & de commencement, comme ſi c'eſtoit un fil qu'on miſt à la main & qu'on donnaſt à tenir par un bout, afin que l'Auditeur retenu par-là puiſſe ſuivre juſqu'à la fin. Auſſi eſt-ce pour cela qu'Homere dans tous ſes Poëmes, & premierement dans l'Iliade, dit.

Muſe, raconte moy la colere d'Achille.....

Et encore dans ſon Odyſſée.

Muſe, dy-moy celuy.....

Ou même comme un autre Poëte a commencé.

Muſe, encore une grace, apprens-moy le ſujet
De ce courroux puiſſant meſlé de jalouſie,
Qui fit contre l'Europe armer toute l'Aſie.

Les Poëtes Tragiques encore ont ſoin d'obſerver la même choſe pour leurs Pieces; & quoy que ce ne ſoit pas toûjours d'abord comme Euripide, neantmoins jamais ils ne manquent de le faire en quelque endroit de leurs Prologues; ainſi en uſe Sophocle dans l'*Oedipe*,

Polybe eſtoit mon Pere.

Il en eſt de même de la Comedie.

CONSTAMMENT donc l'ouvrage le plus neceſſaire de l'Exorde & ſa fonction particuliere conſiſte à faire ſçavoir dequoy il s'agit dans tout le Diſcours, & le but qu'on ſe propoſe: C'eſt pourquoy ſi l'affaire eſt claire d'elle-même, ou qu'il y ait peu de choſe à dire, jamais alors il n'eſt beſoin d'Exorde. Pour tou-

tes

tes les autres choſes qui entrent dans l'Exorde du Genre Judiciaire, ce ſont des ſecours ſimplement & des remedes au beſoin; & de plus elles ſont communes à toutes les autres parties du Diſcours: Au reſte ces choſes-là ſont toûjours tirées,

Où de la Perſonne qui parle;
Ou de Celui qui écoute;
Ou de la Choſe qui eſt en queſtion;
Ou de la Partie averſe.

De la perſonne qui parle & de la Partie averſe, ſe peuvent dire toutes les choſes qui ſervent à ſe juſtifier d'un crime ou à en charger un autre. Veritablement la façon de le faire eſt diferente en ces perſonnes-là; parce que celuy qui ſe defend doit toûjours dire d'abord ce qui peut ſervir à ſa juſtification; l'Accuſateur au contraire doit ſe reſerver pour la fin, & ne faire ſon invective qu'à la Peroraiſon. La raiſon eſt évidente, puis qu'il eſt neceſſaire à quiconque ſe defend, afin de rétablir ſa reputation & s'inſinuer dans l'eſprit du Juge, d'oſter ce qui l'embaraſſe & l'arreſte en chemin; ſi bien que ce qu'il a à faire d'abord, c'eſt de ſe purger. Il n'en va pas ainſi de l'Accuſateur, qui toûjours doit attendre à la Peroraiſon à invectiver, afin que les Juges ayent la memoire plus fraiſche de ce qu'il a dit, & qu'ils s'en puiſſent mieux ſouvenir.

Les choſes qui regardent l'Auditeur, c'eſt-à-dire le Juge, conſiſtent d'une part, A gagner ſa bien-veillance; & de l'autre, A aigrir ſon eſprit contre la Partie averſe; Quelquefois même à le rendre attentif, & quelquefois au contraire à le détourner d'avoir de l'attention; car il faut ſçavoir Qu'il n'eſt pas toûjours bon que

les Juges ſoient ſi attentifs ; d'où vient qu'il s'en trouve beaucoup qui tâchent ſimplement à les faire rire & à les divertir.

Pour ce qui eſt de rendre ſon Auditeur docile & preſt d'ajoûter foy à tout ce qu'on luy dira, outre que ce que nous venons de remarquer y eſt propre ſi l'on veut ; il faudra encore tâcher de luy donner bonne opinion de ſoy & faire paroiſtre qu'on eſt honneſte-homme ; parce qu'il n'y a gens au monde qu'on écoute plus volontiers que ceux-là.

Ce qui rend les Auditeurs attentifs, eſt de promettre Qu'on a de grandes choſes à leur dire ; ou qui les regardent particulierement ; ou qui ſont merveilleuſes, ou même plaiſantes à entendre ; & pour cela il les faudra avertir d'abord que c'eſt de ſemblables choſes qu'on a à les entretenir. Que ſi au contraire on veut qu'ils ne ſoient pas attentifs, il n'y aura qu'à leur faire ſçavoir, Ou que la choſe ne merite pas d'eſtre écoutée, ou que cela ne les regarde point ; ou qu'il n'y a rien de ſi ennuyeux. Or il eſt à remarquer que tout cecy eſt hors d'œuvre & ne fait rien au ſujet ; car enfin cela ſuppoſe que le Juge qui écoute n'eſt pas comme il faut, mais d'humeur à preſter l'oreille à tout ce qu'on luy dira. Et de fait s'il n'eſtoit tel, jamais on n'auroit beſoin d'Exorde, ſi ce n'eſt autant que la matiere de ſoy l'exigeroit, & encore ſeroit-ce ſommairement, afin que le Diſcours ne paruſt pas eſtropié & comme un corps ſans teſte.

Aprés tout, ceux-là ſe trompent fort, qui penſent que l'adreſſe de rendre l'Auditeur attentif appartienne particulierement à l'Exorde ; car tant s'en faut que cela ſoit, Que même elle

eſt

eſt commune à toutes les autres parties du Diſcours, eſtant libre de s'en ſervir par tout où il eſt beſoin; Et de vray il ſe remarque. Que par tout ailleurs l'Auditeur eſt beaucoup plus languiſſant & écoute bien moins qu'il ne fait pas au commencement; Ainſi il eſt ridicule de vouloir que ce ſoit au commencement qu'on travaille à gagner l'attention, puiſque c'eſt le temps principalement où l'Auditeur eſt plus attentif & plus curieux d'écouter. Quand donc l'occaſion ſe preſentera d'exciter l'attention, & qu'il ſera à propos de le faire, on pourra dire ainſi,

Meſſieurs, Je vous prie d'eſtre attentif, car il ne s'agit pas plus icy de mon intereſt que du voſtre.

Ou bien de cette ſorte,

Meſſieurs, je vous prie de me preſter ici voſtre attention; car de voſtre vie vous n'avez entendu parler d'une choſe ſi étrange ni ſi admirable.

Et c'eſt-là ce que vouloit faire entendre Prodicus, lors qu'il contoit Que quand ſes Auditeurs s'endormoient, pour les réveiller, il n'avoit qu'à leur toucher quelque choſe de cette Queſtion curieuſe qu'il n'enſeignoit pas à moins de cinquante Dragmes.

Que l'Exorde donc n'ait point eſté fait pour l'Auditeur, préciſement en qualité d'Auditeur, cela eſt clair & ne reçoit aucune difficulté; car enfin tout ce qui s'y traite aboutiſt ſimplement; ou à donner mauvaiſe opinion de ſon Adverſaire & le rendre odieux; Ou à faire voir aux Juges Qu'on n'eſt point coupable, & qu'on n'a rien à craindre du coſté de leur Jugement; car c'eſt ce que fait, Sophocle dans ſon Antigone.

Sire je vous diray, non pas avec quel ſoin.....

Et tout de même Euripide dans ſon Iphigenie,

Pourquoy cette Preface & ce long Preambule?

Quant aux autres qui ſe ſervent encore d'Exorde, ce ſont ceux, ou qui en effet ont mauvaiſe cauſe, ou du moins qu'on croit telle: car le mieux pour ces gens-là, eſt de s'arreſter plûtoſt à parler de toute autre choſe, que de leur affaire; d'où vient auſſi que les valets, lors qu'ils ont fait quelque friponnerie, jamais ne répondent à ce qu'on leur demande; mais prennent de longs détours, & font certains preambules qui n'aboutiſſent à rien.

De ſçavoir ce qu'il faut faire afin de ſe bien mettre dans l'eſprit de ſon Auditeur, & gagner ſa bienveillance & choſes ſemblables; c'eſt une matiére qui a déja eſté traitée & dont il ne reſte plus rien à dire. Mais parce qu'il n'y a rien de ſi judicieux que ce qu'Homere fait dire à ſon Ulyſſe lorſqu'il invoque Minerve,

Déeſſe, accorde moy qu'au pais des Phæaques
Je trouve ou la faveur, ou du moins la pitié.

Pour cela en parlant à ſes Juges, il faudra toûjours prendre garde à ces deux choſes, ou à leur faire pitié, ou à gagner leur affection.

A L'Egard du Genre Démonſtratif, l'adreſſe dont on ſe doit ſervir pour les Exordes, c'eſt de faire en ſorte que l'Auditeur croye avoir part à la loüange de ceux qu'on loüe; ſoit qu'alors il ſoit touché quelque choſe de luy, ou de ſa race, ou de ſa profeſſion, enfin de quelque façon que ce ſoit: & c'eſt pourquoy auſſi ce que dit Socrate dans Platon eſt tres-veritable.

Qu'il n'y a rien de ſi aiſé que de loüer les Atheniens en parlant aux Atheniens; mais que la difficulté ſeroit de le faire en parlant aux Lacedemoniens.

POUR

POUR ce qui eſt du Genre Déliberatif, d'ordinaire ſes Exordes ſont empruntez du Genre Judiciaire, à cauſe que de luy-même il n'en a pas ; car premierement l'Auditeur ſçait de quoy il s'agit, & de plus c'eſt que la matiere n'y porte point, & n'en a que faire ; de ſorte que ſi alors on eſt obligé d'uſer d'Exorde, il faut toûjours que ce ſoit, Ou en ſa propre conſideration, Ou à cauſe de ceux qui contrediſent, Ou pource qu'enfin on ne prend pas les choſes du biais qu'on voudroit, ſoit pour les croire bien moindres qu'elles ne ſont, ou de plus grande importance : tellement que quand cela arrive, de neceſſité il faut en venir aux priſes ; il faut accuſer, ſe défendre, agrandir les matieres, ou les diminuer.

Voilà donc pourquoy d'ordinaire dans le Genre Déliberatif l'on ſe ſert d'Exorde, ſi ce n'eſt qu'on le faſſe encore par ornement, & afin que le diſcours en ſoit mieux ; de crainte que n'en ayant point, & tout d'un coup entrant en matiere, la choſe ne paruſt trop precipitée, car c'eſt à peu prés la faute que Gorgias a faite dans ſon Panegyrique pour les Eliens, où ſans avoir encore rien dit qui preparaſt les eſprits, d'abord il commence ainſi. *O Elis ville fortunée*, &c.

CHAPITRE XV.

Moyens pour ſe défendre dans une Accuſation.

TOUCHANT l'Accuſation, *un Moyen* pour ſe purger, eſt De recourir aux choſes qui peuvent faire perdre la mauvaiſe opinion qu'on aura de nous; Peu importe au reſte que cette mauvaiſe opinion vienne des invectives de l'Adverſaire, ou d'ailleurs: car le precepte eſt general & ne reçoit aucune reſtriction.

UN *autre Moyen* encore eſt, De repartir comme on fait dans les conteſtations lors qu'un Fait n'eſt pas bien étably; par exemple d'alleguer,

ou *Que ce qu'on avance n'eſt point vray*;
ou *Que la choſe ne fait tort à perſonne*;
ou *Que celuy qui s'en plaint n'y a point d'intereſt*;
ou *Que le mal n'eſt pas ſi grand qu'on le fait*;
ou *Qu'il n'y a aucune injuſtice à cela, ou bien peu*;
ou *Que dans ce qui a eſté fait il n'y a rien de honteux, ni contre l'honneur*;
ou enfin *Que c'eſt ſi peu de choſe que cela ne vaut pas la peine d'en parler*.

Car c'eſt là deſſus qu'on conteſte d'ordinaire.

Ainſi

Ainſi Iphicrate ſe defendant contre Nauſicrates, demeuroit d'accord avec luy, Que ce qu'il diſoit eſtoit vrai, & qu'il luy avoit fait tort; mais en même temps il ſoûtenoit Qu'il n'avoit rien fait qu'il ne deuſt faire. On pourroit encore répondre autrement, & monſtrer Qu'il y a eu quelque ſorte de compenſation, comme de dire,

Que veritablement la choſe a eſté dommageable, mais en recompenſe Qu'elle a eſté glorieuſe; ou ſi elle a eſté fâcheuſe, Qu'elle a apporté du profit; & ainſi du reſte.

III. UN *troiſiéme Moyen* pour ſe purger ayant fait quelque tort eſt de dire,

ou *Qu'on n'y penſoit pas*;

ou *Que cela eſt arrivé par malheur*;

ou *Que c'eſt la neceſſité qui y a contraint.*

De cette ſorte en uſa Sophocle à l'endroit de celuy qui l'accuſoit de feinte en le voyant trembler, car il luy diſt,

Que s'il trembloit, ce n'eſtoit point pour faire pitié aux Juges, ni pour paroiſtre vieux, comme il pretendoit fauſſement; mais qu'il y eſtoit forcé par ſon âge; puis que c'eſtoit bien malgré luy qu'il avoit quatre-vingts ans.

On pourroit encore ici répondre autrement en forme de ſatisfaction, déguiſant l'intention avec laquelle une choſe aura eſté faite; comme de dire,

Son deſſein, Meſſieurs, n'eſtoit point de l'offenſer, mais ſeulement de faire telle choſe.

Ou bien

Certainement, Meſſieurs, il ne ſe trouvera point que j'aye rien fait de ce que pretend l'Accuſateur; à la verité il eſt arrivé que cela luy a fait.

fait du tort, mais je n'en ſuis pas la cauſe, & ce n'eſtoit point à ce deſſein-là que je le faiſois : Que ſi j'en avois eu ſeulement la penſée, je meriterois que jamais perſonne ne me regardaſt & qu'on me tinſt pour le plus meſchant homme du monde.

IV. UN *autre Moyen* eſt, De voir ſi l'Accuſateur lui-même n'eſt point enveloppé dans le crime dont il nous accuſe, ſoit pour eſtre complice, ou pour en avoir fait autant autrefois ; ſi non luy, du moins quelqu'un des ſiens.

V. UN *autre* encore, eſt de prendre garde de quelle maniere l'accuſation eſt conceuë, & ſi elle ne donne point lieu en même temps d'accuſer d'autres perſonnes que l'Adverſaire pretend eſtre tres-innocentes de ce coſté-là ; Comme ſi quelqu'un eſtoit accuſé d'eſtre un Adultere, à cauſe qu'il aime les beaux habits & fait le gentil, il pourroit objecter à ſon Accuſateur.

Que ſi ce qu'il dit, eſtoit vray ; il s'enſuivroit que Tels & Tels qu'il n'accuſe point, ſeroient adulteres auſſi-bien que luy.

VI. UN *autre Moyen*, eſt De voir ſi celuy qui nous accuſe n'en a point déja accuſé pluſieurs auparavant, comme en faiſant meſtier ; Ou ſi luy-même n'a point eſté déja accuſé par d'autres ; ou enfin ſi, ſans accuſation, il ne s'eſt point trouvé de perſonnes qui autrefois pour le même crime ayent eſté ſoupçonnées, comme l'on eſt, dont l'innocence ait eſté reconnuë.

UN

UN *autre moyen*, eſt De repouſſer la calomnie par la calomnie, & d'accuſer qui nous accuſe, afin d'empeſcher par-là que l'Adverſaire ne ſoit crû ; puis qu'enfin il ſeroit ridicule qu'on ajoûtaſt foy à ſes paroles, luy qui n'eſt pas digne de foy. VII.

UN *autre* encore, eſt De voir ſi l'affaire dont il s'agit n'a point déja eſté jugée, comme fit Euripide contre Hygienon, qui ſous pretexte d'action d'*Antidoſe*, le pourſuivoit criminellement comme un Impie, pour avoir enſeigné dans une de ſes Pieces à eſtre Parjure, à cauſe de ce Vers qui s'y trouve. VIII.

J'ay juré de parole, & non pas de penſée. In Hipponato.

car Euripide alors ne ſe juſtifia point autrement, qu'en diſant à cet Hygienon,

Qu'il eſtoit un Chicaneur, & que c'eſtoit faire injure à ces Meſſieurs établis pour Commiſſaires aux Jeux de Bacchus, de renouveller ainſi en plein Barreau des affaires qui avoient paſſé par leur jugement. Qu'au reſte non ſeulement il avoit ſceu en rendre compte dans leur aſſemblée, mais qu'il eſtoit encore tout preſt de le faire, au cas que l'Accuſateur voulust intenter ſon action pardevant eux.

UN *autre moyen*, eſt De laiſſer là l'Affaire, & de ſe mettre à parler contre la calomnie; monſtrant en general ce qu'elle eſt, & combien il eſt dangereux de l'écouter; & d'autant plus, Qu'elle trouble tout l'ordre des Jugemens; & que jamais un hom- IX.

me

me ne s'en ſert que lors qu'il voit que ſa Cauſe n'eſt pas bonne.

X. UN *Lieu* encore *utile de part & d'autre*, & pour accuſer, & pour ſe defendre, eſt d'Avoir recours a certaines marques ou apparences, comme dans *le Teucer*, Car Ulyſſe d'un coſté qui veut monſtrer Que ce Prince eſt ſuſpect & qu'on ne doit point ſe fier à luy, n'allegue autre preuve ſinon,

Qu'il eſt Allié & procha parent de Priam, comme eſtant fils d'Heſione ſœur de ce Roy.

D'un autre coſté Teucer qui veut prouver le contraire, ſe ſert de ces autres apparences.

Premierement, *Qu'il eſt fils de Telamon le plus capital ennemi qu'ait Priam.* En ſecond lieu, *Qu'on ſe peut ſouvenir qu'en d'autres rencontres il a fait preuve de ſa fidelité, comme quand on envoya des Eſpions à Troye, dont jamais il ne découvrit le ſecret.*

XI. UN *autre moyen*; mais qui n'eſt propre qu'à l'Accuſateur, eſt De loüer d'abord quelque petite choſe en la perſonne de l'Accuſé, & apres d'invectiver fort au long contre luy; en tout cas ſi c'eſt quelque choſe de grand dont on le loüe, de paſſer legerement deſſus & n'en dire que deux mots. Cela ſe pourra faire encore d'une autre façon, qui ſera D'alleguer quantité de bonnes choſes que cette perſonne-là aura faites, qui pourtant ne font rien au ſujet, & auſſitoſt d'en blâmer une qui ſera tres-importante à la Cauſe, & portera coup. Or ces ſortes de moyens ſont les plus adroits & les plus malicieux qui ſoient dans toute la Rhetorique, puis qu'alors meſlant artificieuſement le Bien avec

le

le Mal, on eſt injuſte à ce poinct, de ſe ſervir même de ce qu'une perſonne a de plus loüable, afin de luy nuire.

ET parce qu'une même action peut eſtre faite par diferens motifs, & rapportée à pluſieurs fins; il ſe trouve encore *Un autre moyen* qui peut ſervir en commun & à Celuy qui ſe defend, & à Celuy qui accuſe; mais avec cette difference, Que comme l'Accuſateur doit toûjours parler mal de ſa Partie, auſſi interpretera-t'il toûjours en mal ce qui viendra d'elle; Au contraire celuy qui ſe defend fera prendre en bonne part & donnera le meilleur ſens qu'il luy ſera poſſible à toutes les choſes qu'il aura dites ou faites qui luy ſeront objectées. Par exemple, s'il eſtoit queſtion de porter jugement du choix que Diomede fit d'Ulyſſe, lors qu'il le voulut avoir pour compagnon dans une certaine entrepriſe; un qui auroit à parler à l'avantage d'Ulyſſe, diroit, XII.

Que s'il fit ce choix, c'eſt qu'il connoiſſoit ſa valeur, & eſtoit aſſeuré que c'eſtoit un des plus grands Capitaines qui fuſt.

Un autre au contraire qui auroit à parler contre, prenant la choſe au pis, pourroit dire,

Que tant s'en faut que Diomede euſt cette opinion d'Ulyſſe qu'il ne le prefera à tant d'autres que parce qu'il le jugeoit le moindre de tous, eſtant bien aiſe dans une occaſion de cette importance, de n'avoir point de Rival qui luy donnaſt de jalouſie, ni qui partageaſt ſa gloire.

Cela ſoit dit touchant la Calomnie & les Moyens de s'en defendre.

CHA-

CHAPITRE XVI.

De la Narration, & de quelle maniere on s'en doit ſervir dans chaque Genre.

POUR ce qui eſt de *la Narration*, jamais dans le Genre Demonſtratif elle ne ſe fait de ſuite; mais à diverſes repriſes, & partie à partie. Parce que comme la loüange eſt fondée ſur les actions qu'une perſonne a faites; on doit s'arreſter ſur châcune, & les prendre les unes apres les autres. Car tout Panegyrique eſt composé de deux Parties, L'une qui ne dépend point de l'artifice de l'Orateur, comme ſont les Actions; puis qu'enfin on ne peut pas dire que l'Orateur ſoit cauſe en aucune façon des actions qu'il loüe. L'autre au contraire dépend purement de ſon adreſſe, & emprunte tout de l'art; ce qui conſiſte à monſtrer, ou *Que cette action-là en particulier a eſté faite, au cas qu'elle ſoit difficile à croire*; où *Qu'elle eſt telle qu'on la repreſente*; ou *Conſiderable au poinct qu'on prétend*: ou *Tout cela enſemble*. De ſçavoir maintenant pourquoy, il n'eſt pas à propos quelquefois de Narrer tout de ſuite, on en peut apporter deux raiſons, La premiere, à cauſe que ce ſeroit une choſe embaraſſante & difficile à retenir que d'avoir ainſi à faire ſa Preuve.

Par ces actions donc, Meſſieurs, vous voyez com-

combien il eſtoit ſage; par celles-là combien il eſtoit vaillant; par ces autres, combien il eſtoit amateur de la Juſtice, & ainſi du reſte.

L'autre raiſon eſt qu'un Diſcours en cet eſtat paroîtroit ſimple; au lieu que de l'autre maniere, il ſera diverſifié, & aura plus de corps.

Au reſte il y a cette diference à obſerver entre les actions connuës, & les autres; que pour les connuës il ſuffit d'en faire reſſouvenir & en rafraîchir la memoire; d'où vient que beaucoup de gens qu'on loüe n'ont que faire qu'on diſe rien de leur vie, ni de leurs actions. Par exemple, ſi vous vouliez loüer Achille; parce que tout le monde ſçait ce qu'il a fait, il faudroit ſimplement ſe ſervir de ſes actions, ſans s'arrêter à en faire le recit. Il n'en ſeroit pas de même de Critias, car en luy tout ſeroit à particulariſer, à cauſe que peu de monde le connoiſt. *

Touchant la longueur de la Narration, il ſe trouve des perſonnes aſſez ridicules pour dire, *Qu'il faut qu'elle ſoit courte.* Mais à mon avis on pourroit leur faire la même réponſe que fit un certain homme à ſon Boulanger, qui devant que de pétrir luy eſtant venu demander, Comment il feroit ſa paſte? s'il la feroit molle ou ferme? *Et quoy*, diſt il. *Eſt-ce que c'eſt une choſe impoſſible de bien faire de la Paſte.* Il en eſt de même icy, car on ne doit pas eſtre trop long à Narrer, non plus qu'à faire un Exorde, ou une Preuve; puis que ce qui fait, qu'une choſe eſt bien en ces rencontres, ne vient point preciſément, ni de ce qu'elle ne dure gueres, ni de ce qu'elle eſt abregée, mais de ce qu'on a ſceu garder la mediocrité, Or cecy à l'égard de l'Accuſa-

* *Ce que l'on ajoûte enſuite qui a eſté dit au 9. Chap. du 1. Liv. eſt hors de propos, puiſqu'il s'agit icy de la Narration en particulier, & non pas de l'adreſſe de loüer. Outre que ce n'eſt point la coûtume d'Ariſtote de r'habiller ſes Ouvrages de pieces rapportées, ni de rèpeter mot pour mot en un endroit, ce qu'il a dit en un autre; car comme il eſt le plus methodi-*

que de tous les Maitres, chez luy chaque choſe eſt placée en ſon lieu, où apres il renvoye toûjours les Lecteurs.

lateur conſiſte, où *A ne rien omettre de ce qui peut éclaircir l'Affaire*; ou *A ſe ſervir des choſes qui donneront opinion qu'effectivement ce qu'il dit a eſté fait*; ou *A monſtrer que ſa Partie luy a nui en telle rencontre*, ou *fait telle injuſtice*; ou enfin *A groſſir le mal & à le faire paroiſtre auſſi grand qu'il voudra.* Celui qui ſe defend en uſera de même, horſmis qu'il dira tout le contraire.

Ce qu'on doit principalement ſe propoſer dans la Narration, eſt d'affecter en parlant de dire des choſes qui faſſent paroiſtre Qu'on eſt homme de bien; & la Partie averſe au contraire un méchant homme, & porté au mal, Par exemple de cette ſorte.

Pour moy, Meſſieurs, j'ay toûjours fait ce que j'ay pû pour l'obliger à faire ce qui eſtoit de la Juſtice & de ſon devoir, luy remonſtrant ſans ceſſe Qu'il ne devoit point abandonner ſes enfans ainſi. Mais pour luy, toute la réponſe qu'il me faiſoit là-deſſus eſtoit, Que quelque part qu'il fuſt il trouveroit aſſez à avoir d'autres enfans

qui eſt la réponſe, à ce que dit Herodote, que firent les Egyptiens à leur Roy quand ils quitterent l'Egipte, & ne voulurent plus luy obeïr.

Un autre poinct encore à obſerver eſt, De tâcher de dire des choſes qui plaiſent aux Juges. Au reſte en matiere de Narration, celui qui ſe défend doit toûjours eſtre bien plus court que celuy qui accuſe, car comme c'eſt l'Accuſateur qui poſe le Fait, tout ce qui reſte à l'Accuſé c'eſt de conteſter, Par exemple, où *De nier le Fait abſolument*, ou *Que la choſe ait porté préjudice*, ou *Qu'il y ait de l'injuſtice à l'avoir faite*; ou *Que le mal ſoit ſi grand qu'on dit.* Si bien qu'alors il n'eſt

n'eſt point beſoin de s'arreſter ſur les choſes dont on demeure d'accord, à moins que cela ne fiſt à la Cauſe ; comme ſi eſtant demeuré d'accord du Fait, on euſt à monſtrer, *Que l'action n'eſt point injuſte* ; & ainſi du reſte.

A quoy doit prendre garde encore celuy qui ſe defend en narrant un Fait, eſt de ne point dire de choſes qui lors qu'on les fait donnent de la compaſſion, ou peuvent irriter les Juges. Un exemple de cecy eſt le recit que fait Ulyſſe de ſes avantures à Alcinoüs, qu'il fait long exprés afin de donner de la pitié à ce Roy, & qui eſt reduit ailleurs en trente vers, lors qu'il raconte la même choſe à Penelope. Cela ſe peut voir encore dans le Poëme de Phaille, intitulé *le Cercle*. Et tout de même dans le Prologue de l'*Oeneus* Tragedie d'Euripide.

LA Narration au reſte doit toûjours donner à connoiſtre les mœurs de celuy qui parle; ce qui arrivera ſi nous connoiſſons l'effet qu'elles font d'ordinaire. Un de leurs effets donc, & ce qui donne toûjours à connoiſtre les mœurs d'une perſonne à l'entendre parler, eſt quand par ce qu'elle dit on juge de ſon choix dans les actions qui regardent la conduite de la vie. Or ſelon que ce choix eſt diferend, ce qui ſe reconnoiſt au but & à la Fin qu'elle ſe propoſe, ſes mœurs auſſi changent, & ſe trouvent differentes; Et c'eſt pour cette raiſon que les diſcours de Mathematique ne ſont point dans ce caractere-là, à cauſe que ce choix dont nous parlons ne s'y rencontre nullement ; puis qu'on ne voit point ni quel eſt le but en cela du Mathematicien, ni la Fin qu'il ſe propoſe. Mais bien

bien ce choix éclate particulierement dans les diſcours que fait Socrate; car-là il n'eſt parlé d'autre choſe que de la Fin qu'on ſe doit propoſer en cette vie.

On peut encore faire connoiſtre les mœurs à remarquer ſimplement les choſes qui monſtrent le caractere de chacune & en ſont des ſuites; Par exemple,

Or en diſant cela, il ne laiſſoit pas toûjours de marcher & de continuer ſon chemin.

car ſans doute remarquer telle particularité d'une perſonne, fait voir je ne ſçay quoy de rogue & de ruſtique dans ſes mœurs.

Cela ſe peut faire encore autrement, qui eſt de dire une choſe, non pas comme venant de la Raiſon qui dicte qu'il la faut faire parce qu'elle eſt utile, ainſi qu'en uſent aujourd'huy tous nos Orateurs; mais comme venant d'inclination & de ſon propre choix, par exemple.

Quant à moy, Meſſieurs, c'eſt tout ce que je ſouhaitois, & j'oſe dire que quand il n'y auroit autre choſe à eſperer pour moy, je ne laiſſerois pas de le faire.

car l'un ſimplement fait voir un homme qui raiſonne ſur ce qu'il fait, & qui prend garde à ſes intereſts; au lieu que l'autre eſt d'un homme de bien & qui fait les choſes par un principe de vertu. Que ſi ce qu'on dit ſemble hors d'apparence & difficile à croire, il en faudra donner la raiſon. Sophocle nous en fournit un exemple dans ſon Antigone; car cette Princeſſe, qu'il ſuppoſe aimer tendrement ſon Frere, voulant monſtrer que ce Frere luy devoit eſtre plus cher, ni que ſon Mary ni que ſes propres Enfans; elle ajoûte en même temps cette raiſon, Que ſon Mary & ſes Enfans venant à mourir, elle en peut avoir d'autres. *Mais*

Mais mon Pere & ma Mere eſtant dans le tombeau,
De qui d'orénavant pourrois-je attendre un Frere?

Que ſi l'on n'a point de raiſon à donner, il n'y aura qu'à dire,

Veritablement je ſçay bien que ce que j'avance-là eſt une choſe extraordinaire & qui peut ſembler incroyable; mais c'eſt que je ſuis fait ainſi, & que c'eſt mon humeur.

Or cela ſera d'autant plus neceſſaire à dire alors, Qu'on ne croit pas volontiers qu'un homme puiſſe faire une choſe de luy-même, ſur tout de cette nature, qu'il n'y ſente du profit.

EN Narrant encore il ſera bon de s'attacher au Pathetique, remarquant les choſes, & qui ſont une ſuite de la paſſion, & que les Juges ſçavent, & qui nous ſont particuliers, ou à la Partie averſe; par exemple.

Il s'en alla en me jettant un regard de travers,

Ou bien comme fait Æſchines en parlant de Cratyle

Que ſifflant & frappant des mains.

Parce que toutes ces ſortes de circonſtances ſont propres à perſuader, attendu que les Juges viennent a faire fondement là-deſſus, & tirent de ces ſignes qui leur ſont connus, des conſequences & des conjectures pour le reſte qu'ils ne connoiſſent pas. Homere eſt plein de ſemblables exemples, comme quand il dit,

La Vieille de ſes mains ſe cachoit le viſage.

à cauſe que ceux qui ſe prennent à pleurer, ordinairement portent les mains à leurs yeux.

Au reſte tâchez toûjours d'abord de donner une telle impreſſion de vous & de voſtre Partie, que

que les Juges ne la perdent point; ce qu'il faudra faire adroitement, & ſans qu'on s'apperçoive de l'artifice. Or que cela ne ſoit aiſé, il ne faut que jetter les yeux ſur ceux qui apportent des nouvelles: Car à leur mine ſeulement & à leur contenance, d'abord nous nous doutons de ce que c'eſt à peu pres.

Ce qu'il y a encore à remarquer pour la Narration, eſt que dans le Diſcours, elle n'a point de lieu affecté, pouvant eſtre placée en divers endroits; ce qui eſt ſi vray, que même il n'eſt pas quelquefois à propos de narrer dés le commencement

QUANT au Genre Déliberatif, il n'a que faire de Narration, parce que-là il s'agit de l'Avenir dont on ſçait qu'il n'y a rien à raconter. Que ſi quelquefois il s'y en fait, ce ne peut eſtre que du paſſé & de ce qui eſt arrivé; afin que s'en reſſouvenant on puiſſe prendre une meilleure reſolution touchant les choſes qu'on ſe propoſe de faire à l'avenir. N'importe au reſte que ce qu'on dit alors ſoit apporté comme des exemples loüables & à ſuivre, ou comme des exemples à fuïr & honteux. Ce qu'il y a à ſçavoir, c'eſt que l'Orateur alors ſort de ſes bornes, & ne fait plus la fonction de Conſeiller ni d'une perſonne qui delibere.

Que ſi le Fait qu'on narre eſt étrange & difficile à croire, il faudra promettre d'en faire voir la preuve ſur le champ; où offrir aux Juges de s'en rapporter à eux, & d'en paſſer par où ils voudront. Ainſi Jocaſte dans l'*Oedipe* de Carcinus promet ſans ceſſe à celuy qui cherchoit ſon Fils & le vouloit avoir, de le faire venir incontinent. De même en fait Æmon dans Sophocle.

CHA-

CHAPITRE XVII.

De la Preuve.

TOUCHANT *la Preuve* elle doit eſtre Démonſtrative & fondée ſur la force des argumens. Et comme il n'y a que quatre Chefs ſur leſquels on conteſte, il faudra que celuy qui prouve n'ait en veuë que ce qui eſt en Queſtion & fait le diferend, afin d'y rapporter ſes preuves;

Par exemple dans le Barreau, s'il s'agit du Fait & qu'on prétende,

Que la choſe n'a point eſté faite.

Surquoi il faudra inſiſter, c'eſt de monſtrer aux Juges *Qu'elle ne l'a point eſté effectivement.*

De même en eſt-il des autres Chefs, quand on aura à prouver.

ou *Qu'on n'a point fait de tort*;
ou *Que le tort eſt moindre qu'on ne dit*;
ou *Qu'on n'a fait que ce qu'on devoit*;

Et ce que je viens de dire ici touchant la *Negative* pour ſe Deffendre, ſe doit auſſi entendre de l'*Affirmative* pour Accuſer; par exemple pour monſtrer *Qu'une choſe a eſté faite*, *Qu'elle a porté préjudice*; & ainſi du reſte des autres Chefs. Or il ne faut pas ignorer que la Queſtion de Fait eſt la ſeule des quatre que nous venons de remarquer, ou il faut de neceſſité que l'une

des Parties ſoit malicieuſe & de mauvaiſe foy; car enfin ſi l'on conteſte mal à propos en ces rencontres, ce n'eſt point l'ignorance qui en eſt la cauſe, ainſi qu'il arrive dans un poinct de Droit & lors qu'il s'agit de ſçavoir ſi une choſe eſt juſte ou injuſte. Et parce qu'il n'y aura rien de ſi déciſif dans la Cauſe, c'eſt pour cela qu'il faudra s'y arreſter & inſiſter particulierement deſſus; ce qu'il n'eſt pas permis de faire dans les autres Conteſtations.

A L'égard du Genre Démonſtratif, au lieu de Preuve on ne ſe ſert que d'amplification, faiſant voir ſimplement, Que telles & telles actions ont eſté utiles à l'Eſtat, ou glorieuſes pour la perſonne qui les a faites; car comme dans le Panegyrique on doit ſuppoſer que le ſujet eſt vray, pour cela rarement en vient-on à la Preuve, ſi ce n'eſt que la choſe fuſt difficile à croire, ou qu'un autre paſſaſt pour l'avoir faite.

QUANT à la Déliberation, toutes ſes conteſtations aboutiſſent à dire,

ou *Que ce qu'on pretend devoir arriver, n'arrivera pas;*

ou *Que cela ſera injuſte;*

ou *Qu'il n'en reviendra rien;*

ou *Que l'avantage ne ſera pas bien grand.*

A quoy il faut avoir l'œil dans la Déliberation, c'eſt de voir ſi celuy qui eſt contre nous, n'allégue rien de faux dans les choſes qui ne ſont point de ſon ſujet; car ſi une fois on le peut convaincre de fauſſeté là-deſſus, ce ſera un préjugé pour tout le reſte & qui fera croire que tout ce qu'il aura dit d'ailleurs n'eſt gueres plus vray.

En

En general, touchant les Preuves, on doit ſçavoir Que dans le Genre Déliberatif, Les Exemples ſont de grand uſage, & y ſont plus d'effet qu'ailleurs. Pour les Enthymêmes, ils ſont plus propres au Genre Judiciaire. La raiſon eſt que dans le Deliberatif il s'agit de l'Avenir; ainſi neceſſairement il faut avoir recours à l'Hiſtoire pour ſa preuve, & monſtrer par les exemples du Paſſé, que ce qu'on dit s'eſt toûjours fait de la même façon. Mais quant au Judiciaire, il eſt beſoin d'Enthymêmes, à cauſe que-là il s'agit de Fait, & de ſçavoir: *Si une choſe a eſté faite*, ou *ſi elle ne l'a pas eſté*; ce qui giſt davantage en démonſtration & eſt d'une plus grande certitude: car le Paſſé eſt de telle nature qu'il emporte une certaine neceſſité avec ſoy; eſtant impoſſible que ce qui a eſté fait ne l'ait pas eſté.

En fait d'Enthymêmes au reſte, afin de s'en bien ſervir, c'eſt de ne les pas mettre de ſuite. mais les entremêler; puiſqu'autrement ils ſe nuiroient: Et de plus il n'en faut pas trop apporter; car en ceci il y a des bornes: d'où vient qu'Homere fait dire à Menelas lors qu'il loüe le jeune Piſiſtrate d'avoir parlé à propos,

Puis que donc mon cher fils vous avez ſçû nous dire Odyſſ. l. 4.

Autant qu'un habile homme, ou plus âgé diroit.

Notez qu'il loüe le fils de Neſtor d'avoir dit *Autant* qu'auroit fait un homme judicieux, & non pas d'avoir dit *de pareilles choſes*; pour monſtrer qu'on peut pecher par excés, même en ne diſant rien que de bon.

Une autre obſervation à faire pour les Enthymêmes, eſt de n'en pas apporter ſur tout; ſinon vous tomberiez dans la même faute que

certains Philoſophes d'aujourd'huy; qui s'amuſent à prouver des choſes beaucoup plus connuës & plus probables que celles qu'ils apportent pour preuve.

De plus ayant à toucher quelque paſſion, donnez vous bien de garde de faire aucun argument: car de deux choſes l'une, ou il empécheroit l'effet de la paſſion, ou ce ſeroit comme ſi vous n'en faiſiez point; parce qu'enfin deux Mouvemens ne peuvent compatir enſemble ni ſe ſouffrir; où ils ſe détruiſent, ou ils s'affoibliſſent.

Il en ſera de même des Mœurs lorſque vous voudrez donner bonne opinion de vous: car l'Argument n'a rien de commun avec les mœurs, & ne fait point connoiſtre ſi vous eſtes homme de bien ou ſi vous ne l'eſtes pas.

A L'égard des *Sentences* on s'en doit ſervir également & dans la Narration & dans la Preuve, à cauſe qu'elles découvrent les Mœurs & font voir qui l'on eſt; Par exemple.

Pour moy je n'ai pas laiſſé de luy donner ce qu'il me demandoit, quoy que je ſceuſſe fort bien qu'il eſt dangereux de ſe fier à toutes ſortes de gens.

Que ſi l'on veut y meſler de la paſſion & dire la choſe pathetiquement on pourra ajoûter.

Cependant, Meſſieurs, je ne m'en repens point, quelque tort que cela me faſſe; car enfin ſi le profit luy en demeure, au moins ay-je la ſatisfaction d'avoir fait ce qu'un honneſte homme doit faire.

APRES tout, ſi la matiere du Genre Déliberatif eſt plus difficile à traitter que celle du Judiciaire, il ne s'en faut pas eſtonner; puis

puis-que là il s'agit de l'Avenir, qu'on ſçait eſtre une choſe fort obſcure; au lieu que dans le Judiciaire il s'agit ſimplement du Paſſé, qui eſt aiſé à connoiſtre; & ſi aiſé que les Devins fondent principalement leur ſcience là deſſus, au rapport même d'Epimenide de Crete; car celuy-cy avoüe franchement que les predictions qu'il faiſoit n'avoient point du tout en veuë l'Avenir, mais le Paſſé; à la verité en des choſes un peu cachées & que tout le monde ne connoiſſoit pas. Ajoûtez que dans le Genre Judiciaire on a cet avantage, que la Loy y ſert de fondement; or eſt-il que quiconque à un fondement & un principe, celuy-là n'a pas grand peine à argumenter, ni à trouver les preuves qu'il cherche. Outre cela même il s'en faut beaucoup qu'on ait tant de liberté dans le Genre Déliberatif qu'on en a dans le Judiciaire, où tantoſt il eſt permis de tourner ſon diſcours contre ſa Partie; tantoſt de parler de ſoy avantageuſement; tantoſt d'exciter les paſſions & d'émouvoir ſes Juges; Ce qui ſe fait rarement dans la Déliberation, & moins qu'en pas-un autre Genre; encore cela n'arrive-t'il point que l'Orateur alors ne ſorte de ſon ſujet.

Telles libertez donc ne ſont jamais à prendre dans le Genre Déliberatif, ſi ce n'eſt que la matiere vienne à manquer, & que l'Orateur ne ſçache plus que dire; comme en uſent aujourd'huy ceux qui éclatent à Athenes pour l'éloquence, ſur tout Iſocrate; car jamais il ne traite un ſujet de déliberation, qu'il n'invective & n'accuſe quelqu'un; tantoſt les Lacedemoniens, comme dans ſon Panegyrique; tantoſt un Charés; comme dans ſon Oraiſon *pour les Alliez.*

A L'égard du Genre Démonſtratif, les digreſſions y doivent eſtre frequentes; tout Panegyrique aimant à ſe groſſir de loüanges eſtrangeres; Ainſi en uſe Iſocrate qui n'y manque jamais, car il a toûjours quelqu'un à loüer, à quoy on ne s'attendoit pas; Or c'eſt-là proprement ce que vouloit dire Gorgias lors qu'il ſe vantoit *Que quelque diſcours qu'il euſt à faire, il eſtoit aſſeuré de jamais ne demeurer court, faute de matiere.* En effet qu'il ait à parler d'Achille, auſſi-toſt il loüe Pelée, puis Æaque, aprés il vient à Jupiter, il en fait autant s'il a à parler de la valeur; car enſuite il fait venir à ſon ſujet une telle choſe, puis un autre; qui eſt la même maniere.

Que ſi l'on a des argumens & de bonnes preuves, afin de les entremeſler, tantoſt on affectera de paroiſtre honneſte homme; & tantoſt on reviendra à ſes argumens. Mais ſi l'on n'en a point, il faudra ſe tenir à la qualité d'homme de bien, & ne faire valoir ſon diſcours que par-là; attendu qu'il eſt beaucoup plus ſeant à un homme de bien de faire paroiſtre qu'il eſt tel, que d'apporter le diſcours le plus achevé.

De la Refutation.

DE tous les Enthymêmes au reſte, ceux qui ſervent à refuter ſont incomparablement meilleurs que ceux qui ſervent à la preuve. La raiſon eſt que tout ce qui refute, preſſe davantage, & fait qu'on s'apperçoit beaucoup mieux de la force de l'argument; parce qu'il n'y a rien qui ſe faſſe mieux connoiſtre que les Contraires lors qu'ils ſont oppoſez.

Or

Or il faut ſçavoir que tout ce qui ſert à répondre à un Adverſaire, ne fait point une eſpece à part, mais eſt de la Preuve ; puiſqu'enfin on ne refute jamais, ou qu'en apportant une objection, ou oppoſant argument à argument.

Apres tout en matiere de Preuve, ſoit dans le Conſeil ou dans un Barreau, celuy qui parle le premier doit toûjours dire ſes raiſons d'abord ; & enſuite prévenir les Objections qu'on luy pourroit faire, y donnant ſolution, & tâchant de monſtrer qu'il n'y en a pas une qui ne ſoit vaine & mal fondée, Que ſi ce qui ſe dit contre eſt embaraſſant & d'une longue diſcuſſion, comme ayant pluſieurs Adverſaires en teſte ; alors il y faudra répondre d'abord comme fit Caliſtrate à l'Aſſemblée de Meſſine ; car la premiere choſe qu'il fait, c'eſt de détruire ce qu'on pouvoit dire contre luy, & apres il expoſe ſes raiſons. Pour celuy qui parle le dernier, il faut toûjours qu'il refute d'abord, apportant ſolution & argumens contraires ; particulierement s'il voit que ce qui a eſté dit ait eſté bien receu & ait fait impreſſion : car tout de même que l'eſprit ne ſçauroit ſouffrir un homme qui paſſe pour infame & a déja eſté accuſé de crime ; ainſi en eſt-il d'un Diſcours, quand la Partie averſe à fait goûter ſes raiſons & qu'on croit qu'elle a dit la verité. Ce qu'il y aura donc à faire en telle rencontre, c'eſt de tâcher à trouver place dans l'eſprit de l'Auditeur afin d'y faire recevoir ce qu'on aura à dire ; ce qui arrivera ſi vous arrachez de ſon eſprit ces premieres impreſſions dont il eſt préocupé, & qui ferment l'entrée aux raiſons que vous avez à deduire : Et ainſi il ſera à propos de com-

battre ou tout ce que la Partie aura dit, ou les principales choſes, ou les plus touchantes, ou les plus aiſées à refuter; apres quoy on alleguera ſes propres raiſons, qu'on tâchera de rendre les plus probables qu'il ſera poſſible. De là vient qu'on a dit.

Des Déeſſes d'abord je prendray la defenſe....
Car j'honore Junon....

qui eſt un exemple tiré d'Euripide dans ſes *Troades*, lors qu'Hecube chez Menelas veut répondre aux raiſons d'Helene; car ce qu'elle touche là d'abord & par où elle commence à refuter ſon diſcours, eſt ce qui s'y trouve de plus foible. Voilà ce que nous avions à dire touchant la Preuve.

POUR ce qui eſt des Mœurs, attendu qu'il ſe remarque certaines choſes qu'on ne ſçauroit dire de ſoy ſans s'expoſer à l'envie, ou ſans ennuyer, ou ſans ſe mettre en eſtat d'eſtre choqué: Et tout de même encore qu'on ne ſçauroit dire d'un autre ſans encourir quelque blâme, ou paſſer pour impertinent; En telles occaſions il ſera bon d'introduire quelqu'un qui le faſſe pour nous, ainſi que fait Iſocrate dans l'Oraiſon qu'il envoye à Philippe, & dans l'autre appellée *l'Antidoſe*. Ou encore comme Archiloque, quand il veut parler mal de la fille de Lycambe; car alors il introduit le propre Pere qui dit,

Il n'eſt rien qu'on ne doive attendre,
Ni rien dont on puiſſe jurer.

Et comme fait le même encore ailleurs ſous le nom d'un certain Artiſan nommé Caron. La Piece commence ainſi,

Je n'ay pas la fortune & le bien de Gyges....

De

De même en uſe Sophocle, quand Æmon eſt repreſenté parlant pour Antigone à ſon Pere, à qui il fait dire pluſieurs choſes, comme ſi c'eſtoient d'autres qui les diſſent & non pas luy.

Une derniere Obſervation à faire pour la Preuve, eſt De deguiſer de telle ſorte ſes argumens, que d'un Enthymême quelquefois on en faſſe une Sentence. Par exemple ce ſeroit une pure Sentence de dire,

Que tout bon Politique ne doit jamais diferer à faire la Paix lors qu'il a l'avantage ſur ſes Ennemis, puiſque c'eſt le moyen d'aſſeurer ſes conqueſtes & de faire ſes conditions beaucoup meilleures,

Mais en forme d'Argument on diroit ainſi:

Que ſi le vray temps de faire la Paix avec les Ennemis eſt lors que les conditions en doivent eſtre & plus utiles à l'Eſtat & plus glorieuſes? Sans doute c'eſt quand on a l'avantage ſur eux & qu'ils ſont contraints de recevoir la loy.

CHAPITRE XVIII.

De l'Interrogation.

TOUCHANT l'*Interrogation*, le vray temps de s'en ſervir, eſt lorſque De deux choſes, dont l'une aura eſté accordée par la Partie Averſe, vous ne pourrez l'interroger ſur l'autre que de ſa Reponſe il ne s'enſuive une abſurdité. Ainſi en uſa Periclés quand il interrogea Lampon ſur ce qu'il s'eſtoit paſſé aux myſteres de Cerés, appellée *la Déeſſe Salutaire*, car celuy-ci ayant répondu,

Que ce n'eſtoit pas une choſe qui ſe revelaſt à tout le monde, & qu'il faloit eſtre Initié pour cela. Periclés là deſſus luy demanda, *Si luy-même ſçavoit bien ce qui s'y eſtoit paſſé?* Et comme il luy répondit Qu'oüy, *qu'il le ſçavoit bien.* Periclés ajoûta en même temps, *Et comment le pouvez-vous ſçavoir, vous qui eſtes auſſi peu initié que moy?*

Secondement il y aura lieu de ſe ſervir d'Interrogation, Quand de deux propoſitions l'une ſera tres-claire, & l'autre de telle qualité Qu'on ne ſera point en doute que la Partie averſe n'en demeure d'accord ſi on vient à l'interroger deſſus: Avec cette précaution pourtant, de laiſſer-là celle qui eſt claire d'elle-même & ne l'interrogeant que ſur l'autre, de

paſſer

paſſer droit à la concluſion; comme fait Socrate dans l'*Apologie*; car Melitus ſoûtenant,

Qu'il eſtoit un Impie & ne croyoit point de Dieux. Mais quoy? diſt Socrate, *au moins ne reconnois-je pas Qu'il y a quelque nature ſpirituelle au deſſus de l'Homme & quelque Demon particulier?* Melitus eſtant obligé d'en demeurer d'accord parce que Socrate avoit toûjours fait ſçavoir Qu'il avoit un certain Démon ou bon Genie qui prenoit ſoin de ſa conduite & l'avertiſſoit de tout ce qui eſtoit à propos qu'il fiſt; choſe au reſte connuë de tout le monde; Socrate enſuite lui fait cette interrogation. *Mais ces natures-là ſpirituelles*, dit-il, *& ces Demons, ne faut-il pas qu'ils ſoient, ou de la race des Dieux & leurs propres enfans, ou quelque choſe de divin?* Et comme l'autre l'eut auſſi accordé; Socrate en même temps paſſant à la Concluſion, *Que dites-vous-là Melitus? quoy vous penſez qu'il y ait des gens qui puiſſent croire qu'il ſe trouve quelques enfans des Dieux, & pourtant qu'il n'y ait point de Dieux?*

De plus il ſera bon de ſe ſervir d'Interrogation lors que par la réponſe de la Partie averſe on pourra monſtrer, Ou qu'elle dit tout le contraire de ce qu'elle a dit auparavant, Ou qu'elle avance une choſe incroyable & contre le ſens commun.

Enfin l'interrogation portera coup, lorſque la Partie ne pouvant ſatisfaire entierement à noſtre demande, elle ne fera qu'une réponſe captieuſe & de Sophiſte; car par exemple ſi elle répondoit ainſi,

Que ſans doute il y a quelque fondement à ce que nous diſons, & pourtant que cela n'eſt pas

vray. Qu'en partie la choſe eſt, & qu'en partie elle n'eſt pas. Qu'en un ſens cela ſe peut ſoûtenir, mais non pas en l'autre.

pour lors telle ſorte de réponſe troubleroit ſi bien les Juges qu'ils ne ſçauroient où ils en ſeroient.

Hors ces quatre occaſions, l'Interrogation eſt tellement inutile, que même il ne faut pas eſſayer de s'en ſervir; puiſque pour peu qu'on reſiſtaſt on paſſeroit pour vaincu: car enfin on ne peut pas faire pluſieurs interrogations de ſuite, à cauſe de la foibleſſe de l'auditeur & de ſon peu de capacité; Et c'eſt pourquoy auſſi il eſt important de ramaſſer ſes argumens & de n'en faire aucun qui ait une longue ſuite.

Pour répondre à une Interrogation.

QUANT à la *Maniere de répondre à une Interrogation*, Si celle qu'on nous fait eſt captieuſe & enferme un double ſens; alors on doit uſer de diſtinction, mais non pas en ſi peu de paroles qu'on ne la comprenne. Que ſi l'interrogation qu'on fait nous engage à dire des choſes contraires en aparence; le remede eſt, en même temps de la réponſe d'apporter la ſolution avant que la Partie ait le loiſir de pourſuivre ſes interrogations, ni de tirer aucune concluſion à noſtre deſavantage: car ce ne ſera pas une choſe bien difficile que de prevoir la raiſon qu'il faudra apporter. Tout cecy au reſte a eſté expliqué nettement dans nos Topiques, auſſi bien que ce qui regarde la matiére des Solutions.

Que

Que ſi celuy qui nous interroge tire quelque concluſion de nos réponſes qu'il change en iuterrogation; ce qu'il faut faire, c'eſt d'accorder ſa demande & d'en donner la raiſon en même temps, comme fit Sophocle à Piſandre, car Piſandre l'interrogeant

S'il n'avoit pas eſté d'avis auſſi bien que les autres de changer la forme de l'Eſtat & d'établir la domination des Quatre Cens ? Il en demeura d'accord. *Mais quoy*, ajoûta Piſandre, *ne ſçaviez-vous pas que c'eſtoit mal fait* ? *Je l'avouë*, répondit-il. *Comment*, diſt l'autre, *vous l'avoüez* ? *c'eſt donc avoüer en meſme temps que vous ſçaviez fort bien que vous faiſiez mal* ? *Cela eſt encore vray*, diſt-il, & ajoûta, *Mais je ne voyois pas alors Qu'il y euſt rien à faire de mieux.*

Ou bien encore comme ce Lacedemonien rendant compte de ſon adminiſtration de la charge d'Ephore; car ayant à répondre ſur certain Decret qui eſtoit cauſe qu'on avoit fait mourir ſes compagnons, & interrogé

S'il ne trouvoit pas qu'on avoit eu raiſon de les faire mourir ? Il répondit qu'*Oüy*. Interrogé en ſuite, *S'il n'avoit pas eſté d'avis avec eux que ce Decret paſſaſt & ſi l'affaire ne s'eſtoit pas faite de ſon conſentement* : Il avoüa encore que cela eſtoit vray. *Et bien*, ajoûta-t'on, *ne croyez-vous pas auſſi qu'il eſt juſte qu'on vous faſſe mourir comme eux* ? *Non pas*, diſt-il, *car eux ce qu'ils en ont fait c'eſt qu'ils eſtoient gagnez par argent, & moy je l'ay fait parce que c'eſtoit mon avis, & que je penſois bien faire.*

Par ces exemples là donc nous voyons Que jamais il ne faut interroger apres la concluſion tirée, ni de la Concluſion en faire une Iuterrogation,

tion, ſi ce n'eſt que la choſe fuſt tres-certaine d'ailleurs, & qu'il reſtaſt encore aſſez de verité pour convaincre celuy qu'on interroge.

Du Ridicule.

A L'égard du *Ridicule*, à cauſe qu'il peut eſtre de quelque uſage dans les conteſtations, & comme dit Gorgias, *Qu'il eſt bon quelquefois de tourner le ſerieux d'un Adverſaire en raillerie*; *& ſa raillerie en ſerieux*, ce qui n'eſt pas mal obſervé : pour cela on n'a qu'à voir ce que nous avons dit dans noſtre Poëtique touchant le Ridicule & ſes eſpeces, où nous avons fait voir, Qu'il y a certaine Raillerie qui ſied bien à un honneſte homme, & une autre qui en eſt indigne. C'eſt donc-là qu'il faut avoir recours pour y choiſir les matieres dont on aura affaire & qui viendront au ſujet.

L'Ironie au reſte a cela au deſſus de la Bouffonnerie, Qu'elle ſent plus ſon honneſte homme; puis que tout Railleur ne ſe ſert du Ridicule que pour luy-même & par divertiſſement; au lieu que le Bouffon & le Plaiſant s'en ſervent pour faire rire les autres.

CHA-

CHAPITRE XIX.

De la Peroraiſon.

LA Peroraiſon eſt compoſée de quatre choſes, puis qu'il eſt neceſſaire,

De ſe mettre bien dans l'eſprit des Juges, & y mettre mal ſa Partie;

D'aggrandir & de diminuer les raiſons alléguées de part & d'autre;

D'émouvoir les Juges & les porter à quelque paſſion;

Et enfin de les faire reſſouvenir de ce qu'on a dit.

Car ſans doute il n'y a rien de ſi naturel, apres avoir monſtré Que ce qu'on a dit eſt vray; & au contraire Que ce qu'a dit l'Averſe Partie eſt faux, il n'y a rien dis-je, de plus naturel alors, Que de ſe faire valoir aupres des Juges & d'inſulter à ſa Partie, & pour ainſi dire, à la maniere des Artiſans, de repaſſer ſur ſon Ouvrage & y donner la derniere main.

Pour ce qui eſt *De ſe mettre bien dans l'eſprit des Juges*, il faut avoir en veuë l'une de ces deux choſes; Ou de tâcher qu'ils nous conſiderent comme gens de bien abſolument, ou tels à leur égard; Et à quant la Partie Averſe, de leur donner d'elle une opinion toute con-

contraire. Or le moyen d'y reüſſir c'eſt de conſulter les Lieux qui ont eſté apportez pour faire paroiſtre les perſonnes qu'on voudra, bons ou méchans.

En ſuite de ceci ; & qu'on preſuppoſe, Que la Cauſe a eſté bien prouvée ; pour lors il eſt naturel d'*Agrandir* & de faire valoir ſes raiſons ; & au contraire d'abaiſſer & de traiter de mépris celles de l'Adverſe Partie : ce qui ne ſe pourroit pas faire ſi la choſe ne paſſoit pour conſtante : Car il en eſt ici comme des Corps, qui ne ſçauroient croiſtre ni s'augmenter s'ils ne ſont premierement. De ſçavoir maintenant comment on peut faire paroiſtre une choſe plus grande ou plus petite qu'elle n'eſt, il a eſté donné des Lieux expres pour cela.

Les Juges donc eſtant perſuadez que ce qu'on a dit eſt vray, & ne doutant plus ni de la qualité de l'affaire ni de ſon importance ; apres on tâche à les émouvoir & a les porter à quelque paſſion. Les Paſſions ſont *la Pitié*, *l'Indignation*, *la Colere*, *la Haine*, *l'Envie*, *l'Emulation*, *l'Animoſité* dont il a déja auſſi eſté donné des Lieux.

Tellement qu'alors il ne reſte plus Que de faire une *Recapitulation* & toucher ſommairement les raiſons qu'on a apportées afin d'en rafraiſchir la memoire ce qui ſe fera de la maniere que quelques-uns l'enſeignent pour l'Exorde, quoy que ce ne ſoit point là le lieu. Je ſçai bien qu'ils diſent Que c'eſt afin que le Juge ſoit plus inſtruit de l'affaire qu'ils recommandent de la rebattre ſouvent : mais cette raiſon-là ne vaut rien, puiſque ſi l'Orateur au commencement eſt obligé d'expoſer le Fait, c'eſt ſimple-

plement afin que le Juge n'ignore pas dequoy il s'agit, ni ſur quelles matieres il a à prononcer. Il n'en va pas de même icy, où la Recapitulation n'eſt neceſſaire que pour ſoulager la memoire du Juge & luy faire voir en abregé ce qui a eſté prouvé fort au long. Au reſte le commencement d'une Récapitulation ſe pourra faire de cette ſorte.

Que juſques icy l'on penſe s'eſtre acquité de ſa promeſſe, & là deſſus il faudra faire ſçavoir Qu'on a dit telle & telle choſe pour telle & telle raiſon.

Cela ſe pourra faire encore autrement, qui eſt de comparer ce qu'on a dit avec ce qu'a dit l'Averſe Partie. Ce qui ſe fait en deux façons, Ou en prenant toutes les choſes qui ont eſté dittes pour & contre & les oppoſant; ou ſans les oppoſer, de dire tout naturellement,

L'Averſe Partie donc, Meſſieurs, a dit telle & telle choſe touchant cela; & moy j'ay dit cela pour telle & telle raiſon.

On peut même ſe ſervir d'Ironie, & dire en raillant,

Certainement, Meſſieurs, on ne ſçauroit nier que la Partie Averſe n'ait tres-bien prouvé ce qu'elle a dit, lors qu'elle a apporté telle & telle choſe pour ſes raiſons; pour moy je n'ay dit que cela & cela ſimplement.

Ou bien encore de cette maniere.

Et je vous prie, Meſſieurs, que ne feroit point à preſent la Partie Averſe ſi elle avoit monſtré telle & telle choſe, & non pas cela & cela comme elle a fait?

On pourra auſſi uſer d'interrogation.

Or Meſſieurs que n'ay-je point fait voir, & quelles preuves pourroit-on ajoûter à celles que j'ay apportées?

Ou

Ou bien en parlant de ſa Patrie.

Or, Meſſieurs, qu'a-t'il fait voir dans tout ce qu'il a dit?

La Récapitulation donc ſe peut faire en deux façons, ou de la ſorte que nous venons de remarquer, rapportant ce qui a eſté dit pour & contre & l'oppoſant l'un à l'autre; ou bien encore plus naturellement & ſans rien changer à l'ordre, De repeter châque raiſon comme elle a eſté dite, premierement ſes propres raiſons, & en ſuite à part, ſi l'on veut, celles de l'Adverſaire.

Pour finir, il ſera bon d'éviter les conjonctions afin que les Juges s'apperçoivent que le diſcours n'a plus à eſtre continué, par exemple,

Je vous ay dit mes raiſons, vous les avez entenduës, vous ſçavez, Meſſieurs, de quoy il s'agit, c'eſt à vous maintenant à prononcer & à donner voſte Jugement.

REMAR-

REMARQUES.

CEux qui ont donné à cet Ouvrage le titre de *Rhetorique à Theodecte*, ſe ſont trompez lourdement, & je ne ſçaurois aſſez m'étonner que Picolomini ſe ſoit opiniâtré à maintenir cette erreur. Quand Arriſtote au 3. Livre cite *la Rhetorique à Theodecte*, on voit manifeſtement qu'il n'entend point parler de celle-cy, mais d'une autre : Et de vray lors qu'il fait mention de noſtre Rhetorique, ce qu'il fait tres-ſouvent, jamais il ne ſe ſert d'autres manieres de parler que des ſuivantes. *Comme nous avons fait voir auparavant. Ainſi qu'il a eſté montré fort au long. Dont il a été traité à fonds & donné des Lieux particuliers &c.* Mais pour la Rhetorique à Theodecte, il ne la cite point autrement qu'il fait ſes *Topiques*, ſa *Poëtique*, & ainſi des autres Livres qui forment un corps à part.

LIVRE I.

Page 1. *A Rhetorique & à la Dialectique, &c.* Par le mot de *Dialectique* Ariſtote entend icy ſeulement cette partie de la Logique qui s'attache à la Vray-ſemblance & aux matieres probables, & qui n'eſt autre que les *Topiques*; ce n'eſt pas qu'en beaucoup d'endroits le même mot ne ſoit employé pour ſignifier toute la Logique.

Page 6. *Donc puis que, &c.* Le mot de *Démonſtration* eſt pris icy pour cette troiſiéme ſorte de Preuve artificielle dont il eſt parlé au Chapitre ſuivant.

Page 7. *Et cela dautant, &c.* Par le mot de *Vray* Ariſtote entend, Ce qui arrive neceſſairement & toûjours de la même façon. Par celuy de *Vray-ſemblable* il entend ſimplement ce qui n'arrive que pour l'ordinaire. Ces termes au reſte ſont ſi conſiderables en Logique, qu'ils embraſſent & partagent entr'eux tout ce qui tombe ſous ſa connoiſſance; auſſi ſont-ils cauſe qu'on luy donne deux noms: car cette Partie qui s'attache au Vray, s'appelle proprement *Logique*; l'autre qui s'attache au Vray-ſemblable s'appelle *Dialectique*, autrement Topiques. Or la raiſon pourquoy la même Fa-

Faculté qui traite du Vray, doit auſſi traiter du Vray-ſemblable; c'eſt qu'il n'y a pas grande diference de l'un à l'autre; Et de fait, entre *Ce qui arrive toûjours*, & *Ce qui arrive tres-ſouvent*, il ne s'agit que du Plus & du Moins.

Que plus de choſes qu'une ſeule, &c. Il y a icy plus de fineſſe que l'on ne penſe, & ſans la précaution dont Ariſtote ſe ſert, la Propoſition abſolument ſeroit fauſſe. Un exemple éclaircira ce que je dis. Mettez d'un coſté vingt petits Loüis blancs de quatre ſols, & de l'autre coſté un Loüis d'or, ou trois; Il eſt certain que ſi ſimplement vous faiſiez comparaiſon de ces vingt petits Loüis avec ce Loüis d'or, ou ces trois; il ne ſeroit point vrai de dire, *Que le plus grand nombre l'emporteroit ſur le petit*; Auſſi n'eſt-ce pas-là le ſens d'Ariſtote; mais il ajoûte. Mettez encore autant d'or avec ces pieces d'argent qu'il y en a de l'autre coſté, & pour lors la Propoſition ſera vraye. Page 126. Prop. 1.

Témoin ce que fit Calippe &c. Voyez Plutarque en la vie de Dion. Page. 133

LIVRE II.

g.232. TELLE *fut l'avanture de Diopithes.* On ne ſçait pas bien Quel eſt ce Diopites ſi c'eſt ce General d'Armée des Athéniens de qui parle Demonſthene dans ſa troiſiéme Philippique; ou ce Devin fameux dont Ariſtophane fait mention. Tant y a que c'eſt un homme qui ayant eſté long temps en tres-grande neceſſité, mourut juſtement lors que le Roy de Perſe luy envoyoit dequoy vivre à ſon aiſe.

g.232. *On rapporte d'Amaſi, &c.* Cette hiſtoire eſt dans Herodote; tout ce qu'il y a à dire, c'eſt qu'Ariſtote attribuë à Amaſis ce qui n'eſt arrivé qu'à ſon fils Pſaménitus : tellement qu'il faut, ou que ne s'en ſouvenant pas bien il ait pris l'un pour l'autre, ou qu'il ait ſuivy d'autres memoires que ceux d'Herodote.

g.293. *De crainte que les Cigales &c.* c'eſt-à-dire de crainte que faiſant la guerre & ayant du pire, voſtre Païs ne ſoit ſi bien ravagé qu'il n'y reſte pas ſeulement un buiſſon; & ainſi que les Cigales qui aiment les buiſſons, ne ſoient contraintes de chanter à terre.

g.294. *Voiſinage d'Athenien*, à cauſe que les Atheniens chaſſerent ceux de Samos de leur Iſle.

Com-

Comme ce qui arriva au Jugement de Demonſthene &c. On ne croit point que ce Demonſthene dont il eſt parlé ici & en d'autres endroits de cet Ouvrage, ſoit ce fameux Orateur de qui nous admirons l'éloquence, contemporain d'Ariſtote; mais un autre conſiderable à Athenes pour les grandes affaires, & qui même a commandé des Armées. Pag. 307

Que ſi ton Pere eſt plaint &c. par-là il entend Theſtie pere d'Althée affligé de la mort de Toxée & de Plexippe. OEneus eſt le pere de Meleagre. Voyez le 8. Livre de la Metamorphoſe d'Ovide. Pag. 31

Que donner terre & eau, eſt renoncer à ſa liberté. Cecy eſt fondé ſur la demande que faiſoient les Rois de Perſe aux peuples qu'ils avoient deſſein d'aſſujettir, par-là donnant à entendre Qu'ils vouloient eſtre maiſtres par tout, auſſi bien ſur Mer que ſur terre. Pag. 32

Qu'il eſt honteux à un homme d'honneur, &c. J'ay fait application icy de noſtre Proverbe, quoy que les termes d'Ariſtote portent un autre ſens; mais comme on n'y voit goute, & que tout ce qu'on dit là-deſſus ne ſignifie rien, j'ay mieux aimé biaiſer un peu en cet endroit que de debiter du galimathias. Il y a deux exemples enſuite que j'ay obmis pour eſtre fondez ſur des équivoques qui n'ont rien de commun avec noſtre Langue. Pag. 33

Le premier eſt à la loüange de Mercure, tirée ſimplement de ces deux mots κοινωνικὸς & κοινὸς. *Koinonikos* au reſte proprement veut di-

dire un homme communicatif & qui volontiers fait part aux autres de ce qu'il a. Pour le mot *koinos* il ſignifie *Commun, avec qui on a communication*, terme particulierement attribué à Mercure à cauſe de ſa fonction, *Superis Deorum gratus & imis.* Le ſens donc de ce Sophiſme eſt,

Qu'il faut que Mercure poſſede éminemment au deſſus des autres Dieux la qualité de Liberal & Communicatif, puis qu'il eſt le ſeul à qui l'Eloge de Koinos *ſoit donné.*

L'autre exemple eſt fondé ſur les diferentes ſignifications du mot λογός qui tantoſt ſignifie *Diſcours*, & tantoſt *Eſtime.* Voici le ſens.

Qu'il faut que le mot λόγος marque quelque choſe de bien excellent, puis qu'en parlant des grands Hommes on ne dit point d'eux, Qu'ils meritent d'avoir du bien ni d'eſtre riches, mais que ſeulement ils ſont ἄξιοι λόγου.

or c'eſt ici qu'eſt l'équivoque ; car en cet endroit le mot *Logos* change de ſignification pour dire, *Des perſonnes qui meritent d'eſtre eſtimées.*

LIVRE III.

LE Ciel *Porte-Flambeaux*. Au Grec il y a τὸν πολυσχεδῆ πῦρ αἰθέρα. *Le Ciel à pluſieurs faces*: mais comme de rendre ainſi ce n'eſtoit point apporter un mot compoſé, qui eſt ce qu'Ariſtote reprend en cet endroit, je me ſuis ſervi de l'Epithete de du Bartas, ſi connu en noſtre Langue & qui d'ailleurs ne s'eloigne gueres de ce que j'avois à dire. Pag. 370.

J'ay ſauté πτοπύρους & πλωχόμους qui ſuivent un peu apres pour n'eſtre point propre à eſtre imitez. Le premier eſt de Lycophron qu'il attribuë à un certain rivage, voulant marquer Qu'il eſtoit d'un abord difficile & fort eſtroit. L'autre eſt de Gorgias dont il ſe ſert afin de mieux exprimer l'eſprit d'un Flateur, comme qui diroit en un ſeul mot, *Gueux-adroit*, *Qui gueuſe avec eſprit*.

Et encore comme fait Alcidamas en beaucoup de Lieux. J'ay mis *En beaucoup de Lieux*, afin qu'on ne s'apperceuſt pas du vuide que j'ay laiſſé pour ne pouvoir imiter ſupportablement les exemples vicieux qu'Ariſtote allegue de cet Alcidamas. Les mots donc que j'ay paſſez & qu'il reprend, ſont Premierement πνεύματι que cet Alcidamas employe pour exprimer la colere ardente & furieuſe d'un certain homme qu'il décrit, Ibid.

Il avoit, dit il, *l'Ame pleine de fureur & les yeux tout en feu.*

En ſecond lieu il reprend πλειοφόρως, que ce même Auteur employe en deux endroits, dont Ariſtote apporte icy les Exemples, comme qui diroit *Porte-fin*, c'eſt-à-dire qui fait arriver à la fin & au but qu'on ſe propoſe. Le premier exemple eſt tel,

Il s'imagina que leur promptitude & cette gayeté qu'ils témoignoient, les feroient venir à bout de leur deſſein.

Dans le ſecond exemple, le même mot eſt donné pour Epithete à la Perſuaſion.

Enfin le dernier mot qu'il condamne pour la compoſition, eſt κυανόχρων, que ce même Alcidamas attribuë à la Mer, ce que les Latins appellent *Color cæruleus*, c'eſt-à-dire de couleur bleuë comme le Ciel.

Πελάσγων: Ce mot eſtoit eſtranger à Athenes, & ſeulement en uſage chez les Theſſaliens. L'exemple qui ſuit immediatement que j'ai paſſé, eſt du même Lycophron; c'eſt lors qu'il appelle Sciron ce fameux voleur que tua Theſée, ἀνὴρ ἄνηρ, qui veut dire en langue étrangere, *un homme pernicieux & qui ne fait que du mal.*

Les autres exemples vicieux ſont d'Alcidamas, premierement quand parlant de la Poëſie il ſe ſert du mot ἄθυρμα, voulant marquer que ce n'eſtoit qu'un ſimple divertiſſement & un jeu d'eſprit.

Secondement lors qu'il employe le terme ἀνεδαλία, pour dire *une faute*, *un peché*.

Et encore πεπηγυῖαν pour repreſenter *un homme ſi tranſporté de colere qu'il ne ſçait ce qu'il fait.*

L'eſ-

L'eſtoile de cette Page eſt pour faire ſçavoir qu'il y a un exemple ſauté. C'eſt du mot Μουσῖον, qui ſignifie ce Lieu à Athenes dedié aux Muſes & aux Sciences. Or cet Alcidamas qu'Ariſtote traite icy plus mal que jamais, n'avoit garde de ſe contenter d'un mot ſi ſimple, mais pour l'embellir, il faut qu'à ſon ordinaire il ajoûte *de la Nature*. Pag. 37

Le vuide que j'ay laiſſé ici, eſt rempli dans le Texte d'un autre exemple vicieux d'Alcidamas touchant le mot Ἄπορον, &c. Le ſens eſt, *Un debordement de méchanceté qui n'a ni fonds ni rive.* Pag. 37

L'exemple que j'ay obmis ici eſt du même mot λόγχης, que j'ay déja expliqué. Ce qu'il y a à ſçavoir, c'eſt qu'Ariſtote la premiere fois le reprend comme mot étranger, & maintenant comme mauvaiſe Metaphore. Le ſens d'Alcidamas dans ce paſſage ici, eſt

Ne ſe trouvant, dit-il, *rien de ſemblable dans ſa Poëſie qui puſt divertir.* Pag. 37

S'il eſt vray de dire de la vieilleſſe, &c. J'ai ajoûté cet exemple afin de faire mieux entendre celuy qu'apporte Ariſtote, comme ne nous eſtant pas aſſez familier pour en gouſter la beauté. Pag. 37

Ces Lettres de regrets, &c. Ricobon donne un autre ſens à ce vers qu'il prend de Lampridius, & que je croirois bien eſtre le veritable; mais comme ce ſens n'a rien de beau, & qu'on n'en pourroit faire qu'un vers ridicule; j'ay mieux Pag. 38

aimé m'attacher à celuy de Victorius, & d'autant plus que tous les bons Traducteurs s'en ſont ſervis

id. *De la Servante de nôtre logis.* Cecy ne vaut rien en noſtre langue, dans le Grec la choſe a lieu & eſt bien receuë.

ag. 386. Ce qui manque à la fin de ce Chapitre eſt l'exemple qu'Ariſtote apporte de ces termes negatifs, qu'il dit eſtre eſtimez lors qu'ils contiennent une Metaphore analogique. Il finit donc ainſi.

Par exemple comme de dire de la Trompette, Que c'eſt τὸ ἄλυρον μέλος.

Pour faire entendre ceci, je ſuppoſe qu'on ſçait ce que c'eſt que *Proportion* & *Analogie*. Poſons donc quatre termes, *la Trompette* d'une part, & enſuite *le Son qu'elle rend*, qui n'a point de nom propre; Et d'un autre part *le Luth* que les Grecs appellent *Lyra*, & encore enſuite *ſon Harmonie*, que l'on diſtingue par le nom *Melos*. Cela poſé, je dis que puis que ces termes ſont analogiques, Le même rapport qu'il y aura du *Son* de la Trompette, à la *Trompette*; le même ſera du *Luth* à ſon *Harmonie* appellée *Melos*: Et par conſequent il s'enſuit Que chacun de ces termes pourra reciproquement eſtre transferé de l'un à l'autre, c'eſt-à-dire, Qu'il ſera permis d'attribuer par metaphore à la Trompette le nom *Melos*, ainſi que fait le Poëte duquel Ariſtote cite ici l'exemple : Mais comme *Melos* exprime quelque choſe de trop doux pour eſtre dit de la Trompette ſi abſolument; le même Poëte voulant moderer cette hardieſſe & trouver quelque temperamment à

ſa metaphore ; s'eſt ſervy du mot *Alyron* terme negatif, afin de corriger ce qu'il ſembloit avoir dit trop licentieuſement ; Or ce terme de ſoy ne ſignifie rien de poſitif, & ne ſert qu'à monſtrer Que lors que le mot *Melos* eſt attribué à la Trompette, on ne doit point croire pour cela que ſon harmonie ſoit auſſi douce ny auſſi delicate que celle du Luth ; & c'eſt en quoy conſiſte la grace qu'Ariſtote remarque, à cauſe de l'analogie.

Proportion veut dire icy le rapport des temps qui ſe trouve dans châque Nombre. Par le mot de *Temps* il faut entendre la ſyllabe bréve ; deux bréves au reſte valent une longue. Ariſtote donc en cet endroit remarque trois ſortes de proportions dans les Nombres, La premiere du *Pæan*, qui eſt de trois à deux ; puis que tout Pæan eſt compoſé d'une longue & de trois bréves, ce que Ciceron nomme *Ratio ſeſquiplex*, ou *ſeſqui altera*, proportion du double & demy. La ſeconde eſt du nombre *Heroique*, qui eſt d'un à un ſimplement, que Ciceron appelle *Par ad Par*, c'eſt-à-dire où il y a autant d'un coſté que d'autre ; ſoit que la choſe ſoit telle en effet comme dans le Spondée, où le rapport eſt d'une longue à un autre longue ; ou ſimplement par équivalence, comme dans le Dactyle, où le rapport eſt d'une longue à deux bréves. La troiſiéme proportion qui eſt de deux à un, que Ciceron appelle *Duplex*, eſt celle qui oppoſe une longue à une bréve, ainſi qu'il arrive dans l'Iambe & dans le Trochée. Voyez Ciceron là-deſſus dans ſon Livre *de Orat. ad Brut.* Touchant ce qu'Ariſtote dit au commencement de cette Page, Que le Trochée Pag. 393

n'eſt bon que pour la Danſe. Le Grec porte κορδακιστικὸς, ce mot vient de *kordax* qui eſtoit une ſorte de Danſe laſcive & pleine d'agitation, à quoy eſtoit fort propre le Trochée. Tout cecy aprés tout n'a rien de commun avec noſtre langue, qui n'a d'autre Juge pour le nombre que l'oreille, & qui ne s'arreſte point à meſurer les ſyllabes comme font les Grecs & les Latins.

396. *Herodote natif de Thurium.* Demetrius aſſure qu'il eſtoit d'Halicarnaſſe, mais Plutarque reſout cette difficulté dans ſon Liv. *de l'Exil*, où il dit, Que veritablement Herodote eſtoit natif d'Halicarnaſſe, mais depuis qu'il quitta ce lieu avec les autres habitans pour aller demeurer à Thurium.

403. *Un exemple donc de cette reſſemblance*, &c. Quoy que la pluſpart des manieres figurées qui finiſſent ce Chapitre ſoient ridicules en noſtre langue, je n'ay pas laiſſé de vouloir faire entendre mon Auteur. Le premier exemple donc que j'ay apporté eſt pour répondre à celui d'Ariſtote, ἀχλὺν ἔλαιον ἀρχὴ πᾶσι ταὐτὸν, ce que le Latin explique aſſez heureuſement, auſſi bien que l'autre exemple qui le ſuit, *Agrum accepit ægrum ab ipſo*, ce qui veut dire en François pour le ſens, *Il eut de luy une méchante terre.* Dans le ſecond exemple, qui eſt pris d'Homere, il y a λιτανοὶ δ' ἐπίλοιπα, &c. ce qui eſt rendu ainſi dans le Latin, *Placati donis pacatique ore fuerunt: on ne les contenta pas ſeulement de paroles, mais encore on les renvoya avec des preſens.*

Pour la fin c'eſt une choſe qui eſt claire d'elle-

même

même. Je me ſuis ſervy de cette expreſſion pour ſauter deux autres exemples qui ſont dans le texte, à cauſe que quand j'aurois pû les imiter parfaitement, c'euſt eſté rimer en Proſe, ce qui chez nous eſt inſupportable. Au premier exemple il y a οὐκ ἐνόησαν, &c. ce qui veut dire,

On ne croyoit pas que veritablement il en fuſt le Pere, mais bien que ſans luy jamais l'Enfant n'euſt eſté au monde.

L'autre exemple eſt tel, οἱ πολῖται φοβηθέντες &c. dont le ſens eſt,

Ils avoient aſſez de chagrin, mais peu d'eſperance.

Les Charges les plus belles, &c. Cet exemple tient la place de celuy qu'apporte Ariſtote. Le voicy ἄξιον δὲ πυθέσθαι χαλκεῦς, &c. Ibid.

Tu veux paſſer pour habile homme, & qu'on te rende de grands honneurs, cependant tu n'és qu'un ſot & un coquin.

Et tenant le Peuple dans un four. La beauté de cette metaphore conſiſte en ce poinct, Que comme ceux qui ſe trouvent enfermez dans un four ſe mettent peu en peine de tout le reſte, pourveu ſeulement qu'ils puiſſent ſortir du lieu où ils ſont; ainſi alors en eſtoit-il du peuple d'Athenes embaraſſé dans la guerre d'Olynthe, qui apparemment ne devoit eſtre guere attentif en écoutant ce compte, pour ne ſonger qu'aux moyens d'eſtre delivré de cette guerre. Pag. 46

La premiere eſtoile de cette page eſt pour deux exemples que j'ay obmis. Touchant le premier, de m'amuſer à rapporter ce que les autres diſent, ce ſeroit temps perdu; puis qu'il Pag. 46

ne donnent que des conjectures vagues, & qu'apres tout ils avoüent eux-mêmes qu'ils ne l'entendent point. Le ſecond exemple eſt compris dans un vers d'Anaxandridas, lors qu'il parle de ſes filles comme trop âgées pour ſonger au mariage. La metaphore eſt fondée ſur le mot ὑπερήμερον, terme analogique en cet endroit, & qui proprement veut dire *un homme qui ſe laiſſe condamner faute de comparoiſtre en Jugement.* Le ſens donc du Poëte eſt,

O mes Filles qui avez laiſſé paſſer ce beau jour, lors qu'Hymen vouloit que vous comparuſſiez afin d'ordonner de vos Nopces.

La ſeconde eſtoile eſt pour le mot de Diogene que j'ay paſſé, lorſqu'il taxe d'yvrognerie les Atheniens, appellant leurs Cabarets *Attica Phiditia.* La gentilleſſe de cette metaphore dépend de l'intelligence de *Phiditia.* Ce mot donc ſignifie ces Repas publics & ſobres des Lacedemoniens, qui eſtoient d'inſtitution & fort frequens. Maintenant il eſt aiſé de faire l'analogie, car ce que *Phiditia* eſtoient aux Lacedemoniens, le *Cabaret* l'eſtoit aux Atheniens, toute la difference eſt, Que les Repas à Sparte appellez Phiditia ont toûjours eſté loüables pour la ſobrieté, & ceux des Atheniens au Cabaret eſtoient blâmables pour l'excés.

417. βάλλ' αὐτὸν πέρσαι, Cette raillerie n'eſt pas connuë. On ſçait bien à la verité que *Perſai* vient de *Perthe*; qui veut dire; *Je ravage, Je pille*; & qu'apparemment c'eſt à un homme de Perſe qu'on parle, ce qui fait l'alluſion; mais de paſſer plus avant; *Mare undique & undique Pontus.*

Qu'un

Qu'un Tel nommé le Muet, &c. Et incon- Pag. 41
tinent apres,

Ce n'eſt pas eſtre Soldat, &c. J'ay ajoûté ces deux exemples de moy-même pour faciliter davantage l'intelligence de ceux qu'Ariſtote apporte.

A cauſe de leur poſture ramaſſée. J'ay paſſé Pag. 42
l'autre comparaiſon qui eſt dans le Texte, ſi difficile apres tout, que quoy que j'y entrevoye je ne ſçai quoi, neanmoins c'eſt trop peu pour entreprendre de l'expliquer. Au texte donc il y a ainſi de ſuite

Qu'un Joüeur de Fluſte reſſemble à un Singe; Et un Chaſſieux à une Lampe qui dégoute Λύχνῳ ψακαζομένῳ, *d'autres liſent* λύκῳ ψακαζομένῳ, *un Loup moüillé.*

Que c'eſtoit le Philoctéte, &c. Cette meta- Ibid.
phore eſt fondée ſur l'avanture de Philoctete lorſqu'il fut mordu par un ſerpent.

Ainſi que Philammon & Corycus, &c. On Pag. 42
tient que ce ſont les noms de deux Athletes fameux. A l'égard de *Corycus* neanmoins, Ricobon apporte une explication tirée de Mercurialis dans ſon 2. liv. *De arte Gymnaſtica*, où il eſt monſtré Que *Corycus* eſtoit une ſorte de Balon que dans les Academies on attachoit au plancher avec une corde pour exercer la Jeuneſſe.

Action d'Antidoſe. Voyez les Commentai- Pag. 44
res de Budée.

TABLE
DES MATIERES.

A.

ACcouſtumance, 115
Acheter l'huile & le ſel, Proverbe, 321
Achever un Ouvrage commencé, 126
Achille, 55. ſes plus belles actions, 303. 337. 377
Actions, ce que c'eſt 140. 414. pourquoy une action eſt mauvaiſe, 144. toutes nos Actions ſe rapportent à ſept cauſes, 107
Autre diviſion des Actions, 145
Action de l'Orateur, 355.
Admirer, 123. eſtre admiré, 122
Adultere, 338. 446
Ægine, 408
Æginetes, 301
Æneſidême, ſes preſens au Roy Gelon, 138
Æſion, 408
Affront, 177. faire affront & rendre la pareille, en quoy diferens, *Ibid.*
Agreable, choſes agreables, 114
Aimer, 192. ceux qu'on aime, 193. de quelle maniere il faut aimer, 295
Aiſé, choſes aiſées, 58. 69
Alcibiade ſes enfans, 265
Alcidamas, 370. 371
Alexandre ou Pâris fils de Priam, 436

Allu-

Alluſion, 416. Railleries fondées ſur l'Alluſion, *ib.*
Amaſis, 232.
Ami, eſtre aimé, 122. en quoy conſiſte la qualité d'ami, 192. trois marques pour connoiſtre ſi un homme eſt ami, 193
Amis, 54. Que les maux rendent les hommes amis, 56
Amitié, 54. ſes eſpeces, 198. ce qui la fait naître, 199
Amitié des honneſtes gens, 49
Amour propre, 125
loüange & blâme de l'Amour, 344
Amour de Biblis pour Caunus, 344
Amplification, 372. ce que c'eſt, 350. qu'elle a lieu particulierement dans la loüange, 101
Anaboles, 396. 399
Anaſchetus, 418
Anaxagore, 316
Anaxandridas, 419. 427
Ancre de Navire, 415
Androcles Pitheus & ſa repartie, 326
Animaux, que de les égorger eſt contre la Juſtice naturelle, 141
Antigone, 141. 453
Antimaque, 385
Antiphon, 223
Antiſthene, 377
Antiſtrophe, 396
Antitheſe, 408. Antitheſes fauſſes, 406
Apophtegmes, 416
Appetits dans l'homme, 116
Appetit concupiſcible & iraſcible, 107
Apprendre, 123
Arbitre, 415. pourquoy en uſage, 148
Arc, 423

Archedicé, 96
Archidamus, 376
Archiloque, 316. 464
Archytas, 415
Areopage, 3. 317
Argiens, 151
Argumens pour eſtre bons, 332
Argumenter en Rhetorique, 18
Ariſtippe, 318
Ariſtocratie, 82
Ariſtogiton, 101. 336
Ariſtophon, 312
Arithmetique, 11
Aſſeurance, ce qui en donne, 209. les perſonnes qui ſe croyent en aſſeurance, 210
Aſſeurance au milieu des dangers, 211
Aſyntheron, 428. 427
Atheniens en diferend. pour l'Iſle de Salamine, 157
Atheniens à qui comparez, 377. en quoy ils ſont à loüer & à blâmer, 301
Armement des Atheniens contre la Sicile, 408
Aſſemblées ſeditieuſes des Atheniens, 409
Athletes, 47
Attention de l'Auditeur, 440
l'Auditeur eſt Juge des matieres qu'on luy propoſe, 170. 271
Auditeurs de trois ſortes, 27
Autel, 415
Autorité ſouveraine, 81
Avenir, pour connoiſtre ſi une choſe arrivera, 280
Autocles, 317

B.

BAnnis, 338
Barreau, 121

Ba-

Bataille de Salamine, 409
Battre ſon pere, 310
Beauté, 44
Beſoin ce que c'eſt, 224. Qu'une choſe a moins de beſoin qu'un autre en deux façons, 66
Bias, 258
Bien, ſa définition, 50. choſes qui paſſent pour bonnes chez tout le monde, 52
Bienfait 45. 224
Bienveillance de l'Auditeur, 442
Bœotiens, 377
Bouclier de Mars, 419
Bouffons, 220
Bourgeons au viſage, 421
Bryſſon, 367

C

CAcher, en combien de façons ſe fait, 158
Calippe, 137
Calliſthene, 188
Calomnie, 448. moyens pour s'en defendre, 444
Calydon, 397
Carcinus, 456
Caſſer ſa cruche à la porte, 56
Cephiſodote, 377. 407. 408. 409
Chabrias, 410
Changement eſt agreable, 123
Charés, 407. 409
Caridéme, 322
Chaſtier, 189
Chaſtiment en quoy diferent de la vangeance, 111
Cheremon, 424
Chiens, 186. Eloge du Chien, 333
Chilon, 316
Choërile, 439

Cigales, 416
Cimon, ſes enfans, 165
Circumlocutions, 380
Cleophon, 157. 387
Colere, 174. 189. 198. ſes effets, 255. Le plaiſir qu'elle cauſe 118. 175. Ceux qui y ſont ſujets, 178. ceux contre qui on s'y met, 180. pour appaiſer la colere, 185
Colere des Rois, 201
Colere & Crainte incompatibles, 187. Que le Peuple en eſt plus doux lors qu'il a déchargé ſa Colere ſur quelqu'un, 288
Comediens, 358. 424
Comparaiſons. 375. 405. 420
Comparaiſons mauvaiſes rendent un Poëte ridicule, 424
Compaſſion, 228. Ceux de qui on a compaſſion, 232. &c. *Voyez* Pitié.
Complices, 204
Concluſion d'Enthymême eſt une Sentence, 289.
Conjonctions, 385
Connoy toy toi-même, 295
Conſeil, donner Conſeil, 67
Conteſtation n'arrive que ſur quatre chefs, 456
Contracts, 160
Contrainte, agir par force, 110
Contraires, 331. 402. Lieux pour argumenter par les Contraires, 306
Convoitiſe, 112
Corinthiens irritez contre Simonide, 57
Coûtume, agir par Coûtume, 111
Crainte, 202. choſes que l'on craint, 203. ceux qui craignent, 207. ceux qui ſont ſans crainte, 208. ceux qui craignent pour eux-mêmes

le mal qu'ils voyent fouffrir à d'autres, 229
Credit, 48
Cremaliere, 416
Critias, 157. 451
Cydias, 222

D.

DADOUCHOS, 365
Danger, 203. pourquoy on mépriſe les dangers, 210
Dédain, 175
Découvrir, ceux qui croyent ne devoir point eſtre découverts en faiſant tort, 130
Defendre, celuy qui ſe defend a plus d'avantage que celuy qui accuſe, 346
Definitions en Rhetorique ne doivent pas eſtre ſi exactes, 113
Délay, 411
Delibération, ſa matiere en general, 33. qu'on delibere ſur cinq natures de choſes, 25. celuy qui Delibere ſe propoſe l'utile pour but, 50
Democrate, 377
Democratie, 82. 376
Democrite, 399
Demon de Socrate, 313. 467
Demonſtration, 14. 432.
Demoſthene, 377. ſon gouvernement, 339.
Denis le Tyran, 23. ſes enfans, 265, ſes Courtiſans, 365
Deſir, 116. apporte du plaiſir, 118. croiſt à meſure qu'une choſe paroiſt excellente, 70.
Deſſein, raiſons pour confirmer une perſonne dans ſon deſſein, 325
Devins, 380. 460
Dialectique, *Voyez* Rhetorique, l'Orateur doit eſ-

eſtre Dialecticien, 6
Diction ingenieuſe, 406. continuée, 396. enflée, 384. qui convient aux trois Genres, 428
Dieu vange ceux à qui on fait tort, 212
Diomede, 449
Diomedon le Partiſan, 308
Diopithes, 232
Dire les choſes avec eſprit, 404
Diſcours regarde trois choſes, 27. trois choſes y ſont à conſiderer, 353. à deux parties, principales, 431. comment doit eſtre fini, 474. Diſcours de Mathematique, 453
Diſpute des Eſcoles, 121
Docilité dans l'Auditeur, 440
Dorieus, 19
Douceur d'eſprit, 185
Dracon, 330
Droict, avoir droict ou tort, 140

E.

EGAL, 415
Egiptiens, 455
Elenque, 402
Elocution de ſoy eſt peu de choſe, 356. en quoy diferente de l'action, 357. la bonne Elocution, 360. Elocution de deux ſortes, 425. Elocution Proſaïque, 358. Pathetique, 387. qui fait connoître les mœurs, 390. proportionnée au ſujet, 389. nombreuſe, 392. Pure, 379. Bornée, 397. Froide, 370. Poëtique, 358
Empedocle, 380
Emulation, 248. ceux qu'on regarde avec Emulation, 218. 250. ceux qui en ont, 249. les choſes qui l'excitent, 250

Energie, 413 Diction energique, 406
Enfans ne ſont point à épargner quand on a tué leurs peres, 158. heureux en enfans, 43. grands hommes d'ordinaire malheureux en enfans, 265. que c'eſt aux meres à qui il s'en faut rapporter pour ſçavoir à qui appartient un enfant, 315
Enigmes, 366. 416
Enigme excellent, 367
Entendement de l'homme, 411
Enthymême eſt une eſpece de Syllogiſme, 6. ſa diference d'avec l'Exemple, 15. ſon rapport avec le ſyllogiſme, 15. ſa forme, & en quelles matieres on s'en ſert, 17
Enthymêmes ſont le corps de la preuve, 2. 6. ſont plus propres au Genre Judiciaire, 101. fondent leur preuve ſur le Vrai-ſemblable & ſur les Signes, 20. leur nombre eſt infiny, 24. leur diviſion à l'égard des Lieux, 26. ſont de deux ſortes, 354. les plus excellens, 405. ſont fondez ſur quatre choſes, 345. Enthymêmes fondez ſur le Vrai-ſemblable, 346. ſur le ſimple Signe, 348. ſur le Signe neceſſaire, 349. ſur l'Exemple, 348
Element d'Enthymêmes, 304. 350
Enthymêmes qui refutent ſont de même eſpece que ceux qui prouvent, 350. comment il s'en faut ſervir, 459. 462. particularitez de l'Enthymême, 299
Enthymême demonſtratif, 304. pour refuter, *ibid.* Lieux pour les Enthymêmes veritables, 306. Lieux pour les faux, 332
Envie, 243. en quoy diferente de l'Indignation, 237. choſes qui attirent l'Envie, 244. ceux à qui on porte Envie, 245

Envieux, 243
Epicharme, 403
Epimenide de Crete, 461
Epithetes, 368. 370, 384
Equité, 145
Equivoques, 363. 417
Ergophile, 188
Eſperance, 117. ſon effet. 254
Eſtats à quoy comparez, 37
Eſtats détruits par les choſes mêmes qui les établiſſent, 38
Eſtats ſont heureux où les Philoſophes commandent, 317
Eſtime, ceux qu'on eſtime, & de qui on veut eſtre eſtimé, 218
Eſtudier, n'avoir point eſtudié eſt une choſe honteuſe, 216. Qu'il faut eſtudier, 320 Qu'il ne faut point eſtudier, *ibid.* s'eſtudier, 410
Evagoras, 318
Eubulus, 158
Euclemon, 150
Evenus, 115
Euripide, 220. 438. 447. 455. 464.
Euthydême, ſon Sophiſme, 334
Euthyme, 278
Euxenus, 376
Exemples, 458
Exemple, ſa matiere, 19. ſa nature, & comment on s'en ſert, 23. 287. ſes eſpeces 283. reſſemblent à l'Induction, 14. d'auſſi grand uſage que l'Enthymême, 16. plus propre pour la Deliberation, 101. perſuade mieux que la Fable, 287
Exercices, 46
Exercice moins conſiderable que la Santé, 65
Exorde, 433. 435. 441. ce qu'il contient, ſa fonc-

fonction, 439
Exorde du Genre Demonſtratif, 436. du Deliberatif, 435. du Judiciaire, 437
Exordes dans le Lyrique & le Dithyrambique, 437
Exordes dans le Dramatique & l'Epopée, *ibid.*
Exordes en quelle occaſion inutiles, 439

F.

FABLE, 286
Fable de Steſichore du Cheval, 285
Fable d'Eſope du Renard, 286
Faire, pour connoiſtre ſi une choſe a eſté faite, 278
Faute, 147
Felicité, 40
Femmes, 43
Feſte des Myſteres, 333
Feſtin de Tenedos, inviter à un Feſtin, 337
Finances, 35
Fin que les hommes ſe propoſent, 230
Fin qu'on ſe propoſe eſt un bien, 56
Fin que ſe propoſe chaque Eſtat 83
Flateurs, eſtre flaté, 122
Flateurs pourquoy aimez, 125
Fluſtes, Joüeur de Fluſte, 419
Force, 46. moins conſiderable que la valeur, 71. diference entre les choſes qu'on ſouffre par force & celles qu'on fait ſouffrir, 217
Fortune, ſes effets, 110. bonne Fortune, 48

G.

GAINS honteux, 214
Galeres, 408
Gardes, 24

Garniſons, 36
Genres de la Rhetorique, 27. chacun compoſé de deux parties, *ibid.* le temps affecté à chacun, 28. la fin qu'il ſe propoſent, *ibid.*
Genre Judiciaire donne plus d'entrée à la malice que le Deliberatif, 5. Pourquoy les premiers Rheteurs ont plutoſt traité du Genre Judiciaire que du Deliberatif, 5
Genre Deliberatif plus difficile que le Judiciaire, 462
Geometrie, 11
Glaucon, 355
Gloire, *Voyez* Reputation, Honneur.
Gorgias, 358. 373. 370. 436. 443. 464. 472
Gouvernemens d'Eſtats, 82
Grand, choſes plus grandes ou plus petites, 61 pour les faire paroiſtre telles, 75
Guerre, pour en parler, 36
Gueux, 338

H.

HAINE, ſa diference d'avec la Colere, 199
Harmodius; *Voyez* Ariſtogiton.
Hegeſippe conſultant l'Oracle de Delphes, 318
Helene, 58
Heraclite, 382
Herodicus, 46
Herodote, 396
Hippolochus, 100
Homere, 314. 415. 455
Hommes, ſe portent aux choſes qu'ils deſirent, 279. ſont diſſimulez, 321
Homme fait, ſes mœurs, 262
Homme de bien perſuade aiſément, 12
Honneſte, 86. choſes honneſtes, 87. diference entre

entre une action honneſte & utile, 259
Honneur, parties de l'Honneur, 45. 54. 121. ceux en l'honneur de qui nous ſommes intereſſez, 223
Honte, 213. actions honteuſes, 214. trois ſortes de choſes honteuſes, 213. 216. ceux en preſence de qui on a de la honte, 218. choſes qu'on n'a point honte de découvrir à ſes amis, 198. ceux devant qui on n'a point de honte, 221. choſes qu'on a honte de faire devant des inconnus, 221 ceux qui ſont ſujets à témoigner de la honte, *ibid.*
Honte loge dans les yeux, 219
Honte fait faire beaucoup de choſes, & empeſche d'en faire beaucoup., 223
Hygienon, 447
Hyperboles, 389. 421

I.

IAMBE, 393. Vers Iambiques, 359
Jaſon le Theſſalien, 138
Idrieus à qui comparé, 376
Jeunes gens inſolens, 177. leurs mœurs, 252
Jeuneſſe comparée au Printemps, 408
Jeux, 120. Joüer à pair & à non, 381
Imitation, 124
Impieté, 322
Importun; 176
Importunité, 199
Impudence, 186. 213. 223
Impunité, ceux qui croyent pouvoir executer un mauvais deſſein impunément, 129
Incontinence, 133
Indignation contraire à la pitié, 235. en quoy ſemblable, 236. avoir de l'indignation, 237, choſes qui en donnent, 237. perſonnes ſujet-

ſujettes à en avoir, 241
Induction & Exemple en quoy conſiſtent, 14 argument par induction, 315
Inimitié, ſes cauſes, 199
Injure, faire injure, 104. on eſt porté à faire injure en quatre façons, 128. ceux à qui on en fait, 137. recevoir une injure, 142
Inſtance, 344. 351
Interrogation, 466
Iphicrate, 76. 312. vanité des Nobles confonduë par Iphicrate, 314. gentille repartie d'Iphicrate, 322. 407. 409. 445.
Ironie. 183
Iſocrate, 461. 464
Juge, ſa ſcience, 3. Qu'il eſt difficile d'eſtre bon juge, Qu'il eſt plus aiſé de faire de bonnes Loix, que de bien juger, 35
Juges favoriſent leurs Amis, 129
Juges doivent juger ſelon la Loy, 148
Juge eſt eſtably ſur la juſtice comme un Maiſtre de monnoye ſur l'argent, 154
Juges en quoy ſe trompent, 347. ceux de qui on fait eſtat pour le jugement, 218
Juſte, 55. 154
Juſtice, ſa definition, 87. proprieté de la Juſtice, 89. raiſonnement de ceux qui croient que la Juſtice n'eſt pas une vertu, 78. Que pour ſçavoir ſi une action eſt plus juſte qu'une autre, on ſuit d'autres regles, que pour ſçavoir ſi elle eſt plus injuſte, 149
Injuſtice, qu'il vaut mieux la ſouffrir que de la faire 71. Injuſtices qu'on fait plus volontiers, 138. une action eſt injuſte en deux façons, 141. actions plus injuſtes que d'autres, 149

L.

LAcedemonienes mal élevées, 44
Lampon, 468
Laſcif, actions laſcives, 217
Legiſlateur doit laiſſer peu de choſes au pouvoir des Juges, 3
Leodamas, 67
Leptines, 407
Leucothée, 329
Liberalité, 87
Liberté, marques de Liberté chez les Lacedemoniens, 93. qu'a proprement parler perſonne n'eſt libre, 290. que donner terre & eau eſt renoncer à ſa liberté, 322
Lievres de Carpathe, 420
Lieux ſont de deux ſortes, 25
Lieux communs, leur neceſſité, 8. 33. 274. neceſſité des Lieux propres, 31. diference des Lieux propres & des Lieux communs, 26
Locrois, 416
Loix, 37. que pour eſtre capable de faire des Loix, il faut ſçavoir l'Hiſtoire, & avoir voyagé, 38
Loix ſont de deux ſortes, 104. 140. pechent en certaines choſes, ce qui donne lieu à l'équité, 145. Qu'il eſt dangereux de contrevenir aux Loix, 156. pour les combattre, 153. pour les defendre, 155
Loix de Nature, 154
Loüange eſt de trois ſortes, 97. eſt peu diferente du precepte & d'un Conſeil, 98. aime l'excés, 101. Loüange honteuſe, 215. malicieuſe, 448
Loüer, adreſſes pour loüer, 93. pour loüer

une

une perſonne qui n'a rien fait de loüable 101. de quelles perſonnes l'on croit eſtre loüé veritablement, 121. ceux qu'il faut loüer, 436.
Lyeimnius, 424. 433
Lycoleon, 410.
Lycophron, 370. 401.
Lycurgue, 317
Lyſias, 409

M

MAGNANIMITÉ, 88. 255.
Magnificence, 88
Mal faire, pour quelles choſes on y eſt porté, 105
Malice n'a beſoin que de pretexte, 136
Malignité, 257
Maſure, 419
Maux qu'on craint, 202
Méchanceté, 147
Medecine, 11. qu'elle ne promet pas toûjours de guerir, 9
Medée, 319
Médiſance, 199
Médiſans, 200
Meilleur, choſes meilleures que d'autres, 62
Melanippide, 399
Melanopus, 149
Meleagre, 182. 324.
Memoire, 117
Menexides, 317
Mépris, ſes eſpeces, 176. 251. à qui inſupportable, 177. devant qui inſupportable, 182. ceux qu'on ne mépriſe point, 218
Metaphore, 362. 363. 364. 405. 406. 415. 416 comment il s'en faut ſervir pour la loüange ou

ou le blâme, 364. qu'il y en a de deux ſortes qui ne valent rien, 373
Metaphores vicieuſes, 366. 367
Metaphore peut eſtre changée en comparaiſon, 378
Metaphore Analogique, ſes qualitez, 378
Metragyrtes, 364
Miltiades, 407
Mœurs, 460. 464. pour faire connoiſtre ſes mœurs en parlant, 454. que ce qui met de la diference dans les hommes n'apporte pas toûjours du changement dans leurs mœurs, 109
Monarchie, 82
Mort, qu'on ſonge peu à la mort, 202 Trouver à prendre ſur un mort, 214. que la Mort eſt un mal, 318. enterrer les Morts eſt de juſtice naturelle, 141. pourquoy on ne ſe fâche point contre les Morts, 190. dépoüiller les Morts, 376
Mots honneſtes & deſ-honneſtes, 367. propres, & eſtrangers, 360. 372. 404. compoſez, 372. diminutifs, 369
Myſiens, la proye des Myſiens, proverbe, 135

N.

NARRATION, 433. comment il s'en faut ſervir, 450
Narration du Genre Démonſtratif, 450. du Déliberatif, 451
Narration, pour eſtre bonne, 451
Natte, morceau de Natte donné dans le Lycée, 225
Nature, effets qu'on luy attribuë, 110
Nauſicrate, 449
Negligence, 184

Neſtor, 55
Nicerate, 420
Nicon, 417
Nobles, leurs mœurs, 264. la diference qu'il y a entre un homme noble ſimplement, & un qui ne dégenere point, *ibid.*
Nobleſſe, 42. 264
Nombre, proprieté de la diction nombreuſe, 397
Nombre Heroïque, 393
Nouvelles, pourquoy ceux qui apportent de mauvaiſes nouvelles ſont mal receus, 182. dire des choſes nouvelles, 416

O.

OBJECTIONS, 342
Obliger, eſtre obligé, 123. de quelle façon il faut obliger, 200. pour monſtrer qu'une perſonne a obligation à un autre, ou qu'elle ne luy en a point, 225. 226
Oligarchie, 82
Olives ont beſoint d'huile, 326
Opinion, pour connoiſtre quand une choſe dépendra ſeulement de l'opinion, 78. pour quelles raiſons on a meilleure opinion de ſoy que d'un autre, 211
Or plus excellent que le fer, 68
Oracle rendu à Creſus, 380
l'Orateur ne devroit jamais ſortir de ſon ſujet, 3. que la bonne opinion qu'il faut que les Auditeurs ayent de l'Orateur, ne doit point venir de préoccupation, mais de la pure adreſſe de ſon diſcours, 12. 13
Occaſion où l'Orateur doit particulierement donner bonne opinion de ſoy à ſes Auditeurs,

teurs, 170. & *ſeq.* raiſon de la Prétreſſe pour détourner ſon fils d'embraſſer la profeſſion d'Orateur, 320
Orateurs comparez aux Nourrices, 377
Oreſte, 335. 368
Oubliance ce que c'eſt, & en quelle occaſion elle met en colere, 184

P.

PÆAN, 394
Paix, 411. que de ſe laiſſer comprendre dans les articles d'une Paix commune c'eſt recevoir la loy d'autruy, 323. Traitez de Paix, 411
Pan, 333
Panegyrique, 450. 461
Parabole, & comment elle ſe fait, 284
Parens ſont envieux les uns des autres, 245
Paralos Vaiſſeau, 408
Pâris, 58. 314. 318. 338. 339. *Voyez* Alexandre.
Pariſoſe, 402
Parjure, 167
Paromæoſe, 402
Paſſions, 172. empeſchent de bien juger, 4. 13. 170. de quelle façon il faut traiter des Paſſions, 172
Pathetique, 455. 460
Pauvres ſont de deux ſortes, 133
Pelorion, 370. 391
Penteſyringue, 408
Penthée, 330
Periander, 157
Periclés, 376. 407. 408. ſes enfans, 265
Periode, 397. ſes eſpeces, 398. membre de Periode, *ibid.* juſte meſure des Periodes, *ibid.* manieres de figurer la Periode, 402

Peroraiſon, 433. 471
Perſes, jamais n'attaquerent la Gréce, que premierement ils ne ſe viſſent maiſtres de l'Egypte, 284
Perſuader, choſes propres à Perſuader, & combien il s'en trouve d'eſpeces, 16. trois choſes neceſſaires à l'Orateur pour Perſuader, 171. Ignorans plus perſuaſifs que les Sçavans, 299
Phaille, 455
Phalaris, 285
Phemius, 77
Philemon Comedien, 425
Philoctate, 188
Philoctéte, 420
Piſandre, 469
Piſiſtrate, 24
Pitié, choſes qui donnent de la Pitié, 250. & *ſeq.* ceux qui n'ont pitié de perſonne, 228. diference entre ce qui fait pitié & ce qui fait horreur, 232. que les Vieillards ſont pitoyables par une autre raiſon que les Jeunes gens, 261
Pitholaüs, 401. 408
Plaidoyé, 3
Plaiſir, 53. 114. que le plaiſir eſt moins conſiderable que la ſanté, 65. qu'une choſe apporte plus de plaiſir qu'une autre en deux façons, 72. qu'une choſe ne peut apporter du plaiſir qu'en trois façons, 117
Pleurer, action de ceux qui pleurent, 455
Plexippe, 182
Plus, argument du Plus au Moins, 309
Poëſie, 415
Poëtes ont eſté les premiers qui ſe ſont eſtudiez à la belle élocution, 358

Poëtes anciennement repreſentoient leurs propres Pieces, 355
Poëtes Comiques, 220
Poiſſon, que le Poiſſon de Mer a beſoin de ſel, 326
Poiſſonnier d'Argos, 76
Politique, bon Politique, 465
Polus, 330
Polycrate, ſon Sophiſme en loüant Thraſybule, 335
Polyeucte, 408
Poſſible, choſe Poſſible, 58. Lieux pour prouver qu'une choſe eſt Poſſible, ou impoſſible, 275
Potidæates, 301
Potier porte envie au Potier, Proverbe, 197
Poutre, porter une Poutre, 425
Pratys, 420
Prédictions, 381
Preferer, choſes qu'on prefere à d'autres, 58
Preludes des Joüeurs de Fluſtes, 435
Preſent, 45
Preuve, 431. 432. 457. 462. ſon importance, 2
Preuves ſont de deux ſortes, 11
Preuves artificielles & non artificielles, 12. du Genre Démonſtratif, 459. du Délibératif, *ibid.*
Preuves qui ne dépendent point de l'adreſſe de l'Orateur, 153
Preuves communes & particulieres ce que c'eſt, 303
Preuves de choſes incroyables, 325
Preuves ne ſont que de trois ſortes, 354
Prodicus, 441
Prologue, 435
Propoſition, 431

Proſe eſt ennemie du ſtyle Poëtique, 372
Proſe, pour la rendre belle, 363
Proſperité, mœurs de ceux qui ſont dans une haute proſperité, 269
Protagore & ſa doctrine, 346
Proverbes, 420. tiennent lieu de témoignage, 158. ſentencieux, 294
Prudence, 88. 126
Prudens, ce qu'ils ſont ordinairement, 133
Puiſſans & grands Seigneurs, leur humeur, 268
Punition, 411. ceux qui préferent le profit à la punition, 131. ceux qui ne craignent point d'eſtre punis en faiſant mal, *ibid.*
Pythagore, 316

Q.

QUARRE', ſon diametre, 276. l'homme de bien comparé au Quarré, 413
Queſtion, 431
Queſtion de fait, 457

R.

RAILLEUR en quoy diferent du Bouffon, 470
Railleurs, & ceux qui entendent raillerie, aimez, 195
Raillerie ce que c'eſt, 256. 470
Raiſonnement, agir par raiſonnement, 111. pour bien raiſonner ſur une matiere, 300
Rang, les perſonnes avec qui on a à diſputer du rang, 218
Rapporter, deux ſortes de perſonnes qui vont rapporter aux autres ce qu'elles ſçavent, 219
Rats & Souris loüez, 333. 337
Récapitulation, comment on la fait, & quand il s'en faut ſervir, 473. 474

Re-

Refuſer, ceux qu'on a honte de refuſer pour la premiere fois, 220
Refuter, argument qui refute eſt plus excellent que ceux qui prouvent, 331
Refutation, 431. fait partie de la Preuve, 463
Repetition, comment on en doit uſer, 425. l'effet qu'elle produit, 428
Reprendre, jamais on ne reprend autrui des fautes qu'on fait, 219
Reputation, 45. 121
Reſpect, ceux pour qui on en a, 221. les hommes veulent eſtre reſpectez de leurs inferieurs, 177
Reſpondre à une interrogation, 476
Reſponſes captieuſes, 467
Reſſemblance dans les choſes éloignées, 415
Retourner contre l'Adverſaire les choſes qu'il aura dittes contre nous, 312
Rhetorique 11. ſon ouvrage, 2. ſon utilité, ſon but, 7. 8. qu'on en peut abuſer, 8. eſt utile aux Sçavans pour perſuader, 8. qu'elle ne ſe propoſe pas de perſuader infailliblement, 9, n'eſt point attachée à un ſujet particulier, 11. eſt un rejetton de la Dialectique & de la Politique, 14. que la pluſpart des propoſitions dont elle ſe ſert ne ſont point neceſſaires, 20. qu'en partie elle eſt compoſée de la Logique, de la Politique, & de l'art de Sophiſte, 34. ſes vaines adreſſes, 357
Rhetorique & Dialectique ſemblables, 1. en quoy, 9. 10. ſont des arts, 2. que naturellement tous les hommes en ont quelque uſage, 1. qu'il n'y a qu'elles qui traitent une matiere de part & d'autre, 8. ne ſont point des Sciences, 14. 33. leur reſſemblance pour la preuve, 14. ſur quelles matieres elles ar-

gument, 18
Rheteurs anciens en quoy ont manqué, 2
Rheteurs, Dialecticien, Sophiſte, en quoy diferens, 9. 10
Rheteurs veulent paſſer pour Politiques, 14
Rhetorique de Calippe, 320. 325
Rhetorique de Pamphile, 325
Rhetorique de Theodore, 329
Rhetorique de Corax, 341
Rhetorique à Theodecte, 403
Riches ſont inſolens, 177. leurs mœurs, 266. nouveaux Riches ſont mal voulus, 239
Richeſſes, 44. 54. pourquoy ſi fort eſtimées, 79
Ridicule, 127. 470
Rithmos, 393

S.

SAGESSE, 126
Samiens à qui comparez, 376
Santé, 46. 53. 78
Sappho, 316. 318. vers de Sappho, 90
Sçavans honorez de tout le monde, 316. qu'un pere doit prendre garde que ſes enfans ne deviennent trop ſçavans, 290
Semblable aime ſon ſemblable, 125
Sentence, 289. ſes eſpeces, 290
Sentences, 460. ceux à qui il eſt bien ſeant de s'en ſervir 293. obſervations touchant les Sentences, *ibid.* Villageois grands diſeurs de Sentences, 293. l'avantage qu'il y a à s'en ſervir, 296
Serment, 164. en combien de façons il peut eſtre conſideré, *ibid.* pour prouver qu'on ne doit pas ſe rapporter au Serment de ſa partie, 165. pour monſtrer qu'on a raiſon de refuſer à faire le Serment, 165. pour monſtrer qu'on a raiſon de demander à preſter

le Serment, 165. pour obbliger la Partie averſe à preſter le Serment, 166. pour prouver qu'on a raiſon de vouloir ſe dédire de ſon Serment, 167
Services indignes, 217.
Seſtos, 408
Signes ſont de deux ſortes, 21.
Signe neceſſaire, 22
Sidero nom de femme, ce qu'il ſignifie, 330
Simonide, 267. 369
Siſyphe, pierre de Siſyphe, 414
Socrate, 442. 467. ſes enfans, 265. ſa réponſe au Roy Archelaüs, 314. juſtification de Socrate, 319. ſa condamnation de dangereuſe conſequence, 323
Solon, 317. vers de Solon, 157
Soléciſme, 382
Solution, on peut donner Solution en deux façons, 344.
Sophocle, 445. 454. 456. 465. 469
Soupçon incroyable, 327
Speuſippe, 408
Statuës, 410. les premieres qui ont eſté dreſſées à Athénes, 101
Steſichore, 293. 416
Strabax, 322
Suivre, qu'une choſe peut eſtre ſuivie d'une autre en deux façons, 51. *item* en trois façons, 64
Syllogiſme & Enthymême en quoy conſiſtent, 16

T

TAILLE de corps, 47
Tecmerium, 21. 22
Telamon, 448

Temperance, 87
Ténedos, diférend des Habitans de Ténedos, 158
Termes conjuguez, 307
Termes rélatifs, 307
Termes négatifs, 385
Teſmoins ſont de deux ſortes, 157
Teſmoins anciens, leur autorité, *ibid.*
Teſmoins modernes, 158. leur autorité, *ibid.*
argumens pour eſtablir leur autorité, 159.
argumens contre, *ibid.*
Teſmoignage en combien de façons peut eſtre conſideré, 159
Teucer, 408
Teumeſſus petite montagne, 385
Theagene, 24
Thebes, 317
Themiſtocle, de quelle façon il interpreta les paroles de l'Oracle, 157
Theodamas, 376
Theodore excellent Comedien, 362
Theodore Sophiſte, 413. 418. ſes Sectateurs, 436
Traſybule, 328. 330. 335
Traſymaque, 330. 359. 393. 420.
Tortures 163. argumens pour faire valoir leur uſage, *ibid.* argumens contre, *ibid.*
Triſteſſe & joie ſont propres à faire connoiſtre ſi une perſonne nous veut du bien ou du mal, 193
Trochée, 393. 394
Trophées, 411
Trop, rien de trop, 296. 297
Tirannie, 83

V.

VALEUR, 88. plus conſiderable que la force de corps, 71. preferable à la Temperance, 73
Vangeance, 119
Ventouſes, 367
Venus, 330
Verſification, 376
Vertu, 86
Vertus en particulier, 87. qu'on ne peut abuſer de la Vertu, 8
Vertueux qu'on honore particulierement, ſont de trois ſortes, 87
Veuë plus excellente que l'odorat, 67
Victoire, 253
Vieilleſſe, 258. 405
Vieilleſſe commode, 47
Vieillards, leurs mœurs, 257. grands parleurs 260. ne fay jamais plaiſir à un Vieillard, proverbe, 157
Vivres, 37
Ulyſſe 58. 324. 448. 449. ce qu'il diſt à Polyphême en fuyant de luy, 189. le recit de ſes avantures au Roy Alcinoüs, 453
Voiſinage d'Athenien, proverbe, 294
Voix, trois choſes à conſiderer dans la Voix, 355
Voleurs, comment ils s'appellent entr'eux, 365
Vouloir, les choſes qu'on veut, 58. agir volontairement, 105. actions volontaires, 107 involontaires, 106. ſont toutes utiles ou agreables, 112. que les hommes veulent tantoſt une choſe, & tantoſt l'autre, 324.
Vrai, 6

Vrai-ſemblable, 7. ſophiſmes touchant le Vrai-ſemblable, 340
Vrai-ſemblable que la Rhetorique regarde particulierement, 21

X.

XENOPHANES, 166. *ibid.* ſa réponſe aux Eleates, 329
Xerxes ſa puiſſance, 401

Y.

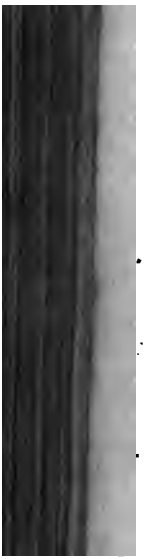
YEux, pourquoy anciennement celuy qui crevoit l'œuil à un borgne eſtoit plus ſeverement puny, que s'il l'euſt crevé à un qui euſt eu encore ſes deux yeux, 80. mettre une choſe devant les yeux ce que c'eſt, 413
Yvrognes, que leurs fautes ne doivent point eſtre pardonnées, 345. loy de Pittacus contre les Yvrognes, *ibid.*

Z.

ZENON, 132

FIN.

A AMSTERDAM,

e l'Imprimerie de DANIEL BOULESTEYS
DE LA CONTIE, Sur le Prince graft proche la Braſſerie de l'Elephant blanc.

M. DC. XCVIII.